Bibliotheca
i Coll. Rom.
ciet. Jesu

1-C-2

f.-3.C.55

LES

BATAILLES MEMORABLES DES FRANÇOIS,

DEPUIS LE COMMENCEMENT de la Monarchie, jusqu'à present.

TOME I.

Bibliotheca Soc. Secr. Coll. Lugd.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

A PARIS;
Chez la Veuve MABRE CRAMOISY.

M. DC. XCVI.
AVEC PRIVILEGE.

AU LECTEUR.

VOICY des piéces détachées de nos Annales que je vous preſente, MON CHER LECTEUR, par maniére de ſimples Hiſtoires, qui contiennent de ſi grandes actions & de ſi genereux exploits, que le fard de l'éloquence en auroit plûtôt diminué le merite, que relevé la gloire par ſon ornement. Je me contente donc d'un ſimple narré des belles actions de ces grands Hommes qui ont ſoûtenu autrefois, & qui ſoûtiennent encore aujourd'huy ſi dignement l'honneur de la France; & il eſt

bien juſte de donner quelques loüanges à ceux qui expoſent tous les jours leur vie pour la gloire de cette Couronne, & ne craignent point de verſer leur ſang pour le ſalut de cét Etat : puiſqu'étant membres de ce grand corps de la Monarchie, nous avons ſujet de prendre part aux obligations de ceux qui en ayant autrefois gardé les frontieres, en étendent aujourd'huy bien loin les bornes & les limites par leurs armes. Je ne parle que de celles, où les armées miſes en ordonnance de bataille ſe ſont furieuſement choquées; & particuliérement de celle de Rocroy, d'autant qu'elle eſt l'une des plus memorables qui ait eſté donnée de long-temps, & que d'ailleurs elle m'a fait ve-

nir la penſée d'entreprendre la deſcription de toutes les autres. Si la lecture vous en eſt auſſi agreable, MON CHER LECTEUR, que le ſujet eſt divertiſſant, j'eſtimeray ma peine bien employée : ſinon vous pourrez voir au moins l'affection que j'ay pour la gloire de la France, & pour le bien de la paix, que nos genereux guerriers luy procureront toûjours tres-avantageuſe par leur valeur, ſi leur valeur, ſelon mon deſſein, eſt animée par cette lecture.

TABLE
DES BATAILLES
ET DES
Memorables Journées des François, contenuës dans ce I. Tome.

Années 498 I. *Journée de* TOLBIAC, *où les Allemans furent défaits par Clovis.* page 1

504 II. *Journée de* POITIERS, *où Clovis défit les Goths, & tua le Roy Alaric de sa main propre.* 12

597 III. *Journée de* SOISSONS, *où Childebert Roy de Bourgogne fut défait par Fredegonde Reine de France.* 24

726 IV. *Journée de* TOURS, *où les François défirent un prodigieux nombre de Sarrasins.* 33

731 V. *Journée de* NARBONNE, *où les Sarrasins furent encore vaincus par les François.* 46

806 VI. *Journée de* TORTOSE, *où les Maures furent défaits par les François.* 55

841 VII. *Journée de* FONTENAY, *où Loüis & Char-*

les défirent Lothaire & Pepin. 63

1128 VIII. *Journée de* MURET, *où le Comte de Mont-Fort défit les Heretiques Albigeois.* 73

1214 IX. *Journée de* BOVINES, *où Philippe Auguſte défit l'Empereur Othon, le Roy d'Angleterre, & le Comte de Flandres.* 83

1239 X. *Journée de* TAILLEBOURG, *où le Roy d'Angleterre & le Comte de la Marche furent défaits par S. Louïs.* 97

1249 XI. *Journée de* MASSORE, *où les Sarraſins fu-*

rent deux fois vaincus par S. Louïs. 108

1270 XII. *Journée de* THUNES, *où les Africains furent domtez par les François.* 121

1296 XIII. *Journée de* FURNES, *où Philippe le Bel défit le Comte de Flandres.* 132

1303 XIV. *Journée de* PUEILLE, *où les Flamans furent vaincus par les François.* 142

1329 XV. *Journée de* CASSEL, *où les Flamans furent encore vaincus par les François.* 152

1382 XVI. *Journée de* ROSEBEQUE, *où les François défirent pour la troiſiéme fois les Flamans.* 160

1429 XVII. *Journée de* PATAY, *où les Anglois furent vaincus par la Pucelle d'Orleans.* 174

1486 XVIII. *Journée de* SAINT-AUBIN, *où les Bretons furent vaincus par les François.* 186

1495 XIX. *Journée de* FORNOUE, *où la Ligue d'Italie fut rompuë par Charles VIII.* 198

1499 XX. *Journée de* NOVA-

RE, où le Duc de Milan fut vaincu & pris par les François. 211

1507 XXI. Journée de GENNES, où les Genois furent domtez par Louïs XII. 221

1508 XXII. Journée d'AGNADEL, où les Venitiens furent vaincus par le meſme Louis XII. 231

1509 XXIII. Journée de RAVENNE, où les Italiens & les Eſpagnols furent vaincus par les François. 243

1515 XXIV. Journée de MARIGNAN, où les Suiſ-

ſes furent defaits par François I. 253

1534 XXV. *Journée de* SERISOLES, *où le Comte d'Anguien defit le Marquis du Guaſt.* 266

1554 XXVI. *Journée de* RENTY, *où Charles-Quint fut defait par Henry II.* 284

1562 XXVII. *Journée de* DREUX, *où les deux Generaux furent pris de part & d'autre.* 294

1567 XXVIII. *Journée de* SAINT DENYS, *où le Conneſtable de Montmorency fut bleſſé à mort.* 308

DES BATAILLES.

1569 XXIX. *Journée de* JARNAC, *où le Prince de Condé fut tué.* 318

1569 XXX. *Journée de* MONTCONTOUR, *où les Huguenots furent défaits par les Catholiques.* 330

1587 XXXI. *Journée de* COUTRAS, *où le Roy de Navarre défit le Duc de Joyeuse.* 345

LES MEMORABLES JOURNE'ES DES FRANÇOIS.

PREMIERE BATAILLE.

Journée de Tolbiac, où les Allemans furent défaits par CLOVIS.

ENCORE que l'amour de l'interêt semble le Dieu de la guerre, & comme le premier Mobile qui donne le branle & le mouvement à tous les cœurs genereux qui en font profeſſion, & que la longue experience de tant de ſiécles ait fait paſſer dans l'eſprit des hommes, cette opinion comme un ſentiment de la nature ou un point de Foy, que l'interêt gouvernoit les Princes, comme les Princes gouver- L'AN. 493.

493. nent les peuples, neanmoins j'eſpere de faire voir en tout le cours de ces heureuſes & memorables journées de la France, que les armes de nos Rois ont toûjours été, ou juſtes ou religieuſes, je veux dire, ont toûjours été accompagnées de quelque raiſon de juſtice, ou de quelque motif de Religion : & aprés avoir proteſté que c'eſt la principale conſideration qui me porte à entreprendre cét ouvrage, lequel autrement ſeroit moins conforme à ma profeſſion, je ne produirai point d'autres preuves de cette verité, que la relation fidele des heureux ſuccez, & des inſignes avantages que Dieu leur a donnez ſur les Ennemis de leur Couronne, ou de leur creance.

Je commence donc par cette fameuſe Journée, qui donna le premier Roy Trés-Chrêtien à ce floriſſant Royaume, & luy fit preſent des Fleurs de Lis pour ſes armes. L'origine de la guerre vint, de ce que les Allemans, aprés la mort du General Aëtius, lequel à la fin de tant de victoires remportées ſur les ennemis de l'Empire Romain, avoit été, par une jalouſie de Cour, mal-heureuſement aſſaſſiné de la main propre de l'Empereur Valentinien ſon Maître, voyans que les François avançoient fort leurs affaires & que Clovis avoit une autorité ſouveraine par toute la France, ils furent jaloux de ſa grandeur, & voulans arrêter le cours de ſes conquêtes par une diverſion d'armes, ils reſolurent de s'emparer des Villes & des Provinces plus éloignées du cœur du Royaume.

La premiere irruption qu'ils firent, fut dans le pays de Gueldres & de Juliers, dont les peuples étans ſur le point de ſe voir engloutis d'une armée prodigieuſe, comme d'un torrent qui venoit fondre deſſus leurs terres, envoyerent des Deputez en grand nombre, pour demander ſecours à Clovis, & pour le prier, d'employer les forces de ſon Etat à la conſervation de ſes Alliez & de ſes

amis qui couroient fortune de perdre tout, s'ils 493
ne venoient promptement les ſecourir de la puiſ-
ſance de ſes armes. Clovis s'y ſentit obligé pour
» telles raiſons ; Que de long-temps ces peuples
» étoient amis & Alliez de la France, qu'ils
» avoient ſouvent combatu ſous mêmes Drapeaux
» & ſous mêmes Capitaines que les François :
» que les Seigneurs étoient la plûpart iſſus de la
» Nobleſſe Françoiſe ; que s'ils venoient à être
» vaincus par les Allemans, ceux-cy non contens
» ſeroient pour porter plus avant leurs Armes,
» ou pour entreprendre même ſur l'Etat naiſſant
» de la France, & pour vouloir étouffer ſa Sou-
» veraineté, qui n'étoit pas encore ſi bien éta-
» blie, ny ſi bien fondée dans la paiſible poſſeſ-
» ſion de ſes Conquêtes. Clovis ayant goûté ces
raiſons, aſſembla des troupes en diligence, &
dreſſa une armée, tant de ſes vaſſaux que de ſes
voiſins, qui ſe hâterent de le joindre, avec tout
ce qu'ils pûrent amaſſer de forces. Parmi ceux-
là ſe rendirent remarquables, Auſtraſe Duc de
Brabant, Sigisbert Roy de Cologne, celuy de Cam-
bray ſon parent, les deux Comtes des Ardennes,
Ausbert & Vaubert ſes couſins, qui lui amene-
rent de leurs Forêts quelques troupes des plus leſtes
& des mieux choiſies. A la priere de Clotilde,
pluſieurs Evêques luy firent compagnie en cette
perilleuſe expedition ; de maniere que ſe voyant
à la tête d'une belle armée, & accompagné de
grandes forces, il alla au devant des ennemis, qui
firent auſſi une bonne partie du chemin, reſolus de
bien combattre, & de mourir ou de vaincre.

Or les deux armées prirent leur route ſi juſte,
qu'elles ſe trouverent en preſence à Tolbiac, qui
eſt un petit bourg prés de Cologne, au deça du
Rhin. Je ne trouve point l'ordre précis qui fut
obſervé en cette bataille, ſinon que le Roy prit la
conduite de ſa Cavalerie, & donna celle de l'In-

503. fanterie à Sigisbert Prince François, que l'Alliance intereſſoit fort en cette affaire, laiſſant à Auſtraſe un corps de reſerve, pour venir au ſecours des plus preſſez. Mais tous demeurerent d'accord, que la rencontre fut l'une des plus furieuſes, & le choc l'un des plus ſanglants, qui ait jamais paru dans l'Hiſtoire. Chacun brûloit d'une ardeur extréme de ſe porter en cette mêlée en homme de cœur, & Clovis qui projettoit dans ſon eſprit les fondemens d'une nouvelle Monarchie, à laquelle il ne vouloit point de competiteur ny de rival, étoit reſolu de vaincre ou de perir, de triompher ou de ſe perdre. Ses Alliez qui trouvoient de grands interêts en cette guerre, & vouloient montrer qu'ils étoient dignes de l'Alliance d'un ſi grand Monarque, avoient la même reſolution de ne s'épargner en nulle ſorte; D'ailleurs les Allemans ſe ſentoient piquez d'une incroyable jalouſie, d'étendre les bornes de leurs conquêtes, & dans la creance que la grandeur de leur fortune dépendoit du ſuccez de cette bataille, ou qu'aprés la défaite des François, leur victoire les mettroit en poſſeſſion d'une bonne partie de la France; les armées ſe choquerent de telle furie, qu'on ne voyoit par tout que feux & éclairs, que bruit & froiſſement d'armes, que meurtre d'hommes, & carnage de chevaux, tombans comme la grêle d'un orage, par autant de morts qu'on donnoit de coups; tant l'attaque étoit furieuſe d'une part, & la reſiſtance opiniâtre de l'autre.

Mais par malheur, Sigisbert qui étoit à la tête des ſiens, comme Colonel de l'Infanterie Françoiſe, & faiſoit merveilles de ſa perſonne, fut atteint d'un ſi rude coup de fléche au genoüil, qu'étant hors de combat, il fut emporté tout ſanglant de la mêlée par ſon fils, & alors l'Infanterie ſe trouvant ſans Chef, & demeurant expoſée à la fureur des ennemis, fut bien-tôt miſe en tel deſordre,

qu'aprés avoir pris la fuite, tout le faix de la 493
bataille vint fondre ſur la Cavalerie, laquelle combattant aux yeux & en la compagnie de ſon Roy, ne laiſſa pas de faire de merveilleux exploits d'armes ; neaumoins aprés une longue & genereuſe reſiſtance, elle commença auſſi de ployer, puis de s'entrouvrir, de reculer, & à la fin de ſe rompre, & de ſe diſſiper à la fuite. Clovis cependant alloit comme un Lion, couvert de ſang & de pouſſiere, parmy les rangs de ſes hommes épouvantez, & crioit d'une voix haute & éclatante pour rallier ſes troupes, ſans qu'il ceſſât pourtant de combattre de la main, & de faire tout devoir de Capitaine & de Soldat ; mais la frayeur avoit tellement ſaiſi le cœur, & abbatu le courage de ſes fuyards, que toutes les diligences du Roy furent vaines, & aprés beaucoup d'allées & de venuës, l'affaire ſembloit tendre au deſeſpoir.

Or comme on cherche les remédes du Ciel, quand on voit que ceux de la terre manquent, ou ne ſervent plus de rien, Aurelian Favory du Roy, dont il n'abandonnoit jamais la perſonne, en quelque perilleuſe rencontre qu'il ſe trouvât, le conjura ; *De ſe ſouvenir de la parole donnée à la Reine, de mettre ſon eſperance au Dieu des Armées, & d'implorer la faveur de ſon aſſiſtance, qu'il étoit temps de le faire, & que jamais il n'en auroit plus de beſoin.* A ce bon avis le Roy éclairé du Ciel, s'arrêta tout court, & levant les yeux, les mains, & le cœur au Ciel, *il fit vœu d'adorer* JESUS-CHRIST, *& de ſe faire Chrêtien, s'il remportoit la victoire.* D'autres ajoûtent qu'il dit encore : *qu'il avoit imploré en vain l'aide de ſes Dieux, mais que le Dieu que Clotilde adore, ſera deſormais ſon Dieu, &* JESUS *ſon Jove, s'il le rend victorieux de l'inſolence de ces Rois, qui ſont venus avec autant de temerité que d'injuſtice, fondre ſur les terres de ſes Alliez.* Le bruit de ce vœu ſi ſolemnellement conceu, &

493. ſi hautement prononcé, ne s'épandit pas plûtôt par toute l'armée, qu'il donna ſujet aux Seigneurs Chrêtiens qui étoient François, & avoient avec eux nombre d'Evêques, de faire approcher ſaint Solaine Evêque de Chartres, qui donna ſa Benediction au Roy, afin d'attirer ſur luy & ſur ſes Armes, les faveurs du Ciel, d'animer à un nouveau combat ſa valeur, & de vaincre en vertu du ſigne de la Croix, les ennemis de ſa Couronne, comme en vertu du même ſigne, le Fils de Dieu avoit vaincu les ennemis de ſa gloire, & par ce moyen être à la France ce que le grand Conſtantin fut à l'Empire.

Les François, qui juſques alors avoient ſemblé tout éperdus, furent puiſſamment animez à retourner à une nouvelle charge, avec un courage beaucoup plus ferme & plus vigoureux qu'au premier combat, de ſorte que le Roy ſuivy d'une bonne troupe de Nobleſſe qui environna incontinent ſa Majeſté, fit ſonner de tous côtez les trompettes, comme s'il eût receu quelque nouveau renfort de Cavalerie, commanda de donner allegrement ſur les ennemis, & luy-même pour ſervir d'exemple à ſa Nobleſſe, alloit à la tête de tous, pouſſant devant ſoy, & abbatant à ſes pieds tout ce qui luy faiſoit reſiſtance. Alors on connut viſiblement que Dieu vouloit favoriſer ce Royaume, & rendre Clovis Chrêtien par un témoignage ſi ſenſible de ſa bonté, qui changea en un moment l'état de la bataille, & par une reſolution aſſez ordinaire au fait des armes, fit que ceux qui ſe ſauvoient à la fuite, ou étoient tombez en défaillance, reprirent courage ſur le champ, & perdant la memoire des travaux paſſez, des perils preſens, & des douleurs de leurs bleſſures, comme ſi on leur eût fait revenir le cœur, ou ſi par une poudre ſympatique on les eût ſoudainement guéris, ils ſe rallierent, & reprirent d'eux-mêmes leurs pre-

miers rangs, avec intention d'effacer la honte de 493.
leur lâcheté, & le reproche de leur fuite, par une charge plus vigoureuſe, ou par l'effuſion de leur propre ſang, & avec cette genereuſe reſolution ils arracherent, comme l'on dit, la victoire des mains mêmes de l'ennemy.

En effet, ce changement ſubit & ineſperé étonna fort les Allemans, qui reconnurent trop tard qu'ils n'avoient pas aſſez pourſuivi leur premiere pointe, ny gagné une pleine victoire, & dans l'opinion qu'il étoit venu quelque nouveau ſecours aux François, comme de vray il leur en étoit venu du Ciel, ils prirent à leur tour ſi fort l'épouvante, que Clovis arrivant là deſſus avec ſa Nobleſſe, brillant comme un éclair qui ſort de la nuë, & les chargeant fort à propos, il les mit en déroute, & les mena battant juſques dans leurs poſtes, où il en fit un ſi horrible carnage, que deux de leurs Generaux demeurerent étendus ſur la place parmy les morts, dont toute la campagne fut couverte, bien qu'ils fuſſent ſix Allemans contre un François. Mais c'eſt une choſe grandement conſiderable en cette défaite, que la priere de Clovis ayant eu un ſi glorieux effet, que je viens de dire, a donné occaſion à ſes Succeſſeurs d'uſer de ce cry de guerre, *Mon Joye*, & par quelque changement de Lettres, *Mon joye ſaint Denys*, comme pour declarer par l'addition du nom de ce grand Apôtre de la France, que le Sauveur du monde, dont l'Evangile a été préché aux François par ſaint Denis, a ſeul le pouvoir de donner courage aux armées ſurpriſes de quelque frayeur, ou accueillies de quelque crainte.

Tant y a, que cette victoire de Clovis fut jugée miraculeuſe de tous les plus ſages, à raiſon que les François à demi vaincus s'étoient ſur le champ ralliez par vertu Divine & avoient triomphé en nombre fort inégal de toutes les forces d'Allemagne.

493. Or le fruit de cette victoire fut, que les Allemans qui reſterent aprés leur défaite, comme aprés le debris de leur naufrage, apprehendans que le Roy animé par l'heureux ſuccez de ſes armes, ne paſſât le Rhin, afin de leur rendre la viſite; luy depêcherent promptement une Ambaſſade, pour l'aſſurer de la fidelité de leur ſervice, & pour luy faire offre d'être toûjours tributaires à la Couronne de France. C'étoit beaucoup à des peuples ſuperbes & ambitieux, qui avoient durant tant d'années fait tête aux Romains, & diſputé ſi long-temps leur liberté, de s'abbaiſſer de la ſorte. Mais il faut avoüer que les François uſans de trop de rigueur en leur endroit, obligerent grand nombre de Seigneurs à ſe retirer en Italie auprés de Theodoric Roy des Goths, lequel ſur la crainte que ces fugitifs charmez par la douceur des delices d'Italie, ne donnaſſent occaſion à quelque remuëment dans ſon Etat, qui étoit alors fort paiſible, trouva moyen de les arrêter ſur la frontiere de ſon Royaume, tandis qu'il adouciroit par belles paroles l'eſprit de Clovis, qui ſembloit „ être un peu trop ſevere. Il luy écrivit donc, „ qu'il étoit fort aiſe d'apprendre l'heureux ſuccez „ de ſes armes, avec leſquelles il avoit réveillé le „ courage des François qui demeuroient comme „ enſevelis dans l'oiſiveté, & employé leur valeur „ & leur adreſſe contre les Allemans qu'il avoit „ domtés, & ſoumis à ſa puiſſance, bien que „ par une vaine preſomption de leurs forces, „ leur temerité eût entrepris de ruiner ſes Sujets, „ & d'étouffer ſa fortune en ſa naiſſance; que com„ me c'étoit un acte de Juſtice de punir les Autheurs „ d'une injuſte guerre, auſſi que c'étoit un excez „ de ſeverité & de rigueur de punir tous ceux qui „ les avoient accompagnez, que les Generaux & „ les plus grands Seigneurs d'Allemagne étant „ la plûpart demeurez en cette bataille, il de-

voit appaiſer ſon courroux, & pardonner ge- "493.
nereuſement aux miſerables qui avoient écha- "
pé à ſes armes victorieuſes ; que ſi ceux-là me- "
ritent le pardon qui ſe ſont retirez dans le ſein "
de ſes parens, comme à un aſyle aſſuré pour la "
conſervation de leur vie, il doit avoir pitié de "
ceux qui ſe ſont ſauvez dans ſes terres, & y "
demeurent tout effrayez dans l'apprehenſion des "
effets de ſa colere ; qu'il le conjure de leur fai- "
re ſentir la douceur de ſa Clemence, afin que "
la retraite aſſurée de leurs maiſons leur don- "
ne ſujet de publier ſes loüanges toute leur vie ; "
que c'eſt un glorieux triomphe, & un hon- "
neur tout particulier qui ſurpaſſe la gloire des "
autres Princes, d'avoir jetté une telle conſter- "
nation dans l'eſprit furieux des Allemans, "
qu'ils ſoient contraints de luy faire hommage "
en qualité de ſujets, & de luy demander la vie "
en poſture de ſupplians : qu'il ſe doit contenter "
qu'un peuple farouche, qui étoit ſorty com- "
me un torrent de ſes limites & de ſes bornes, "
ſoit paſſé en partie au fil de l'épée, & en par- "
tie mis en ſervitude. Que ſi la vengeance le "
porte à pourſuivre les reſtes de la vie de ceux "
qui ſont demy-morts, ſa victoire en ſera moins "
honorable, & ſa rigueur ne pourra jamais "
tellement éteindre les flammes mourantes de cet- "
te nombreuſe nation, qu'il n'en demeure quel "
que étincelle capable d'embraſer l'Etat de ſes "
deſcendans : Qu'il a ſouvent fait preuve des "
divers ſuccez de la guerre, où les armes ſont "
ſi journalieres, & la fortune ſi changeante, "
qu'elle donne ſouvent de grands avantages à "
ceux qui uſent moderément de leur victoire, "
& que d'en ſçavoir uſer de la ſorte, c'eſt être "
pleinement victorieux, qu'il luy envoye ſes Am- "
baſſadeurs pour le feliciter de la ſienne, pour ap- "
prendre l'état de ſa ſanté, & le ſupplier d'avoir "

493. „ agreables ſes remontrances.

Clovis à la priere d'un ſi grand Monarque, ſe montra plus doux, & relâchant de cette rigueur qu'il tenoit aux Allemans, leur accorda la Paix, dont les conditions furent ; qu'ils nommeroient de leur Corps un Duc qui ſeroit obligé de faire hommage au Roy de France, & ne porteroit point le nom de Roy, qu'il ſerviroit Clovis & ſes ſucceſſeurs contre tous les ennemis de leur Couronne, que Theodon fils du Roy Adalgerion qui avoit été tué dans la chaleur du combat, n'entreroit en poſſeſſion de tous ſes biens, & ſe contenteroit ſeulement de porter le titre de Duc de Baviere.

Enſuite dequoy le Roy mit d'autres Gouverneurs dans les Provinces, & pour établir une nouvelle forme de gouvernement en toutes celles qui ſont de-là le Rhin, il en donna l'adminiſtration à Auſtraſe. Cependant Clotilde ayant appris l'heureuſe iſſuë de cette bataille, & la ſainte reſolution du Roy, fut tranſportée d'une joye ſi grande, qu'elle vint au devant de luy juſqu'en Champagne avec ſaint Remy, qui étoit l'homme choiſi de Dieu pour l'achevement de ce grand œuvre de la converſion du premier Monarque du monde.

Or le Roy qui étoit encore tout rempliy des douces idées de ſa victoire, n'eut pas plûtôt apperçû la Reine, qu'il s'écria, *qu'à ce coup elle auroit l'effet de ſes deſirs, que Clovis avoit triomphé des Allemans, mais qu'elle avoit triomphé de Clovis, & partant qu'il étoit reſolu de ne plus differer ſon Baptéme.* La Reine extrémement conſolée de cette parole, luy répondit avec de grands ſentimens de pieté & de modeſtie, *Que la gloire de ces deux triomphes étoit deuë à Dieu, que ſa Majeſté faiſoit ſagement d'accomplir ſon vœu au plûtôt, & que c'étoit faire un preſent double, de le faire promptement ; c'eſt pourquoy elle luy avoit amené un grand Prelat, afin de*

ſervir ſa Majeſté dans une affaire de telle importance. 493.

Le Roy trés-bien édifié du ſoin & de la pieté de la Reine, ayant receu ſes inſtructions, fait les penitences, & obſervé les Ceremonies ordinaires, fut baptiſé par les mains du ſaint Prelat, & Dieu voulut honorer ce Baptéme du Miracle de la Colombe qui apporta du Ciel la ſainte Ampoulle remplie du Baume Celeſte, dont nos Rois ont depuis toûjours été oints à leur Couronnement & à leur Sacre. D'autres ajoûtent que les trois Fleurs de Lis d'or en champ d'azur, furent apportées en même temps, pour leur ſervir d'armoiries, & conjointement pour être le ſymbole de la France, comme le Baume l'eſt de la Judée, & le parfum de l'Arabie. Ainſi cette memorable Journée eut deux grands effets pour le bien de tout le Royaume : en ce que luy donnant un Roy Trés-Chrêtien, il demeura comme conſacré au culte & au ſervice de Dieu, & luy aſſujettiſſant les Allemans, il commandoit aux peuples les plus belliqueux & les plus redoutables de la terre.

II. BATAILLE.

JOURNE'E DE POITIERS,

Où CLOVIS *défit les Goths, & tua le Roy Alaric de ſa main propre.*

484. APRE'S l'acte de Juſtice qu'exerça Clovis en la défaite des Allemans, il en fit un de Religion, tournant ſes armes contre Alaric Roy des Goths, qui étoient alors en poſſeſſion du Royaume d'Aquitaine. L'occaſion de la querelle vint de la haine de ces deux Princes, & de leurs ſujets, tant à cauſe que l'Aquitaine étant ſous la domination de ces étrangers, ſervoit ordinairement de retraite à tous les ſeditieux, & même à tous les criminels de la France, qu'à raiſon que ces barbares étans infectez de l'Hereſie des Atiens, s'efforçoient encore de communiquer cette contagieuſe maladie à toutes les autres Provinces, & traitoient avec tant d'inhumanité quelques Catholiques qui demeuroient en leur païs, que ſans épargner, ny les Prêtres, ny les Prelats, ils les chaſſoient tous honteuſement de leurs Egliſes, & de leurs Sieges. Il étoit impoſſible que la haine reciproque de ces deux belliqueuſes Nations ne fit éclater bien-tôt quelque cruel & ſanglant effet de la colere de deux Rois ſi puiſſans & ſi animez, qu'avec l'antipathie naturelle jointe à la difference des Religions, il ſembloit que l'un ne cherchât qu'à eriger des trophées à ſa fortune, & qu'à établir ſa gloire ſur les ruïnes de celle de l'autre.

Theodoric qui n'ignoroit rien de ce qui ſe paſſoit en la Cour des Rois & des Princes de l'Europe,

étant lié de ſang & de Religion avec Alaric, qui avoit épouſé ſa fille, prevoyoit bien que l'iſſuë de cette guerre ſeroit perilleuſe pour ſon gendre : mais il apprehendoit de s'y embarquer, crainte que l'Empereur d'Orient ne vint à faire quelque ligue avec les François, & à fondre avec une armée ſur l'Italie, qui luy demeureroit en proye & en partage aprés la victoire. Dans cette apprehenſion il depêche un courier au Goth, par lequel il luy donne avis qu'il faſſe au plûtôt quelque ſorte de ſatisfaction au François pour ſes interêts pretendus, & en même temps il envoye un Ambaſſadeur extraordinaire à CLOVIS, pour luy remontrer ; Que Dieu veut que les Rois ſoient « unis par un ſacré lien d'affinité, qu'il n'eſt pas « loiſible de violer, afin d'affermir le repos de « leurs Sujets, qui dépend de leur bonne intelli- « gence ; que les Princes s'allient par la conjonc- « tion du ſang, à ce que les Nations diverſes, « & les humeurs differentes qui leur ſont ſujetes, « ſoient auſſi unies par les nœuds d'une ſincere af- « fection, & reçoivent comme par autant de « canaux, les fruits d'une bonne alliance : Qu'il « s'étonne fort que CLOVIS ſoit ſi animé pour « des cauſes aſſez legeres, & ſemble être aux ter- « mes d'en venir aux mains avec ſon fils Alaric « par quelque ſanglante bataille ; mais qu'il le prie « de conſiderer qu'ils ſont Rois de deux Nations « trés-puiſſantes, tous deux en la fleur de leur « âge, tous deux capables de conquerir tout « l'Univers, s'ils vouloient faire jonction de leurs « forces, au lieu que s'ils font party l'un contre « l'autre, & en viennent à une bataille, ils n'en « tireront que la deſolation de leurs Provinces, « & la ruine de leurs Sujets : Que l'animoſité des « Souverains, notamment pour de legeres occa- « ſions, ne doit point être cauſe de l'oppreſſion « des peuples : Que c'eſt un trait d'impatien- « 507.

504. „ ce digne de blâme, de recourir aux armes dés „ le premier déplaiſir qu'on a receu : Qu'ils fe- „ ront bien mieux de remettre leurs differends „ à leurs amis, pour en être les Juges & les „ Arbitres : Qu'il deſire les reconcilier enſemble, „ & faire à l'endroit de l'un & de l'autre, l'of- „ fice de Pere & d'amy commun : Qu'au reſte il „ ſe portera pour ennemy de celuy qui fera refus „ de deferer à ſes remontrances.

CLOVIS qui étoit plus porté à manier les armes qu'à écrire des Lettres, luy fit réponſe en „ peu de mots : Que ce n'étoit point de gayeté de „ cœur, ny pour des raiſons legeres, qu'il avoit „ armé contre Alaric ; Qu'Alaric l'avoit offenſé le „ premier, & provoqué à prendre les armes, puis „ qu'il faiſoit de ſon Royaume d'Aquitaine, l'aſile „ de tous les rebelles de la France, & conſpiroit à la „ ruine de ſon Etat, avec ſes plus grands ennemis : „ Que luy ayant par là denoncé la guerre, ce ſeroit „ faire violence à ſon naturel, & choſe indigne de ſa „ qualité, d'entendre à un accommodement propo- „ ſé ſimplement par un autre. Que ſi la nature luy „ avoit donné deux mains droites, il luy en tendroit „ l'une pour la paix, & ſe defendroit de l'autre con- „ tre Alaric ; mais n'en ayant qu'une, qu'il eſt obli- „ gé de l'armer promptement pour la guerre.

Or ayant appris à la Journée de Tolbiac, combien il importe de mettre ſa confiance en Dieu, il ne manqua pas de ſe couvrir d'un bouclier ſi neceſſaire & ſi utile : & pour mieux s'aſſurer du ſecours des Saints qu'il eſperoit avoir pour Protecteurs, il fit publier à ſon de trompe par toute l'Armée, qu'il faiſoit défenſe à tous Capitaines & à tous Soldats, de faire tort ny outrage aux perſonnes Eccleſiaſtiques & Religieuſes, aux veuves & aux orphelins, ſoit en leurs perſonnes, ſoit en leurs biens, & que ſi un Soldat étoit ſi temeraire que de leur porter quelque préjudice,

ſon Capitaine ſeroit tenu d'en répondre. En 504.
ſuite de quoy tout tranſporté d'une genereuſe impatience de voir Alaric l'épée à la main, CLOVIS le fit provoquer au combat d'homme à homme, diſant que pour ſa querelle particuliere, il ne vouloit pas riſquer la vie ni le ſang de ſes ſujets : mais le Goth n'oſa meſurer ſes armes avec le François, dont les ſiens le mépriſerent tellement, que quelques-uns luy firent reproche de ce refus, comme d'une marque de ſa coüardiſe : toutesfois, pour couvrir ſa honte de quelque pretexte, aprés avoir dit qu'il temporiſoit dans l'attente du ſecours qui luy devoit venir d'Italie, il dreſſa une Armée à la hâte, & vint au devant des François juſques à Poitiers, pour ſe joindre aux forces d'Aquitaine.

CLOVIS, qui aimoit mieux faire la guerre dans les terres de ſon Ennemy, que dans les ſiennes, où il ſçavoit bien que ſes ſujets ſeroient foulez, fit auſſi avancer ſes troupes vers l'Aquitaine, & parce que ſon Armée devoit paſſer auprés de Tours, où ſaint Martin eſt particulierement honoré, il défendit à ſes Soldats d'apporter aucune incommodité à leurs hôtes, & de rien prendre ſans payer, à la reſerve de l'herbe des Champs, & de l'eau des rivieres pour la nourriture des chevaux ; mais il arriva par mal-heur qu'un Cavalier, à la faveur de la nuit, & ſous eſpoir d'impunité, ravit par force à un pauvre homme une botte de foin, ſoûtenant que ce n'étoit que de l'herbe, ſur laquelle on leur avoit donné tout pouvoir. Le Roy qui en eut auſſi-tôt avis, s'en piqua d'autant plus vivement, que le foin avoit été derobé dans une ferme de l'Egliſe de ſaint Martin ; de ſorte que jugeant du crime, non à la petiteſſe du larcin commis, mais à la grandeur de la perſonne offenſée, il condamna ſur le champ le Cavalier à la mort avec ces

paroles, *Hé où ſera noſtre appuy, noſtre ſeureté &*
594. *l'eſperance de la victoire, ſi ſaint Martin eſt offenſé ?*
Cét acte de Juſtice ſervit grandement pour arreſter la licence & le deſordre qui ſe gliſſe ordinairement dans les Armées, faute de faire bien obſerver la diſcipline militaire. Il ſemble que Dieu l'avoit auſſi agreable, en ce que la devotion que le Roy portoit en ſon cœur à ce grand Saint, parut viſiblement ſur ſon viſage, lors qu'il approcha de la Ville; où envoyant offrir ſes vœux par avance, il pria Dieu, que ſi ſa bonté vouloit luy eſtre favorable, & le rendre victorieux de cette Nation infidele qui ſembloit avoir declaré la guerre à ſes Autels, il le ſupplioit par les merites de ſaint Martin, d'en donner quelques preſages aux gentils-hommes qu'il envoyoit à ſon Egliſe afin d'aſſurer le cœur de ſes Soldats contre les armes de ſes ennemis

L'effet de cette priere eſt un témoignage, qu'on en doit plûtoſt rapporter la cauſe à la confiance que le Roy avoit en Dieu, qu'à la vaine coûtume des Idolâtres, qui jugeoient de l'évenement de leurs entrepriſes par les premieres rencontres. Comme donc ces Députez entroient dans l'Egliſe, ils oüirent chanter ces paroles du Roy Prophete qui dit à Dieu, *Seigneur, vous m'avez environné de force pour faire la guerre, vous avez abbatu à mes pieds ceux qui s'élevoient contre moy, vous avez fait tourner le dos à mes ennemis, & détruit ceux qui m'avoient en haine !* Ces paroles rapportées au Roy, luy ſervirent de bon augure pour ſa future victoire, & aprés avoir fait marcher en diligence toutes ſes troupes, il en ſentit bien-tôt des effets viſibles, comme au paſſage de la riviere de Vienne, où eſt à preſent le Port de Senon; Car l'ayant trouvé ſi enflée des pluyes de l'Hiver, qu'elle n'étoit point guéable, il paſſa une partie de la nuit en oraiſon, & pria celuy qui fit traverſer

heureuſement les flots de la mer-rouge à ſon peuple, d'ouvrir quelque paſſage à ſes Soldats la difficulté de ce détroit. Le jour d'aprés dés le matin, une biche ſe leva du prochain bocage, & ſe jettant à corps perdu dans la Vienne, la paſſa à gué, en un certain endroit qu'on nomme encore, le Pas de la Biche. 504.

CLOVIS admira les reſſorts de la Providence Souveraine, & ne manqua pas de dire à ſes gens, qu'il ne falloit point rendre à la fortune la gloire de cette merveille, mais à celuy qui eſt obey de toute la nature. Le Ciel favoriſant la Pieté de ce grand Roy, luy donnoit tous les jours des preuves ſenſibles du bon-heur de l'eſperance Chreſtienne, particulierement devant Poitiers, où ayant campé, un flambeau parut ſur l'Egliſe de ſaint Hilaire, l'une des lumieres de la France, qui avoit autrefois été plein de feu contre les Heretiques Ariens durant ſa vie, & en conſervoit encore l'ardeur aprés ſa mort, comme s'il eût voulu ſervir de phare & de guide aux conquêtes de celuy qui devoit achever avec le tranchant de ſon épée, ce que luy-même avoit commencé avec le tranchant de ſa langue; mais il l'advertit de joindre à ſes armes les prieres & les bonnes œuvres, s'il vouloit triompher pleinement des Heretiques, & ſe rendre aiſément abſolu dans la paiſible poſſeſſion de toutes les Provinces de la France.

Alaric ſentant les approches de l'armée Françoiſe, au lieu de luy venir au devant, & de faire une partie du chemin, quitta Poitiers à la faveur de la nuit, & donna ſujet de croire, ou qu'il avoit deſſein de gagner l'Auvergne pour ſe camper en de lieux plus avantageux, ou qu'il vouloit tirer vers Toulouſe pour y attendre le renfort que ſon beau-pere luy envoyoit d'Italie. CLOVIS prit Poitiers comme par miracle, d'où il obſerva les deſſeins d'Alaric de ſi prés, qu'il fut contraint

504. de tourner teſte, & de ſe reſoudre à la bataille, de peur d'être enfermé dans quelque ville, ou chaſſé de ſes Etats, s'il paſſoit plus outre; de maniere qu'il prit camp de bataille à Civaux, entre Cubort & Luſſac auprés de Poitiers, où l'armée Françoiſe ayant fait alte, CLOVIS harangua ſes gens de la ſorte; Genereux François, voicy le jour „ que j'ay ſi ſouvent & ſi paſſionnément ſouhaité, „ que pour l'avancer j'ay fait un défi corps à corps „ au Roy de nos ennemis que vous avez aujourd'huy en teſte : mon honneur m'obligoit à ce „ combat par un juſte reſſentiment de ſa perfidie „ en mon endroit, & par le deſir d'épargner le ſang „ de mes ſujets, en expoſant ſeul ma vie pour „ le ſalut & pour la gloire de mon Royaume. „ Mais puis que ſa lâcheté a été telle, qu'il nous „ oblige, pour vanger ſes injures particulieres, à „ faire entrechoquer les forces de deux puiſſantes „ Nations, vous devez être autant ſatisfaits de „ mon procedé, que les Goths ſont offenſez de „ celuy d'Alaric, & croire que comme ils ne s'attendent qu'à participer à la peine de ſes crimes, „ vous devez vous promettre de participer auſſi à „ l'honneur d'une victoire que le Ciel nous prepare en cette journée. C'eſt ce qui me fait eſperer de voſtre courage, que vous y donnerez des „ preuves de voſtre valeur, avec d'autant plus „ de joye & d'allegreſſe, que la cauſe de vos armes eſt tres-juſte. Car ce n'eſt pas, comme autrefois, le deſir ambitieux d'étendre les bornes „ de nos conquêtes, qui nous fait prendre les armes victorieuſes des Romains, des Allemans, „ des Bourguignons, & de toutes les autres belliqueuſes Nations de l'Europe. Vous avez à „ combattre maintenant pour la gloire des Autels „ du Fils de Dieu, contre des Athées & des Heretiques qui outragent ſa Divinité : Pour l'honneur de „ la Nation Françoiſe, contre des Goths jaloux & „

perfides; & pour l'intereſt particulier de la per- „ 504.
ſonne de voſtre Roy, à la vie duquel ces traiſtres „
ont ſouvent dreſſé des embûches : de ſorte que „
ceux qui mourront dans une occaſion ſi avanta „
geuſe, & ceux qui les ſurvivront, aprés avoir com- „
battu pour un ſujet ſi glorieux ſont comme aſſeu- „
rez de la recompenſe de leurs merites, tant en „
ce monde par l'immortalité de leur nom, qu'en „
l'autre par la Couronne du Martyre. „

CLOVIS à peine avoit dit ce peu de paroles, que les François impatiens & brûlans d'une ardeur martiale, luy crierent tous d'une voix qu'il leur permit donc d'aller combattre l'ennemy, & que luy-même ſeroit témoin de la generoſité de leur courage. Cependant Alaric n'oublia pas de haranguer auſſi ſon armée, & d'affermir les ſiens un peu éperdus de l'allegreſſe des François par telles paroles. Mes chers compagnons, je ſens une ſatis- „
faction parfaite en mon ame, de nous voir au- „
jourd'huy armez, non tant pour la reparation des „
injures faites aux François, que pour l'envie de „
cette Nation ſuperbe qui couvre ſa vanité ambi- „
tieuſe du pretexte de Religion. Tout le monde „
ſçait comme j'ay voulu de bon cœur remettre la „
deciſion de nos differends au jugement des Prin- „
ces voiſins, & que CLOVIS ayant fait refus de „
prendre cette voye d'accord j'ay voulu entrer en „
Conference avec luy, & l'en faire luy-même „
l'arbitre; mais il a crû follement qu'une offre „
de condition raiſonnable, étoit un témoignage „
de coüardiſe, que ma modeſtie n'étoit qu'un „
prejugé de ma crainte, & ma courtoiſie, qu'une „
recherche de ſon amitié; de maniere qu'il ſem- „
ble avoir eu deſſein de tirer avantage de ſon aveu- „
glement, aſſeurance de ſa temerité, & reſolu- „
tion de ſa folie. Mais aprés avoir tenté les voyes de „
douceur ſans aucun remede, il eſt maintenant à „
propos de punir ces eſprits farouches de leur „

504. "arrogance, & de leur faire avaller par force ce
"qu'ils n'ont pas voulu goûter par raiſon; ils
"n'ont que des menaces ſans effet, que des entre-
"priſes ſans conſeil, & que des executions ſans
"conduite, & que comme ils ſont d'abord pleins
"de fougue, auſſi par la ſeule reſiſtance ils demeu-
"rent à demy vaincus. Vous donc, chers compa-
"gnons, qui avez l'honneur d'avoir fait trembler
"les Empereurs d'Orient & d'Occident, domté
"leurs forces, renverſé leurs thrônes, & pris mal-
"gré eux en partage les plus belles Provinces de
"l'un & de l'autre Empire; ſouffrirez-vous que ces
"Allemans qui ont plus de brutalité que de vaillan-
"ce, vous regardent ſeulement en face, tant s'en
"faut qu'ils oſent meſurer leurs armes avec les voſ-
"tres victorieuſes d'une grande partie de l'Univers?
"Preparez-vous ſeulement à repouſſer leurs pre-
"miers efforts & vous les verrez bientoſt ſans for-
"ce: arrétez vigoureuſement leur premiere fou-
"gue, & vous les verrez auſſi-toſt recrus: ſou-
"tenez ſans crainte la fureur de leur premier choc;
"puis les trouvans un peu refroidis, vous leur
"paſſerez ſans difficulté ſur le ventre.

Incontinent les armées reſoluës à bien faire par telles harangues, s'entrechoquent de grande ardeur, & la Religion contraire jointe à une égale ambition, les acharnant au combat, avec une animoſité reciproque, la mélée fut grande, & le ſort des armes tint dans la balance la victoire prés de ſept heures, ſans pouvoir dire où elle panchoit. Mais en vain, celuy-là ſe met en defenſe qui a le Dieu des batailles pour ennemy! CLOVIS, que Dieu avoit deſtiné pour être le Juſte vangeur des outrages commis en la perſonne de ſon cher Fils, encouragea tellement les ſiens de l'œil, de la voix, & de la main, qu'ils reprirent de nouvelles forces, & jetant de grands cris

d'allegreſſe, ils chargerent les Goths ſi rudement, 504
qu'ils leur firent lâcher le pied, ouvrir les rangs de leurs bataillons, rompre les ordres de leurs Compagnies, avec un ſi prodigieux carnage, que les vivans ſe voyans confus, & pêle-mêle avec les morts, furent contraints de prendre la fuite. CLOVIS cependant qui brûloit d'un deſir extréme de joindre Alaric, & de le combatre en perſonne, le remarqua comme il combattoit toûjours vaillamment parmy ſa Nobleſſe, & comme un Lion qui voit ſa proye, s'n élace dans les perils pour fondre deſſus, il piqua droit à ſon ennemy pour le défier encore, & le provoquer au duel. Le Goth qui s'étoit veu mépriſé des ſiens pour avoir fait refus une autre fois de ce combat, & voyoit ſon armée toute en deſordre, devint ſi vaillant dans ſon deſeſpoir, qu'il prit ſur l'heure la reſolution, ou de remporter la victoire, ou de laver la tache de ſon deshonneur en ſon ſang.

Voila donc un merveilleux ſpectacle & un duel fameux de deux Rois qui ſont aux priſes, & combattent à qui arrachera des mains de ſon ennemy, la palme & l'honneur de la victoire. Chacun ſe promet du courage de ſon Prince, la gloire de ce combat. Les deux Rois ſont montez ſi royalement, qu'il ſeroit difficile de juger à qui des deux eſt l'avantage: ils portent tous deux une épée d'armes, avec la maſſe à l'arçon & la lance au poing, tous deux couverts d'un heaume avec le plaſtron damaſquiné à la royale. Ils s'étudient quelque temps l'un l'autre, puis mettent la lance en arrêt, & preſſans de voix & d'éperons leurs chevaux, ils s'approchent comme deux lions échauffez, ou comme deux aigles acharnés au combat; L'un choiſit la viſiere de ſon ennemy, l'autre le defaut de la cuiraſſe, mais ſans effet, dautant que le bois de leurs lances ſe briſe, & éclate juſqu'à la poignée; auſſi-tôt ils portent la main au coutelas, & à grands coups de taille,

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

504. ils font étinceler leurs harnois, & rebondir leurs cimeterres, comme s'ils frappoient ſur des enclumes; on diroit qu'ils doivent perdre à tout moment ce qu'ils ne peuvent jamais recouvrer, & les tourbillons pouſſez d'un vent furieux ne vont pas plus vîte que les coups de ces deux Monarques, qui s'efforcent de ſe choiſir l'un l'autre, & de ſe ravir l'honneur, en s'arrachant la vie. Ils frappent, ils redoublent coup ſur coup, revers ſur revers, de toute leur force: enfin aprés un rude & long chamaillis, CLOVIS reprenant courage à meſure que ſon ennemy perdoit le ſien, prend ſa maſſuë, & avec un bras auſſi vigoureux & auſſi fort que jamais, il décharge un coup ſi peſant ſur le heaume d'Alaric, qu'il luy fait mordre la terre auſſi-tôt qu'il en ſent la peſanteur, & dans la creance que ſa victoire ſeroit imparfaite & défectueuſe, s'il luy reſtoit un filet de vie, il luy plonge l'eſtoc dans les reins, & l'acheve.

Or pendant qu'il ſacrifie cette noble victime à la mort, deux Goths s'approchent pour le ſurprendre en trahiſon, & s'ils euſſent pû fauſſer ſa cuiraſſe, auſſi bien qu'ils violerent les Loix d'un juſte combat, ils euſſent ôté la vie au vainqueur, & la perfidie eût triomphé de la vaillance; mais le Ciel qui l'avoit toûjours aidé au beſoin, ne ſouffrit pas qu'on enlevât ſi lâchement la vie à celuy qui avoit acheté ſi cherement l'honneur d'une ſi belle victoire.

Les Goths aprés la mort d'Alaric, ayans pris la fuite, furent pourſuivis des François avec tant d'ardeur, que le carnage s'étendit depuis Civaux juſqu'à Chauvigny, & comme un malheur eſt ordinairement ſuivy d'un autre, en cette même journée furent défaites de grandes forces qui venoient au ſecours d'Alaric, ſous la conduite d'Apollinaire, l'un des principaux Seigneurs d'Auvergne, qui relevoient de ſa Couronne. CLOVIS de

ſon côté ſe porta en homme de cœur en cette ba- 504.
taille, Cloderic fils de Sigibert Comte de Cologne, Gondebaud Roy de Bourgogne, Auſtraſe Duc de Brabant, & en general toute la Cavalerie Françoiſe y fit parfaitement bien ſon devoir : mais aprés Dieu tout l'honneur de la victoire eſt dû au Roy, qui trancha d'une main fatale à l'Hereſie, en un ſeul homme, toutes les racines de l'mpieté, unit au domaine de ſa Couronne cette belle Province d'Aquitaine, & aprés avoir défait quelques reſtes de cette bataille dans les Landes de Bordeaux, en un lieu qui retient encore le nom du champ Arien, il mit fin à l'Empire & à la tyrannie des Goths, cent ans aprés qu'ils ſe furent rendus maiſtres de cette Province.

III. BATAILLE.

JOURNE'E DE SOISSONS,

Où CHILDEBERT *Roy de Bourgogne, fut défait par* FREDEGONDE, *Reine de France.*

597. CETTE Journée eſt memorable par la bataille ſanglante donnée auprés de Soiſſons, pour la protection de l'Innocence & de la Juſtice, en la perſonne de Clotaire II. du nom, ſous la conduite de ſa mere Fredegonde, qui fit la harangue à toute l'Armée avant le Combat, où douze mille François défirent cinquante mille Bourguignons. L'origine de la querelle vint de Childebert, fils adoptif de Gontran Roy de Bourgogne, lequel étant fortifié de la ſucceſſion du Royaume de ſon pere, eut tant d'orgüeil & d'ambition, que voyant Clotaire fils de Chilperic, ſon couſin germain encore enfant, & déja en poſſeſſion de cette grande Monarchie, ſous la regence de Fredegonde ſa Mere, qui étoit odieuſe à tout le monde, & particulierement aux plus Grands du Royaume, l'envie luy prit de ſe jetter à force ouverte, & à main armée ſur ſon Etat, la raiſon de s'en emparer luy ſemblant aſſez plauſible & aſſez forte, parce qu'il étoit aſſez puiſſant pour l'entreprendre. La perſuaſion de Brunehaut Reine de Bourgogne, qui portoit toûjours Childebert à quelque pernicieux deſſein, contribua dautant plus à l'execution de l'entrepriſe, que cette malicieuſe femme eſperoit avoir le temps favorable, & l'occaſion propre pour triompher de Fredegonde ſon ennemie, pour la voir humiliée & abbatuë à ſes pieds, & exer-

cer

cer tous les traits de ſa vengeance ſur elle, com- 597.
me ſur l'objet le plus odieux qu'elle eut au monde.

Childebert voulant luy donner ce contentement, & en même temps venir à bout de ſes ambitieuſes pourſuites, aſſembla en peu de temps une ſi puiſſante armée de toutes les Nations qui étoient deça & de-là le Rhin, ſur les terres de ſon obeïſſance, qu'elle ſembloit capable de conquerir, & même d'emporter en peu de jours le Royaume de Clotaire. Cependant le Roy des Rois, le Dieu des Armées, qui eſt le Pere des orphelins, & le Protecteur des innocens, qui ſçait tirer le bien du mal par les reſſorts de ſa Providence, ſe ſervit d'un mauvais inſtrument pour une bonne fin, & arma Fredegonde d'une ſi prodigieuſe grandeur de courage pour la défenſe de ſon Fils, & de ſon Royaume, que ſans frayeur ny étonnement, elle mit ſur pied tout ce qu'elle pût amaſſer de forces, ſous la charge de Landry Tuteur du Roy, ou, comme d'autres veulent, Maire du Palais, l'un des plus genereux & plus adroits Seigneurs de ſon temps. Jamais femme ne ſe montra plus vigoureuſe, ſoit en diligence pour faire aſſembler des troupes, ſoit en prévoyance, pour recouvrer des munitions de guerre & de bouche, ſoit en prudence, pour gagner le cœur des plus Grands, pour contenir les Capitaines dans le devoir, les Soldats dans le ſervice, & les Peuples dans l'obeïſſance; Bref, elle n'étoit plus cette fiere & orgueilleuſe Fredegonde, qui avoit tant fait de deſordre dans la Cour, mais une douce Mere, une ſage Reine, & une genereuſe Amazone, qui contentoit alors tout le monde.

Déja l'Armée des ennemis conduite par Gombaud & par Vintrion, étant partie de la campage de Reims, où elle avoit fait montre generale, étoit ſur le point d'enveloper Clotaire & Fredegonde dans le Païs de Soiſſons; déja la conſternation étoit ſi grande par tout le Royaume que la

597. plûpart des Villes deliberoient des moyens les plus assurez & les plus doux pour se rendre à Childebert ; déja les ennemis triomphoient d'aise sur l'esperance du butin, & sembloient comme on dit, chanter la victoire avant la bataille, lors que Fredegonde qui en avoit de bons avis, jugea sagement qu'il ne falloit plus differer à les combattre, de peur que les esprits effrayez n'enclinassent du côté de la force, plûtôt que de celuy de la justice.

Sur cette resolution, elle leur alla courageusement à la rencontre, avec sa petite Armée, dont elle-même voulut faire la reveuë, puis se confiant au bon droit & à l'innocence de son Fils, aprés avoir trés-affectuensement recommandé la justice de sa cause à Dieu, elle le porta par tous les rangs, & le presenta à toutes ses troupes, comme si le petit Roy eût imploré leur secours en son besoin, & ,, leur eût dit par la bouche de sa Mere, Genereux ,, François, si jamais on a pris en main la defense ,, d'une juste cause par la voye des armes, je puis ,, dire sans mentir, que celle pour laquelle je vous ,, vois armez, n'est pas seulement pleine de Justice, ,, mais aussi accompagnée de Pieté, puis que vous ,, allez maintenant defendre un pupille, à qui l'on ,, veut par violence ravir le Sceptre des mains, & ,, enlever la Couronne que Dieu luy a mise sur la ,, tête. Quelle raison, ou plûtôt quelle passion por- ,, te Childebert cousin germain de mon Fils, à luy ,, faire la guerre, en un âge où il devroit le secou- ,, rir de toutes ses forces ? En quoy je vous prie, ,, peut-il pretendre d'avoir été offensé par ce petit ,, Innocent ? Je ne croy pas qu'il puisse former une ,, juste plainte contre un enfant qui ne peut encore ,, discerner l'état de sa vie, ny connoître le rang ,, qu'il tient par sa naissance & par sa condition dans ,, le monde. Si c'est à moy qu'il en veut, ce n'est ,, pas non plus par la voye des armes qu'on attaque ,, une veuve Reine de France, mais on assemble

la Nobleſſe, & les Etats du Royaume pour faire « 579.
Juſtice à celles de ma qualité & de mon ſexe «
qui ont manqué contre les Loix du Gouverne- «
ment, ou contre les maximes d'Etat. La priſon «
eſt le vray ſupplice d'une Princeſſe qui a merité «
quelque ſorte de punition, & la liberté qu'on luy «
ravit, luy ôte la licence de mal faire. C'eſt une «
pauvre vengeance à un homme & à un Roy, «
d'en vouloir à une femme & à une Reine, qui «
a perdu ſon Seigneur, ſon Roy, ſon Epoux, & «
enſevely avec luy ſa vie & ſon cœur dans un «
même tombeau. Mais je veux croire que c'eſt «
plûtôt la ſeule ambition qui le porte à cette guer- «
re, & luy fait regarder la France d'un œil ja- «
loux, pour être ſeul, & ſans compagnon, «
en poſſeſſion de tout le Royaume. Il n'eſt pas «
neceſſaire de vous éclaircir davantage de ſes deſ- «
ſeins : vous avez l'eſprit aſſez perçant, & le ju- «
gement aſſez fort pour penetrer ſes intentions, «
ſans qu'il ſoit beſoin qu'une femme vous en dé- «
couvre les addreſſes. «

C'eſt pourquoy je m'aſſure que vous vous «
ſouviendrez du devoir que vous avez déja rendu «
à mon Fils, luy prêtant ſerment de fidelité, «
comme à vôtre Roy, l'honneur vous oblige en- «
core à defendre ſa vie, ſon Etat, & ſa perſon- «
ne, & vous recevrez une gloire immortelle dans «
la ſuite de tous les âges du monde, de luy avoir «
donné des preuves de la grandeur de vôtre cou- «
rage & de la fidelité de vôtre ſervice dans une «
ſi importante occaſion. J'ay voulu auſſi l'appor- «
ter entre mes bras, pour mettre ſa vie & ſa Cou- «
ronne à couvert à l'ombre de vos armes, n'eſpe- «
rant point trouver de ſalut en lieu de la terre, «
s'il ne le trouve parmy vous; vous dis-je, qu'il «
conjure de faire voir aujourd'huy à ſes ennemis «
que les veritables François ſont invincibles en la «
preſence de leur Roy. Le grand nombre de nos en- «

1597. „ nemis ne doit point étonner vos cœurs, puis „ que vous avez parmy vous un ſujet ſi juſte, de „ faire paroître vôtre valeur, & un ſi cher objet pour fortifier vos courages.

„ Vous ſçavez trés-bien qu'aux grandes Armées „ le nombre de ceux qui combatent, eſt ordi- „ nairement le moindre, & que la multitude con- „ fuſe n'y apporte le plus ſouvent que du trou- „ ble, & du deſordre; & c'eſt ce qui arrivera, „ comme j'eſpere, à nos ennemis, qui ſont preſ- „ que tous étrangers, Allemans & Bourgignons, „ ennemis ou envieux de ce peu de François, „ qui combattent ſous mêmes drapeaux, & ſous „ mêmes Capitaines, ayans entr'eux auſſi peu d'u- „ nion d'eſprits & de volontez, que de conformi- „ té de mœurs, de Religion & de langage; la „ plûpart attirez par le ſeul eſpoir de faire butin „ dans la France, nullement affectionnez à ce „ nouveau Roy, pour être ſujets de Conquête & Sol- „ dats de fortune; mais vous qui étes tous bons Fran- „ çois, vrays Catholiques, & ſujets naturels de „ vôtre Roy, vous ſerez d'autant plus forts & „ plus courageux que ces barbares, d'autant que „ vous étes tous animez d'un même eſprit de „ Religion envers Dieu, de zele envers vôtre Pa- „ trie, & d'amour envers vôtre Prince legitime; „ & la victoire vous ſera d'autant plus glorieuſe, „ que vous l'emporterez inferieurs en nombre à „ nos ennemis, mais incomparablement plus re- „ levez en reſolution & en courage. Je vous con- „ jure donc, par le ſerment que vous avez fait à „ vôtre Roy, par l'innocence de ſon âge, par la „ juſtice de ſa cauſe, & par le Nom François, „ dont vous faites gloire, que vous ayez à témoi- „ gner en cette occaſion aux yeux du Ciel & de la „ Terre, que vous étes François de naiſſance, No- „ bles de cœur, & fideles à vôtre Souverain, pour le „ ſalut & la vie duquel, ſi vous combattez genereu-

ſement, vous ne ſerez pas ſeulement honorez du « 597.
titre commun de bon ſujets, mais auſſi d'un «
autre bien plus glorieux, de Tuteurs de ſa Ma- «
jeſté, de Protecteurs de ſa vie, & d'Anges Gar- «
diens de ſon Royaume. «

Pour moy, puis que la foibleſſe de mon «
ſexe ne me permet pas de me trouver à la mê- «
lée, je me tiendray ſur quelque colline prochai- «
ne avec vôtre petit Roy qui repoſera entre mes «
bras & dans mon ſein, tandis que je leveray les «
mains au Ciel, & offriray mes vœux à Dieu «
pour l'heureux ſuccez de vos armes, ne laiſſant «
pas toutefois de remarquer ceux qui ſe porteront «
avec plus de courage dans une occaſion ſi im- «
portante, afin qu'ils reçoivent de moy aprés le «
combat la recompenſe dûë à leur vertu & à leur «
merite. Que ſi Dieu permet, en punition de «
nos pechez, que l'innocence demeure oppri- «
mée par l'injuſtice, & la valeur par la multitu- «
de, je ne veux pas que mon fils ſurvive non plus «
que moy à tant de vaillans guerriers, qui ex- «
poſent ſi genereuſement leur vie pour la défenſe «
de ſa Couronne. «

Ce diſcours remp'y de fortes raiſons accompa-
gnées de beaux preſens faits en divers endroits &
à diverſes repriſes, charma tellement les cœurs
& les eſprits de ce peu de gens de guerre qu'elle
avoit, qu'ils demanderent tous ſur l'heure, *batail-*
le, avec tant de reſolution & d'allegreſſe, que
dés-lors chacun conçût en ſon ame bonne eſpe-
rance de la victoire, diſans que ce ſeroit à eux un
reproche honteux & digne de blâme, de manquer
de cœur dans une occaſion où une femme ſe mon-
troit ſi genereuſe & ſi forte. Il eſt vray que les
ennemis avoient ſi peu d'apprehenſion des Fran-
çois, à cauſe de leur petit nombre, & qui de
plus n'étoit commandé que par une femme, que ne-
gligeans l'ordre & la diſcipline militaire, au lieu de

597. mettre des vedettes ſur les avenuës, ils s'amuſerent à faire grande chere, avec autant d'aſſurance, que ſi ç'avoit été aprés le gain de la bataille, & l'honneur de la victoire.

Mais Landry qui faiſoit de ſa part tout devoir de bon Capitaine, conſiderant que les ennemis avoient laiſſé à main droite un petit bois, qui ſeroit fort propre pour couvrir une embuſcade de trois à quatre mille chevaux, s'avança pour gagner ce poſte trés avantageux, d'où il auroit moyen de reconnoître le Camp des ennemis ſans peine, & de les charger ſans peril; & pour plus grande ſeureté des ſiens, il s'aviſa d'une ruſe qui n'avoit pas encore été en uſage, & eut neanmoins tant de ſuccez, qu'il tailla en pieces tous les ennemis par une ſurpriſe inopinée. Car ayant avis qu'ils avoient coûtume de pendre au col de leurs chevaux certaines clochettes, pour empêcher qu'ils ne s'égaraſſent, ou ne s'éloignaſſent trop de la troupe, il en fit mettre à tous les chevaux de ſes hommes d'armes, & paſſant la nuit par une forêt leur commanda de prendre chacun en main quelque branche d'arbre couverte de feüilles, & de la tenir au bout de leur lance, lors qu'il les rangeroit en bataille, à la veuë des ennemis, afin de leur donner ſujet de croire que c'étoit leurs chevaux qui paiſſoient dans le prochain bois taillis. Les François ayant gardé l'ordre de leur General, approcherent environ mille pas des ennemis, & aprés avoir paſſé la nuit en grand ſilence, les reconnurent à leur aiſe dés le point du jour ſans être découverts de leurs ſentinelles, ſinon qu'on oüit un certain Soldat, lequel voyant des branches d'arbre, ſans ſe ſouvenir de l'aſſiette du lieu, ny de la face de la terre, où il s'étoit couché le ſoir précédent, demanda tout étonné à ſon compagnon, quel bois il voyoit auprés de leur Camp, diſant qu'à ſon avis il n'y en avoit point quand l'Armée

campa, & que ce bois étoit bien-tôt crû, puis 597.
qu'il étoit crû en une nuit ; l'autre qui étoit auſſi pris de vin & de ſommeil que ſon camarade, luy reprocha que la nuit luy avoit ôté la memoire, autrement qu'il ſe ſouviendroit qu'hier ſur le tard ils aſſirent leur Camp prés d'un bois, afin de faire paître leurs chevaux, qui étoient aſſez reconnoiſſables par leurs clochettes.

Cependant Landry prit ſi bien ſon temps, que les trouvant ſans ſoin, ſans ſoucy, & ſans apparence de vouloir donner ny recevoir la bataille, la plûpart encore endormis & recrûs du travail de la derniere courvée, il les chargea ſi à propos, & avec tant de furie, que c'étoit plûtôt une boucherie qu'une bataille, & un carnage qu'un combat. Les uns éveillez en ſurſaut au bruit du meurtre de leurs compagnons, fuyoit de tous côtez nuds en chemiſes, les autres ayans la caſaque autour du bras, & l'épée à la main, vouloient ſe mettre en quelque ſorte de defenſe, mais ils étoient bien-tôt percez par les François, qui étans tous ſous les armes, ne pouvoient qu'à peine être bleſſez. Or afin de donner encore plus d'effroy aux ennemis, les François firent ſonner de tous côtez leurs clairons & leurs trompettes pour montrer qu'ils étoient tous là preſens en corps d'armée. De plus ils couperent les cordages des tentes & des pavillons, ſous leſquels les ennemis avoient pris la nuit leur repos, de maniere que les poltrons ne pouvans fuyr, ny les vaillans ſe defendre, la plûpart furent envelopez & tuez en cét état ; quelques autres, dont le quartier étoit plus loin, eurent loiſir de prendre leurs armes & de monter à cheval, mais étans peu en nombre, & tous en deſordre, tous pleins de honte, de crainte, & d'horreur, à la veuë de l'image de la mort & du ſang de leurs compagnons, ils perdirent incontinent courage, & ſe ſauverent à la fuite

597. comme les autres. Les Chefs mêmes de l'armée n'ayans pas le loiſir ny le moyen de ſe reconnoître, abandonnerent leurs équipages & leurs Soldats pour ſauver leur vie. Vintrion fut pourſuivy long-temps l'épée dans les reins par Landry, mais il piqua ſi bien, qu'il fut impoſſible à l'autre de l'atteindre, ſa fortune luy enviant la gloire de cette victoire qui eût été pleine & entiere par la priſe, ou par la mort de ce General.

Cette ſanglante défaite arriva dans un bourg appellé Truec prés de Soiſſons, où il demeura trente mille hommes ſur la place, Dieu ayant voulu montrer combien il importe d'accompagner ſes armes de Juſtice, qu'il eſt toûjours dangereux d'attaquer les innocens qui ſont ſous ſa protection, & que les victoires ne dépendent pas du nombre, mais de la prudence & de la conduite d'un genereux Chef de guerre. Les François victorieux, aprés avoir fait un grand butin des dépoüilles de leurs ennemis, prirent leur route vers la Champagne, où ils eurent revanche des maux que les étrangers avoient faits à ceux de Soiſſons, mettans tout à feu & à ſang par le commandement de Fredegonde, laquelle aprés le dégât de cette Province, qui étoit du Royaume de CHILDEBERT, d'où elle emmena même force priſonniers, comme pour ſervir d'ornement à ſon triomphe, reconduiſit ſon armée victorieuſe droit à Soiſſons, de là elle vint à Paris, où ayant été receuë avec beaucoup de joye & de pompe, elle affermit par ſa preſence le Sceptre & la Couronne de ſon fils CLOTAIRE, donna ordre aux affaires les plus preſſantes du Royaume, établit par toutes les Provinces de bons Gouverneurs, & la mort de CHILDEBERT arrivant enſuite de la déroute de ſon armée, toute la France demeura dans un repos & dans une paix de longue durée.

IV. BATAILLE.

JOURNÉE DE TOURS,

Où les FRANÇOIS *défirent un prodigieux nombre de* SARRASINS.

VOICI l'une des plus grandes batailles, & des memorables victoires qui ait jamais été remportée par les François, & peut-être par aucune Nation de l'Europe. L'occaſion de la guerre vint, de ce qu'Abderame Roy des Maures ou des Sarraſins, homme genereux & grand Capitaine, mais extrémement ambitieux, ayant défait en Eſpagne tous les rebelles, obligea ceux de ſon parti qui pouvoient porter les armes, de le ſuivre dans l'Aquitaine & dans la France, où il vouloit planter l'Alcoran. A cét effet il ſort d'Eſpagne, côtoye la mer Mediterranée, & s'approche du Rône, ſans reſiſtance. Il met le ſiege devant Arles, & défait les troupes d'Eude Duc d'Aquitaine, lequel prévoyant l'orage qui le menaçoit, étoit venu pour le conjurer, avant qu'il vint fondre ſur ſon Païs. Aprés ſa défaite, il ſe ſauve à la fuite, pendant que le barbare vainqueur fait faire de grands amas de morts, afin d'imprimer par tout la terreur & la puiſſance de ſes armes, à la veuë de tant de cadavres; puis ayant ravagé toute la Provence, il porte ſes armes victorieuſes dans la campagne, entre dans l'Aquitaine, paſſe la Garonne, deſole & brûle les environs de Bordeaux, 726.

726. prend la Ville, pille les maiſons, & renverſe toutes les Egliſes. Eude qui avoit reparé ſes forces, & comme ramaſſé les pieces de ſon débris, aprés ſon naufrage, vient pour s'oppoſer à ſa fureur, mais il eſt encore défait à plate coûture. Enſuite dequoy le Maure entre dans la Saintonge, traverſe le Perigort, l'Angoumois & le Poitou, ruine la Ville de Poitiers, abandonnée de Soldats & d'Habitans, & brûle l'Egliſe de ſaint Hilaire, qui n'étoit pas encore dans l'enclos des murs de la Ville. Toute la Chrêtienté tremble aux approches d'un ennemy ſi redoutable, qui imprime par tout l'horreur & l'effroy, & ne laiſſe que des veſtiges de ſang avec l'image de la Mort par où il paſſe.

L'Etat du Chriſtianiſme dépend de la défaite de ce cruel ennemy; mais qui oſeroit attaquer ces Maures, les domteurs de l'Aſie, & de l'Afrique, qui ont fait ployer ſous le joug de leur puiſſance, toute l'Eſpagne & les Goths mêmes? Qui oſera preſenter bataille à un ennemy qui n'a jamais été vaincu? Où trouvera-t-on une armée ſeulement capable de ſe développer du nombre prodigieux de gens de guerre qu'il conduit? Le ſeul bruit de ſon Nom, de ſes victoires, de ſes armes, de ſes cruautez a tellement épouvanté les Nations, qu'elles s'eſtiment perduës, avant que de le voir, & vaincuës avant que de combattre.

La France ſera le theatre, & la Touraine le champ de bataille, où l'Evangile vaincra l'Alcoran, où Jesus-Christ triomphera de Mahomet, où Dieu defendra la Gloire de ſon Fils par la vaillance des François, où les affaires des Chrêtiens ſeront remiſes & relevées dans l'Europe, où Charles Martel Prince François, & Pere des Rois de France, comme un autre Gedeon, ou comme un autre Joſué, combattra les ennemis du peuple de Dieu, & défera en un jour de ſon bras

puiſſant, autant de Maures, que l'Ange exterminateur défit en une nuit d'infidelles, dans l'armée nombreuſe du Roy de Syrie, pour la défenſe de Jeruſalem. En même temps Dieu fit voir au Ciel des ſignes pour marques de la venuë des Sarraſins dedans la France, par l'éclat brillant de deux Cométes qui regardoient le Septentrion, & parûrent l'eſpace de quinze jours au mois de Janvier; l'une au matin devant le Soleil levé, & l'autre ſur l'entrée de la nuit. La Providence Souveraine qui fait naître les grands hommes quand il luy plaît, ſembla vouloir faire en cette occaſion un coup-d'eſſay, pour voir ſi la France meritoit l'honneur de l'Empire Romain qu'elle luy avoit deſtiné, & ſi ſes Rois portoit avec raiſon le titre de Tres-Chrêtiens, & de Fils aînez de l'Egliſe. 726.

Car Charles Martel n'eut pas plûtôt oüy le bruit de cette tempeſte qui venoit fondre ſur la France, que ſans s'étonner, il donna ordre que chacun ſe préparât à la defenſe de la Religion, de la liberté, & de la Patrie. Chaque Province contribua liberalement tout ce qu'elle pût d'argent & d'hommes, toute la Nobleſſe de la France, de l'Auſtraſie, & de la Bourgogne accourut au bruit de cet armement, & ſe preſenta pour le ſervice de la Religion, & de la Couronne, avec reſolution de défaire, ou de chaſſer ce grand ennemy. Charles qui étoit auſſi ſage Politique que bon Capitaine, fit un Traité de Paix avec Eude, le pria d'oublier tous leurs differends particuliers, de ſe ſouvenir qu'il étoit Chrêtien, & de conſiderer que ſon Païs étant dans un état ſi pitoyable, il luy falloit lever de nouvelles troupes, rafraîchir de recruës les anciennes, & donner à dos ſur l'ennemy, tandis qu'il le combattroit de front, & par devant; neanmoins qu'il n'avançât pas ſans avoir avis de luy, du jour du combat, & qu'il eſperoit qu'avec le ſecours Divin ils rem-

726. porteroient une glorieuſe victoire.

Or pendant que la Nobleſſe & les gens de guerre s'aſſemblent de tous côtez auprés de luy, il s'aſſûre des paſſages & des rivieres, fait préparer des munitions de guerre & de bouche pour la ſubſiſtance de l'armée, & principalement à Tours, où ſe devoit donner la bataille, à la veuë de ſaint Martin, Patron de la Ville, & Apôtre de la France, à qui la Nobleſſe & tout le peuple avoit une ſinguliere devotion. Charles étant arrivé à Tours, envoye ſes Ordres au Duc d'Aquitaine, & luy fait ſçavoir qu'il ſe garde bien d'expoſer tous ſes gens à un combat, qu'il faut l'attaquer par pluſieurs endroits, & par diverſes eſcarmouches, & aprés l'avoir bien harcelé, donner deſſus au huitiéme jour qui étoit le ſeiziéme de Septembre, auquel jour luy-même, avec toute ſa Cavalerie fondroit deſſus, & que faiſant tout devoir de bon Capitaine de ſon côté, il auroit beau moyen de ſe vanger de toutes les pertes qu'il avoit faites.

Cependant il diſpoſe ſon armée en divers endroits de la campagne pour donner de la peine à l'ennemy, & le Duc voulant garder tous ſes ordres, ſuit le même ennemy de prés, au moindre bruit, qu'il luy eſt poſſible avec le reſte de ſes forces, afin de le prendre au dépourveu dans le fort de la mêlée, & de charger ſon arrieregarde. Les deux armées ayant pris champ de bataille dans la plaine, Charles donne la conduite de l'Infanterie à Hildebrand ſon couſin germain; luy-même ſe met à la tête de la Cavalerie, & aprés avoir durant ſept jours fait de continuelles eſcarmouches, & donné de chaudes alarmes aux ennemis, enfin la nuit du ſept au huitiéme il fait allumer de grands feux, pour donner avis à Eude, que dés le matin le combat general ſe donneroit, qu'il ſe tint prêt pour charger à dos & en queuë, & ne s'étonnât point du nom-

bre. Toutes les troupes étant rangées en bel- 726,
le ordonnance de bataille ſous leurs Capitaines, il donne ordre que les plus determinez de l'Infanterie commencent en qualité d'enfans-perdus la premiere charge, & de peur que les ſiens qui ſont ſeulement au nombre de ſoixante mille hommes, & de douze mille chevaux, ne ſoient enveloppez de la multitude prodigieuſe des ennemis, qui monte à plus de quatre cent mille hommes; il fait étendre les deux aîles de ſon armée, laiſſant neanmoins un corps de reſerve de quelques compagnies d'armes, pour accourir aux endroits où les François ſeroient plus preſſez, & tailler en pieces les chevaux-legers des Maures, qui ont coûtume de faire la ronde, & de voltiger autour de leurs ennemis, de les attaquer à coups de fléches par les flancs & s'ils y peuvent faire quelque ouverture, donner dedans à toute bride, afin d'y mettre le deſordre; & parce que le plus grand effort des Barbares conſiſte au nombre des traits qu'ils décochent, il fait couvrir le corps des pietons de grands boucliers, & leurs têtes de bonnes ſalades.

Les Sarraſins d'autre-part rangent auſſi les bataillons de leurs armées en diverſes formes de combattans; les uns ſont ſur des chameaux armez d'épées longues, pour effrayer l'ennemy; les autres montez à cheval avec l'arc & la fléche qui ſçavent faire de certaines feintes pour le tromper à la fuite; quelques-uns manient leurs chevaux avec la baguette, ſans frein & ſans bride, & aprés avoir étendu au long & au large leur Cavalerie ſur les aîles de l'armée, ils font un gros de leurs Elephans, afin que la nouveauté de la veuë & de la trompe de ces animaux effroyables donne l'épouvante à la Cavalerie Françoiſe, & qu'eux-mêmes par aprés enfoncent plus aiſement l'Infanterie. Quand à l'Infanterie des Maures, les uns ſont ar-

726. mez de dards & de frondes, les autres de cimeterres, & longues piques garnies de fers pointus, & de banderoles rouges pour ſe donner courage, & épouventer les ennemis. Bref, les deux Generaux n'oublierent rien du devoir de grands Capitaines, comme eſtans tous deux grandement experimentez au fait de la guerre, & jamais le Soleil n'éclaira la France d'un plus beau rayon qu'en ce jour où les deux plus grands hommes de leurs ſiecles viennent aux priſes, l'un aprés avoir triomphé de l'Afrique, de l'Eſpagne, & d'une partie de l'Occident, l'autre eſtant victorieux de l'Allemagne, & de la meilleure partie de l'Europe.

Or de peur que le nombre des ennemis ne vint à jetter quelque étonnement dans le cœur des ſiens, Charles les exhorta de mettre leur confiance en Dieu & en ſaint Martin, puis les affermit encore par cette harangue. Genereux François, "ſi jamais l'occaſion s'eſt preſentée d'emplo-"yer nos armes avec honneur, & d'expoſer nos "vies avec merite, je puis dire en verité qu'elle "s'offre aujourd'huy à nous, & que nous l'avons "entre les mains. Car depuis l'établiſſement de "cette floriſſante Monarchie, les François ont fait "la guerre ordinairement pour étendre les bornes "de leurs conquêtes, pour ranger leurs voiſins "ſous l'Empire de leur domination, ou pour "maintenir la reputation de leurs Armes; mais "aujourd'huy il nous faut combattre pour la gloire "de Dieu même, pour le ſoûtien de la Foy Chrê-"tienne, pour la conſervation de cét Etat, pour "le ſalut de la Patrie, pour la défenſe de nôtre "liberté commune, de nos vies, de nos biens, "& de nos perſonnes, pour celles de nos fem-"mes & de nos enfans, contre des Barbares, diſ-"ciples du plus grand impoſteur du monde, je "veux dire de Mahomet, qui eſt la peſte née pour la

ruïne du nom Chrêtien, le flambeau de l'Enfer, « 726.
le port' enſeigne de l'Antechriſt, l'horreur du «
Ciel, & l'abomination de la terre. «

Lors que nos Peres défirent Attila, ſurnommé «
le fleau de Dieu dans les plaines de Châlons, «
la plus grande part de l'honneur de cette victoi- «
re fut attribuée aux Romains, aux Goths, aux «
Bourguignons, aux Allemans, & aux autres bel- «
liqueuſes Nations, qui faiſoient la meilleure par- «
tie de l'Armée Confederée contre le Barbare. «
Mais aujourd'huy toute l'Europe n'a les yeux «
que ſur les François, qui doivent mainte- «
nant par la force de leurs bras, & par la Juſtice «
de leurs armes vanger l'Egliſe des violences & «
des oppreſſions tyranniques de ces abominables «
Mahometans. Ces Monſtres font gloire d'avoir «
triomphé des Romains, des Grecs, des Perſes, «
des Egyptiens, des Afriquains, & depuis peu «
des Goths en Eſpagne; Il eſt vray qu'ayant «
donné ſur l'Empire des Romains & des Per- «
ſes extrémement affoiblis par les guerres civi- «
les & étrangeres, ils ont combattu avec divers «
evenemens, & ſe ſont depuis peu rendus tri- «
butaires de l'Empire. Quant aux autres Na- «
tions, ils les ont plûtôt accablées par leur «
multitude, que vaincuës par leur valeur, puis «
que la plus-part ont pris l'épouvante, au lieu «
de prendre les armes, & penſé plûtôt à ſe «
ſauver à la fuite, qu'à ſe defendre bravement. «
Pour le regard de Roderic Roy des Viſigots, «
il eſt certain qu'il a été défait par la noncha- «
lance, & par la trahiſon des plus grands de ſon «
Royaume; mais Dieu nous ayant fait la gra- «
ce de nous reünir tous enſemble, & même de «
toucher le cœur au Duc d'Aquitaine, afin de «
joindre ſes armes aux nôtres, eſtant comme vous «
ſçavez à la queuë de nos ennemis, c'eſt un viſi- «
ble témoignage que ſa providence prend en main la «

726. protection de cette Monarchie, pour ſe mon- "
trer toûjours propice à nos vœux, & favorable "
à nos prieres. Je la loüe de tout mon cœur & "
la remercie tres affectueuſement pour tous, de ce "
qu'il luy a plû me faire cette faveur de pourvoir "
ſuffiſamment au deſavantage que ſes infidelles "
pouvoient apporter à nôtre Armée, l'enveloppant "
par leur multitude; de ſorte qu'ils ne peuvent "
combattre avec nous que de front. D'ailleurs nô- "
tre Infanterie ne cede en rien à la leur, & nôtre Ca- "
valerie compoſée de tant de genereuſe Nobleſſe, "
eſtant ſans comparaiſon beaucoup meilleure; "
que nous reſte-t'il, qu'à les attaquer prompte- "
ment, qu'à les enfoncer vigoureuſement, & "
& qu'à faire un ſanglant ſacrifice de toutes ces "
ames Infidelles?

C'eſt pourquoy il faut nous reſoudre à n'eſpe- "
rer point de ſalut, non plus qu'eux, ny en la "
fuite ny en la retraite, d'autant que nous de- "
meurons enclos entre nos ennemis, & deux ri- "
vieres, & que la ville de Tours a ordre exprés "
de n'ouvrir ſes portes qu'au Vainqueur, joint "
que la fuite eſtant honteuſe, & la retraite moins "
honorable dans une ſi belle occaſion, j'ay or- "
donné des Capitaines ſur les avenuës pour cou- "
per aux poltrons bras & jambes, & faire main "
baſſe ſur tous ceux qui auront envie de tourner le "
dos. Il faut donc nous ouvrir chemin à main "
armée, & par la grandeur de nôtre courage, "
à travers ces battaillons, & nous aſſeurer que com- "
battans principalement pour la gloire de Dieu, qui "
eſt appellé dans l'Ecriture, *Le Dieu des Armées & des* "
Batailles, il nous donnera aujourd'huy une tres-il- "
luſtre victoire ſur ces Barbares qui ſont ſes enne- "
mis mortels. Heureux ceux qui en pourront "
dire des nouvelles à leurs enfans & à leurs "

femmes; mais plus heureux ceux qui laveront « 726.
les ordures de leurs crimes dans les ruiſſeaux de «
leur ſang, pour aller au Ciel joüyr avec les «
Anges de la felicité éternelle.

Aprés cette harangue, les François jetterent un grand cry de joye & d'allegreſſe, qui donna un merveilleux effroy aux Barbares, croyans que c'étoit pour quelque nouveau renfort arrivé, ou pour quelque heureux preſage de la victoire: mais leur chef ne manqua pas de leur donner auſſi courage, & de les haranguer de la ſorte. Nous voicy, mes Compagnons, au cœur du beau « ſéjour de la France, qui eſt bornée de tous coſtez « de Mers profondes, ou de Montagnes inacceſ- « ſibles, ſemblables à celles que nous avons tra- „ verſées en Languedoc, à la faveur, & comme « ſur les aîles de noſtre bonne fortune; mais il ne « faut pas que nous eſperions de les repaſſer qu'a- « vec les dépoüilles de cette Nation ſuperſticieuſe. « N'eſtimons point que nous ayons à combatre « comme auparavant pour le ſeul accroiſſement de « nos conquêtes, puiſqu'il y va de la defenſe de « nos perſonnes, & de la conſervation de nos « vies; mais auſſi repreſentons-nous, que demeu- « rans victorieux en cette bataille: nous ne conque- « rons pas les deſerts ſteriles de l'Arabie, ny les « plaines ſablonneuſes de l'Affrique, bien plûtôt « nous aurons pour fruit de noſtre victoire la plus « opulente & la plus fertile region de l'Europe, « ſuivie de la fin de nos peines, de l'aſſurance « de noſtre repos, de l'abolition de la Loy de « Jesus-Christ, & de la gloire de noſtre incom- « parable Prophete. Ce ſeroit une lâcheté trop hon- « teuſe à nous, qui ſommes les domteurs des Peuples « les plus farouches de la terre, & qui venons même «

726. "de détruire la Monarchie des Viſigots, dont les "armes ont de tout temps été redoutables aux "François, de revoquer ſeulement en doute que "nous ne domtions encore ceux-cy, qui ont dege-"neré de leur premiere vigueur, & de leur ancien-"ne generoſité par les delices de la France; joint "qu'ils nous ſont beaucoup inferieurs en nom-"bre, en force, en addreſſe & en experience "militaire. Faiſons donc eſtat d'aller plûtoſt "à une victoire qu'à une bataille; puiſque nous "ſommes dix contre un, nous qui pourrions "combattre un contre dix, n'ayant devant nous "qu'une troupe de gens ramaſſez de tous endroits, "qui ſemblent même ſe tenir déja vaincus, & "ſe ſont tellement retranchez, qu'ils ont à "dos la Ville de Tours pour leur retraite, & "grand nombre de bateaux ſur la Loire pour leur "fuite.

A peine avoit-il finy ſon diſcours, que l'impatience des François obligea Charles à faire donner le ſignal de la bataille, avant que cette genereuſe ardeur vint à ſe rallentir, & les trompettes ayant commencé de ſonner la charge du coſté des François, les Sarraſins leur répondirent en même temps avec le bruit des tambours d'airain, qui eſtoit leur ſignal ordinaire. Quel ſpectacle de voir deux Armées puiſſantes, leſquelles, comme deux nuées groſſes d'éclairs, de foudres & d'orages, preſtes de fondre ſur la teſte d'une infinité de mortels, vont s'entrechoquer furieuſement, non pour la deciſion d'un Royaume ou d'un Empire; mais pour la défenſe de l'Egliſe, & de la vraye Religion? Les François voyans approcher les Maures, tous brûlés du hâle, avec leur barbe mêlée, le turban en teſte, l'arc en main, & le cimeterre au coſté, les prirent d'abord pour des monſtres, ou pour des hommes laids & hideux, comme des demons; & l'infanterie donnant deſſus, ſelon les ordres

de ſon General, fut accüeillie d'une nuée de traits 726.
& de fléches, qui vinrent fondre au pied de ſes bataillons avec peu d'effet, à raiſon des ſalades & des boucliers, dont les Soldats eſtoient couverts; mais quand ils furent venus à chamailler de pied ferme, ou, comme on dit, pied à pied, & homme à homme avec les Maures, qui n'eſtoient armés la pluſpart qu'à la legere, ils les perçoient de leurs longues épées, avec avantage, & autant d'éſtocades qu'ils portoient, eſtoient autant de morts certaines pour les ennemis; de ſorte que tombans comme de la grêle, il en fut abbatu en peu d'heures un nombre incroyable.

La Cavalerie des Sarraſins voyant ce deſordre, fit divers efforts, pour troubler le rang des François, & s'étendit loin à deſſein de les envelopper; une partie neanmoins fut contrainte de ſe reſſerrer, & l'autre de ſe retirer à petits pas, preſſée de la Cavalerie Françoiſe, qui abbatoit les plus hardis de leurs Cavaliers à coups de lance.

Mais comme au fort de la mêlée, & dans la plus grande chaleur du combat, qui avoit déja duré trois ou quatre heures, avec une furieuſe obſtination de part & d'autre, les deux partis eſtans reſolus, ou de mourir ou de vaincre, le Duc d'Aquitaine vint à fondre ſur le Camp des ennemis, où les Maures avoient leurs femmes, leurs enfans, leurs richeſſes, & tout leur bagage. D'abord il coupa la gorge indifferemment à tous ceux qui le gardoient, ſans épargner, ny âge ny ſexe, puis ceux qui trouverent moyen d'échapper, s'étant jettez dans leur bataille, avec des cris & des hurlemens effroyables, il ſurvint encore là-deſſus avec ſon Armée fort à propos, les chargea bruſquement à dos, & par les flancs, & ſe voyant aſſaillis de tous coſtez, ils rompirent le gros de leurs Eſcadrons, laiſſerent leurs rangs, & leurs armes, prirent entierement la fuite dans la cre-

726. ance que tout autre peril eſtoit moindre que celuy du glaive. Alors les Vainqueurs ſe jetterent vigoureuſement ſurs ces troupes démembrées, comme dans une épaiſſe moiſſon, où ils abbatoient tout ſans reſiſtance, ils paſſoient tout au fil de l'épée ſans remiſſion, & le fer victorieux faiſoit tout regorger de ſang, toute la campagne étoit couverte de corps morts, & d'armes ſanglantes, l'air obſcurcy de pouſſiere, & remply de clameurs confuſes, & quelques uns de ces miſerables reſpirans encore, regardoient d'un œil affreux, en mourant comme de bêtes enragées, ceux qui les avoient ainſi vaincus.

Jamais défaite ne fut plus ſanglante ny ſaignée plus horrible que celle de cette bataille, où trois cent ſoixante quinze mille Sarraſins furent tuez avec leur Roy Abderame, qui fut trouvé parmy les Morts ; & ſi un maſſacre ſi general n'eût été d'Arabes impitoyables, je croy qu'il eût touché de quelque ſentiment de pitié les Vainqueurs mémes. Mais ce qui m'étonne encore le plus c'eſt que les François n'y perdirent que quinze cens hommes, parmy leſquels il ſe trouva grand nombre de Seigneurs de condition, que le courage porta au plus fort de la mêlée, la victoire en fut en quelque ſorte un peu lugubre pour la France, neanmoins toute la Chrêtienté reçeut une joye ſenſible, & une conſolation incroiable de la defaite de cét ennemy commun du nom Chrêtien, en rendit par tout graces à Dieu, comme d'une generale délivrance, & Charles remporta pour prix du merite de cette belle action, une gloire illuſtre & une loüange immortelle dans la durée de tous les ſiecles, d'autant qu'il ne preſerva pas ſeulement la France de la ruïne qui luy étoit inévitable, ſi les Maures fuſſent demeurez victorieux, mais délivra auſſi des ordures & des impietez de Mahomet toute l'Europe,

ſur laquelle tout ce deluge, comme un torrent 726.
alloit inonder ſur l'Aſie, comme il avoit fait ſur
l'Affrique, ſi ce grand homme n'en eût arrêté le
cours par ſa prudence & par ſa valeur.

V. BATAILLE.

JOURNE'E DE NARBONNE,

Où les SARRASINS *furent encore vaincus par les* FRANÇOIS.

731. CETTE Journée eſt une ſuite de la précédente, mais plus glorieuſe, en ce que Charles Martel eut de plus puiſſans ennemis deſſus les bras, & de cent mille hommes qui ſe preſenterent en bataille, pour faire lever le ſiege de Narbonne, il n'en reſta pas un ſeul pour porter en ſon Païs la nouvelle de cette déroute. L'occaſion vint de ce que les enfans d'Eude, aprés la mort de leur Pere, ayans recherché tous les moyens poſſibles de troubler le repos de la France, tandis que Charles étoit occupé à pacifier les troubles le long du Rhin, & ſe voyans trop foibles & trop impuiſſans pour une ſi haute entrepriſe, ils s'allierent des Maures d'Eſpagne, leſquels offenſez au dernier point de la perte de leurs gens, & du deshonneur de la Nation qui avoit été défaite à Tours, commencerent à penſer aux moyens d'en tirer raiſon; en ſuite de quoy ils entendirent de bon cœur à cette alliance, crûrent que le moyen de ſe vanger leur ſeroit trés avantageux, & l'occaſion leur ſembla trés-favorable. Et comme les grands feux éteints, non ſeulement renaiſſent, mais encore s'allument ſouvent avec plus d'ardeur

de leurs propres cendres, de même les Sarrasins piquez de honte, & les Visigots touchez de leurs pertes, voulurent faire un dernier effort contre les François, & se montrer plus vigoureux & plus ardens que jamais à les combattre. 731.

Or leur ligue fut si secrette, & leur confederation si bien pratiquée, qu'ils mirent une armée en campagne, avant que Charles eût oüy parler de cét armement, ny de cét appareil de guerre. Ils avoient des intelligences dans la Provence, dans le Dauphiné, dans le Languedoc, & dans la Guyenne, & aprés avoir couru & ravagé toutes ces belles Provinces, ils s'emparerent à la faveur de la nuit, & de Maurice Comte de Marseille, du Fort d'Avignon à l'insceu des habitans, & deux jours aprés envoyerent garnison à Narbonne, & à quelques autres Villes du Languedoc, dont ils trouverent les portes ouvertes par un accord fait & passé avec les enfans d'Eude. Athin Roy des Maures ayant ainsi heureusement donné ordre à ses affaires, envoya promptement en Espagne pour avoir secours, & demander de nouvelles forces.

Cependant Charles à qui on avoit taillé bien de la besogne en son absence, fit paroître à son retour une generosité & une vigueur d'esprit incroyable. Car sans perdre cœur à la nouvelle de la descente des Maures qui avoient déja pris leurs quartiers d'Hiver dans les Forts d'Avignon & de Narbonne, prevoyant bien que cette guerre seroit pour tirer en longueur, il depêcha des Ambassadeurs vers le Rhin, pour invirer tous les Alliez & tous les Vassaux de la France à luy donner quelque secours. Odillon Duc de Baviere & Landefroy Prince d'Allemagne le secoururent en ce besoin. Pepin fils de Charles alla aussi en Italie vers Luirprand Roy des Lombards, Prince des plus accomplis, & des plus recommandables de son temps pour ses qualitez royales, afin de luy

731. demander la même faveur, & aprés toute ſorte de bon accueil qu'il fit à ce jeune Prince, il luy fit de belles promeſſes, qui furent ſuivies de ſi bons effets, que luy même amena une armée en France, tant à raiſon de la haine qu'il portoit aux infidelles, qu'à cauſe de l'affection ſinguliere qu'il avoit pour les François. Cette guerre ſembloit d'abord plus difficille à terminer que la premiere, en ce que les Maures & les Viſigots ayans conjuré à forces unies contre la France, juſqu'à ſe donner des oſtages de part & d'autre, pour aſſurance reciproque de leur fidelité, ne s'étoient chargé ny de femmes ny d'enfans, comme au premier paſſage, mais ſeulement avoient amené l'élite & la fleur de leur Nation, & comme ſi chaque ſoldat de leur armée eût eſté choiſi entre mille, on n'y voyoit que jeunes gens, leſtes, vigoureux, adroits & robuſtes, tous reſolus à ſe bien battre, & à ſe vanger des François.

En même temps Charles, qui avoit auſſi pris la reſolution d'arrêter le cours de cette fureur, partit de Paris à grandes journées, & envoya ſon oncle Hildebrant devant Avignon, pour le bloquer avec une armée fort mediocre, taudis qu'il paſſa par la Bourgogne, où il remit en ſon obeïſſance quelques Villes priſes par les ennemis; & aprés y avoir receu le ſecours qu'il attendoit de ſes alliez & de ſes amis il vint avec ſon armée de François, d'Allemans & de Lombards du côté de Lyon, puis tirant vers le Dauphiné & vers la Provence, il recouvra par tout les Villes priſes auſſi aiſément qu'elles avoient été perduës, & châtia les rebelles avec reproches, aux uns de leur lâcheté, aux autres de leur infidelité. Les deux armées eſtant jointes, les Chefs conclurent au Conſeil de guerre le ſiege & la priſe d'Avignon, comme d'une place forte, & grandement conſiderable, enſuite l'ennemy fut reſſerré, ſans pouvoir ſortir, la

Ville bloquée plus étroitement, & battuë de 731.
toutes parts, mais ſans effet, par la grande reſiſtance des aſſiegez, qui ſe hazarderent une fois de faire une ſortie, & de venir à l'eſcarmouche, où ils furent ſi vigoureuſement repouſſez, qu'ils n'oſerent plus rien entreprendre; ce qui obligea les François de faire un logement au lieu d'où ils avoient repouſſé les ennemis, & dans l'impatience de la longueur de ce Siége, qui avoit déja duré ſept ſemaines, ils importunerent leur General de faire donner l'aſſaut à la Ville, & ſur la difficulté qu'il fit, dans la prevoyance qu'il y perdroit beaucoup de bons hommes, ils l'y forcerent.

C'étoit l'une des plus hardies entrepriſes qui ait jamais été faite par des gens de guerre, de vouloir emporter d'aſſaut une muraille bordée de trente mille combattans; neanmoins à l'inſtance des Soldats reſolus de ſe vanger des rebelles, & de faire paſſer au fil de l'épée tous les Sarraſins, le jour fut pris au lendemain, les ordres donnez, & les quartiers diſtribuez aux Capitaines, les ennemis auſſi bien pourvûs de traits, de maſſes, de pierres, de chaudieres pleines d'huile & d'eau boüillante pour jetter ſur les aſſiegeans, & le Roy Athin au cœur de la Ville, avec ſix mille hommes bien armez, afin de pourvoir à tout, & de ſe jetter du côté qu'il verroit le plus preſſé & le plus foible. Le jour d'aprés, dés le matin, les ſoldats de l'armée Chrétienne firent leurs approches à la muraille de la Ville, & l'échelle toute dreſſée, le pied en l'air, les armes à la main, n'attendoient que le commandement de leur General pour aller à l'aſſaut. Les autres Chefs jaloux de l'honneur de leur Nation, conduiſoient eux-mêmes courageuſement les leurs, par une glorieuſe émulation de vertu, comme s'ils euſſent tous voulu combattre à l'envi, à qui auroit l'honneur de mon-

731. ter le premier ſur la muraille.

Il n'étoit pas juſte que les François perdiſſent cœur, à la veuë du courage des Etrangers qui étoient venus à leur ſecours : auſſi animez de la voix & de l'exemple de leurs Capitaines, ils commencerent avec de grands cris de joye d'aller les premiers à l'aſſaut à la faveur de leurs eſchelles, mais pluſieurs des plus hardis furent briſez ſous l'énorme peſanteur des pierres que les Sarraſins rouloient ſur eux, & d'autres ſentans leurs cordes coupées, & leurs eſchelles rompuës, ſe précipitoient du haut en bas, & tomboient demy-morts par terre. Cependant les Chrêtiens font voler leurs fléches ſur les aſſiegez qui oſent ſe montrer aux defenſes, ceux-cy neanmoins ne s'étonnent pas, & font ſi peu d'état de leur vie, qu'au lieu de perdre courage, ou de quitter leur rang, dés qu'ils voyent la mort de quelqu'un de leurs compagnons, un autre ſe met en ſa place, & du côté où ils ſont plus affoiblis, Athin envoye en diligence du renfort.

Le Roy des Lombards, le Duc de Baviere, & le Prince d'Allemagne n'oublians rien du devoir de grands Capitaines, loüent le courage de ceux qui ſe portent en vaillans hommes, blâment au contraire ceux qui font les retifs & les pol-
„trons, & leur remontrent, Qu'il ne faut pas
„eſtimer les Maures plus forts, pour être enfer-
„mez dans une Ville, que lors qu'avec toutes les
„forces de l'Aſie & de l'Afrique, ils furent dé-
„faits dans les campagnes de Tours. Ces remontrances font que pluſieurs ſoldats veulent faire connoître à leurs Princes, que ſi les ennemis ſont ſi promts à riſquer leur vie pour defendre la place, ils ne ſont pas moins courageux à prodiguer la leur pour la prendre.

Charles qui ne donne aux ſiens aucun loiſir de ſe repoſer aprés cinq heures d'aſſaut, renouvelle

aussi la vigueur de leur courage, & les fait aller 731.
si bruſquement à la bréche, qu'ils forcent les ennemis, gagnent le rempart, & se trouvent assez forts pour les combattre main à main, le grand nombre étant contraint de ceder à la valeur du plus petit. Ainsi les plus forts demeurent les maîtres, gagnent les defenses, chassent les Maures, & entrent pêle-mêle dans la Ville. Le Roy Athin voyant que la resistance seroit desormais inutile, se jette avec les principaux des siens dans quelques barques qu'il avoit fait tenir prêtes sur le Rône, & à la faveur du cours rapide de cette riviere se sauve à la fuite, tandis que les François courans par toutes les ruës l'épée à la main, font une si grande boucherie de ceux qui restent, que quelques-uns des Chrêtiens en ont pitié, les autres y prennent plaisir, à cause de la haine qu'ils portent aux infidelles. Ces pauvres miserables voulans se sauver dans les batteaux, sont si vivement poursuivis par les vainqueurs qu'ils se précipitent les uns sur les autres, & pour comble de malheur, ceux qui ont les premiers gagné les batteaux, tirent les planches aprés eux, dans l'apprehension que les ennemis n'y entrent avec leurs compagnons, comme ils ont fait dans la Ville; de maniere qu'ils sont contrains, ou de se jetter dans le Rosne qui les engloutit bien tôt sous ses vagues, ou de s'attendre d'être égorgez comme victimes de l'épée du Soldat victorieux.

Athin échappé de ce peril, fait en chemin resolution de retourner en Espagne; toutefois il change d'opinion, & prend la route de Narbonne, Ville forte d'assiette & capable d'arrêter long-temps une armée, pouvant bien-tôt recevoir quelque bon secours, pour être proche de la mer, & de meilleure defense que l'autre; joint qu'il y est appellé par vingt mille hommes qui luy en ouvrent les portes, & son desespoir l'obligeant de s'y jetter, il y

731. entre avec le reſte de ſon débris, & voit incontinent la Ville aſſiegée par les François ; mais ſi elle n'eſt pas moins furieuſement aſſaillie, elle n'eſt auſſi pas moins courageuſement defenduë qu'Avignon, & dans le doute quelle fin doit prendre cette entrepriſe, les François ſont contraints de la laiſſer pour un temps, & de marcher contre Amaury qui vient d'Eſpagne au ſecours des aſſiegez, avec cent mille hommes, tous bons ſoldats, choiſis entre tous les Sarraſins, & conduits par de braves Capitaines.

Charles ayant avis de cette nouvelle deſcente, & apprehendant que ceux de la Ville ne viennent à faire quelque ſortie avantageuſe ſur les aſſiegeans, ſe ſert d'une ruſe qui luy réüſſit le plus heureuſement du monde. Il laiſſe ſes loges dreſſées, & ſes bannieres tenduës comme de coûtume, donne ordre qu'une partie de ſon armée demeure en faction devant la Ville, avec la même contenance, que ſi elle étoit toûjours entiere, & ſans qu'Athin s'en apperçoive, il dérobe à petit bruit du gros de ſes troupes trente mille hommes de pied, avec dix mille chevaux, qui ſont comme la fleur de ſon Camp, & avec ce nombre, quoy qu'inégal, il vient au devant des ennemis. La rencontre des Chrêtiens & des Sarraſins ſe fait auprés de la riviere de Briſe, où la bataille ſe donne, & dans la ſouvenance d'avoir par deux fois domté cette farouche Nation, les François ſont bien reſolus de les combattre, & de les vaincre pour la troiſiéme, veu même qu'ils voyent tant de vaillans hommes qui ſont venus à leur ſecours.

D'ailleurs Amaury exhorte les ſiens, & leur „ perſuade, De ſe porter en gens de cœur, pour „ la gloire de leur Nation ; Leur donne à enten„ dre que le Roy Abderame a été défait, pour „ avoir amené beaucoup de femmes, & d'enfans, „ qui n'apportent jamais que du deſordre dans

une armée ; que le Roy Athin n'a point voulu « 731.
donner de combat, & s'eſt laiſſé ſurprendre «
dans Avignon, luy qui étoit venu pour atta- «
quer les ennemis ; qu'il a bien montré ſon peu «
de courage, & ſon peu de prevoyance, de n'a- «
voir oſé les combattre, en ayant une ſi belle oc- «
caſion ; mais quant à eux qu'ils doivent com- «
battre en un lieu ſi avantageux, & pour une cau- «
ſe ſi juſte, qu'il ſemble que la fortune & la vic- «
toire ſe preſentent à eux pour les animer à re- «
cevoir l'honneur d'un triomphe. «

Aprés ces paroles il parle par ſon exemple, & n'oblige ſes ſoldats à aucun travail militaire, qu'il ne faſſe luy-même tout le premier : il eſt toûjours à la tête des plus reſolus, & ſe porte par tout en genereux Capitaine ; luy ſeul par ſon courage, & par ſa conduite fait balancer la victoire, & ſeroit encore plus long temps douteuſe, ſi ſon cheval étant tué, & luy abbatu par terre n'étoit accablé parmy la foule des morts, en faiſant toûjours ſon devoir. Sa mort rendit victorieux les François, leſquels voyant que les Sarraſins commençoient à lâcher le pied, ſe donnerent courage l'un à l'autre, & ſe porterent à la charge avec plus d'ardeur qu'auparavant, de ſorte que les ayans rompus & mis en fuite, ils en firent un horrible carnage.

La haine des Chrêtiens contre ces Maures, étoit ſi allumée, qu'ils reſſembloient plûtôt à des Lions alterez de ſang, qu'à des hommes raiſonnables, ils ne donnerent quartier à perſonne, mais ils les firent tous paſſer au fil de l'épée, & les miſerables cherchans tous les moyens poſſibles de ſe ſauver, ne redoutoient aucun danger, à l'égal du fer de leurs ennemis. Ceux qui pûrent échapper du Champ de bataille, ſe jetterent dans la prochaine riviere où ils furent incontinent ſuffoquez ſous la peſanteur de leurs armes, les autres s'enfonçerent dans le limon, & dans la bourbe des marêts,

731. quelques-uns voulurent gagner à la nage leurs navires qui étoient ſur mer, mais les François ſe jettans dans des batteaux plats, à l'uſage de ceux du païs, qui avoient coûtume de naviger ſur ce bras de mer, pourſuivirent ces nageurs à force de rames, & les maſſacrerent ſans miſericorde; Bref, il n'en échappa pas un ſeul de toute l'armée des Sarraſins, pour en porter la nouvelle aux autres.

Athin & ceux qui étoient dans Narbonne, ayans avis de cette défaite, & de la perte de leurs ſecours, au lieu d'attendre le retour des François, s'embarquerent pour faire voile en Eſpagne, où la tourmente voulant couronner l'œuvre, l'enſevelit deſſous les flots, comme ſi l'Ocean eut voulu entrer en partage de la victoire de la France, & du triomphe de Charles Martel.

Ainſi ce genereux Prince par ſa valeur délivra en peu de temps le Royaume de France de la fureur des ennemis du Nom Chrêtien, mais avec tant de promptitude, & de diligence, qu'un même courrier porta au Roy la nouvelle de l'arrivée de ces deux Capitaines Maures, jointe à la défaite de l'un, & à la fuite de l'autre. Pour comble de joye à la France, & de gloire à ce Prince François, toute cette expedition memorable ne fut l'ouvrage que d'un jour, comme ſi l'infidelité eût été honteuſe de paroître plus long-temps devant la Foy. Enſuite dequoy ce grand homme remercia les Princes étrangers de l'avoir ſecouru en cette guerre, leur fit de beaux & riches preſens, & aprés avoir affermy par tout le repos de la Religion, & de l'Etat, il retourna plus chargé de palmes & de lauriers à Paris, que jamais n'en eurent les Pompées ny les Ceſars, lors qu'ils entrerent triomphans dans Rome.

VI. BATAILLE.

JOURNEE DE TORTOSE,

Où les MAURES *furent défaits par les* FRANÇOIS.

APRE'S que Charlemagne eut donné par Teſ- 806.
tament, l'Empire, qui étoit poſſedé alors par les Rois de France, à ſes trois enfans LOUIS, PEPIN, & CHARLES, il renvoya Loüis & Pepin en leurs Royaumes d'Aquitaine & de Lombardie, & retint Charles ſon Fils aîné auprés de ſa perſonne dans la France; & comme ils étoient tous trois élevez dans une grande vertu, & nez pour les armes, le Pere qui étoit déja ſur le déclin de ſon âge, aprés avoir fait tant de glorieux exploits durant ſa vie, & entr'autres dompté trois fois les Huns, cinq fois les Lombards, neuf fois les Saxons, & pluſieurs autres Nations farouches qu'il avoit ſoûmis à ſon Empire, il voulut joüyr du repos & du fruit de tant de conquêtes, & faire la guerre par la conduite de ſes enfans. Il donna donc à Charles ordre d'attaquer les Eſclavons ou Sorabes habitans ſur la rive de l'Elbe, qui ne ceſſoient de faire des courſes ſur les anciens ſujets de la France, & ne reconnoiſſoient l'Empereur que par force & & contre leur volonté.

Charles entra hoſtilement dedans leurs terres, & fit le dégât par tout; afin d'attirer les ennemis

806. au combat, qui fut accepté par Milivoch ; mais aprés que ce Duc qui conduiſoit l'Armée en perſonne, fut demeuré mort ſur le champ de bataille, avec la plûpart de ſes ſujets qui étoient complices de ſa rebellion, le Vainqueur fit bâtir deux Forts, l'un ſur l'Ebre, l'autre ſur la Sale, pour arrêter leurs courſes & ſervir de retraite aux François, puis aprés il revint trouver ſon Pere à Silly ſur la Moſelle.

Le jeune Prince ne fut pas plûtôt retourné en Cour qu'une nouvelle occaſion s'offrit pour rendre encore une preuve remarquable de ſon courage & de ſa conduite. Les Boëmes (Nation auſſi Eſclavonne) n'étoient pas moins inſolens dans leur rebellion, & dans leur deſobeïſſance que les Sorabes ; de ſorte que pour les châtier exemplairement, l'Empereur dreſſa une Armée, avec laquelle Charles entra dans leurs Terres, les battit en toutes rencontres ſans grande perte, & aprés les avoir rangez au devoir, retourna tout comblé d'honneur & de gloire en France.

Quant à Pepin, il maintenoit l'Italie en paix par ſa prudence, & par la terreur des armes Françoiſes ; de peur neanmoins de laiſſer croupir dans l'oiſiveté des gens de Guerre, il dreſſa une Flotte bien équipée de toutes choſes neceſſaires, avec laquelle il délivra l'Iſle de Corſe de l'invaſion des Sarraſins, qui s'étoient jettez dedans ; mais étans ſurpris d'un ſoudain effroy, ils prirent la fuite, ſans pouvoir en aucune ſorte être attirez au combat ; toutefois Hadumar Comte de Gennes, l'un des principaux Capitaines des François, s'étant engagé trop avant à la pourſuite, fut tué par les Ennemis.

Pour Louis il avoit ſi bien reglé ſon Royaume, que les plus mutins n'oſoient remüer, ny les plus ſeditieux rien entreprendre. Mais apprehendant auſſi que les Gaſcons ne fiſſent quelque

émotion dans ſon Etat, s'ils n'étoient occupez 806.
ailleurs, il prit occaſion de les employer en Eſpagne, de ce que le païs de Navarre s'étoit volontairement ſoûmis à la domination des Maures. Car il traverſa les Pyrennées avec ſes troupes, prit Pampelune la Capitale du Païs, & reduiſit ſans peine tout le reſte à ſon obeïſſance; ce qui donna ſujet, & fut cauſe de la converſion d'un grand nombre d'infidelles; & de-là il prit ſa marche vers l'Arragon, & paſſant par Barcelonne, il donna juſques à Tarragone, qu'il emporta d'aſſaut, fit priſonniers de guerre, ou paſſer au tranchant de l'épée tous ceux qu'il trouva ſous les armes, & étant maître de la campagne, ſans aucune apprehenſion des ennemis, il ſaccagea toutes les Villes, & brûla toutes les Places du Païs, juſqu'à Tortoſe.

Comme il étoit à ſainte Colombe, il diviſa ſon armée en deux, & retenant les plus peſamment armez, & pour s'arrêter au territoire de Tortoſe, il donna les plus legeres troupes à Iſſembard, pour courir les terres des Maures de-là l'Ebre. Ce Capitaine eſperant ſurprendre les Ennemis, marchoit de nuit par les montagnes, & de jour ſe renfermoit dans les Forêts avec ſi peu de bruit, qu'il ſe trouva le ſeptiéme jour avec ſes troupes au de-là des rivieres d'Ebre & de Senga, les ayant paſſées ſecretement à la nage, ſans perdre un ſeul homme. Alors il commença de ravager tout le païs qui étoit plein de toutes ſortes de commoditez, & le courut juſqu'à un grand Bourg nommé Ville-rouge. Les Maures allarmés ayant reconnu les nôtres, firent des aſſemblées de toutes parts, & s'efforcerent de les ſurprendre dans la vallée d'Ibane, laquelle étant environnée de hautes montagnes, & bordée de precipices trés-profonds, il ne s'en fût pas vray-ſemblablement ſauvé un ſeul, ſi par une inſpiration toute divine, comme il eſt croyable, ils n'euſſent fait une retraite

806. fort avantageuſe peu auparavant l'arrivée des ennemis, leſquels n'oſans aſſaillir de front les Chrêtiens, ſe contenterent de leur donner en queuë; mais eux tournans tête, les mirent en fuite, en tuerent grand nombre, & chargez d'un riche butin, retournerent ſans peril & ſans fortune au camp de Louis le vingtiéme jour aprés leur départ.

Le Roy ayant auſſi fait un grand dégât dans le païs ennemy, vint hiverner en Aquitaine, où le Printemps commençant d'adoucir un peu les extrémes rigueurs de l'Hyver, la guerre ſe rallume contre les Maures, & Louis aprés avoir fait dreſſer ſon appareil pour faire une irruption nouvelle en Eſpagne, eut défenſe de l'Empereur d'y aller en perſonne, à cauſe que les Normans & les Danois couroient pour lors les côtes de France & d'Angleterre, & afin de s'oppoſer à leurs courſes, l'Empereur faiſoit bâtir & armer des Vaiſſeaux de toutes parts, donnant auſſi ordre particulierement à Louis d'en faire bâtir ſur le Roſne, ſur la Garonne, & ſur la Charante. Ingobert homme adroit & genereux, fut envoyé de la part de l'Empereur, pour conduire l'Armée en Eſpagne, avec laquelle étant arrivé à Barcelone, il tint conſeil de guerre avec les autres Chefs & Capitaines, touchant les moyens de faire réüſſir leur entrepriſe, & demeurerent tous d'acord qu'il falloit ſe ſervir de cette ruſe; ils firent faire quelque batteaux de paſſage, qui pouvoient aiſement être partagez en quatre pieces, dont chacune pouvoit auſſi aiſement être tirée par leurs chevaux, & toutes jointes enſemble jettées ſur l'eau; par le moyen deſquels on portoit des cloux, des marteaux, de la cire, de la poix, des étoupes, avec tous les autres materiaux & inſtrumens néceſſaires.

Aprés ces préparatifs, Ingobert alla du côté de Tortoſe avec partie de l'Armée, à deſſein d'amuſer les ennemis, ſous pretexte d'un long Siége, &

les autres Capitaines deputez pour l'execution de 806.
l'entrepriſe, marcherent durant trois jours le plus couvertement qu'il leur fut poſſible, à travers les montagnes & les bois, ſans bagage ny tentes, & ſans allumer de feux, de peur d'être découverts la nuit par la lumiere, & le jour par la fumée. Le quatriéme ils paſſerent l'Ebre dans leurs bateaux portatifs, tirans leurs chevaux par la bride, & par ce moyen les ſoulagerent nageans contre la rapidité du Fleuve.

Or leur entrepriſe qui avoit été juſques-là fort ſecretement conduite, fut découverte par un Maure avec une ſubtilité preſque incroyable, étant certain que les Maures & tous les peuples des regions chaudes ſont plus ingenieux & plus ſubtils que ceux des regions froides. Aprés donc qu'Abonduin Gouverneur de la Province de Tortoſe fut bien informé de l'arrivée d'Ingobert, & qu'il étendoit ſes troupes le long de l'Ebre qui arroſe les murs de la Ville, un Maure ſe baignant dans le Fleuve apperçût de la fiente de cheval, & l'ayant reconnuë à la veuë & à l'odeur, auſſi-tôt il accourut vers ſes compagnons, & s'écria qu'indubitablement les François avoient paſſé plus haut le Fleuve à la nage, comme ils avoient fait l'année précédente : de ſorte que le bruit en vint juſqu'aux oreilles du Gouverneur, qui fit incontinent monter à cheval deux Maures, pour découvrir la verité du fait ; Ces deux coureurs ne furent pas loin, qu'ils virent les François déja tous paſſez, & retournerent de ce pas à toute bride rapporter en leur camp les nouvelles du paſſage des ennemis qui étoient proches.

A cette parole tout le camp fut en allarme, avec un ſi grand effroy & une ſi generale conſternation, que ny les remontrances des Capitaines, ny la défenſe de leur païs, ny la perte de leurs biens, ny conſideration du monde ne fut capable de les ar-

106. rêter, tellement qu'ils prirent tous la fuite, & les Chrêtiens ſurvenans quelque temps aprés trouverent encore les tentes dreſſées dans le Camp des Maures avec toutes ſortes de munitions & de butin, dont ils s'accommoderent. Cependant Abonduin faiſoit tout devoir de bon Capitaine, & non content de rappeller les fuyards, ou de ramaſſer toutes ſes forces en un corps d'Armée, il „leur remontroit encore trés-ſagement; Que juſ„ques alors il s'étoit eſtimé heureux, d'avoir le „commandement ſur une Nation qui pour ſa ver„tu & ſa generoſité donne la Loy à une grande „partie du monde; mais qu'il ſe trouvoit gran„dement trompé en ſon opinion par leur lâcheté, „d'autant plus honteuſe & plus reprochable, qu'é„tans dans leur camp fortifié de bons retranche„mens, & pourvû de toutes ſortes de commo„ditez, dans le ſein de leur patrie, & devant „les yeux des perſonnes les plus cheres, neanmoins au ſeul rapport de l'arrivée de quelques ban„des de coureurs, ſans les avoir vûs, ny même oüy „le hanniſſement de leurs chevaux; ils avoient „abandonné leur camp, leurs forces, leurs biens, „leurs familles, & fuy lâchement ſans aucun pe„ril, en une occaſion qui a coûtume dans le peril „même, d'arrêter les plus lâches & les plus ti„mides. Ignominie ſi honteuſe à des gens de cœur, „comme ils étoient tous, & qu'ils n'en pouvoient „effacer la tache que par le ſang de leurs enne„mis; qu'ils fiſſent donc état de retourner promp„tement contre eux tête baiſſée, & par une har„dieſſe heroïque témoigner à ces troupes non „moins temeraires en leurs entrepriſes, que ſu„perſtitieuſes en leur Religion, que ſi les Mau„res avoient été ſurpris de quelque terreur pani„que, ils étoient aſſez bien diſciplinez pour ſe „remettre en ordre, & aſſez genereux pour ren„dre combat, & faire voir que ceux qui avoient oſé

ſourdement paſſer l'Ebre, comme ennemis, « 806.
ne le repaſſeroient jamais, ou que pour être «
taillés en pieces, ou pour ſervir de paſture aux «
poiſſons. «

Les infidelles tous couverts de honte & de confuſion d'une action ſi lâche, dont leur Amiral vevoit de leur faire le reproche, jurerent tous par leur grand Prophete, qu'ils feroient ſi bon devoir dans la ſeconde charge, que nul des Chrêtiens n'échapperoit de la mêlée pour porter nouvelle de leur fuite, ou de leur déroute de-là l'Ebre, & lors ſe mirent à importuner de l'action & de la voix leur Capitaine, de les conduire contre l'Ennemy, afin d'aſſouvir leur vengeance, & d'eſſuyer tout à fait leur honte. Abonduin ne voulant pas laiſſer refroidir cette chaleur martiale, les mena tout de ce pas contre les François, qui nonobſtant le nombre des Maures, vinrent allaigrement à la bataille, & n'ayans, aprés le ſecours divin, autre confiance qu'en la force de leurs bras, toute eſperance de retraite leur étant ôtée, ils combattirent d'une telle ardeur, & firent de ſi grands efforts qne les Ennemis ne pouvans plus ſoûtenir leurs efforts, lâcherent le pied, rompirent leurs rangs, & furent contraints de prendre la fuite.

Les François pourſuivirent leur pointe juſques à la nuit, couvrans toute la campagne de corps morts, puis étans las d'épandre tant de ſang humain, ils firent grand nombre de priſonniers, & retournerent chargez de richeſſes & de butin au camp de Tortoſe, qu'ils ne purent pourtant forcer juſqu'à l'arrivée de Louis, qui la fit battre ſi furieuſement avec toute ſortes de machines de guerre, qui étoient alors en uſage, que ceux de la Ville apprehendans d'être emportez par un aſſaut general, luy en apporterent les clefs, & la luy rendirent quarante jours aprés l'ouverture de la trauchée, & le commencement de la batterie.

306. Les Sarrasins demeurerent fort affligez de cette perte, tant à raison de l'importance de la Place, qu'à cause de l'apprehension, qu'à l'exemple de cette Ville, qu'ils tenoient comme imprenable, les autres moins fortes ne se rendissent aux François sans resistance. Le jeune Prince tout comblé de joye d'un si heureux succez de ses armes, apporta les clefs de Tortose à la Cour de l'Empereur, & pour fruit de sa victoire, non seulement il tint les Maures en bride par la prise de cette bonne place, mais encore il ouvrit la porte à leur conversion, & à la predication de l'Evangile.

VII. BATAILLE.

JOURNÉE DE FONTENAY,

Où LOUIS & CHARLES *défirent* LOTHAIRE & PEPIN.

SI cette Journée eſt honorable, elle eſt auſſi funeſte à la France par la perte de ſes meilleurs hommes, & de la plus grande partie de ſa Nobleſſe, qui mourut en cette bataille. Le ſujet vint de l'ambition de Lothaire, lequel ayant deſſein d'uſurper l'Empire, & de dépoüiller ſes freres, Loüis & Charles, de la portion qui leur étoit écheuë par le Teſtament de Louis le Debonnaire leur Pere, fut cauſe des guerres civiles, & enſuite de la deſolation, & de tous les malheurs de la France. Lothaire donc, qui vouloit agir en cette affaire, plus par artifice que par force, ayant avis du trépas de Louis ſon Pere, envoya d'Italie des Commiſſaires de tous côtez, & particulierement en France, pour publier; Qu'il venoit prendre poſſeſſion de l'Empire, auquel il avoit été aſſocié & declaré ſucceſſeur dés ſon jeune âge par Loüis ſon Pere, du conſentement de tout le Peuple, qu'il en avoit joüy tandis que ſon Pere avoit été en liberté, & à luy-même, que ſi du depuis charmé des attraits de Judith ſa ſeconde femme, qui le gouvernoit trop imperieuſement, il avoit partagé l'Empire par portions égales entre luy & ſes freres, ce partage étoit nul, & ne pouvoit 841.

841. „deroger à un acte ſi authentique; qu'il n'y a „rien de plus dangereux en un Etat, que la „multitude des Souverains, & que l'Empire ne „pouvoit non plus ſouffrir deux Empereurs que le „monde deux Soleils; que cette diviſion don„neroit lieu à leurs ſucceſſeurs de le ſubdiviſer „encore, & de l'aneantir enfin par tant de partages, en luy oſtant ſa premiere forme. Au reſte, „qu'il promettoit de maintenir en leurs dignitez, „& en leurs biens, & d'élever méme à de plus „grands honneurs tous ceux qui le reconnoiſtroient „ſeul Empereur. Aprés tout qu'il leur com„mandoit tres-expreſſement de venir au devant „de luy avec toute la diligence poſſible, pour le „ſervir dans une occaſion ſi importante, ſur pei„ne de mort contre les rebelles.

Cette declaration attira grand nombre de Seigneurs de marque, autant par crainte, que par eſperance, au party de Lothaire, lequel conſiderant qu'il ne faloit pas attaquer Charles Roy d'Aquitaine, qu'il n'eût défait Louis Roy de Baviere, de peur d'eſtre enfermé entre deux, & de les avoir tous deux en méme temps ſur les bras, il envoya quelques-uns de ſes plus confidens Miniſtres en Aquitaine pour amuſer Charles, & luy remon„trer; Qu'il deſiroit entretenir ce qu'il avoit pro„mis à ſon Pere; qu'il le cheriſſoit comme ſon „frere & ſon filleul; qu'il eſtoit expedient de con„ferer enſemble de leurs affaires pour leur com„mun intereſt, pour l'établiſſement de leur Etat, „& le bien de leur Royaume; que ce ſeul mo„tif l'appelloit deça les Alpes, avec le deſir d'en „donner des preuves, particulierement à la Fran„ce; qu'il eſtoit marry que Pepin leur neveu „luy fit reſiſtance en Aquitaine, le ptiant de n'at„tenter rien par la voye des armes avant leur entre„veuë, ſur l'aſſurance qu'il luy donnoit de ran„ger Pepin à la raiſon ſans violence; qu'il vouloit

„que tout le monde reconnût qu'il prenoit part 841.
„en ſes intereſts, attendant de luy le reciproque;
„que s'ils conduiſoient ainſi leurs affaires avec
„bonne intelligence de part & d'autre, il leur ſe-
„roit aiſé à tous deux, de ſurmonter toutes les
„difficultez, & de ſe rendre par tout invincibles.

Cependant Loüis qui reconnoiſſoit fort bien le mauvais naturel de Lothaire, & n'avoit déja que trop découvert ſes artifices; reſolut de ſe tenir ſur ſes gardes, de ramaſſer tout ce qu'il pourroit de forces en ſon Royaume, & méme d'aller courageuſement au devant de luy, ſans attendre qu'il vint fondre en ſon païs. Lothaire qui ne demandoit rien moins que de s'expoſer au hazard d'une bataille, fut bien-aiſe de remettre la partie à une autre fois, & croyant avoir meilleur marché de Charles, il prit ſa route avec ſon armée vers l'Aquitaine.

Charles qui avoit donné quelque creance aux belles propoſitions de Lothaire, demeura ſurpris à ſon arrivée, & ne ſe jugeant pas aſſez fort pour s'oppoſer à ſa puiſſance, s'efforça de rompre ſes mauvais deſſeins par le moyen de Nithard leur couſin germain, & d'Auger grand Capitaine, qui luy repreſenterent de ſa part; Qu'il luy plût ſe„ ſouvenir des promeſſes & des ſermens qu'il avoit„ faits à leur Pere ſur la bonne foy deſquels il avoit„ eſté partagé de la meilleure partie de l'Em-„ pire, à ſon choix, & receu depuis par ordre„ de leur méme Pere l'épée & la Couronne Im-„ periale; qu'il prît la peine de conſiderer que„ Charles eſtoit ſon frere & ſon filleul, inno-„ cent de tous les déplaiſirs qu'il avoit pû rece-„ voir par le paſſé; qu'il ne demandoit que de„ conſerver cette portion de l'Empire, que„ luy-méme avoit accordée par le choix de l'autre,„ qu'il luy permît donc d'en joüyr paiſiblement,„ comme il ſouhaitoit qu'il fût joüyſſant de la„

841. "ſienne; que s'il en uſoit de la ſorte, il l'obli-
"geroit à luy rendre honneur & obeïſſance, non
"ſeulement comme à ſon aiſné, mais auſſi com-
"me à ſon Pere; qu'il eſtoit tres-content d'oublier
"tout le paſſé, ſans en avoir jamais de reſſentiment;
"que s'il en doutoit, il prît de luy toutes les aſſuran-
"ces poſſibles, le conjurant au Nom de Dieu,
"Protecteur des Rois & des Royaumes, de
"ne le point troubler en la poſſeſſion de celuy au-
"quel ſon Pere l'avoit eſtabli, PAR ORDRE
"DE LA PROVIDENCE SOUVERAI-
"NE.

Lothaire diſſimulant ſes intentions, promit de donner contentement à ſon Frere, toutefois ne laiſſa pas de ſolliciter ſoû-main les Ambaſſadeurs de ſe mettre de ſon party, mais deteſtans cette perfidie, comme choſe indigne & inſupportable à des perſonnes de leur qualité, ils furent privez des eſtats & des honneurs qu'ils tenoient du feu Empereur ſon Pere. Charles bien en peine de cette reponſe, le fut encore davantage, quand il oüit dire que Pepin, ſuivant la fortune de Lothaire, faiſoit ſes efforts de chaſſer Judith de ſon Royaume, neanmoins y accourant en diligence, il le ſurprit ſi à propos, qu'il le mit en fuite, tailla en pieces la plus part de ſes troupes; & aprés avoir commis l'adminiſtration de ſon Royaume à trois de ſes plus confidens ſerviteurs, il retourna en France avec ſa mere, apprenant toûjours par les chemins quelque nouvelle defection de ceux qui abandonnoient ſon party; dont il demeuroit auſſi eſtonné, & auſſi foible, que Lothaire en devenoit ſuperbe & puiſſant.

Parmy ces allarmes, il ne laiſſa pas d'aſſembler ſon Conſeil, pour ſçavoir à quoy il devoit ſe reſoudre en cette conjoncture d'affaires; ſurquoy tous les Capitaines & tous les Seigneurs de ſa ſuite prirent cette genereuſe reſolution; Que puis

qu'il ne leur reſtoit que le corps & la vie, ſans " 841.
aucune retraite aſſurée, ils vouloient courageu- "
ſement les expoſer pour le ſervice de leur Roy, "
plûtoſt que de l'abandonner lâchement à ſes "
ennemis ; qu'ils mettoient toute leur confiance "
en Dieu, comme eſtant le Souverain Juge "
de ſon bon droit, le Protecteur des Rois, & "
le Dieu des batailles qui donne ſouvent la victoire "
au plus perir nombre combattant pour une "
juſte cauſe, afin d'abatre l'orgueil des ſuperbes. "

Le jeune Roy animé par le courage des ſiens, continua ſon chemin, & s'eſtant avancé juſques auprés d'Orleans, Lothaire ſe trouva campé à ſix lieuës de luy, la Ville entre-deux, & tâcha encore de gagner par toutes ſortes d'artifices les principaux Seigneurs qui accompagnoient ſon Frere ; mais voyant la ferme reſolution de ſa petite armée, il eut peur de forcer des hommes qui eſtoient pour luy donner de la peine dans l'extremité de leur deſeſpoir, & là-deſſus par l'entremiſe de quelques bons François, les deux Freres firent un accord proviſionnel, contenant ; Que " Charles joüyroit de l'Aquitaine, du Languedoc, " de la Provence, & de dix Comtez entre le Loire " & la Seine, cependant qu'ils metroient bas toute " haine & tout deſir de vengeance, que Lothaire " ne troubleroit point Charles en ſa poſſeſſion, " & n'entreprendroit rien contre Loüis Roy de Ba- " viere, à faute dequoy ils demeureroient quittes de " leur ſerments d'une part & d'autre & que pour " terminer plus à plein leurs differends, ils ſe trou- " veroient à l'aſſemblée d'Attigny en Champagne, " au huictiéme de May prochain, pour l'utilité " commune de leurs Royaumes. "

Le jour de l'aſſemblée s'approchant, & Lothaire tenant conte de s'y rendre, le Conſeil de Charles fut d'avis qu'il s'y trouvaſt & même ſi ſon Frere luy offroit des conditions raiſonnables, qu'il les

841. acceptaſt pour le bien & le repos de la France ; autrement qu'il falloit mettre toute ſa confiance au ſecours Divin, & en la vertu de ſes fidelles ſerviteurs. Avec cette reſolution, il amaſſa en un corps d'armée, toutes les forces d'Aquitaine, de Bourgogne, de Bretagne, & de France, & voulant paſſer la Seine, il trouva tous les ponts rompus, les bacs enfoncez, & la riviere ſi groſſe, qu'elle n'eſtoit guéable en nul endroit, de ſorte qu'il fut contraint de la paſſer à ſon embouchûre ſur des vaiſſeaux prés de Roüen ſans reſiſtance. Car durant ſon paſſage, ceux de l'autre rive reconnoiſſans aux Gonfanons que c'eſtoit le Roy, & la Croix ſur laquelle ils avoient juré, ils prirent incontinent l'effroy & la fuite.

Charles fit proclamer par tout le païs, abolition generale du paſſé, & permiſſion particuliere à ceux qui feroient refus de le ſuivre, de ſortir du Royaume ; puis il vint à ſaint Denis, pour rendre graces à Dieu de ſon heureuſe conduite ; de-là il alla en Champagne pour ſe trouver à l'aſſemblée d'Attigny, avant méme le jour aſſigné, pour faire voir à tout le monde, qu'il ne tenoit point à luy que leurs differends ne fuſſent terminez à l'amiable par l'Aſſemblée des Eſtats ; mais Lothaire, au lieu de s'y reudre, y envoya ſeulement ſes Deputez pour faire de nouvelles plaintes contre Charles d'avoir attenté quelque choſe en ſon paſſage ; au prejudice du dernier accord, dequoy il n'eut pas beaucoup de peine de ſe juſtifier, montrant que ces plaintes eſtoient calomnieuſes, & qu'au contraire on s'efforçoit tous les jours de ſeduire ſes ſujets par de mauvais artifices, juſques-là méme que contre un ſerment religieux & ſolennel, on avoit voulu ſurprendre Loüis de Baviere, afin d'avoir enſuite meilleur marché de luy.

Or comme ceux qui ſont reduits à l'extremité, tirent de tres-avantageuſes conſequences de toute

ſorte d'évenemens, un accident imprévû combla 841.
Charles avec toute ſon armée de bonne eſperance. Comme il ſortoit des bains, la veille de Paſques, n'ayant autre habit que celuy qu'il avoit couſtume de porter deſſus ſes armes, arriverent d'Aquitaine fort à propos quelques ſerviteurs conduiſans ſon équipage: ce qu'il prit avec tous ceux de ſa ſuite à tres-bon augure, tant pour eſtre venus ſi à poinct, que pour avoir traverſé tant de païs en un temps ſi perilleux, ſans faire aucune mauvaiſe rencontre. En méme temps luy vinrent encore deux bonnes nouvelles à Attigny; L'une que Loüis luy offroit ſon ſecours contre Lothaire, lequel il accepta de bon cœur, le conjurant de venir ſe joindre au plutoſt à lui, afin de reſiſter d'un commun accord à la tyrannie de leur Frere; l'autre que Judith ſa Mere venoit auſſi le joindre avec les forces d'Aquitaine: & comme il luy fut allé au devant, il eut avis en chemin que Louis avoit defait l'un des Lieutenans de Lothaire, avec un tres-grand carnage, & ſe haſtoit de venir le joindre avec ſon armée victorieuſe.

D'ailleurs Lothaire ayant grandement accrû ſes forces par l'abſence de Charles, & craignant qu'aprés leur jonction, la partie ne fut trop forte pour luy, ſe mit à pourſuivre vivement Charles, afin de le défaire, avant l'arrivée de Loüis, mais il luy fut impoſſible d'empeſcher leur union d'armes, & de volontez pour leur commune defenſe. Lothaire donc ſe voyant décheu de ſon eſperance, prit auſſi reſolution d'attendre Pepin qui luy amenoit quelques troupes d'Aquitaine; & cependant amuſoit ſes freres ſur divers traittez, dont fut faite ouverture de part & d'autre.

Charles & Loüis de l'avis des plus grands Seigneurs de leur armée, offrirent à Lothaire tout l'or, l'argent, les meubles, & tout l'equipage qui ſe trouveroit en leur camp, à la reſerve de leurs armes

841. & de leurs Chevaux, pour acheter de luy la paix, & la paiſible poſſeſſion de leurs partages : mais au lieu de ſe rendre à la raiſon, ſon eſprit ambitieux entra dans une plus grande vanité, & ne tint compte de leurs offres ; neanmoins les deux Freres aimans mieux encore relâcher de leur droit, que d'expoſer toutes les forces de la France à une bataille generale, luy envoyerent repreſenter que pour le bien de la paix, Charles luy quitteroit cette partie de ſon Royaume qui s'tend depuis la Seine juſqu'aux Charbonnieres, & Louis tout ce qu'il tenoit deça le Rhin : A quoy Lothaire fit reſponſe que ces conditions ne luy ayant jamais eſté propoſées, il demandoit tréve de deux jours pour y penſer engageant ſa parole & ſa foy par ſes Ambaſſadeurs, qu'il demandoit ce delay ſans fraude ; toutefois c'eſtoit pour avoir le temps de joindre ſes forces à celles de Pepin, comme il fit bien-toſt paroiſtre à ſon arrivée, aprés laquelle il ſe mocqua ouvertement des nouvelles offres de ſes Freres, leur envoyant dire pour toutes concluſions ; *Qu'eſtant Empereur à juſte titre, il ne ſouffriroit pas qu'aucun d'eux luy fut égal ny en eſtat de luy reſiſter, ou de ſervir de contrepoids à la puiſſance de ſes armes.*

Les deux Freres ſe voyans fruſtrez de toute eſperance d'accord, ſe reſolurent à la bataille ; & pour approcher de Lothaire, ſe camperent à Tauriac prés de Fontenay en Auxerrois, le long de la riviere d'Yonne. Lothaire auſſi fortifié du ſecours de Pepin s'y diſpoſa de ſon coſté ; de maniere que le vingt-cinquiéme de Juin, deux heures aprés le Soleil levé, les deux armées s'entrechoquerent de grande fureur de part & d'autre, & la mélée fut d'autant plus furieuſe, que le combat eſtoit entre deux armées compoſées de mêmes Nations, & de mêmes mœurs, & qui combattoient avec pareille diſcipline, & pareilles armes ſous des Capitaines qui s'entre-connoiſſans fort bien faiſoi-

ent tout devoir, pour ne décheoir point de la 841.
reputation qu'ils avoient acquiſe dans toutes les guerres precedentes.

Les deux armées eſtans comme diviſées en quatre gros eſcadrons, Lothaire & Louis conduiſant chacun le leur, s'acharnerent en certain endroit appellé Britres, avec l'élite & la fleur de leur Cavalerie. D'aillurs Charles & Pepin firent le méme dans un autre lieu tout proche nommé Fagit, mais le ſuccez en fut different, Loüis eſtant demeuré Maiſtre du champ de bataille aprés un horrible chamaillis, & Charles ayant été mis en déroute, en telle ſorte que la victoire fut long temps douteuſe : neanmoins Loüis ſecourut Charles ſi à propos, qu'elle demeura aux deux Freres, quoy que tres-ſanglante pour la France, n'y eſtant demeuré pas moins de cent mille hommes morts de part & d'autre, parmy leſquels ſe trouva un ſi prodigieux nombre de Nobleſſe, que la France fut affoiblie de cette grande ſaignée pour tout un ſiecle, ſans avoir la hardieſſe d'entreprendre aucune guerre eſtrangere, ny le moyen de ſe defendre des Normans qui ravageoient tout le Royaume, & à la fin s'y logerent à force d'armes.

Les Freres Vainqueurs uſerent fort humainement de la victoire, car au lieu de pourſuivre Lothaire avec les autres fuyards qui s'eſtoient ſauvez à toute bride, ils firent publier par tout une abolition generale pour tous ceux du party contraire, qui retourneroient à eux, & par charité Chrétienne ſe mirent à faire penſer les bleſſez, & à recueillir les morts pour les enterrer indifferemment amis & ennemis.

Les Prelats ayans ordonné un jûne à toute l'armée pour ſe mieux diſpoſer à rendre graces à Dieu de cette victoire, les Rois le firent religieuſement obſerver, & pour fruit de cette Journée partie des troupes de Pepin ſe rendit à Charles, qui

841. partagea l'Empire avec Louis, & aprés beaucoup d'efforts que Lothaire fit en vain, aprés beaucoup de crimes qu'il avoit commis en perfidies, en ravages, en violences, en cruautez, en rançonnemens d'Eccleſiaſtiques, en ſurpriſes & attaques de ſes Freres, en revoltes contre ſon propre Pere; neanmoins Dieu luy fit la grace de ſe reconnoître, de quitter le monde, de prendre l'habit de Religieux, & de s'enfermer dans le Monaſtere de Prom, où la même année il finit ſes jours avec toute ſorte de témoignages d'une bonne mort, & d'une parfaite Penitence, ayant voulu, en punition de ſes ambitieux projets qui avoient cauſé tant de malheurs à la France, & tant de troubles aux Princes ſes Freres, mourir ſur la cendre, & avec le cilice, & comme abandonné de tout le monde.

VIII. BATAILLE.

JOURNÉE DE MURET,

Où *le* COMTE DE MONTFORT *défit les* HERETIQUES ALBIGEOIS.

JAMAIS les victoires ne ſont plus glorieuſes ny plus illuſtres, que quand Dieu ſe met de la partie, comme il fait ordinairement quand on arme pour la defenſe de la Juſtice, ou pour le ſoûtien de la Religion. Car alors par quelque effet extraordinaire, il ſe fait reconnoître le Dieu des Armées & des Batailles, qui donne la victoire à qui il luy plaît, qui fait la Loy aux plus forts par la conduite des plus foibles, & triomphe ſouvent par un petit nombre d'une prodigieuſe multitude. En voicy une preuve authentique qui vint d'une telle occaſion. 1128.

L'Egliſe étant attaquée en France par les Heretiques Albigeois, fut ſecouruë en même temps de quelques excellens perſonnages, qui par l'eminence de leur ſainteté, & de leur doctrine, combattirent vigoureuſement cette Hereſie. Entr'autres ſaint Dominique, qui étoit grand Theologien, & ſouverain Predicateur, fut deputé du Pape Innocent III. pour ſe joindre à d'autres Eccleſiaſtiques qui travailloient de toutes leurs forces à la converſion de ces pauvres dévoyez. Mais aprés pluſieurs Conferences & Diſputes où les

1128. Heretiques furent toûjours convaincus par authorité, & par raiſon, jamais neanmoins il ne fut poſſible de leur faire avoüer leur faute, ny de les remettre au bon chemin, *Tant il eſt vray que l'obſtination eſt toûjours compagne inſeparable de l'hereſie.*

Le Legat du Pape deſeſperant de rien avancer par cette voye, excommunia Raymond Comte de Toulouſe, qui autoriſoit cette Secte, & tenoit ſous ſa protection tous ces Errans, en haine dequoy le Legat fut aſſaſſiné en ſon logis, non ſans ſoupçon, que ce ſacrilege avoit été commis par ordre du Comte. Le Pape irrité d'un ſi horrible attentat, reſolut d'employer deſormais la force contre ces hommes furieux, à l'effet dequoy il envoya en France une foudroyante Bulle, par laquelle il exhortoit le Roy Philippe II. les Princes, les Nobles, & toutes ſortes de perſonnes à prendre la Croix, & les armes pour exterminer les Heretiques, octroyant pareilles indulgences en faveur de ceux qui mourroient en cette guerre, qu'il avoit n'aguerre octroyé à ceux qui s'étoient croiſez pour aller au ſecours des Chrêtiens de la Paleſtine.

Le Roy fit ſes excuſes au Legat du Pape, & le pria de le diſpenſer du voyage de Languedoc, luy remontrant qu'il ne pouvoit quitter la France, à cauſe de la conſpiration qu'Othon Empereur, & Jean Roy d'Angleterre avoient nouvellement faite contre ſon Etat, & même contre ſa propre perſonne; mais qu'il permettoit à tous ſes ſujets de prendre la Croix pour une ſi juſte cauſe, & de courir aux armes pour une ſi religieuſe entrepriſe, promettant d'y envoyer bien-tôt Louis ſon fils, & d'y aller luy-même en perſonne, & dés-lors qu'il auroit pourvû à la ſeureté de ſon Royaume.

Simon de Monfort fut élû General de toute l'Armée de la Croiſade, tant à cauſe de ſa naiſſance trés-illuſtre, étant petit fils d'Almaulry de Montfort,

qui étoit Fils naturel du Roy Robert, fils de Hu- 1128.
gues Capet ; qu'à raiſon de ſa grande generoſité, & de ſa longue experience au fait des armes. Aprés avoir fait ſommer les Villes de Languedoc du party contraire, de ſe rendre à luy, & d'obeyr de la part du Roy au Legat du Pape, il n'y trouva d'abord que refus, & que reſolution de ſe bien défendre, auſſi reſolut-il de ſon côté de les attaquer avec toutes ſes forces.

Saint Dominique avec bon nombre d'autres Religieux & Eccleſiaſtiques marchoient à la tête de l'Armée, le Crucifix à la main, exhortant & encourageant les gens-de-guerre à bien faire leur devoir, aſſiſtant mêmes les malades & les bleſſez, avec un zele digne de ſa profeſſion & de la Charité Chrêtienne. Beziers, l'une des plus anciennes Villes de la France, fut la premiere aſſaillie, & aprés une batterie furieuſe, ſoutenuë avec une opiniâtre reſiſtance, à la fin elle fut empottée d'aſſaut, & pour ſervir de terreur aux autres, tous ceux qui ſe trouverent dedans, ſans diſcretion d'âge, ny de ſexe, ny de condition quelconque, paſſerent au tranchant de l'épée, juſques au nombre de ſoixante mille, & la Ville ainſi denuée de ſes habitans, paſſa par le fer & par le feu, avec une deſolation extréme. L'horreur de ce ſpectacle étonna ſi fort les autres Villes rebelles, que la plûpart envoyerent les clefs de leurs portes au genereux Comte de Montfort.

Carcaſſonne l'une des meilleures places, qui avoit anciennement tenu pour les Goths contre les François, voulut encore leur faire quelque reſiſtance pour les Heretiques, mais le Siege étant mis devant, & la batterie commencée, les aſſiegez perdirent cœur, & ſe rendirent ſous des conditions honteuſes, s'étans contentez de ſortir nuds en chemiſe, la hart au col, le bâton blanc à la main, & la Ville expoſée à la diſcretion du Vainqueur. Câtelnau-

1228. d'Arry, qui retient encore le nom d'un de ſes Fondateurs Goths-Arriens, ayant fait mine de vouloir ſe mettre en défenſe, ſe rendit ſans attendre l'extremité ; & le Comte y fit brûler cent cinquante des habitans les plus opiniâtres en leur Hereſie. Alby en ſuite fit joug à ſes armes, & à ſon exemple Caſtres, Gaillac, Puylaurens, ſaint Antonin, ſaint Marcel, Cahors, & quantité d'autres bonnes Villes. Moiſſac voulant tenir bon, & s'opiniâtrer à la défenſe, fut emporté par force, & abandonné au pillage.

Or comme les François la plûpart étoient volontaires, & ſont aſſez impatiens de leur naturel, aprés avoir pris tant de bonnes Places, & châtié les Heretiques par tant de ſaignées, ils commencerent à ſe laſſer de la guerre, & prenant congé du Legat, & du Comte, ſe retirerent en leurs maiſons ; de maniere que le petit nombre des Croiſez qui demeurerent de reſte, eût été aiſément défait, ou environné par les Ennemis, ſans qu'il arriva trés-à propos, comme du Ciel, un nouveau renfort de la France, avec lequel le Comte continua heureuſement ſa campagne, prit les Forts de Bromb & de Minerbe, & y fit brûler cent quarante des Heretiques, ſurnommez Parfaits, pour être des plus incapables de converſion, & des plus obſtinez en leur malice.

Le Comte de Toulouſe, qui avoit fait quelque mine de ſe convertir, voyant que par ſes ſoumiſſions feintes & artificieuſes, il n'avançoit rien auprés du Pape, ny de l'Empereur, ny du Roy, pour le ſoulagement de ſes terres, reſolut d'oppoſer la force au Comte de Monfort, & d'arrêter le cours de ſes victoires par les armes, ſur l'aſſurance du ſecours des Comtes de Foix & de Cominges, & du Roy d'Arragon ſon beau-frere. Simon de Montfort ayant avis de ces menées & de ces pratiques, ſollicita vivement tous ſes amis de venir auſſi à ſon

ſecours, & les Predicateurs ne ceſſans d'exhorter 1128.
les Prelats & les Seigneurs Catholiques à ſe croiſer pour l'extirpation de l'hereſie, il ſe trouva en peu de temps auſſi fort que jamais. Car les Evêques de Chartres & de Beauvais, avec les Comtes de Dreux & de Ponthieu, vinrent en Languedoc avec de belles troupes de François, de Lorrains, & de Bretons, puis en ſuite y arriverent les Evêques de Paris, de Liſieux, de Sais, & le Comte d'Auxerre, avec le Comte de Bar-ſur-Seine, & un grand renfort d'Allemans.

Le Dauphin ſe croiſa auſſi en même temps; mais le Roy le retenant encore pour l'employer à la guerre contre l'Anglois, luy permit en ſuite d'accomplir ſon vœu, comme il fit avec beaucoup de gloire. Tous les Croiſez aſſemblez en Corps, prirent ſur les Albigeois les Châteaux de Termes, de la Vaure, de Caſſer, avec pluſieurs autres bonnes places, & par tout le zele fut ſi ardent, qu'on employa le fer & le feu pour l'extirpation des Heretiques. Le ſecours de l'Arragonnois n'étant pas encore venu à Raimond, il n'oſa ſi-tôt paroître en campagne, mais il ſe jetta dans Toulouſe avec les Comtes de Foix & de Cominges, & tout ce qu'il pût amaſſer de forces. Les Croiſez vinrent ſe camper incontinent devant cette grande Ville, ſur l'eſperance de quelque diſſention, laquelle il crûrent devoir arriver entre la Garniſon & les habitans; mais au contraire ils trouverent que les habitans ne reſpiroient que le ſervice de leur Seigneur, & ne chancelóient nullement dans leur devoir; de maniere que joignans leurs forces enſemble ſous la conduite des trois Comtes, ils firent de ſi furieuſes ſorties ſur les Croiſez, qu'ils furent contraints de ſe retirer avec beaucoup de perte & de dommage.

Cette retraite s'étant faite avec quelque deſordre, à cauſe que pluſieurs des Seigneurs Croiſez ſe

1128. débanderent ſous divers pretextes, & retournerent en leur païs, les trois Comtes eurent le courage de battre aux Champs, & courans comme à une victime infaillible, aſſiegerent Simon de Monfort dans Câtelnau-d'Arry. Mais ce grand Capitaine leur rendit bien-tôt le change, même avec uſure. Car dans une ſortie qu'il fit ſur eux, il les chargea ſi bruſquement, que ne pouvans plus ſoutenir le choc, ils furent contraints de lever le Siége, où les mal montez, & ceux qui voulurent préférer l'honneur à la vie par la reſiſtance, demeurerent pour les gages. Cette camiſade obligea le Comte de Toulouſe de preſſer inſtamment le Roy d'Arragon de venir à ſon ſecours, avant qu'il fût reduit à l'extrémité, & opprimé par ſes ennemis. Mais l'Arragonnois qui conſideroit l'importance de l'affaire, eſſaya par toutes les voyes poſſibles de procurer la paix à ſon allié, tant auprés du Pape, qu'auprés du Roy, avant que d'employer ſes armes pour le rétablir en ſes terres : Neanmoins ſe voyant éconduit par tout, il ſe declara ouvertement pour luy, & deſcendit en Languedoc avec une ſi puiſſante Armée, que s'étant joint à ſes alliez, ils faiſoient tous enſemble plus de cent mille hommes.

Le premier exploit, qui devoit être auſſi le dernier de cette nombreuſe Armée, fut de mettre le Siége devant Muret ſur la Garonne, où le Comte de Montfort avoit laiſſé garniſon, pour incommoder ceux de Toulouze. Or comme c'eſt une maxime de guerre, *Que le premier ſuccez eſt de trés-grande importance*, les Chefs de l'un & de l'autre party reſolurent d'employer toutes leurs forces à des effets tous contraires ; les Croiſez à ſecourir la place, l'Arragonnois avec les confederez à la forcer. Pour cét effet ceux-cy la battent furieuſement avec toute ſorte de machines, dans peu de jours la reduiſent à telle extrémité, qu'elle

ne peut plus reſiſter, à moins que d'être ſecouruë 1128.
en diligence.

Le valeureux Comte de Montfort aymant mieux mourir & tout perdre, que d'abandonner les ſiens dans une telle occaſion, ramaſſe tout ce qu'il peut de la Nobleſſe, & de l'Armée Catholique, pour les ſecourir : Mais tous enſemble ne peuvent faire qu'environ deux cens ſoixante hommes d'armes, cinq cens Chevaux Legers, & ſept cens hommes de pied, nombre ſans doute trop foible pour attaquer les ennemis, qui étoient ſoixante contre un. Toutefois ce Grand Heros, aprés avoir devotement oüy la Meſſe, s'être bien particulierement recommandé à Dieu, & remis tous les interêts des Fdelles entre les mains de ſa Providence, qui ſont autant de circonſtances marquées dans l'Hiſtoire, il ſe diſpoſa vigoureuſement à les attaquer, & à leur faire de gré ou de force lever le Siége, avec des témoignages de tant de joye & d'allegreſſe, qu'il ſembloit promettre aux ſiens une victoire infaillible. Et comme quelqu'un de ſes Capitaines, ſurpris de la crainte à la veuë d'une telle inégalité de forces, pour luy faire voir que ſon entrepriſe étoit temeraire, luy eût dit, Qu'il « comptât ſes gens, il luy répondit avec un peu « d'emotion, qu'une Armée ne conſiſtoit pas au « nombre, mais en la genereuſe reſolution des « combattans. «

Tous ſes gens prirent de cette réponſe un trés-bon-augure, & pour leur donner encore plus d'aſſurance, il leur remontra en peu de mots; Qu'ils « n'avoient pas ſujet de craindre dans une ſi belle « occaſion, puis qu'ils devoient s'eſtimer heu- « reux de combattre, & de mourir même pour « une ſi bonne cauſe, où il s'agiſſoit de la gloi- « re de Dieu, de la défenſe de ſes Autels, & « de l'honneur de l'Egliſe, qui les recevroit aujour- « d'huy comme victorieux, ou les honoreroit eter- «

1128. „ nellement comme Martyrs ; Que les grands „ hommes n'étoient jamais plus genereux, ny „ plus reſolus que dans les perils, & que le nom- „ bre prodigieux des Ennemis ne devoit point leur „ faire peur, puiſque la Juſtice de leur cauſe con- „ tribuant à la generoſité de leur courage, & la „ parole de Dieu leur promettant toute aſſiſtance, „ ils pouvoient croire que ſa bonté leur ſeroit ſi „ favorable, ou que de les faire triompher ſur „ terre, ou que de leur donner des palmes & des „ couronnes dans le Ciel.

Aprés cette courte remontrance les deux Armées en vinrent aux mains, & ſe choquerent d'abord avec tant d'ardeur, qu'il ſembloit que la plus groſſe deût en un moment engloutir la plus petite. Mais Dieu venant au ſecours des ſiens, leur fortifia tellement le cœur, & leur enfla ſi fort le courage, qu'ils enfoncerent les Ennemis, & aprés un horrible choc ſuivy d'une ſanglante mêlée, les contraignirent de rompre leurs rangs, de tourner le dos, & de ſe ſauver à la fuite, tellement, que n'ayant autre choſe à faire, qu'à pourſuivre la pointe de leur victoire, ils en tuerent autant qu'ils eurent de force & d'haleine, pour égorger ces malheureux. Il en demeura de morts au champ de bataille environ vingt-mille, parmy leſquels fut trouvé le Roy d'Arragon, Prince genereux, & digne d'une meilleure fortune, s'il eût armé pour une meilleure cauſe. Mais la victoire fut merveilleuſe, en ce qu'une ſi grande multitude fut défaite par un ſi petit nombre, & que cent mille combattans ne purent tuer qu'un ſeul homme d'armes, & huit Soldats de ce petit nombre.

J'avouë que le courage & l'adreſſe jointe à la bonne conduite du Chef ſervit grandement à cette action glorieuſe, mais les puiſſantes exhortations de ſaint Dominique, qui marchoit à la tête de l'Armée, le Crucifix à la main, qu'il élevoit au

Ciel, durant que le Comte de Montfort enfonçoit 1178.
les Ennemis, comme un autre Moyſe pendant que Joſué combattoit, ne contribua pas moins à l'honneur de cette ſignalée & avantageuſe victoire, laquelle arriva la veille de l'Exaltation de la ſainte Croix, le treziéme jour de Septembre, comme ſi Dieu eût voulu la reſerver à ce jour, en faveur de ceux qui étoient Croiſez pour la défenſe de la vraye Religion, contre les impietez & les impoſtures des Heretiques.

On montre encore aujourd'huy à Toulouſe le Crucifix que ſaint Dominique porta en cette bataille, avec pluſieurs marques de coups de fléches, que les Heretiques décocherent contre luy, & bien que le bois de la Croix en fut tout couvert, neanmoins, choſe étrange ! nul ne porta ſur le Crucifix, ny ſur la perſonne du Saint.

Au bruit de cette grande victoire, grand nombre de Seigneurs & de Gentils-hommes ſe joignirent au Comte de Monfort, lequel n'ayant plus d'Ennemy qui oſât paroître à la campagne, courut les païs de Roüergue, de Quercy, de Limoſin, de Perigord, & d'Agennois, où il prit pluſieurs bonnes & fortes places ſur les Heretiques, partie par compoſition, partie par force, entr'autres Cadenac, Maurillac, Montpezat, Marmande, & quantité d'autres qui tremblerent, & enſuite ſe rendirent ſeulement au bruit de ſes armes victorieuſes. Le Legat du Pape voulant reconnoître le merite de ce genereux Capitaine, convoqua à Montpellier un Synode de cinq Archevêques, & de vingt-huit Evêques, par Decret duquel tout ce qu'il avoit conquis ſur le Comte de Toulouze luy fut adjugé ; mais ce Decret n'étoit que proviſionnel, en attendant que le Concile General indict à Latran en ordonnât par une deciſion definitive. Or ayant receu le Decret du même Concile de Latran fait en ſa faveur, il vint en

1128. France faire hommage au Roy des terres & Seigneuries qui luy avoient été adjugées par le Concile.

Voila comme Dieu voulut honorer dés ce monde la pieté de ce grand Homme, lequel encore qu'il fût l'un des plus vaillans & des plus genereux Capitaines de ſon ſiecle, étoit neanmoins ſi fidelle à rendre ſes devoirs à Dieu, que jamais aucun peril de guerre, jamais aucune affaire, quelque preſſante ou importante qu'elle fût, ne l'empêcha d'ouyr tous les jours la Meſſe, ny de reciter toutes les Heures Canoniques avec une ſinguliere devotion, & Dieu pour récompenſe de ſa pieté, l'a comblé de toutes ſortes de benedictions dés cette vie, l'a rendu illuſtre parmy les Heros de ſon temps, & fait renommer par tout le monde dans la ſuite de tous les ſiecles.

XI. BATAILLE.

JOURNE'E DE BOVINES,

Où PHILIPPE AUGUSTE *défit l'Empereur Othon, le Roy d'Angleterre, & le Comte de Flandre.*

VOICI l'une des plus heureuſes & des plus memorables Journées des François, où Philippe Auguſte fit paroître tout ce que pouvoit la valeur, la Prudence, & la bonne conduite, pour la conſervation de ſon Royaume, contre trois puiſſans ennemis, l'Empereur Othon, le Roy d'Angleterre, & le Comte de Flandre, qui s'étoient liguez contre luy, & avoient déja partagé entre eux toute la France, comme un païs de Conquête. Mais ils avoient, comme on dit, compté ſans leur hôte, & par un coup du Ciel, il arriva que la grandeur de leur ambition fut cauſe de la honte de leur fuite, & l'injuſtice de leurs armes de la défaite de leurs troupes. 1214.

La Ligue étant donc faite entre l'Empereur, l'Anglois, & le Comte perfide Vaſſal du Roy, contre le Roy même, ils arrêterent que l'Anglois entreroit en France par la Guyenne, & l'Empereur avec le Comte par la Flandre. L'Anglois y contribuoit ſeul de grandes & de notables ſommes de deniers, avec bon nombre de gens de guerre, & l'Empereur conduiſoit une Armée capable de conquerir toute l'Europe. Quelques-uns aſſurent qu'elle étoit

1214. de plus de cent cinquante mille combattans, tous gens de cœur, de ſervice, d'experience, & des meilleures troupes d'Allemagne, qui s'imaginoient de riches dépoüilles avant la victoire, & promettoient Paris avec l'Iſle de France au Comte, tous les païs de-là Loire à l'Anglois, & le reſte à l'Empereur, ou ſous luy aux principaux Seigneurs de ſa ſuite.

Philippe doüé d'un courage martial, étoit alors à Peronne, aſſemblant ſes forces, qui ne faiſoient pas toutes enſemble la quatriéme partie de celles des Ennemis; neanmoins ne demandant pas combien ils étoient, mais où ils étoient, il ne laiſſa pas d'entrer en reſolution de s'approcher des Ennemis avec une generoſité invincible, & de mettre tout à feu & à ſang, en haine de la perfidie du Comte. Etant à Tournay, il eut avis que l'Empereur s'étoit arrêté au Château de Mortagne à trois lieuës de-là, & dés lors il avoit deſſein de l'attaquer, ſi les Seigneurs & les Capitaines ayans reconnu que les chemins étoient ſerrez d'un côté, & marécageux, ou couverts de ſaulſayes de l'autre, conformément à l'avis que Henry Comte de Louvain, Gendre du Roy, en donna à ſa Majeſté la nuit avant la bataille, ne luy euſſent fait changer de reſolution, & prendre le chemin par la frontiere de Hainaut, tout proche du Bourg de Bovines, entre lequel, & l'Armée du Roy, étoit la riviere qu'on paſſoit ſur un pont de bois. Le lendemain vingt ſeptiéme de Juillet, jour de Dimanche, le Roy étant party de Tournay pour aller au Château de Liſle, l'Empereur averty par ſes eſpions qu'il changeoit de deſſein, crût aiſément qu'il avoit pris l'épouvante, & ſur cette opinion partit auſſi de Mortagne, prenant la même route que les François.

Le Seigneur Guerin de l'Ordre des Hoſpitaliers, qui étoit nommé à l'Evêché de Senlis, perſonnage trés-judicieux, & de ſinguliere experience

en la Milice, étant accompagné du Vicomte de 1214.
Melun, ſe détourna du chemin que tenoit l'Armée, pour aller prendre langue du coſté des Ennemis, qu'ils apperçûrent bien-toſt aprés du haut d'un tertre, & reconnoiſſans à leur ordre, qu'ils marchoient en deliberation de combattre, Guerin piqua devant le Vicomte pour en donner avis au Roy, qui fit auſſi-toſt aſſembler ſon Conſeil, pour déliberer ſur l'état preſent des affaires.

Tous, à la reſerve de Guerin, furent d'avis de paſſer outre ſans combattre. Leur raiſon eſtoit, Que comme c'eſt une maxime de guerre, que,, les Etrangers doivent rechercher la bataille, d'autant qu'ils viennent pour conquerir, & que,, par une ſeule victoire ils demeurent Maîtres,, de la Campagne; par la raiſon contraire, ceux,, qui défendent leur Patrie, doivent fuyr une,, bataille generale, dont la perte leur fait perdre,, tout, leur vie, leur liberté, leurs moyens, l'Etat. De plus, qu'une ſi groſſe Armée qu'étoit,, celle des Ennemis, ne pouvoit ſubſiſter long-,, temps, tant à choſe de la diverſité des Nations, dont elle eſtoit compoſée, que pour,, les grands démêlez qu'avoit l'Empereur Othon,, en Italie & en Alemagne. Joint que la difficulté de recouvrer des vivres, l'obligeant à la,, ſeparation, le Roy auroit moyen de combattre,, plus avantageuſement les parties ſeparées, que,, tout le corps de l'Armée uny enſemble. Enfin, pour la derniere raiſon, que le Roy, qui,, avoit mandé ſa Nobleſſe par toute la France, ſe,, fortifieroit tous les jours, & l'Ennemy au contraire s'affoibliroit, de ſorte que s'il falloit venir au combat, il valoit mieux un peu differer,, que precipiter les affaires. Que ſi l'Ennemy avoit,, deſſein d'y forcer le Roy, il falloit de neceſſité,, qu'il paſſaſt aprés luy le Pont de Bovines, ce que,,

1214. „ ne pouvant faire que par troupes, il ſeroit aiſé „ aux François de les tailler en pieces, à meſu- „ re qu'elles paſſeroient, & ſe mettroient en or- „ dre, ſi le Roy n'aimoit mieux coupper le Pont „ aprés ſon paſſage.

Cett opinion fut fortifiée par un autre avis, que l'Ennemy prenoit ſon chemin à gauche du côté de Tournay d'où le Roy étoit party. Guerin au con- „ traire ſoûtenoit, Que c'étoit une feinte, & qu'on „ auroit bien-tôt l'Ennemy deſſus les bras, com- „ me il l'avoit clairement jugé par ſon ordon- „ nance de bataille, de maniere qu'il falloit l'at- „ tendre, & le combattre, ou ſe reſoudre à une „ retraite dangereuſe, & même honteuſe, con- „ ſideré que l'Ennemy étoit ſi proche, qu'il „ pourroit aiſément joindre les François, avant „ qu'ils euſſent paſſé le Pont, & défaire toute leur „ Arriere-garde au défilé, ſans qu'il fût au pou- „ voir des uns de ſecourir les autres; puis il ajoû- „ toit, que pour rendre combat, il ſeroit be- „ ſoin de tourner tête, & de renverſer tout l'or- „ dre de la bataille, ce qu'on ne pourroit faire „ ſans grand deſordre.

Neanmoins l'avis des autres l'emportant, l'Armée Françoiſe continua ſa matche vers le Bourg de Bovines, & à peine une partie avoit paſſé le Pont, que quelques Cavaliers vinrent à toute bride trouver le Roy, pour l'avertir que les Ennemis étoient déja attachez à l'eſcarmouche, & que leur nombre croiſſant toûjours, il y avoit du danger que l'Arriere-garde ne pût ſoûtenir leur effort, & moins ſuivre le reſte de l'Armée.

L'Empereur ayant mis auſſi en déliberation s'il devoit donner bataille au Roy, il en fut diſſuadé contre toute apparence de raiſon par Renaud Comte de Bologne, puis que toutes les raiſons pour leſquelles le Roy devoit fuyr la bataille, y „ devoient porter l'Empereur; comme, Qu'il étoit

venu pour conquerir, qu'il étoit beaucoup plus " 1214.
fort en nombre de gens de guerre, que le Roy ſe "
fortifioit tous les jours & quant à luy, qu'il de- "
voit craindre la diſſipation de ſon Armée com- "
poſée de tant de diverſes Nations, & de Capi- "
taines d'humeur differente : que les affaires de "
l'Empire le rappelleroient bien-tôt, pour rompre "
les factions tramées contre luy en Allemagne & "
en Italie : Que le Roy ne pouvoit éviter, ou de "
venir au combat, ou d'être défait en ſa retrai- "
te, parce qu'avant le paſſage de ſon Armée il "
chargeroit ſon Arriere-garde : ainſi la reſolution "
fut priſe, qu'il falloit obliger, & même con- "
traindre les François à la bataille. "

Le deſſein des Imperiaux étoit donc, qu'à meſure que le Roy paſſeroit le Pont avec une partie de ſon Armée, ils chargeroient l'autre, la mettroient en déroute, & puis aprés auroient bon marché du Roy même. Mais Dieu permit qu'ils ſe tromperent par une reſolution precipitée. Tant " les momens du temps & de l'occaſion doivent " prudemment être pris & diſpenſez à la guerre! " Car le Roy n'ayant point encore paſſé le Pont, s'étoit deſarmé pour prendre un peu le frais, & ſe repoſer ſous un arbre prés d'une Egliſe dediée à ſaint Pierre ; lors qu'apprenant, comme l'Ennemy étoit déja aux priſes avec les ſiens, il fait auſſi-tôt rappeller ceux qui avoient paſſé le Pont ſous l'enſeigne de ſaint Denis, qui marchoit toûjours la premiere, commande que les trompettes ſonnent, que toute l'Armée ſe range en bataille, & luy cependant entre dans l'Egliſe, fait ſa priere à Dieu, pour luy recommander le ſalut de ſa perſonne & le bien de ſon état : puis en ſort avec un viſage ſi gay & ſi aſſûré, qu'il ſembloit donner quelque bon augure de la victoire.

Aprés que l'Armée eut repaſſé le Pont, il le fit coupper, afin que ſes gens miſſent toute leur eſperan-

1214. ce en Dieu, & en la force de leur bras; puis appellant par leur nom les Seigneurs & les Capitaines, tandis qu'on l'armoit, il les exhorta à bien „ faire leur devoir, & à conſiderer; Qu'ils alloient „ combattre pour le ſervice de Dieu, contre des „ excommuniez, contre l'Empereur; pour la dé„ fenſe de l'Egliſe, comme les uſurpateurs de ſes „ droits, comme le Roy d'Angleterre, pour l'hon„ & la Majeſté de leur Roy, contre des vaſſaux „ felons & rebelles, comme le Comte de Flandre: „ pour la conſervation de la France, contre des „ Etrangers jaloux de ſa puiſſance & de ſa gloi„ re; que leurs armes eſtoient ſi juſtes, qu'el„ les ſeroient fortifiées du ſecours Divin, qui ne „ manque jamais à ceux qui l'implorent, que „ c'eſt en de ſemblables conjonctures où Dieu ſe „ fait connoiſtre le Dieu des Armées, & où il „ découvre ſa Providence ſouveraine, donnant la „ victoire au petit nombre qui eſpere en luy, „ contre une multitude innombrable qui met toute „ ſa confiance en ſes forces.

Aprés ces paroles le Roy voulant encore animer les ſiens dans une occaſion ſi importante, fit dreſſer un Autel de bois fort relevé à la veuë de ſon Armée, ſur laquelle il mit ſa Couronne d'or; „ puis il s'écria; Genereux François, ſi vous jugez „ qu'il y en ait parmy vous quelqu'un plus digne „ de cét ornement Royal, que moy, je luy cede de „ bon cœur, & promets de luy obeyr, pourveu „ que vous ſoyez preſts à maintenir aujourd'huy „ vigoureuſement l'honneur de la France. A ces „ paroles toute l'Armée répondit à haute voix; Vive „ Philippe; vive eternellement noſtre Roy, à qui „ nous promettons de rendre un ſervice conſtant „ & fidelle aux dépens mémes de nos vies. Puis un bon Auteur remarque encore, comme une choſe bien particuliere, que le Roy ayant finy ſon diſcours, les Soldats luy demanderent ſa benediction.

pour aller avec plus d'ardeur & plus d'allegreſſe à 1214.
la charge.

Le Roy eſtant armé, piqua ſon cheval pour eſtre à la teſte de ſes gens, & le plus proche des Ennemis, qui firent en ſuite une lourde faute: Car dans la creance qu'il eût déja paſſé le Pont, & que ſe trouvant fort éloigné des ſiens, il feroit moins de reſiſtance, au lieu de charger les François de front, ils tournerent à droite, & eſtendirent les aîles de leur Armée à deux mille pas, à deſſein d'envelopper le Roy, ſans prendre garde qu'ils tournoient le dos au Septentrion, & le viſage vers le Midy, avec une tres-grande incommodité du Soleil qui eſtoit ardent, comme il arrive ordinairement à la fin de Juillet, & aux jours Caniculaires. Or le Roy, à l'exemple d'Annibal à la journée de Cannes, ſe ſervant bien à propos de cet avantage, rangea auſſi-toſt ſon Armée en telle ſorte, qu'il eut le Soleil à dos, & le viſage vers le Septentrion. Ferrand conduiſoit la pointe droite de l'Armée Imperiale, & Renaud la gauche. Le Roy voulant auſſi eſtendre les deux pointes de la ſienne, afin d'occuper plus d'eſpace, & de n'eſtre point envelopé de la multitude prodigieuſe des Ennemis, oppoſa Eudes Duc de Bourgogne à Ferrand; & Pierre Comte de Dreux à Renaud, & luy-méme qui vouloit combattre aux premiers rangs, fut placé malgré luy au milieu de ſon Armée.

Quant à l'Empereur, il fut mis au milieu d'un bataillon de Piquiers dreſſé en triangle, où il eſtoit comme dans un camp regulier, & comme dans une forteresſe imprenable, & neanmoins en pouvoit ſortir à certain ſignal, auquel on devoit luy faire ouverture. Mais lors qu'il ſçût que le Roy, qu'il croyoit eſtre bien loin au de-là du Pont, étoit à la teſte de ſon Armée, il entra en une telle furie, qu'il ne penſa plus qu'à ſa mort, à laquelle il conſpira avec les Comtes de Flandre & de

1214. Bologne. Car tous trois ayans pris les meilleurs hommes de leur Armée, jurerent de ne s'arrester jamais, qu'ils n'euſſent joint & tué Philippe. Et pour cét effet ils dreſſerent trois gros bataillons, parmy leſquels celuy de l'Empereur ſembloit formidable ſous l'enſeigne de l'Aigle, déchirant un dragon d'or avec ſes griffes. Les Seigneurs François reconnoiſſans la generoſité du Roy, & apprehendans qu'il s'expoſaſt à quelque peril de ſa vie, l'environnerent auſſi, par un coup de la Providence Divine, des plus braves Cavaliers de ſon Armée, qui eurent l'honneur de combattre ce jour-là ſous ſa Cornette.

Guerin qui faiſoit l'office de Maréchal de Camp, mit encore audevant du Roy un gros de Cavalerie, où eſtoient le Duc de Bourgogne, les Comtes de ſaint Pol, de Montmorency, & de Beaumont, avec pluſieurs autres Seigneurs de marque, tous vaſſaux de la Couronne, parmy leſquels le Comte de S. Pol ayant ouy dire, qu'on l'avoit calomnieuſement accuſé de trahiſon, dit plaiſamment ces mots à Guerin; Je me montreray aujourd'huy " bon traître, mais ce ſera aux dépens des ennemis;" Et de fait tout le monde remarqua qu'il fit des efforts heroïques. On dit que Guerin, qui rangea l'Armée Françoiſe en bataille, ne combattit pas en perſonne, à cauſe de ſa Prélature: Mais Philippe Evêque de Beauvais, qui eſtoit couſin germain du Roy, & ſe trouva à cette journée ne voulant pas non plus ſe ſervir d'épée, ny d'autres armes tranchantes; de peur, diſoit-il, de répandre le ſang humain, ſe ſervit ſeulement d'une lourde maſſuë de fer, des coups de laquelle il aſſommoit, ou étourdiſſoit autant d'ennemis, & même ayant terraſſé d'un rude coup le Comte de Salisbery Anglois, il commanda à Jean de Néle de le faire priſonnier s'il en relevoit.

Or le ſignal de la bataille étant donné, Guerin

fit commencer la charge par cent cinquante Che- 1214.
vaux-Legers, afin que le corps de l'Armée venant en ſuite, trouvât l'Ennemy en quelque deſordre. Les Chevaux-Legers étoient comme les enfans-perdus d'aujourd'huy, qu'on expoſe au commencement d'une bataille, encore que nos enfans-perdus ſoient d'ordinaire de l'Infanterie. Les Flamans qui ſe trouverent les plus proches, irritez de ſe voir aſſaillis par un petit nombre de Chevaux-Legers, ne daignans pas bouger de leur place, les attendirent de pied ferme & tuerent d'abord preſque leurs chevaux à coups de fléches.

Aprés que les enfans-perdus furent hors de combat, le premier gros de l'Armée Françoiſe la lance en arrêt vint fondre furieuſement ſur les Ennemis, & en abbatit fort grand nombre. Enquoy parut ſur tous les autres le Comte de ſaint Pol, qui perça deux fois leur premier bataillon, abbatant tout ce qu'il avoit à la rencontre, encore qu'il eût receu douze coups de lance ſur ſes armes. Les trois autres bataillons qui étoient deſtinez contre le Roy, voyans quelque jour pour le choquer, y accoururent avec une impetuoſité effroyable. Celuy de l'Empereur vint ſeul aux mains avec la troupe du Roy, d'autant que celuy du Comte de Flandre fut arrêté par la Nobleſſe Champenoiſe, qui le combattit valeureuſement, & le Comte de Bologne qui conduiſoit le troiſiéme, ayant penetré juſques au Roy, tourna tout court par un caracol contre la troupe du Comte de Dreux, tant l'éclat de ſa Majeſté jetta d'étonnement dans l'eſprit, & de honte ſur le viſage de ce perfide.

Jamais Combat ne fut plus âpre, ny plus opiniâtré de part & d'autre. Mais tous le faix de la bataille tomba enfin ſur le bataillon du Roy: le Allemans ſous l'aigle s'y portans avec une fureur brutale pour aſſouvir la vengeance de leur Prince: & les François combattans avec un courage invin-

1214. cible, pour maintenir la gloire de leur Nation, & defendre la perſonne de leur Monarque. Déja l'Infanterie Françoiſe avoit plié ſous le faix, bonne partie de la Nobleſſe Françoiſe, qui combattoit autour du Roy, eſtoit terraſſée, & le Roy méme aprés avoir fait des efforts extraordinaires, abbatu de ſon Cheval, eût eſté tué, écraſé, ou étouffé dans la preſſe, ſans l'aſſiſtance des Seigneurs de Montigny & de Triſtan, qui le couvrirent de leurs propres corps, & reçûrent mille coups, s'expoſans genereuſement à la mort pour luy ſauver la vie. Montigny élevant en haut la Cornette blanche, marquoit aſſez le peril de Sa Majeſté, & appelloit les ſiens au ſecours; mais tous eſtoient ſi attachez aux Ennemis, qu'ils ne pouvoient s'en défaire, tellement qu'aprés Dieu, il n'y eut que ces deux braves Cavaliers, qui ſecoururent le Roy en ce peril, & luy ſervans de bouclier, luy donnerent le tems de ſe relever, & de monter à cheval.

Alors le chamaillis recommença, & fut plus furieux que jamais; les Allemans en plus grand nombre s'acharnerent tous ſur le Roy, comme autant de beſtes feroces ſur la proye, & le peu de François qui reſtoient autour de Sa Majeſté, les repouſſerent courageuſement, & les défirent méme aprés la fuite de l'Empereur, lequel à l'imitation du Roy s'étant jetté dans la mêlée, n'échappa qu'à peine des mains de deux genereux Cavaliers, dont l'un avoit ſaiſi la bride de ſon cheval, & l'autre avoit bleſſé à mort le cheval méme, n'ayant pû trouver le defaut de ſa cuiraſſe à coups d'épée. Le cheval eſtant abbatu par terre, les ſiens le remonterent ſur un autre, de la viteſſe duquel il fit épreuve, ſortant de la preſſe & fuyant à toute bride, au lieu de retourner au combat. Le Roy qui eſtoit témoin de la lâcheté de l'Empereur, ſe prit à rire, & à dire aux ſiens, *Vous*

ne le verrez plus d'aujourd'huy; puis les encoura- 1214.
geant de la voix & de la main, il mit en fuite tout ce gros d'Allemans, paſſa au fil de l'épée tous ceux qui voulurent faire reſiſtance, & emporta l'Aigle, qui étoit la marque de la Milice des Romains, & de la majeſté de l'Empire.

Dés-lors, la victoire qui avoit eſté douteuſe plus de trois heures, ſe declara pour les François. Le battaillon du Comte de Flandre étoit défait, luy-méme arreſté priſonnier, & bleſſé de pluſieurs coups dangereux, aprés avoir fait tout ce qu'on pouvoit eſperer d'un grand Capitaine. Le Comte de Bologne, qui avoit diſſuadé la bataille à l'Empereur, combattoit encore, pour faire voir que ſon avis eſtoit plûtôt un effet de ſa prudence, qu'un témoignage de ſa lâcheté, comme on luy reprochoit alors: & aprés une longue & courageuſe reſiſtance, fut porté par terre, ſon cheval tué ſous luy, tellement qu'à peine pût il eſtre ſauvé par Guerin des mains des Soldats François, qui firent tous leurs efforts pour le tuer; mais il eſtoit ſi bien armé à l'épreuve, qu'ilsne le bleſſerent qu'un peu au viſage, & demeura priſonnier du Maréchal.

Toute l'Infanterie des Ennemis eſtant en déroute, auſſi-bien que la Cavalerie, il y reſtoit encore ſix à ſept cens braves hommes du païs de Brabant qui ſe retiroient en bon ordre. Mais le Seigneur de Saint Valery ne voulant pas laiſſer la victoire du Roy imparfaite, alla les charger ſi rudemment avec ſa troupe compoſée de cinquante hommes d'armes, & de deux mille fantaſſins, qu'il les tailla tous en pieces, & comme ſi la faveur de la fortune eût voulu diſputer avec la grandeur de ſon courage, ce vaillant Cavalier fut ſi heureux en cette journée, qu'il ne perdit pas un ſeul homme.

Le Roi voyant que le champ de bataille étoit demeuré aux François, défendit de pourſuivre les fuyards plus de demy lieuë, tant à cauſe que la nuit appro-

1214. choit, qu'à raiſon qu'il apprehendoit que les priſonniers qui étoient en grand nombre, n'échapaſſent. Parmy eux ſe trouverent les Comtes de Flandre & de Bologne perfides vaſſaux du Roy, le Comte de Salisbery Anglois, deux autres Comtes Allemans, & vingt-cinq Seigneurs portans Banniere. Tous les autres priſonniers furent conduits à Bapaume ſous bonne & ſeure garde, puis de Bapaume à Paris à la ſuite du Roy, pour ſervir d'ornement à ſon triomphe. Il n'y eut que le malheureux Comte de Bologne, lequel s'efforçant de broüiller encore les cartes par des avis ſecrets qu'il envoyoit à Othon, mit le Roy dans une ſi juſte colere, qu'il le fit venir en ſa preſence, & aprés luy avoir reproché ſon ingratitude, ſa trahiſon, & ſa felonie, il le fit lier de groſſes chaînes de fer, & le confina dans une Tour de Peronne.

Quant à Ferrand Comte de Flandre, le Peuple de Paris le voyant chargé de fers, & traîné par les ruës, il l'accabla de toutes ſortes d'injures & de reproches, dont le plus commun étoit l'alluſion ironique faite ſur ſon nom, à la couleur des chevaux qui le traînoient, parce qu'étans alezans, & de couleur de roüille de fer, on les appelloit par moquerie *ferrans*; ce qui étoit plus ſenſible que la mort même à une ame fiére & orgueilleuſe comme la ſienne, maintenant humiliée pour ſervir de joüet à l'indiſcretion d'une populace. Quelque temps aprés la Comteſſe de Flandre vint à Paris, accompagnée d'un bon nombre de Seigneurs Flamans, pour traiter de la rançon de ſon mary, dont le Roy demeura d'accord contre l'opinion de tout le monde. Car on n'eſtimoit pas qu'il dût donner la liberté à un Lion devenu plus fier & plus farouche dans ſa cage; neanmoins l'accord fut, que le Comte payeroit une notable ſomme d'argent pour ſa rançon, que toutes les Forteresſes de Flandre & de Hainaut ſeroient démolies aux dépens du même

Comte ; que Geofroy fils du Comte de Brabant 1214
ſeroit donné à ſa Majeſté en ôtage pour aſſurance de l'execution du Traité, & par même accord furent delivrez auſſi les autres priſonniers, moyennant rançon raiſonnable.

Mais ce fut une choſe bien ſurprenante, que la belle-mere de Ferrand vieille Princeſſe de Portugal, qui étoit alors en Flandre, deſira ſçavoir l'iſſuë de cette guerre par le moyen de quelques Devins qu'elle conſulta, leſquels luy firent cette réponſe à double ſens ; *On combattra le Roy, ſera terraſſé, foulé aux pieds des chevaux, & ne ſera point enſevely, apres la victoire Ferrand entrera dans Paris en grande pompe.* Paroles qui furent veritables en un ſens, d'autant que le Roy fut terraſſé & foulé aux pieds des chevaux, ſans être enſevely, parce qu'il fut relevé, & n'en mourut pas, au lieu que Ferrand entra dans Paris en grande pompe aprés la victoire, mais cette pompe luy fut auſſi honteuſe, qu'elle étoit honorable au Roy.

Jamais la France ne témoigna plus de contentement ny plus de joye, qu'au bruit de cette illuſtre victoire, qui luy fut d'autant plus agreable & plus glorieuſe, qu'en même jour le Prince Louis avoit défait les Anglois en Guyenne, dont tous les peuples rendirent graces à Dieu avec une merveilleuſe devotion. La Ville de Paris entr'autres en fit de grands feux de joye durant ſept jours & ſept nuits, avec une allegreſſe nompareille. Le Roy en reconnoiſſance de cette double victoire fonda l'Abbaye de la Victoire prés de Senlis, conformément au vœu qu'il avoit fait à Dieu ſur le point de la bataille, ou lors qu'il fut porté par terre au plus fort de la mêlée. Ainſi les François demeurerent victorieux des plus puiſſans Princes de l'Europe, & s'acquirent par leur courage, par leur fidelité, & par leur bonne conduite une gloire immortelle. Mais aprés Dieu qui fit éclater des traits d'une

1214. Providence extraordinaire en cette journée, je ne doute point qu'une bonne partie de la gloire ne ſoit deuë à la prudence & à la generoſité du Roy, puis en ſuite aux autres Seigneurs François, & notamment à Matthieu ſurnommé le grand, troiſiéme Connétable de France, de la trés-illuſtre Maiſon de Montmorency, lequel en cette journée prit ſeize enſeignes ſur les Imperiaux ; à raiſon de quoy le Roy voulut qu'il portât ſeize Aigles en ſes Armes, n'ayant accoûtumé d'en porter que quatre auparavant.

X. BATAILLE.

JOURNÉE DE TAILLEBOURG,

Où le Roy d'Angleterre, *& le* Comte de la Marche *furent défaits par* S. Louis.

ON a bien de la peine à croire que la Pieté n'allentit point l'ardeur martiale, & qu'un homme devot peut être auſſi genereux & auſſi vaillant qu'un impie qui fait l'eſprit fort, qui ſe moque des devoirs qu'on rend à Dieu, qui ne l'invoque point de cœur, tandis qu'il combat de la main comme les Machabées, & met moins ſa confiance en la protection du Trés-Haut, qu'en la force de ſes bras, ou aux artifices de ſes ruſes. Mais voicy des preuves authentiques de la verité contraire en la perſonne de Saint Louis, duquel nous verrons en cette Journée, & en la ſuivante, ce que nous pourrions voir en tout le cours de ſa vie, qu'il a joint ſi parfaitement la Pieté avec la valeur, & la devotion avec la generoſité, que comme il a été l'un des plus pieux & des plus devots, de même il a été l'un des plus adroits & des plus genereux Princes du monde. Mais les effets en ſeront de meilleures preuves que les paroles.

Pendant que les François faiſoient retentir du bruit de leurs armes victorieuſes, l'Aſie & l'Eſpagne contre les Maures, le feu de l'ancienne querelle d'entre les Empereurs & les Papes, ſe ra-

1239. luma tellement, qu'il fut ſur le point d'embraſer toute l'Europe, au grand préjudice des Chrêtiens du Levant, qui par faute du ſecours de ceux d'Occident, furent opprimez ſous le joug de la tyrannie des Infidelles. Le Pape Gregoire IX. aprés avoir excommunié Frederic II. envoya des Ambaſſadeurs exprés en France, pour offrir de ſa part la Couronne Imperiale au Prince Robert frere de ſaint Louis. Le Roy ayant aſſemblé ſon Parlement, pour deliberer ſur cette propoſition, tout ſon Conſeil fut d'avis de renvoyer les Ambaſſadeurs avec leurs offres, & de leur „ faire cette réponſe ; A Dieu ne plaiſe, que ja„ mais cela nous vienne en penſée, que d'offen„ ſer aucun Prince ou Seigneur Chrêtien ſans juſ„ te cauſe. Nous ne ſommes en cela nullement „ portez d'ambition ; car nous croyons que le Roy „ de France, nôtre Souverain, qui tient ſon Scep„ tre & ſa Couronne par une legitime ſucceſſion „ du ſang Royal, eſt plus excellent Monarque que „ tout Empereur, qui a ſon authorité d'une élec„ tion volontaire ; Qu'il ſuffiſe donc à Monſei„ gneur Robert d'être frere d'un ſi grand Roy.

Cette réponſe rapportée par de bons Autheurs, eſt une viſible preuve de l'impoſture de quelques Hiſtoriens, qui avancent fauſſement, que le Roy étoit d'intelligence avec le Pape, pour depoſſeder Frederic de l'Empire, & en ſuite s'efforcent de colorer la malice & la perfidie de cét Empereur envers le Roy, à qui étant obligé de ce bon office, il dreſſa neanmoins des embûches, pour le ſurprendre ſous ombre d'un pourparler, pour lequel il l'aſſigna à certain jour à Vancouleur. Mais le Roy qui tenoit ſuſpecte la Foy d'un Prince irreligieux, y alla ſi bien accompagné, qu'il n'oſa ſeulement comparoître à l'aſſignation que luy-même avoit donnée.

La Prudence avec laquelle le Roy proceda en

cette action, eſt bien remarquable. C'étoit la coûtume de nos Rois, de ceindre l'épée à leurs enfans, & à leur freres, lors qu'ils étoient en âge de porter les armes, qui eſt comme la ceremonie d'aujourd'huy, où l'on fait les Chevaliers de l'Ordre. Le Roy ayant fait épouſer à Robert ſon frere la fille du Duc de Brabant, nommée Mathilde, & donné le Comté d'Artois en faveur de ce mariage, voulut auſſi l'honorer de ſon ordre, luy donnant la ceinture & l'épée. Or ſous pretexte de cette ceremonie, il convoqua à Compiegne toute la Nobleſſe de France; mais en effet c'étoit pour montrer à Frederic la magnificence de ſa Cour, & par même moyen ſe garder de toute ſurpriſe. 1239.

L'Empereur ayant avis que le Roy alloit au lieu aſſigné en compagnie de deux mille Cavaliers, & d'un grand nombre d'autre gens de guerre, envoya faire ſes excuſes au Roy, de ce qu'il ne pouvoit s'y trouver, & cela même donna un grand poids à la creance qu'on avoit déja par le bruit commun, que l'Empereur ne deſiroit rien tant que de ſurprendre le Roy en petite compagnie, pour executer les mauvais deſſeins qu'il avoit ſur le Royaume de France. Quelque temps aprés la même ceremonie fut faite en faveur d'Alphonſe, qui étoit auſſi frere du Roy, & avoit épouſé la fille unique du Comte de Toulouſe, & aprés que ſa Majeſté l'eût fait Chevalier de ſa main propre, elle erigea en Duché le Comté de Poitou en ſa faveur, y annexant encore celuy d'Auvergne, & même tout ce qu'il avoit conquis ſur les Albigeois. En ſuite de quoy tous les Poitevins étans aſſignez pour venir rendre leurs devoirs & leurs hommages au nouveau Duc, ils s'y porterent de grand cœur, à la reſerve de Hugues Comte de la Marche, qui en fit refus à la perſuaſion d'Iſabelle, femme orgueilleuſe, qu'il avoit épouſée en ſecondes nopces, & ne manquoit pas de pretextes fort ſpecieux, ſi les forces

1239. de ſon mary euſſent répondu à ſon ambition & à ſon courage.

„ Elle luy remonttoit donc, qu'elle avoit eu „ l'honeur d'être Reine, qu'elle étoit encore Mere „ de Henry III. Roy d'Angleterre, de l'Imperatrice „ Iſabelle femme de Frederic II. & de Jeanne Reine „ d'Ecoſſe, qu'encore qu'elle l'eût épouſé en ſe- „ condes nopces, luy qui étoit ſeulement Comte „ de la Marche neanmoins on l'honnoroit toûjours „ du tître de Reine, que s'il s'abaiſſoit juſqu'à „ reconnoître le Comte de Poitou pour ſon Sei- „ neur, elle ſeroit obligée à pareille ſoûmiſſion à „ l'endroit de Jeanne fille du Comte de Toulouſe „ ſa femme, qui luy étoit inferieure en toute au- „ tre conſideration : qu'avec cela elle le prioit de „ ſe ſouvenir, que cette ſoûmiſſion leur apporteroit „ d'autant plus de honte, & d'infamie, que Jeanne „ tenoit le rang de leur fille qui avoit été accordée „ en mariage pour Alphonſe avec Louis VIII. par le „ Traité de Bourges, confirmé depuis avec Louis „ IX. par celuy de Cliſſon ſix ans aprés contre la te- „ neur deſquels par un mépris injurieux & une mo- „ querie inſupportable, on avoit marié Alphonſe „ avec Jeanne ; quant à elle, qui avoit toû- „ jours préféré l'honneur à la vie, qu'elle étoit „ reſoluë de mourir plûtôt que de commettre „ une ſi honteuſe lâcheté ; qu'ayant pour l'amour „ de luy déchû volontairement de ſa dignité, & „ quitté le Royaume d'Angleterre, où elle étoit „ honorée comme femme, & comme Mere de „ Roy, afin de l'épouſer, & de borner ſon am- „ bition dans une petite Seigneurie de France, il „ ſeroit reputé lâche & ingrat, s'il ſe montroit „ moins courageux qu'une femme, à laquelle il „ avoit autant d'obligation qu'un mary peut en „ avoir à ſon épouſe.

„ Au reſte, qu'il n'y avoit pas tant à craindre „ en cette entrepriſe, que peut-être il pourroit s'i-

maginer, dautant qu'il ne ſeroit pas ſeul en cet- « 1239
te affaire ; que le Comte de Luſignan avoit pris « la même reſolution, & ſeroit ſuivy de pluſieurs « autres Seigneurs de Poitou, leſquels n'ayans « coûtume de reconnoître que des Rois, auroient « bien de la peine de ployer ſous la Seigneurie « d'un ſimple Comte, qui alloit prendre le titre « de Duc, pour avoir quelque ſorte d'élevation « & de grandeur imaginaire ſur les autres ; D'ail- « leurs, qu'ils ſeroient ſecourus de toutes les for- « ces de la Guyenne, Province ſujette au Roy « d'Angleterre ſon Fils, & même de ſes propres « armes, de celles de l'Empereur Frederic ſon « gendre, piqué vivement contre le Roy, & de « celle de tous les autres alliez de leur Maiſon; « qui ne permettroient jamais de la voir abbatuë « & comme foulée aux pieds par une ſimple Com- « teſſe. «

Le Comte qui ſupportoit auſſi impatiemment que ſa femme le mepris qu'on avoit fait de ſon alliance, & l'obligation de ſe voir aſſujetty à un autre qu'à quelque Prince Souverain, ſe laiſſa ſi bien charmer à ſes vaines perſuaſions, & à la douceur de ſes paroles, que differant de jour à autre de faire hommage au Duc de Poitou, il amaſſe cependant des troupes ſur ſes terres, & attire à ſon party pluſieurs grands Seigneurs de Gaſcogne, qui ne demandoient pas mieux que de voir la guerre dans les terres de leurs voiſins, & de profiter de leur débris.

En même temps, ſa femme à laquelle la jalouſie & l'ambition, trés-pernicieuſes conſeilleres, fourniſſoient divers artifices, va trouver le Comte de Luſignan, lequel étant travaillé des mêmes paſſions, reçût aiſément les mêmes impreſſions dans ſon eſprit, s'imaginant que pour être frere de deux petits Rois, l'un de Jeruſalem, l'autre de Chypre, ce ſeroit à luy quelque ſorte de flétriſſure à ſon honneur, d'être vaſſal du Duc de Poitou, quoy que

1239. frere du Roy de France. Davantage, elle depécha en diligence vers le Roy d'Angleterre, le conjurant par tous les devoirs de la Nature, capables d'obliger un fils envers une mere, de la ſecourir en cette occaſion, qui étoit ſi avantageuſe pour luy-même que faiſant ſeulement le moindre effort, il pourroit recouvrer en peu de jours ce qu'il avoit perdu dans la Guyenne, durant un ſiecle. Elle fut encore ſi malicieuſe, que de faire ſuivre ſon Ambaſſade par de certains hommes apoſtez, qui publierent par tout le Royaume, la rigueur avec laquelle le Roy opprimoit ſes vaſſaux : que les Seigneurs d'Aquitaine étoient tous diſpoſez à ſe remettre ſous la domination des Anglois, s'ils les aſſiſtoient de leurs armes, dont la mere de leur Roy imploroit particulierement le ſecours pour la defenſe de ſon honneur, à quoy toute l'Angleterre ſembloit grandement intereſſée, tant pour le reſpect de ſon fils qui étoit leur Roy, qu'à cauſe du rang qu'elle y tenoit autrefois comme leur Reine.

Ces brigues ne pouvoient ſe faire ſi ſourdement, que le Roy qui étoit alors à Poitiers, n'en eût connoiſſance : mais à cauſe qu'il n'avoit point d'armée ſur pied, il fut bien étonné d'apprendre que le Comte de la Marche avoit déja aſſemblé de grandes forces ; que le Comte de Luſignan étoit de la partie, & que Guy de Rochefort, & autres Seigneurs du païs ſe fuſſent joints à leur ligue, de ſorte qu'il ſe trouva en ſi grand peril, que comme il diſoit à ſes plus familiers, il eût voulu être à Paris. Pour conjurer donc cét orage, il fit de belles promeſſes au Comte & à la Comteſſe de la Marche, afin de les tenir un peu en ſuſpens, & de ce pas ſe retira tout court à Paris à grandes journées. Mais ſon abſence rendit les rebelles plus inſolens, principalement ſur l'avis certain qu'ils eûrent que le Roy d'Angleterre venoit en Guyenne pour les ſecourir, avec une puiſſante ar-

mée. Dés lors ils n'eurent plus que des mépris 1239.
pour leur nouveau Duc, bien loin de ſe mettre en devoir de luy faire hommage de leurs terres.

Le Roy averty de l'armement de l'Anglois, & de ſa deſcente, arma auſſi, & mit ſur pied de groſſes troupes, avec leſquelles il marcha promtement contre les rebelles, aſſiegea, & prit Montreil, la Tour de Berrie, les Châteaux de Foncens & de Nouert en Gâtinois, nonobſtant que cette derniere place fût defenduë, avec beaucoup de vigueur par le Comte de Luſignan, l'un des principaux Chefs de la Ligue. La Comteſſe fut ſi affligée de l'heureux ſuccez des armes du Roy, qu'elle en devint comme furieuſe, & dans le deſeſpoir d'arrêter le cours de ſa victoire par la force, reſolut de le faire mourir par poiſon. A quoy elle fit auſſi reſoudre quelques ſcelerats, moyennant une groſſe recompenſe : mais comme ils étoient à la Cour pour executer leur cruel deſſein, ils furent ſurpris, jettans des poudres venimeuſes ſur les viandes du Roy, & condamnez au dernier ſupplice, aprés avoir confeſſé leur crime, avec toutes ſes circonſtances.

Le bruit courut que cette Megere avoit encore attiré des aſſaſſins pour tuer le Roy : ce qui obligea ſa Majeſté à redoubler ſes gardes, & à tenir continuellement auprés de ſa perſonne, bon nombre de gens armez pour ſa defenſe. Le Roy qui étoit comme ſous les aîles de la protection Divine, étant échapé de tant de perils, alla mettre le Siége devant Fontenay, où la place fut vaillamment defenduë par l'un des meilleurs Capitaines du Comte de la Marche, qui repouſſa les François au premier aſſaut, dans la chaleur duquel Alphonſe Duc de Poitou fut bleſſé d'un coup de pierre, dont le Roy fut tellement irrité, qu'ayant fait donner un ſecond aſſaut, il emporta la Ville, paſſa au fil de l'épée tous ceux qui ſe trouverent ſous les armes, fit

1239. prisonnier le Gouverneur, avec plusieurs autres, en donna le pillage aux siens, & la fit raser, à la reserve des Eglises. Ensuite de quoy il prit les Châteaux de Prée, de Villars, de saint Gelais, de Betonne, de Nautat, de Thory, & d'Auxerre.

Cependant Henry Roy d'Angleterre étoit descendu à Blaye, avec de grandes forces, & fortifié encore de celles de Guyenne, alla se joindre au Comte de la Marche son beau-Pere, dans la Ville de Taillebourg en Xaintonge, arrousée de la Charante, sur laquelle il y a un pont de pierre, dont la garde fut commise à Richard frere du Roy d'Angleterre. Louis ayant eu avis de l'arrivée de l'Anglois, ne s'arrêta plus à battre les Villes rebelles, prevoyant assez que s'il emportoit la gloire d'une bataille, tout seroit joug à ses armes victorieuses; mais il marcha droit à ses ennemis en bonne resolution de les combattre, s'ils avoient le courage de l'attendre. L'Anglois voulant se servir de son avantage, faisoit son compte, que si les François entreprenoient de forcer le pont, favorisé du Château de Taillebourg qui tenoit pour luy, ou de passer la rivierre, qui n'étoit pas guéable en cét endroit, ils seroient aisément repoussez, & que s'ils se retiroient sans entreprendre, ny l'un ny l'autre, cela donneroit aux siens courage de les poursuivre en leur retraite, qui ne pouvoit leur être que trés-desavantageuse, à cause qu'étans en païs ennemy, ils y manqueroient de toutes choses, au lieu que les Anglois l'ayans favorable, y trouveroient des vivres en abondance, & au besoin des retraittes assurées.

D'ailleurs, le Roy qui avoit prevû & consideré tout cela, s'étoit resolu à forcer le pont, & à contraindre les Ennemis à quelque prix que ce fût, d'en venir à une bataille. Alphonse Duc de Poitou menoit l'avangarde, Robert son frere l'arriere-

garde, & le Roy ſuivoit d'aſſez loin, avec le 1239.
gros de l'armée. Or Alphonſe étant arrivé prés du pont de Taillebourg, Richard frere du Roy d'Angleterre, qui étoit vis à vis de luy en bataille, leva ſon bras deſarmé pour luy faire ſigne qu'il deſiroit luy dire un mot d'importance, dont il ne ſe mit pas beaucoup en peine; dans la creance qu'où il y avoit un plus Grand que luy, il ne falloit pas qu'il ſe mêlât de parlementer avec l'ennemy ſans ſes Ordres.

Le Roy arrivant là-deſſus, le pont fut attaqué vigoureuſement par les François, mais aprés un rude & ſanglant combat, ils furent repouſſez, non tant par la valeur des Anglois, quoy qu'ils le defendiſſent vaillamment, que pour le dommage qu'ils reçûrent de la gréle des traits qui fondirent du Château de Taillebourg deſſus leurs têtes. Le Roy plein d'un courage martial, ne pouvant ſouffrir que les ſiens reculaſſent en ſa preſence, s'avança à la tête de ſes troupes, la pique à la main, & alors l'attaque fut recommencée avec tant d'ardeur, que les François ſuivans l'exemple de leur Heros, forcerent la barricade des ennemis, paſſerent ſur le ventre à ceux qui gardoient le pont, & ouvrirent le paſſage à toute l'armée. Mais à cauſe que le pont étoit fort eſtroit, peu d'hommes y pouvans paſſer de front, le Roy qui avoit paſſé des premiers, ſe trouva en plus grand peril qu'à l'aſſaut: & les ennemis l'avoient déja envelopé de tous côtez tellement que ce fut merveille qu'il eût aſſez de force, d'aſſurance, & même d'haleine, pour ſoûtenir le choc avec le nombre de ceux qui l'avoient ſuivy, en attendant que le reſte de l'Armée eût paſſé la riviere, partie ſur le pont, partie ſur des bâteaux, ou à la nage; vû même encore que les François ayans à combattre par petites troupes, comme à la file, à meſure qu'ils paſſoient, ils ne pouvoient obſerver en combattant aucun

1239. ordre de bataille ; Neanmoins le danger du Roy leur faiſant ſurmonter tous les obſtacles , ils ſe porterent en cette mêlée avec tant de vigueur , que ſa Majeſté fut tirée hors du peril , & les Ennemis rompus , ou mis en fuite.

Henry qui avoit fait tout devoir de Capitaine & de Soldat , voyant que ny par ſes paroles , ny par ſon exemple , il ne pouvoit remettre le cœur aux ſiens , piqua droit à Xaintes , & fut pourſuivy ſi chaudement par les François , que pluſieurs d'entr'eux entrans pêle-mêle avec les Anglois y furent arrêtez priſonniers. Mais le carnage fut trés-grand en cette journée de la part des Ennemis , peu deſquels en euſſent échappé , ſi le Roy par un excés de bonté & de clemence n'eût fait commandement qu'on ſauvât la vie à ceux qui mettroient bas les armes , de ſorte que le nombre des priſonniers fut ſi grand , qu'on en trouva juſqu'à quatre mille.

Ainſi le ſuccez de cette guerre ne fut pas moins glorieux à Louis , qu'il étoit honteux à Henry vaincu avec les François rebelles, dont luy-même reſſentit tant de confuſion & de regret , qu'il en eut de groſſes paroles avec le Comte de la Marche ſon beaupere , juſqu'à luy faire reproche , qu'il s'étoit engagé en cette guerre , ſur l'aſſurance qu'il luy avoit donnée que les François ſe ſoûleveroient en ſa faveur , comme s'il eut pû ignorer l'état des forces , du crédit , & de l'authorité du même Comte. Mais il arrive ordinairement que lors qu'une entrepriſe d'importance ne réüſſit pas , on en rejette toute la faute ſur l'Autheur , & ſi elle réüſſit , le plus puiſſant en emporte toute la gloire.

Henry donc ſe trouvant à l'étroit dans Xaintes , fit armer les ſiens la nuit d'aprés la bataille , & fit courir le bruit qu'il alloit donner ſur les Ennemis, pour les ſurprendre dormans , diſoit-il , à la Françoiſe ; mais aprés avoir fait ouvrir une des portes

de la Ville, il alla en diligence droit à Blaye, où ſes 1239.
Vaiſſeaux étoient à l'ancre. Les Bourgeois de Xaintes ayans découvert ſa fuite, allerent porter les clefs de leur Ville au Roy, avec trés-humbles prieres, de leur faire grace & miſericorde, & de les recevoir à mercy, comme fit auſſi le Seigneur de Pons, qui le vint trouver, & à ſon exemple tous les autres Seigneurs de la Guyenne.

Le Comte de la Marche ſe voyant abandonné de Dieu & des hommes, fut auſſi contraint d'avoir recours à la bonté du Roy, & s'étant venu jetter aux pieds de ſa Majeſté, avec ſa femme & ſes enfans, luy demanda pardon de ſa felonie. Le Roy toûjours porté de ſon naturel à la clemence, comme à la propre vertu des grands Rois, luy fit grace, & luy octroya abolition du paſſé; neanmoins, afin qu'une ſi execrable rebellion ne demeurât pas du tout impunie; il réünit au Duché de Poitou toutes les terres qu'il avoit priſes ſur luy, le priva de la rente annuelle de dix-mille livres, qui luy avoient été accordées par le Traité de Bourges, en recompenſe de ce que le Roy d'Angleterre luy retenoit la dot de ſa femme, pour avoir autrefois été bon François. Bref, pour l'humilier exemplairement avec ſa femme, le Roy les priva de tous leurs biens, ne leur laiſſant que les Châteaux de Méfin, de Cetoye, & d'Eſtarde; & parce qu'ils étoient grandement forts, il mit Garniſon dedans, afin qu'avec le pouvoir, tout ſujet de rebellion fût ôté à des eſprits ſi ambitieux & ſi portez à la revolte. Voila comme la paſſion d'une femme eût été cauſe de la ruine de ſa Maiſon, ſi elle n'eût trouvé en ſon Ennemy autant de moderation & de douceur, qu'elle y rencontra de valeur & de conduite.

XI. BATAILLE.

JOURNÉE DE MASSORE,

Où les SARRASINS *furent deux fois vaincus par* S. LOUIS.

1249. VOICY encore une autre occaſion plus importante, où ſaint Louis donna de grandes preuves de la generoſité de ſon courage. Aprés avoir appaiſé les troubles de ſon Royaume, & établi une Paix generale parmy ſes ſujets, il reſolut d'aller au ſecours des Chrétiens du Levant, qui gemiſſoient ſous le joug de la tyrannie des Infidelles. Auſſi-tôt que la Flotte Françoiſe, qui avoit démaré de l'Iſle de Chypre, fut découverte par les ſentinelles du Païs, les Sarraſins coururent aux armes, & couvrirent de gens de guerre le Pont de la Ville de Damiette, pour empêcher la deſcente aux nôtres; ce qu'ils eſperoient de faire avec d'autant plus de facilité, qu'ils étoient favoriſez de la groſſe Tour, qui eſt ſur le Port & ſur les murs de la même Ville.

Les Seigneurs de l'Armée Françoiſe voyans leur effroyable multitude, leur belle ordonnance, & leur grand avantage, étoient d'avis de ne deſcendre point à terre, que le reſte des forces qu'on attendoit ne fut arrivé. Mais le Roy fit paroître qu'il excelloit ſur tous en prudence & en generoſité, auſſi-bien qu'en authorité & grandeur de cou-
„ rage. Car il leur remontra; Que n'ayant point de

Port en cette Province, où il eût moyen de te-,, 1239.
nir ſa Flotre en ſureté ; il eſtoit tres-perilleux ,,
de ſe commettre derechef à la fortune de la Mer,,,
qui eſtoit capable au premier ſoûlevement de,,
ſes vagues, de diſperſer ou d'engloutir tous ſes,,
Vaiſſeaux. D'ailleurs, que ce ſeroit enfler le cou-,,
rage des Ennemis, s'il ſe retiroit aprés avoir,,
paru à leur côre, tellement qu'il eſtoit reſolu,,
de prendre terre & de les combattre dans le,,
méme Port, s'ils avoient la hardieſſe de s'op-,,
poſer à ſa deſcente. Neanmoins il jugea plus
à propos que l'attaque en fut remiſe au jour d'aprés,
afin que toute l'Armée eut le moyen de ſe mieux
preparer au combat.

Le lendemain dés le point du jour le Roy brûlant d'une martiale ardeur, fait donner par tout des chamades avec ſes trompettes, commande qu'on aborde pour gagner le port, ſuivant l'ordre qu'il en avoit luy-méme tracé, & que la Galere, qui portoit l'Oriflâme, s'avançaſt toute la premiere. A ce commandement tous les Capitaines des Galeres & des autres Vaiſſeaux, s'efforcent de gagner le bord : Mais la bonace eſtoit ſi grande, que les Vaiſſeaux ronds, ny les autres ne pûrent s'avancer qu'à peine, à force de rames.

Le Roy qui ne perdoit point de veuë l'Oriflâme, ne l'eut pas plutôt apperceuë à bord, que par une genereuſe impatience, & nonobſtant la reſiſtan- du Legat du Pape, qui s'efforçoit de le retenir, il ſe jetta de ſon Vaiſſeau dans la Mer, où ſe trouvant en l'eau juſqu'aux êpaules, & toutefois armé d'un courage heroïque, la rondache à une main, & le courelas à l'autre, il marcha droit aux Ennemis, dont l'Eſcadron le plus proche du rivage eſtoit de ſix mille chevaux. Le peril où le Roy s'eſtoit genereuſement precipité, y fit fondre tous les François de ſon Vaiſſeau, & en ſuite tous les autres. Les Sarraſins furent ſi ſurpris & ſi ef-

1249. frayez de cette action genereuſe, qu'ils perdirent l'ordre, la contenance, & le courage, & s'enfuirent à toute bride aprés leur Sultan, qui avoit paru du commencement à la teſte des ſiens, couvert d'armes d'or pur, brillant au Soleil, avec un éclat admirable; objet plus puiſſant pour attirer l'envie des François, que pour animer les ſiens à combattre.

Or par la fuite des Sarafins les François eurent le temps de ſe ſaiſir des Ponts du Nil, & de ſe jetter dans la Ville: & ſi les Ennemis ſe fuſſent donné le loiſir de les couper, le paſſage des noſtres eût tiré fort en longueur, avec un grand retardement & une incommodité incroyable. Mais leur effroy fut ſi violent & leur fuite ſi precipitée, qu'encore que la Ville fût comme imprenable, autrement que par la neceſſité des vivres, quelque peu de gens de reſollution qui s'y fuſſent rencontrez: Neanmoins ils l'abandonnerent lâchement, aprés y avoir mis le feu, qui y fit un ſi grand degaſt en peu d'heures, que tout le butin & toutes les munitions qui s'y trouverent, ne furent eſtimées en gros que ſix mille livres.

Le Roy ayant avis par ceux qui étoient les premiers entrez dedans, que les Ennemis l'avoient entierement abandonnée, & qu'il n'y avoit plus d'embûches ny de peril, y fit ſon entrée, non en Roy victorieux & triomphant, mais en devot Pelerin, nuds pieds & nuë teſte, ſuivant la Croix & la Proceſſion des gens d'Egliſe, avec les Princes, les Seigneurs, & les Capitaines de l'Armée. Cependant le Sultan qui avoit un peu repris ſes eſprits, remettoit ſur pied de nouvelles forces, tant de ſes ſujets, que de ſes alliez & de ſes voiſins, leſquels étans tous ennemis du nom Chrétien, oublierent leurs querelles particulieres, afin de pourvoir enſemble au peril commun, qui menaçoit generalement toutes les Nations Sarafines.

Dailleurs le Roy laiſſa bonne garniſon dans Da- 1249.
miette, & fit camper ſon Armée prés de la ville en des retranchemens aſſez foibles; ſoit qu'on ne redoutât point les Ennemis, qui s'eſtoient montrez ſi lâches dans une occaſion ſi avantageuſe, ſoit que ſon Armée eût à dos cette forte Ville repeuplée de François, & de front le Rexi, ou le Taneos, qui eſt une branche du Nil le plus grand fleuve de la Terre. Les Sarraſins qui ſçavoient fort bien l'endroit où le fleuve eſtoit guéable, le paſſerent ſouvent & à petit bruit, & avec toutes leurs forces vinrent fondre à l'improviſte dans les tranchées des François, leſquels nonobſtant leur mauvaiſe garde, ne laiſſerent pas de les recevoir de pied ferme, & de les repouſſer avec grand courage.

Là-deſſus Alphonſe frere de ſa Majeſté arriva au Port de Damiette avec l'Arriere-ban de France, & fut receu avec une joye incroyable du Roy & de toute l'Armée, qui eſtoit dé-ja fort affoiblie. Déslors le Roy reſolut de conduire ſon Armée devant le grand Caire, tant parce qu'il eſtoit auſſi commode qu'Alexandrie pour le recouvrement des vivres, & qu'étant la capitale de l'Egypte, il y avoit apparence, que ſa priſe jointe à celle de Damiette, ſeroit cauſe que toutes les autres Villes feroient joug aux armes Françoiſes, & auſſi-tôt ſans plus de délay, le Roy prit ſa marche avec ſon Armée vers le Rexi.

Le Sultan qui avoit toûjours l'œil ſur les deſſeins des François pour les ſurprendre, n'oſant entreprendre ouvertement de s'oppoſer à leurs armes, voulut uſer d'une ruſe, qui ne tourna qu'à ſa perte & à ſa honte. Il choiſit cinq cens Cavaliers des plus reſolus, à qui il donna charge de paſſer le fleuve, pour aller ſe rendre au Roy, ſous ombre de quelque mécontentement pretendu, afin de prendre quelque avantageuſe occaſion de luy courir ſus, & de le défaire, puis de ſe ſauver à la fuite.

1249. Le Roy fit bon accüeil à ces traîtres, comme à des perſonnes affligées & mécontentes, & quoy qu'il en eût quelque défiance, il défendit pourtant aux ſiens de leur faire aucun tort. Comme donc ils marchoient en ſureté avec l'Armée Chrétienne, épians toûjours l'occaſion de faire leur coup, ils ſe jetterent un jour ſur une Compagnie de Templiers un peu écartez du reſte des troupes, leſquels s'eſtans mis en defenſe, ils attirerent par l'éclat de leurs voix & par le bruit de leurs armes la Cavalerie Françoiſe, laquelle ayant envelopé tous ces traîtres, les tailla en pieces, ſans qu'il en échapât un ſeul, pour en porter la nouvelle aux autres.

Aprés cét acte de Juſtice l'Armée continua ſa marche juſques au bord du fleuve, où s'eſtant campée; les Ennemis parurent en belle ordonnance à l'autre rive, & parce que le fleuve n'eſtoit pas guéable, & que les Sarraſins empéchoient les noſtres d'y dreſſer des ponts, le Roy entreprit d'y faire une chauſſée en forme de digue pour le paſſage de ſon Armée. Mais cét ouvrage laborieux fut diſcontinué, à cauſe du nombre des travailleurs qui eſtoient tous les jours tuez par les Turcs, avec des machines qui lançoient de groſſes pierres & des feux gregeois, ſemblables à des dragons volans en l'air, & ſur terre à des colonnes de feu roulantes. Ces machines grondoient comme le tonnerre, & éclatoient comme la foudre, & lors qu'elles venoient à s'attacher à quelque matiere combuſtible, elles la conſumoient en peu d'heures, ſans pouvoir éteindre la flâme qu'avec grande peine. D'abord on fit deux ramparts de bois, pour mettre nos gens à l'abry des coups des traits des Sarraſins, mais tout cela fut conſumé en peu de jours par ces feux effroyables que les Ennemis lançoient à toute heure, tellement que perſonne n'oſant paroître pour continuer la chauſſée, les noſtres avoient

perdu toute eſperance de paſſer le fleuve. Cepen- 1249.
dant le Sultan mourut de maladie, & avant ſa mort obligea tous les Satrapes & les Capitaines de ſon Armée, de recevoir pour Sultan ſon fils; qui faiſoit la guerre en Syrie, & en attendant ſon retour, il commit la conduite de l'Armée à l'un de ſes plus braves Capitaines nommé Forcadin, qui fut tué peu de jours aprés dans une rencontre par les noſtres. Or aprés que le Roy eut fait une grande & inutile dépenſe avec perte de beaucoup d'hommes, les Ennemis ſe moquans de ſes efforts avec des clameurs & des huées barbares, un Beduin d'Arabie, du nombre de ceux qui maintiennent que Mahomet deſcend de leur race, vint ſe preſenter, & promettre que ſi le Roy vouloit luy donner cinq cens bezans d'or, qui valent cinquante ſols piece de nôtre monnoye, il luy montreroit un gué où les gens de cheval pourroient aiſément paſſer le fleuve: la ſomme comptée & receuë, il alla montrer l'endroit qui ne fut pas trouvé ſi guéable qu'il avoit promis: neanmoins le deſir de combattre eſtant plus grand que la crainte de ſe perdre, les François paſſerent courageuſement le fleuve avec peu de riſque, & mirent en fuite les Turcs qui gardoient le paſſage; mais les ayant pourſuivis juſqu'à Maſſore, ils entrerent tous enſemble dans la Ville.

L'action eſtoit pardonnable à des gens échauffez, qui donnoient la chaſſe à l'Ennemy, ſi au retour ils n'eſſent paſſé en deſordre & comme à la file dans une Ville ennemie, les ruës de laquelle eſtant étroites, ils y furent tous ou la pluſpart aſſommez du haut des maiſons & des feneſtres, à coups de tuiles, de pierres, de traits, & autres inſtrumens, dont l'apprehenſion & la fureur armerent les mains des Barbares. Le Comte d'Artois frere du Roy y fut tué, avec trois cens Cavaliers François, & preſque autant de Templiers, dont la perte

1249. fut tres-ſenſible en general à toute l'Armée, & particulierement au Roy, qui en eut un regret extréme.

Au bruit du Combat le Camp des Sarraſins fut allarmé, & auſſi-toſt ils ſortirent tous en campagne, pour empécher le paſſage aux noſtres; mais voyans qu'ils avoient déja paſſé le fleuve, ils ſe reſolurent à la bataille, & les François qui ne demandoient pas mieux, les attendant de pied-ferme, la mêlée fut ſi opiniâtre & ſi ſanglante, qu'elle dura juſqu'à la nuit; toutefois à la fin faiſans toûjours bon devoir ils renverſerent par tout les bataillons des Sarraſins, & en firent un horrible carnage. Le Roy fit encore ce jour-là des efforts plus qu'humains, & des exploits du tout heroïques, & méme par une grace extraordinaire il parut plus majeſtueux & plus venerable aux ſiens, plus redoutable & plus affreux aux Ennemis, de ſorte qu'ayant eſté envelopé de ſix Turcs, qui mirent la main ſur la bride de ſon cheval pour l'arreſter, il leur déchargea de ſi rudes coups, qu'il leur fit lacher priſe, & ſe tira luy ſeul de leurs mains. Par tout où il voyoit les ſiens preſſez, il couroit à eux pour les ſecourir avec un courage invincible, & ſans l'infatigable vigilance de ce genereux Monarque, il eſt certain que la victoire eut eſté plus long-temps douteuſe, & que les noſtres euſſent couru plus grande fortune d'eſtre défaits. Mais enfin les Turcs cederent à la force & à la valeur des François, & appercevans leur General mort ſur la place, ils prirent la fuite, & laiſſerent le champ de bataille aux noſtres, avec les treſors de leur camp, & toutes les machines de batterie dont ils avoient tué tant de monde, & ruiné tous les travaux de la digue.

Parmy ceux qui ſe ſignalerent en cette journée avec plus d'éclat aprés le Roy, furent remarquables le Duc d'Anjou frere de ſa Majeſté, les Sei-

gneurs de Chaſtillon, de Malvoyſin, & de Co- 1249.
menge Vicomte de Coſerans. Les Turcs regretans autant la perte de leurs machines, que celle des hommes, ſe mirent en devoir de les enlever de nuit par un grand effort qu'ils firent ſur les François, mais ils furent vertement receus, & vigoureuſement repouſſez. On dit qu'un Prêtre Breton, pour revanche de cette allarme, ſans en communiquer à perſonne, la nuit ſuivante alla dans le camp des Ennemis, en tua quelques-uns à coups d'épée, en bleſſa quelques autres, & leur donna à tous un tel effroy, qu'aprés l'épouvante ils prirent la fuite, puis ſans eſtre bleſſé de perſonne, ſe retira froidement en ſon quattier.

Or les Sarraſins aprés la mort de leur General, en élurent un autre, lequel voyant le courage des Infidelles fort abbatu par la derniere ſaignée, ſe mit en devoir de leur faire revenir le cœur par une ruſe qui a quelquefois reüſſi à d'autres Capitaines en ſemblable occaſion. Car le corps du Comte d'Artois ayant eſté trouvé dans Maſſore, où il avoit été tué en ſa retraite, il prit ſa cotte d'armes brillante de l'éclat d'une tres-riche broderie d'or, & la faiſant paroître à la veuë des ſiens, leur parla en ces termes; Mes Compagnons, j'avovë ,, devant Dieu Tout-puiſſant & ſon grand Prophete ,, Mahomet, que nous avons fait une perte tres-,, ſenſible en la défaite d'une partie de nos troupes, ,, & principalement en la mort de Forcadin noſtre ,, Capitaine. Mais de nouveaux renforts de vail-,, lans hommes, qui viennent d'heure en heure à ,, noſtre ſecours, & tant d'autres braves Capitaines ,, qui ſe trouvent parmy vous, qui n'ont pas moins ,, de valeur, ny moins d'experience que luy, en-,, core que ma bonne fortune plutôt que mon ,, merite vous ait porté à me donner la preferen-,, ce ſur eux, font que cette perte eſt aſſez legere ,, en comparaiſon de celle des Chrétiens, qui ont ,,

1249. „ perdu les plus vaillans hommes de leur Armée, „ ſans eſperance de reſſource, & méme Louis „ leur Roy, qui eſtoit ſans doute pour le courage „ & pour la conduite, l'un des plus grands Prin- „ ces du monde. C'eſt luy qui alloit traînant à ſa „ ſuite toutes ces troupes ramaſſées de diverſes „ Nations de l'Europe, & à qui rendoient obeïſ- „ ſance tant de Princes genereux, dont nul ne voudra „ maintenant aprés ſa mort ceder à un autre. „ Voicy la cotte d'armes de cét ambitieux Roy; „ qui eſt venu de l'extremité de l'Occident, pour „ faire ſon ſepulcre dans le Nil, au milieu des va- „ gues de l'Egypte. Sus donc, Compagnons, re- „ prenez courage avec voſtre ancienne vigueur, „ pour faire un nouvel effort contre les Chrétiens „ deſolez de la mort de leur Roy, affoiblis par la „ perte de leur Nobleſſe, tremblans de crainte, „ languiſſans d'effroy, recrus & haraſſez de travail, „ ſaiſis de douleur & de deſeſpoir, & comme à „ demy vaincus par la deſunion de leurs autres Prin- „ ces, & par la mauvaiſe intelligence de leurs Ca- „ pitaines.

Les Sarraſins perſuadez par ces raiſons, & ébloüis par la lueur de la cotte d'armes du Comte d'Artois, dont l'éclat leur donnant dans les yeux, imprimoit auſſi aiſément dans leurs eſprits la creance que c'eſtoit celle du Roy méme, commencerent peu à peu à ſe raſſurer, & à ſe reſoudre à une ſeconde bataille. Le Roy qui avoit des eſpions juſques dans leur Camp, ayant avis de l'artifice de leur General, & de la reſolution qu'il avoit priſe, de prendre les François au dépourvû le Vendredy prochain, qui eſtoit le premier du Caréme, & le quatriéme aprés la bataille precedente, donna ordre à ſes Capitaines de ſe tenir preſts pour recevoir vigoureuſement les Ennemis. Et de fait le nouveau General ne manqua pas de paroître au Soleil-Levant, à la veuë du Camp des François

avec quatre mille chevaux & peu de temps aprés 1249.
arriva ſon Infanterie en ſi grand nombre, qu'elle inveſtit de l'autre coſté tout le Camp d'un bout à l'autre; Pour l'Arriere-garde ſuivoient toutes les forces d'Egypte, qui avoient déjà eſté commandées par Forcadin, afin de faire un dernier effort pour le ſalut de la Patrie.

Le Roy, qui tenoit auſſi toutes ſes troupes ſous les armes, diviſa ſon Armée en ſept bataillons, outre le corps de réſerve qu'il avoit autour de ſa perſonne, pour ſecourir les ſiens, où ils ſeroient plus preſſez des Ennemis. il mit cét ordre, tant pour empécher que ſes gens ne fuſſent envelopez du prodigieux nombre des Ennemis, que pour avoir moyen d'aller promtement au ſecours les uns des autres. Le premier bataillon eſtoit conduit par Charles Duc d'Anjou frere de ſa Majeſté. Le ſecond par Guy de Grimelins & par Baudoüin ſon frere, ſous qui combatirent les Seigneurs d'Outre-mer, qui eſtoient venus ſe joindre aux François. Le troiſiéme par le Seigneur de Châtillon. Le quatriéme par Guillaume Sonnay Maiſtre du Temple. Le cinquiéme par Guy de Malvoyſin. Le ſixiéme par Alphonſe Duc de Poitiers, avec lequel eſtoit le Vicomte de Coſerans. Le ſeptiéme par Joſſerand de Bourgogne, Seigneur de Brabançon, fort ancien & experimenté Capitaine, qui s'étoit trouvé en trente-ſept batailles.

Les Sarraſins animez par l'exemple & par la parole de leur General, commencerent la charge, & d'abord renverſerent le bataillon du Duc d'Anjou, qui fut luy-méme abbatu, & eut eſté tué ou étouffé dans la preſſe, ſi le Roy ne fut venu le ſecourir en diligence. Mais ayant piqué devant ſa troupe, il vint fondre luy ſeul, comme un éclair, ſur le battaillon des Ennemis, le fendit juſques au lieu où eſtoit ſon frere, qu'il délivra de leurs mains, & ſe faiſant jour par tout à force d'armes, il leur

1249. fit vivement ſentir par ſa valeur qu'il vivoit encore. Le bataillon des Templiers, le plus foible en nombre, à cauſe que la plus-part de leurs Chevaliers avoient eſté tuez aux combats precedens, fut taillé en pieces, non toutefois ſans une genereuſe reſiſtance. Celuy du Duc de Poitiers fut auſſi rompu, & luy-méme eſtoit fait déja priſonnier de guerre, lors qu'il fut repris par les Bouchers & les Vivandiers de l'Armée Chrétienne avec autant de courage que de zele. Celuy de Joſſerand de Bourgogne, qui eſtoit le plus foible de tous fut encore mal-mené par les Ennemis, & cét ancien Capitaine ayant fait au-delà de ſon âge & de ſes forces, mourut du depuis de ſes bleſſeures. Les trois autres bataillons non ſeulement repouſſerent avec avantage les Ennemis qui les attaquerent, mais encore aprés les avoir mal-menez bien loin toûjours battans, ils retournerent au ſecours des plus preſſez, tellement que le champ de bataille demeura à la fin au Roy, aprés une horrible & ſanglante déroute des Infidelles.

Le Roy qui eſtoit devot & religieux, reconnoiſſant la faveur particuliere de l'ayde, & de l'aſſiſtance Divine, convoqua les plus grands Seigneurs de ſon armée, pour les exhorter à rendre graces à Dieu de ces ſignalées victoires. Mais la pluſpart en attribuant la gloire à leur vertu propre, & ne s'attendant plus qu'à joüir de la douceur des delices dans le repos qu'ils ſe promettoient devoir eſtre de plus longue durée qu'il ne fut pas, attirerent par leur inſolence l'ire de Dieu, qui les livra enfin avec le Roy entre les mains de leurs ennemis, en punition de tant de vices. Car comme il punit ſouvent les peuples pour les pechez des Rois, de méme à ce coup il affligea ce ſaint Roy, pour les débordemens de ſon armée, qui devint tout à fait vicieuſe, aprés avoir eſté pleinement victorieuſe; ſi ce n'eſt que nous voulions dire,

qu'ayant deſſein de couronner bien-toſt la gene- 1249.
roſité de ſon courage, & toutes ſes autres Roya-
les vertus dans le Ciel, il voulut luy donner de
l'exercice en cette vie par la ſouffrance des afflic-
tions, & l'épurer comme l'or à la fournaiſe, afin
de le rendre plus éclatant, & plus beau; puis
qu'il eſt certain, Que la vraye generoſité ne con-,,
ſiſte pas ſeulement à faire de grandes choſes, ny à,,
entreprendre de hauts deſſeins, mais auſſi à endu-,,
rer de rudes revers, & de terribles contradictions,,
comme fit ce genereux Monarque. Je finis cette,,
Journée, par deux actions memorables de deux
grands hommes; l'un fut le Seigneur de Châtil-
lon, dont nous avons déja honorablement par-
lé; lequel voyant les Sarraſins faire une irruption
furieuſe dans la ville de Cazel, & la garniſon avec
les habitans prendre la fuite, luy-ſeul l'épée à la
main, arreſta tout court les ennemis dans une
ruë, & en tua grand nombre, ſans vouloir ja-
mais entendre parler de ſe rendre, ſur l'eſperance
qu'il avoit de quelque ſecours; mais enfin eſtant
tout couvert de traits avec ſon cheval, il fut con-
traint de donner la vie aux bleſſures, & l'ame à
Dieu, pour la gloire duquel il combattoit.

L'autre fut le ſieur de Sergines, lequel ſe jet-
tant au plus fort de la mélée, où il voyoit le Roy
combattre, tout malade qu'il eſtoit, & ſur le
point d'eſtre envelopé des ennemis, reſolut de ſe
perdre, ou de luy ſauver la vie, & la liberté; à
cét effet il ſe met au devant de luy, afin de re-
cevoir tous les coups que les ennemis luy por-
toient. Ce fut choſe eſtrange, de voir un aſſez long
eſpace de temps, ce brave Seigneur, parer ſi
bien aux coups, & luy-méme en porter de ſi fu-
rieux, qu'il empeſcha luy ſeul le Roy d'eſtre tué,
ny arreſté priſonnier, ny méme notablement bleſſé;
de ſorte que l'ayant tiré du peril, & conduit
dans la ville de Cazel, preſque agonizant, il le mit

1249. entre les mains d'une bonne Dame de Paris, qui eût l'honneur de le ſervir, & de le traiter juſqu'au moment qu'il rendit l'ame.

XII. BATAILLE.

JOURNE'E DE THUNES,

Où les AFRICAINS *furent vaincus par les* FRANÇOIS.

AVANT que de vous mettre devant les yeux l'Image de cette heureuſe Journée, qu'il vous ſouvienne que le deſſein de ſaint Louis, Autheur de l'entrepriſe de Thunes, à la perſuaſion de Charles Roy de Sicile ſon frere, étoit de conduire ſon armée contre le Sultan de Babilone, aprés qu'il auroit converty le Roy de Thunes à la Religion Chrêtienne, ou conquis ſon Royaume, s'il mépriſoit la vraye Religion. Mais aprés le trépas de ce ſaint Roy, l'armée Françoiſe ſe trouva accablée d'une deſolation ſi extréme, qu'elle en étoit comme au deſeſpoir, à cauſe de la perte de ſon bon Roy, & de ſon genereux Capitaine, & que Philippe le Hardy ſon ſucceſſeur étoit encore fort jeune, & de peu d'experience; & bien qu'il eût été capable de commander, ſon infirmité ne luy permetoit pas d'en faire l'office & la fonction en cette occaſion trés-importante. Joint que l'armée étoit attaquée de pluſieurs maladies contagieuſes, de maniere que la deſolation étoit generale, & s'étendoit également à ſon chef, & à ſes membres.

Mais comme Dieu ne permet jamais que les ſiens ſoient affligez au deſſus de la portée de leurs forces, ſa Providence ordonna qu'à la même heure que

1270. Saint Louis mourut, Charles Roy de Sicile aborda au Camp des François devant Thunes, avec une belle flotte chargée de gens de guerre & de proviſions pour les ſecourir & pour les conſoler en cette affliction publique. D'abord il ſe trouva bien étonné, lors qu'étant ſur le point de moüiller l'ancre, les trompettes de l'armée Françoiſe ne répondoient pas au ſon des ſiennes, & plus encore, de ce que perſonne ne venoit au devant de luy, pour luy faire accueil, ne pouvant s'imaginer la raiſon de cette incivilité, & de ce ſilence; toutefois en ayant appris la cauſe, il prit part au dueil commun, avec d'autant plus de regret, que ſa perte étoit plus ſenſible. Mais aprés avoir bien conſideré qu'il luy falloit eſſuyer ſes larmes, afin d'arrêter celles de cette troupe deſolée, il n'eut pas plûtôt fait ſa priere à genoux auprés du corps du défunt, qu'il commença de mettre la main à l'œuvre; & de peur d'infecter les uns de la maladie mortelle des autres, & neanmoins pour être en état de les ſecourir au beſoin, il ſe campa à une lieuë des François, & à deux des ennemis, qui venoient ſouvent leur donner l'alarme, pour les attirer au combat, & les ſurprendre en leurs embuſcades, comme ils ſurprirent un jour Hugues de Beauſon, avec pluſieurs autres braves Cavaliers, leſquels voulans les pouſſer à toute bride, furent accablez de la multitude, & mis en deroute.

Or la perte de ce petit nombre irrita tellement l'armée Chrêtienne, qu'il ne fut pas poſſible de la retenir davantage, ny de l'empêcher de ſortir Enſeignes déployées, pour aller fondre ſur le Camp des Ennemis, ou les attirer à une bataille. Mais à ce coup, elle fut contrainte de retourner ſur ſes pas, par une occaſion merveilleuſe. Car tout le païs étant fort ſablonneux, les ennemis prirent ſujet de ſe ſervir d'un vent violent qui ſe leva, & com-

mencerent à vanner force ſablon, avec de certains 1270.
inſtrumens qui leur ſont propres, & par ce moyen rendirent l'air ſi épais & ſi orageux, que les tourbillons couvroient la lumiere du Soleil, avec une incommodité inſuportable de la veuë, de la reſpiration, & de l'oüye des nôtres, leur empliſſant de ſablon les yeux, la bouche, & les oreilles.

Quelques jours aprés le ſuccez de cette ruſe, les Sarraſins deſireux de rendre le change aux François, vinrent ſe preſenter devant leur Camp en bel ordre, avec des forces innombrables, & ſe mirent à les harceler à coups de trait, ſelon leur coûtume : les François ſortirent auſſi-tôt à l'eſcarmouche, & le Roy de Sicile à cette alarme, menant auſſi ſon armée contre l'ennemy, s'aviſa de les ſurprendre par la même ruſe dont ils ſe ſervoient ordinairement contre les nôtres. Car il commanda à ſon premier bataillon, qu'en même temps qu'il auroit joint l'ennemy, il reculât, puis fit contenance de tourner le dos, afin de l'attirer à le pourſuivre en deſordre, ce qui réüſſit avec tant de bonheur, que les Sarraſins ſe figurans de l'effroy en cette armée nouvelle, compoſée la plûpart d'Italiens, qu'ils ſçavoient fort bien être beaucoup inferieurs en courage aux François, rompirent leur rangs & leurs ordres, pour courir aprés les fuyards : mais ceux-cy voyans les ennemis débandez, tournerent tête, & les chargerent d'une telle ardeur avec le reſte de l'armée, & Philippes les chargeant auſſi par les flancs avec ſa Cavalerie, ils les mirent tous en deroute, & donnerent la chaſſe à ceux qui venoient un peu auparavant de les pourſuivre. Le carnage des ennemis ne parut pas grand au champ de bataille, n'y en étant demeuré qu'environ trois mille, mais leur grande perte fut de ceux qui tomberent, & s'enſevelirent dans les foſſes qu'ils avoient préparées pour ſurprendre les François : l'épouvante & la précipitation leur en ayant fait per-

1270. dre les marques : puis de ceux qui voulans ſe garder de ce peril, tomboient dans un plus grand, & ſe précipitoient à corps perdu dans la Mer, où ils furent tous engloutis des flots, ou aſſommez ſur le rivage par l'armée Chrêtienne.

Or cette défaite quoy que trés-funeſte aux Barbares, ne les avoit pas ſi fort affoiblis, que les nôtres euſſent moyen de s'en promettre la priſe de Thunes, ny la conquéte du Royaume. Car leurs forces étoient encore trés-grandes, & leur Camp ſi avantageuſement retranché, qu'il n'y avoit point d'apparence de le forcer; qu'aprés une ſeconde victoire. Il y avoit deux petites lieuës de leur Camp au nôtre, à dos ils avoient un bras de Mer, ou un Lac marécageux, qui aboutiſſoit à la Mer, & aux murs de la Ville de Thunes, d'où ils faiſoient porter à leur Camp les proviſions de bouche, & les munitions de guerre ſur des galeres. Du côté des François il étoit trés-bien fortifié de bons rampars, & de profonds retranchemens; de maniere qu'ils pouvoient vivre en aſſurance, recouvrer abondamment toute ſorte de commoditez qui manquoient aux nôtres.

Le Roy ayant aſſemblé le Conſeil de guerre, pour déliberer ſur l'état preſent des affaires, il fut reſolu qu'il falloit attaquer la Ville de Thunes, ou contraindre les ennemis à une bataille generale; & pour cét effet, qu'il étoit beſoin de leur ôter l'avantage des allées & des venuës du Camp à la Ville, & de la Ville au Camp, par l'élevation d'un fort de bois qu'il falloit bâtir dans les marais du Lac même, & pour la defenſe du fort, l'environner de quelques galeres bien pourveuës de gens armez, qui empécheroient en même temps aux ennemis le paſſage & le commerce avec la Ville.

Ce fut une choſe merveilleuſe, de voir avec quelle diligence les galeres furent bâties, & portées par pieces dans le Lac, dont les ennemis demeurerent

ſi étonnez, & peu aprés tellement incommodez, que 1270
la facilité d'avoir des vivres, leur en ayant fait negliger la proviſion, ils commencerent bien-tôt à manquer des choſes mêmes les plus neceſſaires. Leurs galeres firent quelque effort pour ſe faire jour, & avoir le paſſage libre : mais ayant été valeureuſement combattuës par celles des Chrêtiens, elles furent toutes priſes ou coulées à fonds. En cette extrémité le Roy de Thunes ſortit de ſon Camp, qu'il avoit tenu juſqu'alors pour inprenable & conclud enfin à la bataille, ſe confiant en la multitude de ſes troupes, & au ſecours des Rois Sarraſins ſes alliez, leſquels dans l'apprehenſion du peril commun voulurent tous combattre pour ſa défenſe ; comme pour la défenſe de leurs Etats, & pour le ſalut de leur Partie.

Aprés avoir donc reçû de grands renforts de toutes parts, il ſe preſenta aux François en belle ordonnance, & couvrit du nombre de ſes bataillons les vallées, & les montagnes prochaines, qui retentiſſoient du bruit des tambours, & des clameurs de ſon armée, à deſſein de jetter l'effroy au cœur des Chrêtiens par ces cris funeſtes, & ces objets effroyables. Mais tant s'en faut, qu'ils fuſſent effrayez de ce tintamarre horrible, qu'au contraire la multitude prodigieuſe des Ennemis leur ſembloit un plus grand treſor de dépoüilles, & le bruit épouvantable de leurs inſtrumens leur étoit comme un chant de joye & d'allegreſſe, puis qu'il les invitoit à la bataille, ou plûtôt à la victoire, n'ayant en tête que ceux qu'ils avoient toûjours vû fuyr devant eux en toutes rencontres.

Les Rois de France, de Sicile, & de Navarre, avec les autres Princes & Capitaines Chrêtiens, voyans l'occaſion tant deſirée d'en venir aux mains avec l'Ennemy, rangerent promptement leur Armée en pluſieurs bataillons, tant pour tenir plus d'eſpace, & n'être point envelopez de la multi-

1270. tude, qu'afin qu'une genereuſe émulation de tant de peuples, de Soldats, & de Capitaines differens, fût à toute l'Armée un puiſſant aiguillon de gloire. L'Oriflame marchoit la premiere, & le bataillon qui devoit faire la premiere attaque, étoit compoſé d'Archers. Le Duc d'Alençon frere du Roy avec ſa Compagnie, & celle des Hoſpitaliers fut laiſſé à la garde du Camp, de peur qu'une partie des Ennemis n'y vint fondre pour le ſaccager, & pour égorger les malades, qui n'étoient pas en petit nombre.

L'appareil de la bataille étoit terrible de part & d'autre, mais il fut ſans effet du côté des Ennemis. Car ils n'eurent pas même l'aſſurance d'attendre le choc de la Cavalerie Françoiſe, lors qu'ils la virent furieuſement fondre ſur eux la lance en arrêt, de ſorte que perdans courage, ceux du premier rang voulurent faire bouclier de ceux du ſecond, & ceux du ſecond de ceux du troiſiéme, qui fut cauſe qu'il y eut d'abord un ſi grand deſordre en leur armée, que la confuſion étant ajoûtée à ce deſordre, l'épouvante à la confuſion, & la fuite à l'épouvante, ils ne quitterent pas ſeulement le champ de bataille, mais encore abandonnerent leur Camp & toutes leurs richeſſes, qui furent la proye des Vainqueurs.

Le Roy ne pouvant ſe perſuader que la lâcheté des Ennemis fut ſi grande, & apprehendant que ce fut une ruſe pour amuſer les Chrêtiens au pillage du Camp à deſſein de tourner ſur eux, & de les ſurprendre deſarmez, ou empêchez aprés leur butin, fit défendre à ſon de trompe à tous les Soldats de l'Armée Chrêtienne, de s'arrêter au pillage du Camp ennemy, avec ordre de pourſuivre vivement les Sarraſins, ſans retourner de la pourſuite, qu'ils ne fuſſent rappellez par un nouvel ordre & par le ſon de la retraite.

Les Chrêtiens executerent ce commandement

avec tant de fidelité, qu'ayant couvert toutes les cam- 1270.
pagnes prochaines des corps de ceux qu'ils égorgeoient comme des moutons, ils chaſſerent les autres juſqu'aux détroits des montagnes. Alors la retraite fut ſonnée, tant à cauſe des lieux coupez & inacceſſibles, que pour le peu d'avantage & le grand peril qu'il y avoit à paſſer plus outre, dix hommes armez en pouvant defendre les avenuës, & en repouſſer dix mille.

Les Chrêtiens revenus de la chaſſe au Camp ennemy, paſſerent au fil de l'épée tous les Infidelles qu'ils y trouverent. En ſuite le Roy leur abandonna toutes les dépoüilles, qui furent partagées par les Capitaines, & accommoderent grandement l'Armée, s'y étant trouvé bonne proviſion de vivres, de vêtemens, d'armes, d'or, d'argent, & d'autres commoditez & richeſſes, comme autant de preuves de la vanité des Ennemis, plûtôt que de la grandeur de leur courage.

Le Roy de Thunes, qui n'avoit oſé paroître en cette journée, voyant ſon Armée défaite, ſes forces abbatuës, ſes voiſins offenſez de ſa lâcheté, ſes ſujets effrayez, & tout ſon Etat en proye, ne penſoit plus qu'à éloigner de ſes terres, à force d'or, d'argent, & de ſoûmiſſions, ceux qu'il n'en avoit pû exterminer par le fer & par la force. Et pour cét effet il députa des Ambaſſadeurs au Roy Trés-Chrêtien pour luy demander la paix, à quelques conditions raiſonnables. Le Roy ayant là-deſſus tenu conſeil, les uns furent d'avis de ne point prêter l'oreille d'aucun accord, mais d'attaquer ſans relâche la Ville de Thunes, qui ne pouvoit faire longue reſiſtance, & aprés en avoir maſſacré les habitans, la repeupler de Chrêtiens, pour établir un nouvel Empire. Les Rois de Sicile & de Navarre jugerent au contraire, qu'il étoit plus à propos de prendre une groſſe ſomme d'or pour les frais du voyage, que de continuer la guerre.

1270. L'avis des premiers sembloit le plus honorable, puisque le voyage avoit été entrepris pour la guerre, & non pour la paix, neanmoins l'autre l'emporta, parce qu'il étoit plus de saison, & plus convenable à l'état present des affaires. Car on jugea, que de prendre la Ville par composition, ce n'étoit que gagner des murailles trés-difficiles à garder, & que de la vouloir emporter par force, c'étoit mettre au hazard la vie d'un grand nombre de vaillans hommes. Qu'on ne pourroit pas même la garder, sans affoiblir d'autant l'Armée Chrêtienne, déja beaucoup affoiblie par les combats précédens, & par les maladies contagieuses, de sorte que ce qui resteroit, seroit incapable de donner aucun secours à tous les autres Chrêtiens de Syrie. Joint que la garnison qui seroit mise dans Thunes, étant éloignée de tout secours, demeureroit toûjours exposée à la fureur des Barbares. A cela on ajoûtoit que la contagion étoit aussi échauffée dans l'Armée Chrêtienne, que dans celle de Ennemis, & que ne restant plus d'esperance de salut, ny pour les vainqueurs, ny pour les vaincus, il valoit beaucoup mieux se retirer avec de la gloire & de l'or, que de perir de maladie & de misere.

Ces conditions de paix ayant été proposées aux Ennemis; on fit avec eux une tréve de dix ans, & le Roy de Thunes donna une grosse somme d'or au Roy de France pour les frais de son voyage, & de la guerre. Mais afin que cette paix fût encore utile & avantageuse à toute la Chrêtienté, il fut aussi accordé que le Roy de Thunes ne leveroit aucun impôt ny aucun subside sur les Marchands Chrêtiens qui viendroient trafiquer en ses Ports, au lieu qu'il avoit coûtume de prendre auparavant sur eux la dixme de toutes leurs marchandises; de plus, qu'il mettroit en liberté tous les Chrêtiens qu'il tenoit captifs en toute l'étenduë de son Royaume;

& pour ſe rendre tributaire du Roy de Sicile, 1270.
qu'il luy payeroit par an la ſomme de quatre cent mille écus.

Telle fut l'iſſuë de cette guerre, plus glorieuſe au commencement qu'à la fin, & plus heureuſe à la fin qu'au commencement. En quoy je m'étonne de quelques eſprits libertins, qui ont oſé cenſurer le zele & les deux voyages que ſaint Louis a faits pour l'avancement de la Religion & de la Foy : diſans pour raiſon que le ſuccez malheureux de ces deux voyages fait voir comme l'une & l'autre de ſes entrepriſes furent préjudiciables à la France, ſa Nobleſſe y ayant été défaite, ſes finances épuiſées, & luy-même fait priſonnier avec ſes freres & les principaux Seigneurs du Royaume.

A quoy je répons, que ce n'eſt pas ordinairement le propre d'un homme ſage, de vouloir juger des deſſeins par les évenemens, parce qu'étans en la main de Dieu, & dépendans de ſa Providence, il ſuffit, pour en meriter de la gloire, que l'intention ſoit juſte, la conduite prudente, & l'execution courageuſe, comme elle a été en ſaint Louis, lequel n'ayant fait que ſuivre les traces, & imiter les exemples religieux des Rois Philippe II. Louis VII. & Philippe Auguſte ſes prédeceſſeurs, & même de pluſieurs Rois d'Angleterre & Empereurs d'Allemagne, ſi le zele de ces ſaints pelerinages devoit être blamé en luy, il faudroit par la même raiſon les condamner en tous ces genereux Monarques.

D'ailleurs, quand il ſeroit queſtion de juger d'une entrepriſe par l'evenement, il eſt certain que ſes deux voyages furent trés-utiles à la Chrétienté, & trés-glorieux aux François. Car au premier il défit les Sarraſins en deux batailles rangées, & en mille autres rencontres ou eſcarmouches, il fortifia quatre bonnes places dans la Syrie malgré

1270. eux, & les laiſſa bien pourveuës de toutes choſes pour la défenſe des Chrêtiens ; il contraignit les Emmirs d'Egypte, de délivrer une infinité de pauvres captifs, dont la plûpart eût renié la Foy, afin de racheter la liberté de leurs corps par la perte de leurs ames : il retira encore d'eux les têtes des Chrêtiens, que ces Barbares avoient rangées tout le long des murs du grand Caire, comme autant de trophées de leur valeur, & de monumens de leurs victoires ; & ne faut point alleguer icy, qu'il épuiſa ſes finances en ce voyage, puis que ſon hiſtoire rapporte qu'il n'avoit pas touché encore à ſon treſor, lors qu'il paya la moitié de la rançon de ſes freres ; que s'il fut fait priſonnier, ce ne fut pas un effort de la generoſité des Ennemis, mais un effet de la calamité publique, qui fut ſi grande, que la plûpart des ſiens étoient morts, ou atteints de maladies mortelles, tellement que les Sarraſins n'en tirerent qu'un avantage ignominieux ; puis qu'ils ne laiſſerent pas de redouter autant que jamais, la valeur des armes Françoiſes.

Quant à l'autre voyage, il fut encore trés-glorieux aux François, pour avoir vaincu les Afriquains, qui avoient fait trembler autrefois l'Italie, la Grece, & l'Eſpagne, & combatu longtemps contre les Romains pour la gloire de l'Empire ; étant hors de doute, que ſi le Roy n'eût été prévenu de la mort, il eût ſubjugué le Royaume de Thunes, & de Carthage, ou contraint toute la Nation d'embraſſer la Foy Chrétienne ; neanmoins il fut auſſi trés-utile à toute la Chrêtienté, d'autant que, comme nous venons de dire, le commerce fut ouvert aux Marchands Chrêtiens par tous les Ports du Royaume, ſans payer, ny ſubſide, ny impôt comme auparavant : tous les priſonniers Chrêtiens furent mis en liberté, & le Roy de Thunes rembourſa les

frais de la guerre à Philippe fils & ſucceſſeur de 1270.
ſaint Louis, achetant la paix à des conditions auſſi honteuſes pour luy, qu'elles étoient honorables & avantageuſes pour la France.

XIII. BATAILLE.

JOURNÉE DE FURNES,

Où PHILIPPE LE BEL *défit le* COMTE DE FLANDRE.

1296. LORS que la Prudeuce ſurprend la ruſe, & que la force domte la malice, la juſtice irritée ſemble avoir quelque ſorte de ſatisfaction, de la peine des criminels, & les cœurs aigris demeurer contens dans la vengeance des injures. Nous en avons vû un exemple memorable à la journée de Bovines, où l'Empereur, le Roy d'Angleterre, & le Comte de Flandre liguez enſemble furent défaits par Philippe Auguſte. Voicy encore une image de cette défaite où les trois ſucceſſeurs des mêmes Princes ayant fait la même ligue contre la France, furent dereſchef défaits par Philippe le Bel, l'Empereur par le mépris que le Roy fit de ſes demandes, le Roy d'Angleterre par la Prudence dont il éluda ſes entrepriſes, & le Comte de Flandre par la force dont il ſe ſervit pour domter ſes rebellions.

L'origine de la guerre vint de l'Anglois, lequel aprés une croiſade publiée par tous les Etats Chrêtiens de l'Europe, pour le ſecours de la Chrêtienté du Levant, prit un ſpecieux pretexte d'armer, & dreſſa une fort belle flotte bien équippée & bien pourveuë d'armes, de vivres, & de gens de guerre. Cependant on eut nouvelle que la Ville d'Acre en Syrie avoit été renduë aux

ennemis de la Foy, & que les aſſiegez s'étoient 1296.
retirez en Chypre. Or ce qui rendit l'armement de l'Anglois ſuſpect à la France, furent non ſeulement les courſes qu'il fit, & les brigandages qu'il exerça ſur la côte de Normandie ; mais encore de ce qu'il entreprit ſur quelques bonnes Villes, & faillit même à ſurprendre la Roçhelle.

Philippe ne voulant point commencer par la force, fit faire d'exactes informations de toutes ces violentes entrepriſes, juſqu'à marquer les noms de quelques Seigneurs violentez en leurs maiſons par les Anglois, & en envoya faire plainte à Edoüard, lequel aprés avoir deſavoüé ces pirates, & proteſté qu'en cela rien ne s'étoit fait de ſon conſentement, ne tint compte d'en faire juſtice, ny même aucune recherche.

Or ce qui découvrit encore la malice de l'Anglois, & fit croire qu'il ſe préparoit à une guerre inévitable ou déja projettée, fut ſon alliance avec Adolphe de Naſſau Empereur d'Allemagne, auquel il envoya cent mille frans pour être fortifié de ſes armes contre la France ; puis le mariage d'Eleonor l'aînée de ſes filles avec le Comte de Bar, de Margueritte la ſeconde avec le Duc de Brabant, & de Jeanne la troiſiéme avec le Comte de Gloceſtre. Il avoit encore attiré à ſon party Amedée Comte de Savoye, & tant fait par ſes ſollicitations & ſes artifices, que le Comte de Flandre, dont il eſperoit le plus grand appuy, avoit accordé le mariage de ſa fille avec Edoüard Prince de Galles & ſucceſſeur de ſa Couronne.

Mais nonobſtant toutes ces belles & illuſtres alliances, ſes deſſeins ne réüſſirent pas. Car il fut trompé par l'Empereur, lequel au lieu d'employer l'argent d'Angleterre, à lever des troupes contre la France, acheta le Marquiſat de Miſnie, de Frederic qui voulut, pour quelque déplaiſir domeſtique, priver ſon fils de la ſucceſſion par cette vente,

1296. & quelque reſiſtance que le vray heritier y ſçût faire, il fallut ceder à la force.

Toutefois pour s'acquitter en quelque maniere de ſa promeſſe auprés de l'Anglois, Adolphe envoya declarer la guerre à Philippe, avec les cauſes de la même declaration, dont la principale étoit l'uſurpation de la Provence, & particulierement de la Ville d'Arles, qu'il prétendoit être des appartenances de l'Empire. Mais le Roy fit ſi peu d'état de ſes prétentions & de ſes menaces, qu'il donna aux Ambaſſadeurs des lettres cloſes, où pour toute réponſe il n'y avoit que ces trois mots, C'*en eſt trop Allemant !* Et bien que ce fut un trait de mépris inſuportable, neanmoins Adolphe le diſſimula, & ne fit rien ny pour l'interêt de ſon honneur ny à l'avantage de l'Anglois contre la France.

D'ailleurs Philippe voyant que l'Anglois ſe fortifioit de tous côtez, uſa d'une ſinguliere Prudence, pour arrêter le cours de ſes deſſeins. Premierement il renouvella l'ancienne alliance avec l'Ecoſſe, par le mariage de la fille aînée du Comte de Valois ſa niéce, avec Edoüard fils du Roy d'Eſcoſſe, puis du côté de la Guyenne, il fit ſoûlever contre l'Anglois les Communautez de ſaint Sebaſtien, de Fontarabie, & autres de la frontiere d'Eſpagne.

Enſuite pour oppoſer un puiſſant ennemy à l'Empereur, il ſollicita le Duc d'Aûtriche à prendre ſon party, moyennant une groſſe penſion; à quoy le Duc s'obligea avec d'autant plus d'inclination, qu'il étoit mortel ennemy de l'Empereur, contre lequel il marcha bien-tôt à main armée, le défit & tua en bataille. Il gagna encore le Dauphin de Viennois avec ſon fils, & Jacques de Châtillon Seigneur de Condé, qui arrêterent les Comtes de Bar & de Savoye. Pour le Brabançon, il mourut au grand regret de l'Anglois qui ſe trouva

fort affoibly par la perte d'un allié tres-puiſſant; 1296.
& proche voiſin de la France.

Quant au Comte de Flandre qui reſtoit, le Roy uſa de cet artifice pour rompre ſon alliance avec l'Angleterre. Il luy fit entendre par quelques perſonnes interpoſées, que s'il marioit ſa fille filleule du Roy, ſans luy en rien communiquer, ſa Majeſté auroit ſujet de s'en tenir offencée, & qu'il ſeroit bien plus à propos de la faire paſſer à Paris, la conduiſant en Angleterre, afin qu'elle prit congé de ſa Majeſté. A quoy le Comte obeït, & dans Paris preſenta ſa fille au Roy, ſuppliant treshumblement ſa Majeſté d'avoir ce mariage pour agreable. Le Roy fort aiſe d'avoir le pere & la fille en ſon pouvoir, remontra au Comte, qu'étant ſon vaſſal il ne devoit point contracter une alliance ſi étroite avec l'ennemy de ſa Couronne; ſans ſon exprés conſentement, & aprés pluſieurs reproches, menaça de le traiter comme Criminel d'Eſtat & de leſe-Majeſté.

Le Comte aprés luy avoir fait ſes excuſes le mieux qu'il luy fut poſſible, obtint enfin ſon congé avec grande peine, & de grands ſermens d'eſtre fidelle à ſa Majeſté, & méme de n'accomplir point la promeſſe de ce mariage avec l'Anglois. Mais pour étre plus aſſuré de ſa parole, le Roy voulut retenir la fille qui deceda de langueur & de triſteſſe, deux ans aprés quelle fut arrivée en Cour, dont le Comte & les Flamans conçûrent une haine immortelle contre la France.

Or le méme Comte croyant que par le trépas de la fille, il étoit libre du ſerment qu'il avoit fait au Roy, ſe ligua ouvertement contre luy avec le Roy d'Angleterre & avec le Comte de Bar ſon Gendre; & pour rendre ſa felonie plus grieve par une autre encore plus grande, il fit une Aſſemblée de ſes parens & de ſes amis en la ville de Grammont, de l'avis deſquels il envoya défier

1296. le Roy, ſans aucun reſpect de la Majeſté ſouveraine. Il fut auſſi reſolu à ce complot que le Flamand fortifié du ſecours d'Angleterre & d'Allemagne ſe jetteroit ſur la France, & qu'en méme temps le Comte de Bar entreroit hoſtilement en Champagne, ſur laquelle il avoit quelque pretention, afin d'occuper le Roy de deux côtés, & de le contraindre à diviſer ſes forces.

Le Roy avant que de prendre les armes, deputa en Flandre l'Archeveſque de Rheims & l'Eveſque de Senlis, pour ramener le Comte au devoir, ou l'excommunier comme rebelle. Mais la violence de la paſſion ne luy permettant pas d'apprehender ny les menaces du Roy, ny les cenſures de l'Egliſe, il fut excommunié par l'Archeveſque & toute la Flandre miſe en interdit, dont il ſe porta pour appellant au Saint Siege. L'obſtination d'un vaſſal eſtant inſuportable à un ſi puiſſant Monarque, Philippe reſolut de la domter par un juſte châtiment qui tiendroit lieu de punition exemplaire. Pour cét effet il aſſemble de grandes forces de toutes les provinces de ſon Royaume, rappelle le Comte d'Artois qui étoit en Guyenne, entre à main armée en Flandre pour prevenir ſes ennemis, envoye au Barrois Gautier de Crecy Seigneur de Châtillon ſur Marne avec une autre armée, afin d'obliger le Comte de Bar à ſortir de la Champagne, où il faiſoit d'étranges degats, pour aller defendre ſes terres, commande au Comte d'Artois qui étoit venu le joindre à grandes journées, de s'avancer dans la Flandre, & de couvrir le plat païs, pendant qu'il s'arréteroit au ſiege des villes qui luy refuſeroient leurs portes.

Le Flamand autant étonné de la diligence du Roy, qu'il étoit affligé de voir ſon païs couvert de tant de gens de guerre, prit reſolution de faire ruiner l'armée & de la conſumer peu à peu

devant les plus fortes places, y mettant de bon- 1296.
nes garniſons & des proviſions neceſſaires pour un long ſiege. Il mit Robert ſon fils aîné dans Lile, Guillaume ſon puiſné dans Doüay, Jean le dernier à Courtray, & luy-méme s'enferma dans Bruges. Le Roy ſe preſenta devant Lile, mais il trouvaque Robbert étoit diſpoſé à ſe bien defendre.

En attendant la longueur du ſiege, le Comte de Flandre envoya toutes ſes forces contre la petite armée du Comte d'Artois, laquelle il eſperoit ſurprendre & tailler en pieces; neanmoins le Comte qui avoit des coureurs par tout, ayant reconnu ſon deſſein, luy alla courageuſement à la rencontre auprés de Furnes, qui eſt une ville ſituée en la partie occidentale de la Flandre, prés d'une foreſt d'accez difficile. principalement en hiver: elle eſtoit auſſi autrefois ſur le bord de la mer, bien qu'elle en ſoit à preſent éloignée par le retour de cét élement, qui luy a laiſſé un grand marais contribuant fort à ſa ſureté & à ſa commodité, & luy donnant communication d'une part avec la ville de Nieuport, & de l'autre avec celle de Dunkerque. C'eſt-là où les armées ſe trouverent rangées en bataille, & où le choc fut ſi terrible & la mélée ſi furieuſe de part & d'autre, que les ennemis ayant laiſſé prendre l'avantage du vent & du Soleil aux François, aprés une longue reſiſtance, à la fin y furent rompus, & y perdirent ſeize mille hommes, outre bon nombre de priſonniers. parmy leſquels furent les Comtes de Juliers & de Beaumont qui tenoient le party de celuy de Flandre.

Jamais la Nobleſſe que le Comte d'Artois avoit amenée de Guyenne, ne fit mieux, ny ne donna de plus grandes preuves de ſon courage. Les Flamans ſe ſentirent ſi affoiblis par cette premiere ſaignée, qu'ils commancerent à deſeſperer de leurs affaires; Edoüard méme arrivé

1296. depuis peu à Bruges, abandonna cette ville avec le Comte pour s'enfuyr à Gand, & parurent tous deux ſi étonnez aprés leur fuite, qu'ils ne penſerent plus qu'aux moyens d'avoir la paix ou la tréve avec la France. Leur étonnement jetta l'effroy par toute la Flandre. La ville de Lile ſe rendit au Roy, encore qu'elle eût dequoy ſe defendre & ſoutenir un long ſiege; celle de Bruges luy ouvrit les portes & le receut dedans peu de jours aprés: en ſuite Caſſel, Bergues, ſaint Vinoch, Courtray, & tout le païs-bas de la Province luy rendit obeïſſance.

Toutefois à la priere de Charles Roy de Sicile, & d'Amedée Comte de Savoye, la Tréve fut accordée pour deux ans au Comte de Flandre, à la charge que le Roy retiendroit cependant tout ce qu'il avoit conquis par les armes. Mais la tréve ne fut pas plutôt expirée, que le Roy envoya en Flandre le Comte de Valois pour remettre tout le reſte du païs ſous ſa domination, & le commandement du Roy fut executé ſans reſiſtance, aprés la défaite de Robert de Béthune Comte de Nevers fils aîné du Flamand, qui avoit eu la hardieſſe de ſe preſenter pour le combattre avec quelques troupes peu aguerries & aſſemblées à la hâte, ſans ordre ny diſcipline militaire.

Or comme c'eſt l'ordinaire des amitiez du monde, de s'accommoder au temps, de ſuivre le vent de la faveur & le cours de la fortune, il arriva que depuis la journée de Furnes le Comte de Flandres fut abandonné de ſes Alliez, & meſme de ſes vaſſaux. L'Empereur Adolphe l'ayant trompé, fut ſi occupé à éteindre le flambeau de la guerre civile que le Duc d'Autriche avoit porté en tous ſes Etats, qu'il y fut défait, & luy-méme tué en bataille. Le Roy Edoüard quitta ſon alliance; ſous ombre que les Gantois avoient maſſacré la garniſon Angloiſe, dont ils ne pouvoient ſuppor-

ter les insolences. Le jeune Duc de Brabant, les 1296.
Comtes de Bar, de Juliers, de Holande, de Namur, & autres ses confederez, craignans d'estre visitez à leur tour par les François, se mirent en devoir de faire leur paix avec Philippe. Les sujets mémes du Flamand luy imputerent tous les maux qu'ils enduroient; parce qu'il estoit malheureux; de sorte que le Comte de Valois s'étant approché de Gand, où il s'étoit retiré avec deux de ses enfans il aima mieux commettre sa vie, sa fortune, & celle de ses enfans à ses Ennemis, que de la confier à ses sujets. Car les Gantois avoient déja envoyé une Ambassade secrette vers le Comte de Valois, afin de traiter avec luy des conditions sous lesquelles ils desiroient vivre avec dépendance de la domination Françoise immediatement, dont la premiere devoit estre, de livrer leur Seigneur & ses deux enfans aux François.

Le Comte de Valois, qui ne souhaittoit rien au monde avec tant de passion, que d'emporter la gloire d'avoir vaincu une Nation indomptable, promit aux Gantois & à leur Comte plus qu'il ne pouvoit tenir, & fit tant par ses belles & artificieuses paroles, qu'il persuada au Comte méme, d'aller trouver le Roy à Paris avec ses enfans, & cinquante des plus notables Seigneurs de Flandre, pour implorer sa misericorde, offrant de l'assister de tout son pouvoir, à obtenir sa grace & son rétablissement en ses terres.

Quelques-uns blâment le Flamand, d'avoir esté credule & si simple, que de s'estre allé jetter luy-méme entre les mains de ses Ennemis, sans prendre aucune asseurance du Comte de Valois, que de parole. Mais quoy! n'estoit-il pas plus à propos d'en user ainsi, que d'attendre qu'il fut livré par ses vassaux entre les mains des François? veu qu'en ce cas il avoit à craindre un honteux supplice de la justice du Roy, au lieu qu'allant volontaire-

1296. ment ſe ſoumettre à la bonté de ſa Majeſté, il ſe rendit plus digne de grace, & plus capable des effets de ſa clemence.

Le Roy extremement aiſe de l'heureuſe conqueſte de la Flandre, & plus encore de ce qu'il avoit en ſa puiſſance l'autheur de la felonie avec deux de ſes enfans, qui avoient ému & mis en armes une bonne partie de l'Europe contre la France, ne voulut neanmoins en faire autre punition, que de les ſeparer en divers endroits; envoyant le Comte à Compiegne, Robbert ſon aîné à Bourges, Guillaume ſon puîné en un Château de Normandie, & les cinquante Notables en divers lieux ſous bonne garde. Aprés quoy il alla prendre poſſeſſion de ſa nouvelle conqueſte, accompagné d'un grand nombre de Nobleſſe, & d'une puiſſante Armée, qui luy fit ouvrir les portes de toutes les Villes où il ſe preſenta, faire par tout à ſes diſcretions des reglemens Politiques, & recevoir les hommages de ſes vaſſaux en qualité de Comte de Flandre.

A ſon départ il y laiſſa pour Gouverneur le Comte de Valois, qui ſe retira neanmoins de ſon Gouvernement avec quelque ſorte de mécontentement du Roy, de ce que luy ayant conquis la Flandre, & engagé ſa parole au Comte, qu'il trouveroit grace auprés de ſa Majeſté par les treshumbles ſoumiſſions qu'il luy rendroit, il n'avoit trouvé que des reproches, & à la fin une priſon. Mais il demeura ſatisfait des raiſons d'Etat, & encore plus du conſentement que donna ſa Majeſté, pour luy faire épouſer la fille de Baudoüin II. Empereur de Grece; aprés lequel mariage il alla à Rome, partie pour gagner le Jubilé, partie pour traiter avec le Pape des moyens de recouvrer l'Empire de Conſtantinople, qu'il prétend luy appartenir du côté de ſon Epouſe. Le Pape luy fit un tres-honorable accüeil, l'établit méme ſou

Lieutenant General dans tout le temporel de l'Egliſe, & tant par ſa grande valeur, que par ſa bonne conduite extermina les Guelfes & les Gibelins de toutes les Villes de la Toſcane. 1296.

XIV. BATAILLE.

JOURNE'E DE PUEILLE,

Où les FLAMANS *furent vaincus par les* FRANÇOIS.

1303. VOICY encore une preuve du courage, & un coup d'Etat de la prudence du Roi Philippe contre la rebellion des Flamans, lesquels s'étans soûlevez contre sa Majesté sous le Comte de Namur, qu'ils avoient choisi pour Chef, défirent l'Armée Françoise, à la malheureuse journée de Courtray, non tant par la grandeur de leur courage, que par le malheur de l'absence du Roy, qui ne put conduire son Armée en personne, & ce qui fut cause que les Generaux ne s'accordans pas, l'un étant porté de haine, ou piqué de jalousie contre l'autre, ils perdirent malheureusement la bataille. Jamais nouvelle plus triste, ny plus funeste ne fut apportée en France, soit pour le general de l'Etat, soit pour les Maisons particulieres, les plus illustres, & les plus Nobles du Royaume, qui s'y trouverent extrémement intereſlées par la perte de quelque parent, de quelque allié, ou de quelque amy. Le deüil étoit accru par la honte que la France recevoit, de ce qu'une si puissante Armée avoit été défaite par une troupe de mutins de la lie du peuple, armée & enrichie des dépoüilles de ses Princes, & de sa Noblesse.

Voila ce qui perçoit si vivement le cœur des

François, ſur tout celuy du Roy, qui étoit doüé 1303.
d'une generoſité martiale, qu'au premier mandement de ſa Majeſté tout le monde ſe trouva prêt pour en aller prendre vengeance. Et c'eſt une merveille, qu'en fort peu de temps il aſſembla une Armée de dix mille chevaux, & de ſoixante mille hommes de pied avec laquelle il entra en Flandre, & alla mettre le Siége devant la Ville de Doüay. D'ailleurs le Comte de Namur Chef des Rebelles, s'étant grandement fortifié du concours de tout le païs de Flandre, qui s'étoit aſſemblé pour le ſecourir, luy vint au devant avec quatre-vingt mille hommes ſous les armes, ſi reſolus depuis la victoire de Courtray, qu'ils ſembloient deſormais être invincibles.

Le Roy apprenant leur reſolution, leva le Siége de Doüay, & retourna de ce pas en France, dont les Flamans devinrent tellement orgueilleux, comme s'ils euſſent remporté une ſeconde victoire ſur les François, dans la creance qu'ils s'étoient retirez de peur, & n'avoient pas eu le courage de les attendre; mais ce fut pour deux autres conſiderations, que le Roy ſe retira ſans combattre. L'une que ſon armée ſouffroit une extréme diſette de vivres pour les gens de guerre, & même de fourrage pour les chevaux, qui eſt une choſe trés-dangereuſe en un païs ennemy. L'autre que le Roy d'Angleterre fit entendre à la Reine ſa femme, qui étoit ſœur de Philippe, qu'en peu de jours le Roy ſon frere ſeroit pris & arrêté priſonnier par le Comte de Namur, d'autant que les principaux Chefs de ſon armée devoient le trahir, & le livrer entre ſes mains. L'Anglois uſoit de ce langage par artifice, afin que la Reine ajoûtant foy à ces paroles, en donnât avis à Philippes, comme elle fit, & par ce moyen le trompa, comme elle avoit été trompée elle-même. Car le Roy déferant à cét avis qui n'étoit; ny à mépriſer, ny trop

1303. à craindre, ramena ſon armée en France.

Le Comte de Namur qui vouloit profiter de l'ardeur, dans laquelle il voyoit les Flamans, les conduiſit au païs d'Artois, où il fit la guerre avec divers evenemens, & méme perdit en ce voyage douze mille hommes prés de ſaint-Omer, dans une rencontre de nos troupes, qui leur firent ſentir en cette défaite qu'ils n'avoient pas vaincu les François par leur vaillance. Le Comte ne laiſſa pas de mener ſon armée devant Tournay, où il receut encore une ſi rude camiſade, qu'il y perdit trois cent chevaux, & trois mille hommes, ſans vouloir neanmoins démordre du Siege.

Cependant le Roy ayant remis en campagne ſon armée, alla en perſonne ſecourir la ville, & combattre les ennemis. Mais le Comte de Savoye fit tant par ſes prieres, qu'il obtint de luy tréve pour un an, avec la liberté du Comte de Flandre, à la charge qu'il porteroit ſes ſujets à faire ſatisfaction au Roy, ou qu'à faute de l'obtenir d'eux à des conditions raiſonnables, il retourneroit en priſon. Le Comte apporta toute ſorte de devoir, d'induſtrie, & de diligence, pour faire donner contentement à ſa Majeſté, & mettre ſes ſujets en repos, mais voyant qu'il ne pouvoit vaincre leur obſtination, & qu'il eſtoit déja fort âgé, il s'écria. „Qu'il mourroit deſormais content, lors qu'il „plairoit à Dieu de l'appeller de ce monde, puis qu'il „avoit eu des preuves ſi ſignalées de la vertu de „ſes enfans, & de la fidelité de ſes ſujets, reſo„lus à défendre les privileges, & les libertez de „leur païs.

Aprés ces paroles, par leſquelles il approuvoit la fermeté de leur courage, il vint ſe remettre en priſon, où peu de jours aprés il paſſa de cette vie, & paya le commun tribut à la Nature. Pendant cette tréve les Flamans qui ne vouloient pas demeurer oiſifs, firent la guerre en Hollande & en Zelande,

de, ſous la conduite du même Comte de Na- 1303.
mur, où d'abord ils eurent d'aſſez bons & heureux ſuccez en leurs affaires. Mais le Roy ayant envoyé un fameux Pilote Genois nommé Grimaldi, avec ſeize Galeres, & vingt gros navires de guerre au ſecours du Comte d'Hollande, qui fit avec eux une belle armée navale, les Flamans furent vaincus en une bataille trés-furieuſe, & trés-ſanglante, où ils perdirent nombre de vaiſſeaux, & le Comte même avec les principaux Capitaines de leur armée, furent faits priſonniers & conduits en France.

La tréve ne fut pas plûtôt expirée, que le Roy entra pour la ſeconde fois dans la Flandre avec une armée auſſi forte & auſſi puiſſante que la premiere, étant compoſée de douze mille chevaux, & de cinquante mille hommes de pied. Le Comte de Dammartin qui conduiſoit l'avantgarde, défit une groſſe troupe de Flamans, qui s'efforcerent de luy empêcher le paſſage de la riviere du Lis, & là furent tuez quelques Cavaliers François, parmy leſquels fut fort regretté le Sieur de Graville, comme le plus noble en execution & en vertu.

Le Roy ſuivant, avec le corps de l'armée, alla ſe camper entre Lîle & Doüay, prés du mont de Pueille, où les Flamans s'étans retranchez avec leurs chariots chargez de bagage & de vivres, avoient laiſſé en leur Camp cinq iſſuës, comme autant de portes, pour faire leurs ſorties ſur les François. Mais voyant la reſolution du Roy, ils commencerent à ſouhaiter la paix, & même à la demander inſtamment par l'entremiſe du Comte Amedée qui avoit été l'Auheur de la tréve. Le Roy n'y voulant point entendre qu'à des conditions trés-rudes & trés-fâcheuſes, auſquelles les ennemis haraſſés ne voulurent point ſe ſoûmettre, les François reſolus d'avoir par la force ce qu'ils ne pouvoient

1303. obtenir par la raiſon, allerent reconnoître leur Camp, & aprés avoir conſideré que montans ſur leurs chariots ils pourroient les combattre à coups de traits & les charger avec avantage, ils diviſerent leur armée en quatorze bataillons, & executerent leur deſſein avec tant de bonheur, qu'ayans attaqué vigoureuſement les ennemis dans leurs poſtes, le douziéme de Septembre, d'abord ils ſe ſaiſirent de leurs chariots, de leur bagage, & de leurs vivres, couperent la gorge à tous ceux qui étoient de garde, & combattans d'en haut, ils firent pleuvoir une grêle de fléches ſur ceux du Camp, qui en furent grandement ſurpris & encore plus incommodez. Toutefois ils ſe mirent auſſi courageuſement en defenſe, & le combat ayant duré depuis le Soleil-levant, juſques ſur les deux à trois heures aprés-midy, les François recrus du travail & affoiblis de la faim, firent honorablement leur retraite, aprés avoir tué ou bleſſé un trés-grand nombre d'ennemis dans leur propre Camp.

Or environ le Soleil-couchant, les Flamans qui avoient jeûné toute la journée, & ne trouvoient pas, aprés un ſi long travail, dequoy ſoûper, ſortirent par trois diverſes portes de leurs retranchemens, comme des Loups que la fureur & la faim chaſſe des bois, & fait acharner ſur un troupeau parmy la Campagne : ainſi ces hommes affamez allerent donner furieuſement ſur les François qui prenoient leur repas dans leur Camp, rompirent d'abord la Compagnie du Comte de Valois, & celle du Comte de ſaint Paul qui étoient de jour, & penetrerent juſqu'au pavillon du Roy, lequel par bonheur ſe trouvant à pied & deſarmé, ne fut point reconnu des ennemis. Car il eſt certain que s'ils euſſent pû le reconnoître à quelques ornemens Royaux, ils ſe ſeroient tous brutalement jettez ſur luy, & l'auroient tué ſans miſericorde. L'alarme étant chaudement donnée par tout le camp, &

le peril du Roy connu des ſiens, tous y accoururent en diligence, & en bonne reſolution de mourir pour la defenſe de la perſonne de ſa Majeſté. 1303.

Alors on fit de part & d'autre tous les plus grands efforts du combat. Le Roy qui étoit auſſi vigoureux & auſſi adroit que Cavalier de ſon Royaume, animant d'un côté les François de la voix & de la main, abbattoit à ſes pieds tous ceux qui s'attachoient à ſa perſonne. Déja les Bourgeois de Paris qui ſe tenoient ordinairement auprés de la perſonne ſacrée de nos Rois, avoient été tués en cette honorable fonction, & entr'autres deux genereux freres, nommez Pierre & Jacques Gentien, acquirent une loüange immortelle dans la memoire de tous les ſiecles, lors que voyant le peril du Roy, tous deux s'oppoſerent comme deux murs aux ennemis, pour faire bouclier de leurs corps & ſauver la vie à ſa Majeſté; en telle ſorte que combattant de grande ardeur pour le ſalut de ſa perſonne, ils furent tuez, & tomberent morts en ſa preſence. Cette action fut ſi agreable au Roy, qu'aprés la victoire dont elle fut cauſe, ſa Majeſté voulant en reconnoître leur merite, changea les armes de leur Maiſon, qui étoient douze ſçies ou dents d'argent & de gueules, & y ajoûta une bande de France, brochant d'azur ſemée de fleurs de lis d'or, pour recompenſe du bon ſervice qu'ils luy avoient rendu, luy donnant loiſir par leur reſiſtance, de prendres ſes armes, de monter à cheval & de charger les ennemis avec ſa Nobleſſe.

D'ailleurs le Comte de Juliers encourageant les Flamans par l'exemple de ſa magnanimité, il n'y avoit par tout qu'horreur, que terreur, que cris, que hurlemens, que fremiſſemens, que cliquetis d'armes, tout regorgeoit de ſang & de meurtre, l'image de la mort voloit par tout devant les yeux, & le combat étoit d'autant plus opiniâ-

1303. tre, que chacun mépriſoit ſa vie, pour la ravir à ſon ennemy. On ne pouvoit diſcerner encore de quel côté panchoit la victoire, juſqu'à ce que le même Comte fut abbatu, & les plus hardis terraſſez autour de leur Capitaine. Car dés-lors le reſte des ennemis tourna le dos, pour ſe ſauver à la fuite; mais on remarque que ſans les efforts extraordinaires & heroïques du Roy, ſon Armée eut été défaite en cette ſurpriſe.

Or le carnage des Flamans fut ſi horrible, qu'il en demeura trente-ſix mille ſur la place, mais il eut été encore plus grand, ſi une bonne partie n'eût gagné païs à la faveur des ténébres, qui les menerent vers Lîle & vers Ypre, ſous la conduite des deux freres du Comte de Namur. Du côté des François furent trouvez entre les morts, cinq cent Gentilshommes & quelques Seigneurs, entr'autres le Comte d'Auxerre, qui fut grandement regretté du Roy & de toute la France, le fils du Comte de Bourgogne qui étoit fort jeune, & le Seigneur de Chevreuſe, qui portoit ce jour-là l'Oriflame, dont la plûpart moururent de chaleur & de ſoif au plus fort de la mêlée.

Aprés cette grande victoire pluſieurs Places ſe rendirent au Roy, qui alla en ſuite mettre le ſiege devant Lîle, & les Flamans s'aſſemblerent de tous côtez à Bruges au nombre de ſoixante mille combattans, reſolus de ſecourir la Ville, ou d'obtenir la paix du Roy à quelques conſiderations raiſonnables. En cette reſolution ils vont ſe camper en preſence des François, & députent des plus notables de leurs troupes vers ſa Majeſté, pour luy demander la paix, ou la bataille.

Le Roi deferant à l'avis de ſon Conſeil, qui craignoit d'expoſer encore ſa perſonne ſacrée, tant de Princes & de valeureuſe Nobleſſe, à la fureur de ces mutins ſi ſouvent éprouvée, entendit de bon cœur à la paix, & même à la priere des rebelles con-

ſentit que le Duc de Brabant, & le Comte de Savoye en fuſſent les arbitres, par l'entremiſe deſquels l'accord fut conclu aux conditions ſuivantes; Que les Flamans auroient bonne paix avec le Roy, & jouïroient de leurs biens, de leurs libertés, & de leurs franchiſes, que leur Comte ſeroit delivré, & rétably en ſa Seigneurie; que tous priſonniers ſeroient auſſi délivrez ſans rançon de part & d'autre, que pour toutes les offenſes commiſes contre ſa Majeſté par les Flamans, ils ſeroient condamnez à une amande pecuniaire, qui ne pourroit exceder la ſomme de huit cent mille livres, & ſeroit à l'arbitrage de huit perſonnes, dont on en choiſiroit quatre de chaque côté; que les Villes de Lîle & de Doüay avec leurs dépendances ſeroient miſes par forme d'ôtage entre les mains du Roy, afin de les tenir ſeulement juſqu'au payement de toute l'amande ordonnée par les huit arbitres. 1303.

L'accord conclu & approuvé de part & d'autre, le Roy reprit le chemin de France, & l'Armée des Ennemis ſe diſſipa, chacun retournant en ſa maiſon, dans l'eſperance de jouïr d'une longue & heureuſe paix. Mais avant que le Roy voulût relâcher les trois enfans du Comte de Flandre, qui étoit décedé en priſon, ſans que ſon trépas fut découvert, les Arbitres s'aſſemblerent pour regler l'amande, qui devoit être payée à ſa Majeſté par les Flamans. Neanmoins il y eut de nouvelles conditions ajoûtées, qui leur ſemblerent trés-rudes, & entr'autres, qu'ils ſeroient tenus d'aſſigner au Roy vingt mille livres de rente annuelle en fonds de terre dans le Comté de Rethelois; que le Roy pourroit punir par voyage trois mille perſonnes de Bruges & de Gand, à cauſe de leurs inſolences paſſées, mais outre-mer & deux mille deça la mer, que les murs de Bruges, de Gand, d'Ypre, de Lîle, & de Doüay ſe

1303. „ roient abbatus, & les Forteresſes raſées ; que „ pour la ſeureté du Traité, les Villes & les Châ- „ teaux de Lîle ; de Doüay, de Bethune, de Caſ- „ ſel, & de Courtray ſeroient miſes entre les mains „ du Roy, pour les retenir juſqu'à l'entiere exe- „ cution des conditions précédentes.

Cét accord fut ratifié, & ſolemnellement juré par Robert, fils aîné & ſucceſſeur du Comte de Flandre, juſques-là qu'il ſe ſoumit à l'excommunication de fait ; au cas qu'il y contrevint, ſans qu'il pût jamais être abſous que du conſentement du Roy même ; moyennant quoy il fut mis en liberté avec ſes freres & tous les autres priſonniers. Or cette ratification n'empêcha pas qu'il n'y eut un tumulte general par tout le païs, & principalement dans les Villes qui devoient être demantelées, lors qu'on oüit ces nouvelles conditions de paix, à laquelle le peuple ſujet aux mutineries & aux revoltes, eut bien voulu préférer la guerre. Mais la faute en étoit rejettée ſur les Arbitres des Flamans, qui n'étans que ſimples Gentilshommes, n'avoient oſé ſe roidir contre ceux du Roy qui étoient Princes ; l'on ajoûtoit même à cela, qu'ils avoient été corrompus par argent, de ſorte que ſi le peuple les eut tenus, il les eût mis en mille pieces.

Cependant ces nouvelles & rigoureuſes conditions furent par tout rejettées, le Roy en ayant avis, fut conſeillé de les moderer, comme il arriva par trois ou quatre diverſes repriſes, tant ſous ſon Regne, que ſous ceux de Louis, & de Philippe ſes enfans, qui ſuccederent à la Couronne, ſans toutefois qu'on pût contenter ce Peuple, qui ſe roidiſſoit à meſure que le Roy ſe relâchoit. Ainſi ces altercations durerent juſqu'au mariage de Louis, fils du Comte de Nevers & de Rethel, & petit fils de Robert Comte de Flandre ; qui fut accordé avec Margue-

rite de France fille de Philippes le Long. Car alors 1305.
tous ces tumultes ceſſerent, & tous ces mécontentemens prirent fin, & l'amande pecuniaire ayant été moderée, la rente en fonds de terre amortie, & les Villes qui doivent être demantelées demeurant en leur premiere nature, les Flamans ſouffrirent que le Roy retint entre ſes mains celles de Lîle, de Doüay & de Bethune, comme des fruits de ſa victoire, & des marques de leur trés-humble ſoûmiſſion.

XV. BATAILLE.

JOURNÉE DE CASSEL,

Où les FLAMANS *furent encore vaincus par les* FRANÇOIS.

1329. IL eſt difficile qu'un Peuple mutin, accoûtumé aux ſeditions & aux revoltes, ſe maintienne long-temps dans les termes de l'obéïſſance, & du reſpect qu'il doit à ſon Prince legitime. Nous en avons vû des exemples memorables dans les journées précédentes, avec les punitions exemplaires des crimes de leurs Autheurs. Mais voicy encore une punition ſi ſevere & ſi remarquable, exercée par Philippe de Valois ſur les Flamans; qu'elle merite bien d'avoir lieu & de tenir rang parmy les plus beaux actes de Juſtice qu'il a jamais fait durant ſa vie.

L'origine de la guerre arriva du differend qui intervint entre Louis Comte de Nevers, & Robert ſon oncle, l'un & l'autre prétendant que le Comté de Flandre luy appartenoit; Louis par droit de repreſentation, comme fils du frere aîné, quoyque décedé avant ſon Ayeul, joint que le même Ayeul en avoit diſpoſé en ſa faveur, par le Contract de mariage de ſon petit fils avec Marguerite de France fille de Philippe le Long, comme nous avons dit auparavant; Robert ſe fondant ſur le droit de proximité, à raiſon qu'il étoit plus proche d'un degré du dernier Comte de Flandre

ſon Pere, & Ayeul de Louis. Mais l'inſtance 1329.
pendante en la Cour de Paris, fut jugée en faveur du même Louis, le droit qui luy étoit acquis par ſon Contract de mariage, ne pouvant luy être conteſté, ny même revoqué en doute.

Or les Flamans s'étans mutinez, tant à cauſe de certains impôts extraordinaires qui leur furent mis par Louis leur Comte, qu'à cauſe que Robert ſon oncle encore irrité de la perte de ſon procez, les entretenoit dans leur malice, ſe ſaiſirent de la perſonne de leur même Comte, l'arrêterent priſonnier en la Ville de Bruges, & par une temerité brutale luy euſſent fait perdre la vie, ſans la crainte des armes du Roy, qui aſſembloit déja de trés grandes forces pour le ſecourir, & le remettre en liberté.

Les Gantois qui étoient les plus puiſſans entre les peuples de cette Province, furent un temps à ſe maintenir dans le devoir, avec demonſtration de vouloir joindre leurs forces à celles de l'Armée Françoiſe, moyennant l'aſſurance que le Comte leur donna de les conſerver en tous leurs droits, privileges, immunitez & franchiſes. Mais ils furent bien-tôt emportez, comme d'un furieux torrent, par le mauvais conſeil, & le pernicieux exemple des autres, & aprés s'être revoltez trois ou quatre fois contre leur Seigneur legitime, aprés s'être ſaiſis de ſa perſonne, & avoir maſſacré inhumainement en ſa preſence, tous les Gentils-hommes de ſa ſuite, ſans épargner même ſon Gouverneur; le Comte à la fin fut obligé d'avoir recours au Roy, qui étoit alors Philippe VI. luy fit hommage de ſes Seigneuries & de ſes terres, & par même moyen implora la force & la puiſſance de ſes armes, pour l'execution de ſa Juſtice.

Ce Conſeil voulant un peu adoucir l'ardeur martiale de ſa Majeſté, fut d'avis d'employer premie-

1329. rement les cenſures de l'Egliſe, par le miniſtere de l'Evêque de Senlis, dans la creance que les armes ſpirituelles ſeroient plus propres à domter la fureur d'un peuple farouche, que toutes les forces humaines. Mais que le eſperance pouvoit-on avoir de reſpect, ou de Religion, dans l'eſprit de ceux qui avoient ſi ſouvent donné des preuves de leur impieté envers Dieu, & de leur irreverence envers le Prince, qui eſt la vraye image de Dieu.

En effet les rebelles ſe moquerent des remontrances du Prelat, & des anathémes de l'Egliſe, dont le Roy qui avoit bien prevû par ſa prudence tout le ſuccez de cette affaire, demeura tellement irrité, qu'il reſolut de les aller punir en perſonne, & de retablir luy-même le Comte ſon couſin en ſa premiere authorité. Le Conſeil voulut encore faire reſiſtance, & s'oppoſer à la reſolution du Roy, pour pluſieurs conſiderations, ſur tout à cauſe du differend que ſa Majeſté avoit eu n'aguere avec le Roy d'Angleterre, & n'étoit pas encore aſſoupy ny terminé. Mais ſans s'arrêter aux raiſons des autres, le Roy en demanda particulierement l'avis au Seigneur de Châtillon, lequel étant trés-genereux, & reconnoiſſant fort bien que le Roy étoit entierement porté à la guerre, fit réponſe conformement à ſon humeur; *Que tout temps étoit propre à la guerre, pour ceux qui avoient du courage.* Le Roy prit tant de plaiſir à cette reponſe, que ſe levant de ſon ſiége, il alla l'embraſſer, & dit tout haut à l'aſſiſtance, que qui l'aimeroit, le ſuivroit en cette entrepriſe.

D'ailleurs les Rebelles ayans fermé leurs boutiques par toutes les Villes du Païs, mirent ſur pied une Armée conſiderable, de laquelle ils élurent Generaux Colin Zannequin. Janſſone, Vinoch de Fiere, & Lambrech Boonen, autant ſignalez parmy eux pour avoir été les principaux Chefs

dès ſeditions, que pour la hardieſſe de leur cou- 1329.
rage. Les François s'étans campez dans une vallée prés de Caſſel, qui a donné le nom à cette bataille, les Flamans allerent ſe loger au deſſus d'eux ſur une colline plus proche de la même Ville, qui étoit à leur devotion, & leur donnoit trois avantages; l'un, qu'ils étoient fortifiez de la nature & de l'aſſiette du lieu; l'autre qu'ils recevoient aiſément toute ſorte de commoditez de la Ville; & le troiſiéme, qu'ils pouvoient découvrir ſans peril & même ſans peine, tout ce qui ſe paſſoit au Camp des François.

Or ces mutins voulans donner un grand poids à leur felonie par l'excez de leur inſolence, arborerent un grand Coq en leur premier étendard avec cette deviſe; *Quand ce Coq icy chantera, le Roy trouvé cy entrera*; qualifians Philippe de Valois par moquerie Roy trouvé, comme s'ils euſſent voulu dire, qu'il étoit Roy d'avanture & de hazard, plûtôt que par droit & par naiſſance. Mais ils porterent bien-tôt la peine de leur raillerie & de leur temerité inſupportable, lors que ce genereux Prince voulant montrer qu'il n'étoit pas un Coq en peinture, & que ſon courage étoit plus grand que la malice de ſes Ennemis, il les défit en bataille rangée, châtiant leur raillerie & leur revolte par la mort de prés de vingt-mille hommes, qu'il fit paſſer au fil de l'épée. Auſſi devoient ils conſiderer, que comme le chant du Coq épouvante le Lion, & le fait fuyr, de même le bruit des armes Françoiſes les feroit trembler, & prendre la fuite, étant certain que les Leopards d'Angleterre, le Lion d'Eſpagne, le Serpent de Lombardie, & l'Aigle même des Romains, ont toûjours apprehendé la vigilance & la magnanimité du Coq François.

Cependant Colin Zannequin Generaliſſime des Ennemis s'aviſa encore d'une ruſe, qui fut telle.

1329. Il étoit vendeur de poiſſon à Bruges, & en portoit vendre tous les jours au Camp des François, pour découvrir avec moins de peine leur logement, leurs ordres, leurs gardes, & leurs exercices. Aprés avoir obſervé qu'à cauſe des exceſſives chaleurs & de la ſaiſon du mois d'Août, ils dormoient la plûpart ſur le midy tous deſarmez, & faiſoient aſſez mauvaiſe garde, il reſolut de les ſurprendre à la même heure, & de ſe ſervir d'une ſi avantageuſe occaſion pour les défaire.

A cét effet il attacha l'eſcarmouche durant quelques jours, tant pour exercer les ſiens que pour amuſer, ou plûtôt pour haraſſer ſes ennemis, & aprés quelques legers combats, défia les François à une bataille generale, laquelle étant gaillardement acceptée par le Roy, fut aſſignée au vingt-quatriéme du même mois d'Août, jour de ſaint Barthelemy; & neanmoins le traître fit préparer tous ſes Capitaines, pour joüer un mauvais tour aux François & les attaquer le jour précédent, ou deux jours, ſelon quelques-uns, avant la fête.

Les François attendans avec impatience le jour aſſigné pour la bataille, ne penſoient à rien moins qu'à la ſurpriſe qui leur arriva, & ſe trouverent bien étonnez de voir venir les Ennemis dans leur Camp, & fondre ſur eux par trois endroits, avec une fureur ſi précipitée, & ſi ſoudaine, qu'ils entrerent dans leurs Corps-de-garde, avant qu'ils les apperceuſſent. L'Armée des François étoit diviſée en trois logemens : le Roy commandoit au premier, au ſecond le Roy de Bohême, & au troiſiéme le Comte de Hainaut, & d'abord le Roy courut fortune d'être pris ou tué en cette rencontre, d'autant que Colin qui avoit bien reconnu le quartier de ſa Majeſté, & la mauvaiſe garde qu'on y faiſoit, donna de grande furie juſqu'à ſa perſonne.

Mais la Providence voulut ſuppléer à la negligen-

ce des François, & permettre que le petit nom- 1329.
bre de ceux qui eſtoient de jour, ſoûtenant d'une prodigieuſe grandeur de courage, le premier effort des Ennemis, aux dépens de leur ſang propre, qu'ils expoſoient de bon cœur pour le ſalut de la Perſonne ſacrée du Roy, ils luy donnerent le temps de s'armer, de monter à cheval; & de venir en perſonne au fort de la mêlée à la teſte des ſiens, dont le nombre croiſſoit à toute heure avec l'allarme; de maniere que les premiers ſe voyans file à file ſoûtenus des autres, reprenoient courage, & les Flamans au contraire recrus de la ſoudaine deſcente de la colline, avec leurs armes, & fatiguez de la longueur du combat, commencerent peu à peu à lâcher le pied, & enfin à reculer; mais ils furent pris, lors qu'ils ſe trouverent envelopez de toutes parts, & conſiderans que ce ſeroit une choſe impoſſible à eux de ſe ſauver à la fuite, en preſence de la Cavalerie Françoiſe, ils reſolurent tous de mourir en gens de cœur, & les armes à la main.

Les François reſolus auſſi de ne donner quartier à perſonne, l'obſtination des uns à vendre cherement leurs vies, & la reſolution des autres à tuer tout ce qui ſeroit ſous les armes, fit que le carnage fut ſi horrible, qu'au rapport de quelques Autheurs, il n'échapa de la mêlée pas un ſeul Flamand, ou ſi quelques-uns ſe ſauverent, comme il eſt d'ordinaire difficile qu'il ne s'en ſauve en une Armée nombreuſe, cela vint de la longueur du combat, lequel ayant duré tout le jour, donna temps aux vaincus de ſe ſauver à la faveur des tenebres.

Aprés cette glorieuſe victoire, le Roy emporta par force la Ville de Caſſel, où tout fut mis à feu & à ſang, ſans épargner ny âge, ny ſexe. En ſuite Propingue, Ypres, Bruges, le Franc, & autres Villes rebelles envoyerent au Roy les clefs

1329. de leurs portes, ſe ſoûmirent à la diſcretion de ſa Majeſté, & ſe montrerent prêtes de rendre les mémes devoirs à leur Comte, à qui le Roy donna un avis d'amy, comme à ſon couſin, qui eſtoit d'uſer en cette occaſion d'un rigoureux & ſevere châtiment, afin de domter l'orgüeil, & de reprimer l'audace de ſes ſujets trop portez aux rebellions, puis il retourna triomphant en ſon Royaume : il entra méme à cheval, armé de toutes pieces dans Noſtre-Dame à Paris, y fit offre de ſon cheval & de ſes armes, & en reconnoiſſance de ce qu'aprés avoir imploré le ſecours de la Vierge dans le peril extréme où il s'eſtoit rencontré, il en fut delivré comme par miracle, & pour memoire de cette victoire, il donna cent livres de rente à la méme Egliſe, où l'on voit encore aujourd'huy prés du Chœur, à main droite, contre le premier pilier de la grande Voute, la ſtatuë de ce méme Roy, armé à cheval, comme il y eſtoit entré au retour de Flandre.

Le Comte ſuivant l'avis de ſa Majeſté, fit de ſeveres punitions par toutes ſes terres. Dans trois mois aprés le départ du Roy, cinq cents des principaux ſeditieux furent executez à mort, & quelque temps aprés plus de dix mille, outre un grand nombre d'autres, qui furent bannis, ou condamnez à faire amande honorable, & toutes les Villes à payer de groſſes amandes. Mais l'execution du payement ne ſe paſſa pas ſans de nouvelles ſeditions & mutineries, de ſorte que le Roy fut contraint d'y envoyer des Commiſſaires à main armée, qui firent demanteler Ypres, Courtray, & quelques autres fortes places, afin de domter l'orgüeil, & d'humilier les cœurs arrogans de ces rebelles.

Mais le plus terrible chaſtiment tomba ſur la teſte de l'un des plus factieux & des plus mutins, nommé Chanu, qui alla méme ſuſciter le Duc de

Brabant contre ſon Seigneur legitime le Comte de Flandre, avec promeſſe de faire ſoûlever le peuple en ſa faveur, & de luy fournir de notables ſommes de deniers pour la guerre. Le Duc ayant oüy ſa propoſition, en eut tant d'horreur, qu'il le fit arreſter & charger de fers, & conduire en France, où le Roy luy fit faire ſon procez; & d'abord il fut appliqué à la torture, puis condamné à un ſupplice tres rigoureux. Car ayant eſté tourné ignominieuſement au Pilory, on luy coupa les poings, aprés quoy on le jetta ſur une roüe, où il languit tres-long-temps, & comme il eſtoit aux abbois, il fut trainé par les ruës à la queuë d'un cheval, & enfin pendu & étranglé, & ſon corps jerté à la voirie. 1329.

Les Flamans furent plus épouvantez de ce ſupplice, que de tous ceux qui furent executez en leur païs, dautant que par là ils reconnurent combien le courroux du Roy ſeroit grand, & ſa juſtice rigoureuſe, s'ils retomboient encore en leurs rebellions ordinaires.

Or le bruit de cette heureuſe journée acquit aux armes du Roy beaucoup de reputation, & de gloire par toute l'Europe, tant pour l'aſſurance & le courage que les François firent paroître en une ſi ſoudaine ſurpriſe, contre des hommes furieux & deſeſperez, que pour la rare & extraordinaire generoſité, dont le Roy donna des preuves en ſa perſonne, tellement qu'enſuite il en fut auſſi venerable à ſes ſujets, que redoutable à ſes Ennemis, méme à ſes voiſins, qui n'en pouvoient entendre parler qu'à regret, ny voir que d'un œil jaloux, l'éclat de ſes illuſtres victoires.

XVI. BATAILLE.

JOURNÉE DE ROSEBEQUE,

Où les FRANÇOIS *defirent pour la troiſiéme fois les* FLAMANS.

1382. CE n'eſt pas d'aujourd'huy que la Flandre reſſent des effets de la force & de la valeur des armes Françoiſes, il y a long-temps qu'elle a ſervy d'objet à ſa gloire, & de matiere à ſes triomphes, & comme les combats des François ont été autant de témoignages de Juſtice, ainſi leurs victoires ont été autant de preuves de leur courage, & autant de traits de la Providence en leur endroit.

La ſource de la guerre vint des Gantois, qui non contens de ſe revolter à l'ordinaire contre leur Prince legitime, oſerent encore offenſer le Roy, & par une imprudence fatale à leur Ville, intereſſer ſa Majeſté dans leur querelle. Car aprés la défaite de leur Comte, la priſe de Bruges, & le ſiege d'Oudenarde, ils firent ſortir onze à douze cens hommes de leur Camp, pour aller détruire & ruiner les Maiſons nobles, & comme la fureur de la convoitiſe du pillage les emportoit toûjours plus loin, au lieu de s'arrêter au Château de Marle, où ils mirent le feu, quoy qu'il appartint à leur Comte, ils coururent tout le plat païs de Tournay, & ſaccagerent même quelques Bourgs limitrophes de la France.

Le Comte n'eut pas tant de regret de la ruine 1382.
de ce Château delicieux, où il ſe plaiſoit plus qu'en nul autre, que de contentement de l'inſolence commiſe dans les terres du Roy par les rebelles, eſperant bien que ſa Majeſté ne laiſſeroit pas cét outrage impuny. En ayant donc communiqué à Bapaume avec le Duc de Bourgogne, qui eſtoit ſon gendre & oncle du Roy, le Duc vint trouver ſa Majeſté à Compiegne, & avec l'aſſiſtance des Ducs de Berry & de Bourbon, la diſpoſa au rétabliſſement du Comte en ſon Etat; & à la punition des mutins, qui donnoient de tres-pernicieux exemples aux autres peuples, pour ſe revolter contre leurs Princes, & détruire toute la Nobleſſe, & méme qui avoient eu la hardieſſe de ravager les Places frontieres de ſon Royaume.

Le jeune Roy, qui eſtoit alors Charles ſixiéme, fut tranſporté d'une telle joye, à l'ouverture de l'occaſion qui s'offroit de prendre les armes, qu'il n'eut pas ſeulement la patience de faire convoquer, ſelon l'ancienne coûtume, le Parlement, ou l'aſſemblée des principaux Seigneurs, Prelats & Officiers de la Couronne, pour deliberer de cette affaire, & lors qu'il entendoit que quelques-uns des plus ſages, remontroient les inconveniens de cette entrepriſe, il les interrompoit ſouvent avec ces paroles: *Quiconque n'entreprend rien, ne gagne rien.* De ſorte que paſſant par deſſus toutes conſiderations, il fit conclure la guerre contre les rebelles.

Or la plus grande difficulté qui ſe preſentoit en cette entrepriſe, c'eſtoit le moyen de recouvrer des vivres pour une ſi groſſe Armée; mais un riche Marchand de Paris s'obligea de fournir du Bled durant quatre mois pour cent mille hommes, & s'eſtant tres-bien acquité de ſon devoir, il fut reçu du depuis à même party au voyage de Guel-

1382. dres. Pendant qu'on dreſſoit l'appareil de cét armement, le Roy eut un ſonge qui l'anima encore davantage. Une nuit il ſongea qu'il eſtoit en la Ville d'Arras, où jamais il n'avoit encore eſté, & que le Comte de Flandre luy faiſoit preſent d'un Faucon, qui eſtoit tres-genereux & tres-noble; que pour en avoir le plaiſir, il luy donnoit l'eſſor, ayant en ſa compagnie Olivier de Cliſſon ſon Connétable; que ce Faucon prenant ſon vol dans les nuës, & venant en ſuite fondre ſur la proye, avoit fait rage contre les lierons, qu'il avoit abbatus; que le Roy ne pouvant le ſuivre de veuë, un Cerf aîlé s'eſtoit preſenté à luy, & s'enclinant, ſembloit s'eſtre montré preſt à le porter en l'air aprés ſon oyſeau; qu'enfin le Cerf l'avoit porté doucement à la ſuite du Faucon, & qu'aprés un contentement incroyable, l'ayant reclamé, il s'eſtoit remis ſur ſon poing; en ſuite que le méme Cerf l'avoit rapporté au lieu d'où il eſtoit party, & où le Connétable l'attendoit encore. Là-deſſus il ſe reveilla, & à ſon réveil, bien que le plaiſir de la chaſſe ſe fût évanoüy avec le ſonge, neanmoins il ſe plaiſoit fort de le raconter à ſes Courtiſans, & pour l'heureux augure qu'il conçut de cette guerre, il prit pour ſa deviſe, *un Cerf volant.*

Cependant Philippe d'Artevelle, qui eſtoit Chef des mutins, demeura bien étonné des preparatifs du Roy pour l'expedition de Flandre, & aprés quelque deliberation, voulut ſe pourvoir de deux remedes pour conjurer l'orage qui alloit fondre ſur ſon party; l'un pour l'en détourner, & l'autre pour l'en defendre; mais ny l'un ny l'autre ne luy reüſſit heureuſement. Car ayant eu la hardieſſe d'en écrire au Roy, pour le ſupplier comme Seigneur ſouverain, de vouloir moyenner un bon accord entre les Flamans & leur Comte, le Conſeil du Roy ſe moqua de luy, & retint priſonnier ſon

Meſſager durant trois ſemaines, dans la creance 1382.
qu'un tel homme n'eſtoit pas digne d'une réponſe de ſa Majeſté, & qu'on ne pouvoit le reconnoître comme Capitaine General des ſeditieux, ſans approuver leur ſedition, au prejudice de l'authorité du Roy & du Comte.

Artevelle, qui avoit le cœur Anglois, & eſtoit filleul de la Reine d'Angleterre, fut bien-aiſe de trouver en cette procedure un pretexte qui luy ſembloit fort ſpecieux pour ſe plaindre de ſa Majeſté, & pour obliger les Flamans de recourir à l'Anglois; à quoy ils ſe reſolurent aiſément, ſur le mépris que les François avoient fait des lettres de leur General, & ſur l'outrage pretendu commis contre le droit des gens en la perſonne de leur Deputé. C'eſt pourquoy ils dépécherent en Angleterre douze des plus notables d'entr' eux, pour renouveller l'ancienne alliance des Flamans avec les Anglois, & pour implorer leur ſecours contre la France, & neanmoins leur demander le payement de la ſomme de deux cents mille écus, que les Flamans avoient prêté quarante ans auparavant au Roy d'Angleterre.

Ce fut encore une imprudence & une ſeconde faute de jugement à ce Capitaine, de joindre à une requête de ſecours, une demande ſi incivile & ſi importune à ceux dont il imploroit l'aſſiſtance; auſſi les Anglois s'en moquerent, & méme la Nobleſſe, qui avoit éprouvé n'aguere l'inſolence du peuple, non moins que celle de Flandre s'en offenſla; de maniere que les Ambaſſadeurs Flamans ne remporterent d'Angleterre que des paroles ſans effet. Que s'ils euſſent ménagé avec prudence les affections de leurs Alliez, il eſt croyable qu'ils euſſent donné de la peine aux François, ou du moins les euſſent obligez à leur procurer la paix, au lieu de s'engager plus avant dans une guerre de telle importance.

1382. Le Roy donc, ayant aſſemblé une tres-puiſſante armée, pour entrer en Flandre, Artevelle qui ne vouloit point démordre du ſiege d'Oudenarde, envoya l'un de ſes Lieutenans pour garder le pont de Commines, & un autre pour garder celuy de Verneſton, l'un & l'autre ſur la riviere du Lis; enſuite il fit couper tous les autres ponts juſqu'à Courtray, afin d'empêcher le paſſage à l'armée Françoiſe, laquelle ne voyant point d'autre moyen de paſſer cette riviere qu'auprés de ſa ſource, vers ſaint-Omer, & conſiderant que le chemin étoit long & fâcheux, le païs plein de marécages, la ſaiſon froide & pluvieuſe, comme elle eſt ordinairement au mois de Novembre, les Capitaines ne ſçavoient à quoy ſe reſoudre, & pluſieurs condamnans, comme c'eſt la coûtume, le conſeil par les évenemens, murmuroient contre ceux qui avoient eſté Autheurs du voyage, en une ſaiſon ſi intemperée & en un païs ſi bourbeux.

Le Roy qui avoit le cœur embraſé d'un feu martial, voulant vaincre toutes ſortes de difficultez, il falut paſſer outre, & le conſeil fut d'avis qu'on allât à Commines, où il y avoit un pont de bois gardé par les ennemis, quand ce ne ſeroit que pour voir leur contenance & leur nombre, qui étoit de ſix à ſept mille hommes. Mais l'avantgarde y étant arrivée demeura rout court auprés du pont qui avoit déjà eſté rompu, & les Capitaines ſe trouverent encore plus irreſolus qu'auparavant, aprés avoir ſondé en vain ſi la riviere étoit guéable deux lieuës au deſſus & au deſſous du méme pont.

En ces grandes extremitez le courage invincible de quelques Cavaliers François ſurmonta l'attente de toute l'armée, la Prudence des Capitaines, & la diligence, avec les forces des ennemis. Les Seigneurs de ſaint Py, de Rohan, de Laval, de Rieux, de Longueville de Beaumont, de Rochefort, de

la Belliere, du Guesclin, des Barres, de Malé- 1382.
troit & autres juſqu'au nombre de ſoixante lances, ſe hazarderent de paſſer ſecrettement au deſſous du pont avec des barques, ſans en rien communiquer au Connétable, ny aux Maréchaux qui menoient l'avant-garde de l'armée. Toutefois ſur le raport que plus de cent avoient déja paſſé la riviere, le Connétable leur envoya un gros renfort d'autres Cavaliers ſous la conduite du Marêchal Sancerre. Cependant il fit commencer plus haut l'eſcarmouche contre les Flamans à coups de trait & avec des feux d'Artifice, qu'il faiſoit jetter au de-là de la riviere, avec certains inſtrumens pour amuſer les ennemis qui ſoûtenoient l'effort des nôtres.

Aprés ce paſſage qui dura juſqu'à la nuit, tous les Cavaliers François qui étoient paſſez, ſe cacherent dans une bruyere, afin de n'eſtre point découverts des ennemis, & demeurerent là toute la nuit ſans manger ny boire. Mais enfin les Flamans les découvrirent, par le moyen de leurs coureurs qui veilloient ſur les paſſages de la riviere, leur Capitaine qui en fut aſſuré de bonne part jugeant ſagement que les François, aprés un ſi grand travail & une ſi longue veille, ſeroient ſaiſis de ſommeil ſur le point du jour, reſolut de les prendre alors au dépourvû & de les attaquer de toutes ſes forces. Mais les François d'autant plus éveillez, qu'ils n'avoient point repû le ſoir precedent, ſe tenoient bien ſur leurs gardes, & n'attendoient auſſi que le jour, afin de donner ſur les ennemis. Les uns donc ſe confians en leur nombre, les autres en leur courage, avoient tous le méme deſſein, neanmoins les ennemis ayans plus de connoiſſance des lieux, ſortirent les premiers en Campagne, & vinrent charger furieuſement les François qui les reçûrent avec tant de reſolution & tant de courage, qu'aprés les avoir repouſſez à coups de pique & de pertuiſane, & bleſſé leur Capitaine qui fut tiré à toute

1382. peine hors de la preſſe, ils les menerent battans juſqu'à Commines, couvrans tout le chemin de corps morts de ceux qu'ils égorgoient dans la fuite.

Cét exploit fut la cauſe de la ruine des Flamans rebelles, & comme un prejugé de l'iſſuë de la bataille generale. Car ils reconnurent par-là combien le courage & l'adreſſe des François étoit redoutable, ayans paſſé la riviere avec peril, & vaincu les ennemis qui eſtoient ſix contre un, & encore frais & pourvûs de toutes choſes. Cependant que cette genereuſe Nobleſſe combattoit, l'avant-garde paſſoit file à file ſur des bâteaux prés du méme pont. Mais aprés cette premiere défaite, ceux qui avoient déja paſſé la riviere trouvans les Poutres & les aix du pont du côté des ennemis, les raſſurerent dans leurs tenons & dans leurs mortaiſes en diligence, pour faire paſſer commodement toute l'armée.

Le Roy qui eſtoit logé à l'Abbaye de Marquete, ayant apris ces nouvelles accourût auſſi-tôt au pont avec le gros de l'armée, & ſe preſenta devant la ville de Commines qui fut ſi vivement attaquée, qu'elle fut emportée d'aſſaut, avec le meurtre de quatre mille Flamans. Celle de Verain fut auſſi forcée & miſe à feu & à ſang, & tous les habitans paſſerent au fil de l'épée, mais eſtant tresopulente & tres-riche, elle accommoda fort l'armée Françoiſe. Or ces premices de victoire & de châtiment, donnerent un ſi grand effroy à tout le reſte de la Flandre, que pluſieurs autres bonnes villes ſe rendirent promtement & comme à l'envy, au Roy, qui leur fit grace, moyennant certaine ſomme, à quoy elles s'étoient condamnées pour le rembourſement des frais de la guerre, & parce que les Gouverneurs que le General Artevelle leur avoit donnez, ne voulurent pas conſentir au payement, quelques-uns furent maſſacrez, les autres

chargez de fers & conduits au Roy qui leur fit à 1382.
tous trancher la teſte.

Artevelle deſirant avec paſſion prendre vangeance de cette rigueur, attendoit de jour en jour un grand ſecours d'Angleterre, avec lequel il ſe promettoit non ſeulement de rompre toutes les forces de la France, mais auſſi de ſe rendre redoutable à tous les Princes de l'Europe. Toutefois n'en ayant eu à la fin que de vaines promeſſes, il ne laiſſa pas d'en eſtre ſi preſomptueux, qu'il reſolut de venir au devant du Roy, & de luy preſenter la bataille avec cinquante mille hommes d'élite, grande quantité de Canons, de bombardes, & de toute ſorte de machines de guerre de ce temps-là, dont il s'eſtoit heureuſement ſervy à la journée de Bruges contre le Comte de Flandre; le reſte de ſes forces eſtoit demeuré pour continuer le blocus de la ville d'Oudenarde, dont il ne voulut point démordre.

Le Roy avoit en ſon armée vingt-mille hommes d'armes qui faiſoient environ ſoixante-mille combattans. Sa Majeſté s'eſtant logée à Roſebeque, les ennemis ſe camperent ſi prés d'elle, qu'il n'y avoit entre-deux qu'une colline appellée Montdor, & choiſirent un lieu tres-fort d'aſſiette pour l'Infanterie entre un foſſé & un bocage fortifié d'une haye épaiſſe, tellement que la Cavalerie ne pouvoit y penetrer, ſans un grand peril & un extréme deſavantage.

Artevelle ayant demeuré en ce poſte toute la nuit, aprés avoir traitté magnifiquement tous ſes Capitaines & donné par tout ſes ordres, dés le point du jour, il les exhorta à leur devoir, & leur fit cette remontrance: Qu'attendons-nous, mes Compagnons, ſinon de venir aux mains avec ceux qui ſe preſentent maintenant en armes, pour retablir la tyrannie dans la Flandre, où de tout-temps la liberté a eſté preferée à la vie,

1382. „ & la mort à la ſervitude ? Quoy ! ne vous ſen-
„ tez-vous pas aſſez forts pour combattre les Fran-
„ çois, ſi vous n'eſtes fortifiez des Anglois, qui
„ ont dans leurs querelles particulieres toûjours
„ recherché l'appuy de vos armes ? Si nous avons
„ deſiré d'avoir les Anglois pour amis, apprenez
„ que c'eſtoit afin qu'ils occupaſſent ailleurs les
„ François, & non pas pour les avoir compag-
„ nons de noſtre gloire. Ce que je deſire encore
„ moins que jamais en cette occaſion, tant parce
„ que je ne doute nullement de voſtre courage,
„ qu'à cauſe que ſi les Anglois combattoient avec
„ nous, ils remporteroient tout l'honneur de la
„ victoire, non pas qu'ils ayent plus de valeur,
„ ou plus d'adreſſe que nous, mais j'avouë qu'ils
„ ont plus d'orgueil, & qu'ils nous ſurpaſſent
„ en artifice.

„ Vous ſçavez fort bien, que nous ne manquons
„ point de gens de guerre, & que s'il eût eſté be-
„ ſoin de groſſir noſtre armée, nous le pouvions
„ faire commodement des noſtres, qui ſont
„ devant Oudenarde. Mais à quoy bon un nombre
„ exceſſif, qu'à faire naiſtre du deſordre ? Nos
„ Peres ont ſouvent vaincu les François avec des
„ forces inégales, & nous depuis peu noſtre Com-
„ te devant Bruges. Mais maintenant noſtre ar-
„ mée eſt auſſi nombreuſe, que nous avons jugé
„ eſtre neceſſaire, & outre cét avantage que vous
„ eſtes tous gens de cœur & de main, toutes
„ autres conſiderations nous promettent la victoire.

„ Premierement la Juſtice de la cauſe pour la-
„ quelle nous allons combattre, qui eſt la defenſe
„ de la liberté commune, aprés avoir voulu faire
„ arbitre de nos differends avec le Comte, celuy
„ qui vient aujourd'huy contre nous à main ar-
„ mée. Puis vous voyez que nous n'avons qu'un
„ enfant en teſte, ſans authorité, ſans experien-
„ ce, & ſans conduite. Les Princes & les Capi-

taines qui l'accompagnent, étans tous piquez de " 1382.
jalousie contre le Connétable, sont entr'eux de "
fort mauvaise intelligence ; & d'ailleurs je ne "
doute point que l'Infanterie de Flandre qui suit "
le Comte, ne prenne party avec nous dés l'entrée "
de la bataille. Aprés tout nous avons quantité de "
canons & de bombardes, dont le seul tonnerre "
est capable de troubler toute la Cavalerie des en- "
nemis, par l'estonnement de leurs chevaux, non "
encore accoûtumez à l'horreur de ce tintamarre. "
Il ne reste donc, sinon que vous combattiez d'un "
grand courage, les ordres serrez, & les piques "
entre-lassées, afin de ne donner point de jour "
à la Cavalerie Françoise. "

Representez-vous, je vous prie, que du suc- "
cez de cette bataille dépend le bonheur, ou le "
malheur des Villes de Flandre. Car si vous gagnez "
la victoire, vous affermirez pour jamais leur li- "
berté, vous serez riches des dépoüilles de toute "
la France, & vous aurez par tout la reputation "
d'être la plus belliqueuse Nation du monde ; au "
lieu que si vous la perdez, ceux-là même qui "
échaperont de la défaite, seront de pire condi- "
tion que les morts, & demeureront avec leur "
posterité toûjours esclaves de la Noblesse, l'ob- "
jet de ses outrages, & le joüet de ses débau- "
ches, leurs biens seront la proye de ses rapines, "
leurs femmes & leurs filles exposées à la lubrici- "
té de sa passion, avec toute sorte d'impunité & "
de licence. "

Au reste, ne vous arrêtez point à faire des pri- "
sonniers, tuez tout, égorgez tout, sans épargner "
ny Chevaliers, ny Seigneurs, ny Princes. Car ils "
sont tous nos ennemis aussi bien que le peuple Fran- "
çois, qui en sera trés satisfait, & jamais n'en re- "
cherchera la vengeance. Les Villes de Paris, "
de Roüen, d'Orleans, de Reims, de Troyes, "
de Sens, & autres ont n'aguere assez témoigné par "

1382. ,, leurs ſoûlevemens, combien la tyrannie des No-
,, bles leur eſt odieuſe. Ne pardonnez donc qu'au
,, Roy, parce qu'il eſt l'Oinct de Dieu, qu'il eſt en-
,, core jeune, & n'eſt point coupable de la malice des
,, autres. J'eſpere le mener à Gand, l'y regaler ſplen-
,, didement, & luy faire connoître par de trés-bon-
,, nes raiſons, qu'il ne devoit pas faire tant d'état de
,, ſa Nobleſſe, qu'il en dût venir au mépris, & à l'op-
,, preſſion de ſon Peuple.

Ces mutins animez par les remontrances de leur General, n'attendoient que le jour de la bataille, pour venir aux mains avec les François, & furent ſi impatiens, que le jour d'aprés, dés le matin ils ſortirent de leur Camp, & s'avancerent juſqu'au Montdor avec plus de brutalité que de courage. Le Roy avec ſes Princes & ſes Capitaines, parmy leſquels le Conétable avoit la principale authorité, pourvûrent auſſi toute cette nuit à l'ordonnance de l'armée, afin de venir dés le point du jour à la bataille. Le Connétable eut la conduite de l'avant-garde, avec le Seigneur de Vienne Admiral, & Guillaume de Poitiers bâtard de Langres; le Roy accompagné des Ducs de Berry & de Bourbon, des Seigneurs d'Albert & de Coucy, & d'autres grands Seigneurs & Capitaines prit celle de la bataille; & celle de l'arriere-garde fut donnée au Comte de Blois, de ſaint Pol, de Harcourt, & aux Seigneurs de Châtillon & de la Fere.

L'ordre étant fait, & porté par tout, le Roy commanda aux trois Chefs de l'avant-garde d'aller reconnoître les ennemis, ce qu'ils firent fort avantageuſement tout à leur aiſe, n'ayans point été empêchez, ny même apperçûs par les Flamans, & au retour le Connétable dit au Roy, avec un viſage plein d'allegreſſe, *Sire, réjoüiſſez-vous : car ces gens ſont à nous, nos valets même les combattroient bien.* Le Roy répondit, *Connétable, Dieu le veuille, allons donc, au Nom de Dieu, & de ſaint Denis.* Avant

la bataille, il y eut quelques prodiges favorables pour les François. Toute la nuit précédente on entendit des bruits horribles auprés du Camp des Flamans qui en furent fort allarmez, ſans en pouvoir découvrir la cauſe. Un pigeon blanc vola long-temps autour de l'armée du Roy, & à la fin alla ſe percher ſur une des Bannieres de la bataille. Un broüillard épais fut diſſipé à l'heure même qu'on dévelopa l'Oriflame, & l'air à l'inſtant fut auſſi clair, & auſſi ſerain qu'en un beau jour d'Eté. 1382.

On avoit revoqué en doute, ſi ce Sacré Etendard de ſaint Denis, qu'on n'avoit coûtume de porter que contre les Infidelles, les Heretiques, ou les excommuniez, devoit être porté en cette guerre; mais ce ſcrupule fut levé, ſur l'avis qu'on eut que les Flamans étoient excommuniez, comme Schiſmatiques, à cauſe qu'ils reconnoiſſoient Urbain, & les François Clement pour vray & legitime Pape.

Le General Artevelle ayant appris que l'Armée Françoiſe approchoit, fit avancer la ſienne à pas meſurez, afin de faire voir qu'il ne redoutoit point ſes ennemis; & ſoit par vanité qu'il eût, ou pour aſſurance qu'il voulut donner aux ſiens, il commanda à l'un de ſes Pages monté ſur le meilleur de ſes chevaux, de l'attendre auprés d'un certain buiſſon, & auſſi tôt qu'il verroit les François tourner le dos, qu'il le luy ramenât pour les pourſuivre. En quoy il y eut ſans doute de la vanité, & de la temerité de la part de ce Capitaine d'avoir abandonné un poſte trés-avantageux, & preſque inacceſſible à la Cavalerie Françoiſe, où il s'étoit fortifié le jour précédent, pour en deſcendre le jour d'aprés, & combattre dans la plaine. Mais ce fut auſſi un aveuglement du Chef, & une punition des rebelles, qui ne ſe propoſoient autre fruit de leur deſſein, qu'une licence déreglée, & l'aneantiſſement des perſonnes Nobles, ſous le Nom de liberté publique.

Or d'autant qu'il marchoient ſerrez, ſelon l'or-

1382. dre qu'ils en avoient de leur General', il fut ordonné que la bataille de l'armée du Roy les choqueroit de front, & l'avant-garde d'un côté, & l'arriere-garde de l'autre ſe jetteroient ſur les aîles, afin de les charger par les flancs, & de les rompre. Ce qui réüſſit avec tel bonheur, que les Flamans ne ſoûtinrent l'effort des François pas plus d'un quart d'heure, pendant lequel aprés avoir un peu repouſſé la bataille du Roy qui venoit de front, l'avant garde & l'arriere garde les preſſerent tellement, que les flancs furent auſſi-tôt ouverts, puis les ennemis rompus, & enfin terraſſez, & comme entaſſez les uns ſur les autres, & parce qu'ils ſe tenoient ſerrez de fort prés, & comme entre-couſus avec leurs armes. Le General Artevelle qui faiſoit tout devoir de Capitaine, & de ſoldat, ayant été bleſſé legerement, fut étouffé dans la preſſe des Gantois, dont il avoit autour de ſa perſonne un gros de neuf à dix mille combattans, qui furent tous tuez ſur la place : des autres Villes rebelles, il s'en trouva plus de vingt-cinq mille de morts, qui furent aiſément reconnus les uns des aûtres par la diverſité de leurs livrées. Du côté des François il y eut quelques Cavaliers qui furent tuez d'abord, à l'entrée de la bataille, mais ils ne perdirent en tout que quarante hommes.

Aprés la victoire, le Roy fut curieux de voir le corps de Philippe d'Artevelle, & donna cent francs à un valet qui le trouva entre les morts. Sa Majeſté accompagnée de ſes Princes & de ſes Barons, l'ayant conſideré avec admiration de ſa fortune, on le fit pendre à un arbre, pour ſervir de ſpectacle d'horreur, & d'exemple de terreur à tout le monde. Telle fut la fin de ce rebelle qui étoit ſi vain, qu'il concevoit déja en ſon cerveau vuide, la principauté de toute la Flandre, & ſe vantoit qu'aprés qu'il auroit méné en triomphe le Roy à Gand, il luy feroit apprendre la langue de ſon

païs, & de-là donneroit la Loy à toute la France. 1382.

Or ceux qui échaperent du carnage, s'enfuirent la plûpart à Courtray, où ils furent promptement ſuivis, la Ville priſe, ſaccagée, brûlée, & toutes ſortes de perſonnes paſſées indifferemment par le glaive. Car le Roy permit qu'on y exercât plus de cruauté qu'ailleurs, en haine de ce que depuis la ſanglante Journée de Groningue, prés la même Ville, où la défaite des François arriva par la temerité du Comte d'Artois; on y gardoit cinq cens paires d'éperons dorés, comme autant de dépoüilles de la Nobleſſe Françoiſe, juſques-là que pour ſouvenance de cette défaite, on y célébroit tous les ans une grande ſolemnité. Pour changer donc cette ſolemnité en deüil, & cette réjoüiſſance en triſteſſe, ſa Majeſté ordonna que tout fut détruit par le fer, & par le feu, afin qu'à l'avenir il ſouvint à ceux de Courtray, que le Roy de France avoit paſſé victorieux par leur Ville. Cependant les ennemis qui aſſiegoient Bruges, ſe retirerent au bruit de la défaite de leur armée, & la Ville s'étant renduë au Roy fut delivrée du pillage, moyennant la ſomme de ſix-vingt mille francs qu'elle paya, pour les frais de cette guerre. Voila les effets tragiques des mutineries, des deſobeiſſances, & des revoltes, qui ne tendent d'ordinaire qu'à la honte, & à la ruine de leurs Autheurs; étant certain, par le témoignage des Saintes Lettres, que toute puiſſance vient de Dieu, que quiconque reſiſte à la Puiſſance établie de Dieu, eſt rebelle à l'ordre de la Providence, & de la volonté de Dieu, & que quiconque ſera pris dans la chaleur de ſon crime, & de ſa rebellion, tombera dans la damnation de ſon ame.

XVII. BATAILLE.

JOURNÉE DE PATAY,

Où les ANGLOIS *furent vaincus par la* PUCELLE D'ORLEANS.

1429. VOICY l'un des grands coups de la Providence de Dieu, pour la conſervation de ce Royaume, lequel étant comme à deux doigts de ſa ruine, par la violente & injuſte uſurpation de l'Anglois, cauſée par la querelle malheureuſe des maiſons d'Orleans & de Bourgogne, fut ſecouru ſi à propos, & delivré par des voyes ſi extraordinaires, que la lecture ſeule eſt capable de ravir d'étonnement les eſprits.

L'Anglois étant déja en poſſeſſion de la Normandie, & de la Guyenne, plus par le malheur de la diviſion de nos Princes, que par la force ou la puiſſance de ſes armes, tenoit la Ville de Paris, Capitale du Royaume, bloquoit celle d'Orleans, l'une des meilleures, & avoit deſſein enſuite d'aſſieger Bourges pour y prendre ou forcer le Roy Charles VII. & en diſpoſer à ſa diſcretion. Le Roy n'ayant point d'hommes, ny de forces, ny de finances, qui ſont les nerfs de la guerre, pour en recouvrer, ſe trouvoit dans une extréme deſolation, lors que Dieu, qui n'a jamais manqué au beſoin, à cette floriſſante Monarchie, luy envoya au ſecours une ſimple fille de village, née pour la délivrance d'Orleans, pour la reſtauration de la France, & pour la ruine de la tyrannie Angloiſe

Le nom de cette Bergere, communement dite 1429.
la Pucelle d'Orleans, eſt ſi fameux parmy toutes les Hiſtoires, que je n'en parleray qu'autant qu'il eſt neceſſaire, pour avoir la connoiſſance de la bataille, & de la victoire que je rapporte. Elle avoit nom Jeanne d'Arq, native de Vaucouleur en Lorraine; ſes parens quoy que pauvres, l'éleverent en la crainte de Dieu, elle même ayant de l'inclination à la vertu, s'étoit fort exercée en tous les devoirs de Pieté, par la commodité de l'Hermitage de Nôtre-Dame de Beaumont, qu'elle viſitoit ordinairement avec beaucoup de devotion, & de reverence.

Aprés Dieu & la Vierge immaculée, elle honoroit particulierement ſaint Michel, ſaint Gabriel, ſainte Catherine, & ſainte Marguerite, dont elle étoit ſouvent conſolée; elle avoit connu même par revelation, que ſaint Charlemagne & ſaint Louis prieroient Dieu pour ſon Roy Charles VII. & pour la délivrance de la Ville d'Orleans; elle avoit auſſi coûtume de ſe confeſſer preſque tous les mois, & au lieu de joüer avec ſes autres compagnes, elle ſe retiroit ſouvent à l'ombre de quelque buiſſon, pour vaquer à la priere. Dieu qui ſe plaît à faire de grandes choſes par de foibles inſtrumens, & à ſe ſervir de l'humilité des petits, pour abbaiſſer l'orgueil des ſuperbes, montra viſiblement par les effets, que ſa Majeſté agiſſoit en elle.

Or entr'autres connoiſſances qu'elle eut par revelation Divine, Dieu luy fit connoître, que la ville d'Orleans ſeroit délivrée de la fureur des Anglois, qu'ils ſeroient vaincus & chaſſez de France, que le Duc d'Orleans detenu priſonnier en Angleterre, ſeroit bien-tôt mis en liberté, & le Dauphin Charles couronné à Reims, qu'il falloit qu'elle l'accompagnât en cette ceremonie, & que traveſtie en homme, elle allât le trouver, & luy demandât

1429. des troupes, afin qu'elle même combatît pour ſon ſervice. Toutes ces choſes luy demeurerent ſi fort en l'eſprit, que depuis le Siége d'Orleans, elle n'entretenoit d'autre diſcours ſes parens, & toute ſorte de perſonnes, de maniere qu'à la fin elle fut menée devant Robert de Baudricourt Gouverneur de Vaucouleur; à qui elle parla de ces affaires, avec une telle aſſurance, qu'il l'envoya au Roy, accompagnée de Bertrand de Polenge, ſage & vertueux Gentil-homme, d'un ſoldat & de quatre ſerviteurs. Son arrivée ſembla moins étrange à ſa Majeſté, à cauſe qu'une autre fille nommée Marie d'Avignon luy avoit predit, que luy & ſon Royaume ſeroient affligez de grandes calamitez, & qu'il viendroit à luy une fille qui le delivreroit de ſes afflictions, & affranchiroit ſes ſujets de la tyrannie étrangere.

Pour éprouver s'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire en elle, comme on diſoit, le Roy la fit introduire en ſa chambre, luy étant en habit ſimple de Gentil-homme parmy ſes Princes & ſes Seigneurs, vétus plus magnifiquement que luy; neanmoins elle alla droit à ſa Majeſté, & luy repreſenta avec une modeſte hardieſſe les quatre points de la commiſſion, pour laquelle Dieu l'avoit conduite en ſa preſence. Aprés qu'elle eut fait ſa petite harangue, & répondu pertinemment à diverſes queſtions qui luy furent faites, elle fut examinée par quelques Docteurs en Theologie, aux demandes deſquels, touchant ſa creance, ſes revelations, ſa vie, & la cauſe de ſon voyage, elle y ſatisfit auſſi avec tant de ſimplicité & de modeſtie, accompagnée d'une ſi ferme reſolution, qu'ils rapporterent à ſa Majeſté, & à ſon Conſeil, qu'elle étoit veritablement envoyée de Dieu, pour quelque entrepriſe d'importance.

En chemin faiſant, il arriva une merveille qui fut telle. Certain Cavalier vicieux & libertin,

ayant appris qui elle étoit, accompagna ſes penſées 1429
& ſes paroles impudiques de quelque blaſpheme, qui vint méme aux oreilles de la ſainte fille. Mais elle éclairée d'en haut, repartit en ſoûpirant : *Ah malheureux ! tu blaſphemes le Nom de Dieu, & tu es ſi proche de la mort !* En effet au bout d'une heure cét infortuné tomba de ſon cheval dans une riviere, & ſe noya. Auſſi defendoit elle ſur toutes choſes l'impudicité & le blaſpheme aux gens de guerre, avec proteſtation qu'il n'y a crime qui provoque tant l'ire de Dieu ſur les armées.

Elle demanda au Roy une épée qui étoit en terre ſous l'Autel de l'Egliſe ſainte Catherine de Fierbois, auprés des cendres d'un ancien & vertueux Chevalier, où l'on l'y trouva toute roüillée, mais elle ne l'eut pas plûtôt priſe, que la roüille tomba d'elle-même, ſans aide ny artifice de fourbiſſeur. Cette épée étoit marquée de trois Croix, & la Pucelle l'ayant miſe à ſon côté, s'en ſervit du depuis toûjours à la guerre. Elle fit faire enſuite, & arborer un Eſtendard, où étoit la figure du Sauveur du monde Crucifié, qui tenoit en ſa main une fleur de Lis. Bref le Roy & ſon Conſeil reçûrent tant de preuves des graces que Dieu faiſoit éclater dans les actions de cette fille, qu'il fut reſolu qu'on luy donneroit des gens de guerre pour rafraîchir Orleans d'hommes, & de vivres, ſous la conduite des Seigneurs de Rieux & de Cullan, celuy-cy Amiral, & celuy-là Maréchal de France, ſur tout le Roy luy fit donner des chevaux & des armes complettes propres pour elle, & pour la garde de ſa perſonne, fut commis un ancien Chevalier nommé Dolon Conſeiller du Roy & Senechal de Beaucaire.

Or la premiere action qu'elle fit, aprés que ces troupes furent en état, fut d'envoyer un Heraut aux Anglois, pour leur faire commandement de la part de Dieu, de lever le ſiege d'Orleans, & de laiſſer la

1429. poſſeſſion du Royaume à Charles legitime ſucceſſeur de la Monarchie Françoiſe, dont les uns ſe moquerent, les autres en furent ſi fort irrités que de rage ils voulurent faire brûler tout vif le Heraut, & il ſe trouva encore chargé de fers, lors de la levée du ſiege. Sur ce refus elle ſe jetta dans Orleans, avec deux cent lances, s'étant fait jour à travers les ennemis à force d'armes contre l'avis des Capitaines, & le Comte de Dunois batard d'Orleans vint au devant d'elle, à un quart de lieuë de la Ville pour favoriſer ſon entrée.

Il y avoit déja ſept mois que les aſſiegez ſoûtenoient divers aſſauts des ennemis. Mais ce renfort avec la preſence de la Pucelle, que tout le peuple croyoit être envoyée de Dieu pour la délivrance de la Ville, les anima tellement, qu'ils ſe diſpoſerent à ſortir ſur les ennemis & à les attaquer dans leurs Poſtes, dans leurs retranchemens & leurs baſtilles. Elle fit ſon entrée la veille de l'Aſcenſion, & ne voulut pas qu'on s'armât le jour de la fête, pour la reverence d'une ſi grande ſolemnité. Mais dés le point du jour ſuivant, elle attaqua la baſtille de ſaint Loup, & l'emporta malgré la reſiſtance des ennemis, avec le maſſacre de quatre à cinq cens Anglois qui la défendirent ſi vaillamment, qu'ils manquerent auſſitôt de vie que de courage.

En cét aſſaut, la Pucelle fit voir par ſon adreſſe & par ſa force infatigable, qu'il y avoit en elle quelque heroïque & extraordinaire vertu. L'heureux ſuccez de cette ſortie des aſſiegez, étonna ſi fort les Anglois, qu'ils abandonnerent la baſtille prochaine appellée de ſaint Jean le Blanc, & la garniſon ſe retira en celle des Auguſtins, qui étoit plus grande & beaucoup plus forte; Neanmoins la Pucelle voulut ſortir pour l'attaquer, mais tous les Capitaines jugeans qu'on n'y gagneroit que des coups, ils firent ſonner la retraite. Les Anglois qui crûrent que les nôtres avoient pris l'épouvan-

te ſortirent, furieuſement ſur eux, & alors la Pucel- 1429.
le avec François de Vignole, ſurnommé la Hire, & les autres genereux Capitaines, tournerent tête avec tant de courage, que non ſeulement ils obligerent les ennemis à ſe retirer dans leur fort, mais encore les forcerent, & firent main-baſſe ſur tous ceux qui étoient dedans, d'où peu des plus diligens ſe ſauverent à la Tour du Pont, où ils avoient auſſi dreſſé un gros fort, appellé la baſtille des Tournelles.

Les Anglois qui avoient juſqu'alors mépriſé les aſſiegez, & tenu la Pucelle pour une beguine, ou pour une infame, ayant reſſenty les effets de ſa vertu & les efforts de ſon bras, commencerent à la redouter, & à croire qu'il y avoit quelque choſe de divin en elle : & ce qui les fortifioit en cette opinion, étoit une certaine Prophetie de Merlin, qui leur prediſoit, *qu'ils ſeroient détruits & ruinez en France par une Pucelle.*

Les François au contraire ayans le cœur haut, de l'avantage des deux derniers combats, & mettant toute leur confiance dans la continuation du ſecours divin, dont la Pucelle leur donnoit parole, attaquerent la Tour du Pont, où les Anglois avoient mis leurs meilleurs hommes, ſous la charge du Capitaine Claſſidas, mais ils ſe défendirent courageuſement depuis le point du jour juſqu'à huit heures du ſoir, que les François échauffez à l'aſſaut entrerent dedans, & ſans remiſſion, les paſſerent tous au fil de l'épée. Claſſidas penſant ſe ſauver à la nage par la riviere, ſe noya avec tous ceux qui le ſuivirent. A cét aſſaut, la Pucelle fut bleſſée d'un coup de fléche entre les épaules, mais elle ne laiſſa pas de combattre avec autant de vigueur qu'auparavant, encore que le ſang coulât de la playe, le long du corps, par le défaut de ſes armes, & pour encourager les ſiens, elle diſoit de bonne grace, que ce n'étoit qu'un coup de faveur.

1429. Le Comte de Dunois, qui faiſoit auſſi merveilles de ſa perſonne, voyant la vigoureuſe reſiſtance des ennemis, étoit d'avis de faire ſonner la retraite; mais la Pucelle l'exhorta d'avoir patience, juſqu'à ce qu'elle eût fait ſa priere à Dieu, aprés quoy elle retourna à l'aſſaut avec tant d'ardeur, que les François animez par le bon exemple de cette fille, emporterent encore cette forteresſe, à la priſe de laquelle les Anglois perdirent plus de huit mille hommes, nul n'ayant été épargné que les Prêtres ſeulement, par le commandement de la Pucelle. Du côté des François, il n'y en eut à dire que cent, & encore pas un ſeul de marque.

Les ennemis étonnés plus que jamais, du prodigieux ſuccez des armes de la Pucelle, ſortirent de tous leurs forts qui étoient en nombre de ſoixante, & ſe rangerent en bataille devant la Ville, avec reſolution de combattre en gros les aſſiegez, s'ils ſe preſentoient, & s'ils ne ſortoient pas, de lever le ſiege & de ſe retirer en bel ordre. La Pucelle ne fut point d'avis de hazarder la bataille, donnant parole que c'étoit un coup de deſeſpoir des ennemis qui leveroient bien-tôt le ſiege, comme ils firent, ſe retirans à Meun & aux autres places prochaines qui tenoient pour eux, ſans être pourſuivis en leur retraite.

Alors les aſſiegez ſortirent & raſerent toutes les baſtiles, toutes les forteresſes, & toutes les huttes des ennemis, où ils trouverent grand nombre de bagage, d'armes, de munitions, & de vivres. Mais les Capitaines, au lieu de perdre le temps à prendre quelque relâche de tant de travaux & de tant de veilles, prierent le Roy de leur donner un renfort de gens de guerre, avec lequel ils eſperoient faire de grands exploits ſur l'ennemy déja étonné de ſon malheur, & fort affoibly par ſes pertes.

Sa Majeſté loüant leur deſſein, leur envoya le Connétable, le Duc d'Alençon, & le Duc d'Al-

bret avec de belles troupes, de maniere qu'ayant 1429.
joint toutes leurs forces enſemble, ils ſe trouverent ſix mille combattans, & marcherent en bonne reſolution droit à Gergeaux; où eſtoit le Comte de Suffolk avec quatre cens Anglois, & les habitans, qui furent d'abord attaquez avec tant de furie par les François, que la ville fut emportée de force, avec un horrible carnage de ceux qui voulurent faire reſiſtance. Le Comte fut arrêté priſonnier avec l'un de ſes freres, & l'autre fut trouvé entre les morts avec tout le reſte de la garniſon Angloiſe. Baugency & Meun ſans attendre l'effort de la batterie, ny le peril de l'aſſaut, ſe rendirent à la premiere ſommation, & les Anglois en ſortirent ſans armes, y laiſſans pour marques de leur effroy, tout leur équipage.

Le Duc de Bethfort qui eſtoit à Paris & ſe qualifioit Gouverneur General de la France pour le Roy d'Angleterre, voyant un ſi merveilleux changement de face dans les affaires, aſſembla en diligence tout ce qu'il put, des garniſons de Normandie & de l'Iſle de France, juſqu'au nombre de quatre à cinq mille hommes, ſous la conduite du General Ramſton, & du Baſtard de Thian, à qui ſe joignirent le Colonel Talbot, les Seigneurs d'Eſcales, de Hongreffort, de Faſtol, & autres Capitaines Anglois qui avoient eſté chaſſez des places que je viens de dire.

D'ailleurs l'armée des François ſe fortifioit auſſi de jour à autre, la Nobleſſe y accourant de toutes parts, & faiſoient enſemble huit à neuf mille hommes de guerre: leur deſſein étoit d'aller au devant du ſecours que le Duc de Bethfort avoit envoyé de Paris aux autres Anglois, & de le tailler en pieces dans les plaines de la Beauce. Mais ſur l'avis de la jonction de Talbot & de ſes compagnons, à ce ſecours, au bourg de Patay, ils reſolurent de marcher contre eux genereuſement en ordonnance

1429. de bataille. Le Connétable de Richemont menoit l'avant-garde, avec le Marêchal de Bouſſac, La Hire, & Saintraille. Le Duc d'Alençon, le Comte de Dunois, & le Marêchal de Rieux, conduiſoient le corps de bataille. On donna ordre à quatre-vingt hommes d'armes d'aller reconnoître l'Ennemy, & noſtre incomparable Amazone couroit de tous côtez, exhortant les Capitaines & les ſoldats au devoir, avec aſſurance que le Ciel alloit leur donner une glorieuſe victoire.

Dieu qui conduiſoit les noſtres comme par la main, leur donna un moyen extraordinaire de découvrir les prémiers & de reconnoître l'Ennemy. De bonne fortune les coureurs lancerent un Cerf, qui alla fondre dans le gros de l'Armée des Anglois, & à la veuë inopinée de cette beſte, ne ſçachant pas que les François fuſſent ſi prés d'eux, ils jetterent un grand cry, qui ſervit comme de ſignal aux noſtres, pour les charger avant qu'ils euſſent pris ordre de bataille. Ce qui fut executé avec tant de promptitude & de courage, que la Cavalerie Angloiſe rompuë d'abord, fit jour aux François pour donner dans leur Infanterie, avant qu'elle pût ſe retrancher, ny ſe fortifier de quelque bonne paliſſade à ſon ordinaire. Par ce moyen les Archers Anglois ſurpris, ſans pouvoir uſer de leurs traits, demeurerent expoſez à la fureur de la Cavalerie Françoiſe, qui les tailla en pieces avec fort peu de reſiſtance. En quoy noſtre guerriere fut remarquable parmy tous ceux qui rendirent de plus ſignalées preuves de leur valeur.

Il y eut deux mille deux cens Anglois qui furent étendus morts ſur le champ, & trois cent faits priſonniers, parmy leſquels eſtoient les principaux Chefs de leurs troupes, comme Ramſton, Eſcalles, Hongreffort, & Talbot, qui étant priſonnier de Saintraille, fut honorablement traité par ce genereux Capitaine, & mis en liberté ſans rançon,

& le ſort des armes ayant voulu que luy-méme tom- 1429.
bât peu de jours aprés entre les mains de Talbot, il reçut pareil traitement de luy, l'un & l'autre de ces grands hommes honorans la vertu en l'Ennemy méme. Du côté des François on ne perdit pas un homme de marque & fort peu d'autres, & dés-lors la France reconnoiſſant que Dieu combattoit pour elle contre les Anglois, eut tres-mauvaiſe opinion de leurs affaires, qui prenoient à veuë d'œil le penchant du precipice avec une prodigieuſe decadence.

Et il eſt certain que cette victoire enfla tellement le cœur aux François, que n'apprehendans plus leurs Ennemis, ils prirent reſolution de conduire le Roy à Reims pour la ceremonie de ſon Couronnement & de ſon Sacre, & méme de ſe faire jour à main armée, ſi les Ennemis s'oppoſoient à cette action, la Pucelle ſoûtenant tout haut, qu'elle étoit neceſſaire à la reſtauration de la Monarchie. Et pour l'execution de ce deſſein il ſe fit un concours general des Princes & des Seigneurs fidelles à ſa Majeſté, entre leſquels paroiſſoient ſur tous, le Duc d'Alençon, Charles de Bourbon, Comte de Clermont en Auvergne, Charles d'Anjou, fils de René Roy de Sicile, le Comte de Richemont, Connétable de France, les Comtes de Dunois & de Vendôme, le Sire d'Albret, le Cadet d'Armagnac, l'Amiral & les Maréchaux de France. les Seigneurs de Laval, & la Trimoüille, de Beaumanoir, de Mailly, de la Hire, de Saintraille, & autres Barons & Capitaines.

La ceremonie du Sacre fut faite par l'Archevéque de Reims, aprés laquelle le Roy alla à Corbry prés de Laon, pour viſiter l'Egliſe de ſaint Marcoul, par l'interceſſion duquel nos Rois gueriſſent des écroüelles: pour cette cauſe ils ont coûtume d'y aller faire une neuvaine en grande de-

1429. votion aprés leur Sacre. Là-méme les Deputés des Villes d'Auxerre, de Troyes, de Chalons, de Laon, & autres, vinrent luy rendre obeïſſance, & ſa Majeſté allant à Paris, fit auſſi ſon entrée dans Soiſſons, dans Château-Thierry, & dans Provins, ſes ſujets commençans d'ouvrir les yeux, & de le reconnoître pour leur Prince naturel, & pour le ſucceſſeur legitime de cette Couronne.

Voila comme la Providence Divine luy vint au ſecours en l'extremité de ſes affaires, par le moyen de la valeur & de la prudence de cette genereuſe guerriere, que le Ciel luy envoya fort à propos, tout autre remede humain luy manquant en cette extréme neceſſité, pour le ſecourir au beſoin. C'eſt pourquoy la France luy aura toûjours aprés Dieu une obligation immortelle, & quoy que puiſſent dire certains eſprits, ou prevenus de paſſion, ou aveuglez d'hereſie, elle ſera à jamais tenuë de défendre ſon honneur, & de ſoûtenir ſon innocence, & n'aura pas beaucoup de peine à le faire, puiſque tout le monde ſçait par la dépoſition de témoins irreprochables, que toutes les actions de cette vertueuſe fille furent accompagnées de pieté, d'honneſteté, & d'une conſtance ou magnanimité heroïque, méme au dernier ſupplice du feu, qu'elle endura par la procedure inique, calomnieuſe & violente de ſes ennemis, & caſſée par celle qui fut faite pour ſa juſtification, quelque temps aprés ſa mort, de l'authorité du Roy & du Pape.

Dieu méme voulut y contribuer par un inſigne miracle, qui atriva aprés ſa mort, & qui fut une preuve de ſon innocence, & une marque de l'iniquité des Juges qui la condamnerent. Car ſon corps eſtant reduit en cendres par l'ardeur du feu, ſon cœur demeura entier & plein de ſang au milieu des flâmes, comme ſi cét élement impitoyable eût porté quelque reſpect à une partie, qui

avoit eu tant de ſentimens de pieté envers Dieu, 1429.
& tant d'amour pour la pureté, que jamais elle n'avoit été ternie d'aucune action ny d'aucune penſée mauvaiſe.

XVIII. BATAILLE.

JOURNÉE DE SAINT-AUBIN,

Où les BRETONS *furent vaincus par les* FRANÇOIS.

1486. IL eſt dangereux à un petit Prince, de recevoir en ſa protection les ſujets rebelles d'un grand Monarque, d'autant qu'il expoſe ſes Etats à une generale deſolation des armes victorieuſes du plus puiſſant, & ſon eſprit à de continuelles défiances qu'il a ordinairement des Rebelles. Voicy une belle preuve de cette verité en la perſonne de François Duc de Bretagne, lequel aprés avoir attiré le Duc d'Orleans en ſes terres, avec grand nombre d'autres Princes, Seigneurs & Prelats mal-contens, ils conclurent & jurerent tous une Ligue contre l'authorité du Roy, & le gouvernement du Royaume.

Or comme les deſſeins des Seigneurs François & des Bretons étoient differens, les Bretons eſperans tirer avantage de la rebellion des François, par les courſes qu'ils feroient enſemble dans le Royaume; & les François deſirans ſe fortifier du ſecours des Bretons, pour faire leur condition plus avantageuſe avec le Roy, ils commencerent d'entrer en défiance les uns des autres; les François apprehendans d'être livrez à ſa Majeſté par les Bretons, & les Bretons doutans ſi leur Duc ne ſe vouloit point ſervir des François pour

ſe vanger de leur derniere felonie, nonobſtant les promeſſes de grace & d'abolition qu'il leur en avoit octroyée. 1486.

Ces défiances reciproques firent que les Barons de Bretagne donnerent à entendre à leur Duc, qu'ils deſiroient avec paſſion, qu'il ſe reconciliât avec le Roy, & renvoyât hors de ſes terres les Seigneurs François qui s'eſtoient retirez en Bretagne, le prians de conſiderer que leur retraite ſeroit un pretexte fort ſpecieux au Roy, pour luy declarer la guerre, pour détruire tout le païs, & le mettre ſous contribution, ou en ſon obeïſſance. Mais le Duc ayant auſſi quelque défiance du Conſeil de ſa Nobleſſe, dont il redoutoit encore les armes, le prit pour une preuve certaine de la mauvaiſe volonté qu'elle avoit en ſon endroit. La Dame de Beau-jeu Gouvernante du Roy n'oublia pas d'augmenter cette défiance, & méme de l'accroître dans l'eſprit des Seigneurs Bretons, avec tant d'artifice qu'ils traiterent ſecretement avec André d'Epinay, dit le Cardinal de Bordeaux, envoyé de la part du Roy, & demeurerent d'accord, Que le Roy envoyeroit des forces en Bretagne, pour ſe ſaiſir des Seigneurs rebelles à ſa Majeſte; qu'il n'y pourroit mener ou envoyer plus de quatre cens lances, & quatre mille hommes de pied, s'il n'en eſtoit requis des Barons; qu'il ne demanderoit, ny ne pretendroit rien au Duché du vivant du Duc: qu'il ne feroit aſſieger ny prendre Ville, Château ou Fortereſſe dans le païs, & que ſes gens ne prendroient rien ſans payer; que ſi le Duc d'Orleans & les autres rebelles à ſa Majeſté ſe retiroient de Bretagne, elle en retireroit auſſi ſes troupes.

Par ce Traité les Bretons croyoient avoir pourvu à leur ſureté contre leur Duc, & au ſalut de la patrie contre le Roy: & pour ces raiſons ils luy avoient limité les forces avec leſquelles il devoit

1486. entrer en Bretagne, afin qu'il ne fût pas en ſon pouvoir de faire au delà de ce qui luy eſtoit preſcrit par l'accord. Le Roy avoit auſſi de ſa part ce qu'il pretendoit, qui eſtoit la diviſion entre les Seigneurs François & les Bretons, & une entrée dans leur païs, pour y faire aprés ce qu'il luy „ plairoit ; dans la creance, que nul Traité ne peut „ déroger à l'authorité ſouveraine ſur des Sujets, „ ny impoſer la Loy à celuy qui eſt au deſſus de „ la Loy méme.

Aprés quoy il marcha droit contre les Princes liguez, prit Partenay en chemin faiſant, où le Duc de Bourbon l'aſſura de ſon obeïſſance, & aprés avoir fait entrer ſon Armée par quatre divers endroits en Bretagne, il y vint en perſonne afin d'opprimer les rebelles, avant qu'ils euſſent le temps de pourvoir à leur défenſe. Le Seigneur de ſaint-André, le Comte de Montpenſier, Louis de Bourbon puîné du Comte de Vendôme, & Louis de la Trimoüille Vicomte de Toüars conduiſoient les quatre troupes, mais celle de ſaint-André compoſée de quatre cens lances & de cinq à ſix mille hommes de pied eſtoit la plus forte.

Le Duc de Bretagne, & les Seigneurs François qui s'eſtoient retirez auprés de luy, voyans le païs couvert de gens de guerre, & eux ſans force, ſe trouverent bien étonnez, & commencerent à renouveller leur défiance de part & d'autre ; neanmoins le peril commun leur faiſant prendre une aſſurance reciproque, ils envoyerent demander ſecours à Maximilian d'Autriche, créé depuis peu Roy des Romains, & au Sire d'Albret, qui faiſoit la guerre en Navarre, & avoit une Compagnie de cent lances parmy les quatre cent qui étoient entrez en Bretagne pour le Roy, ſous la conduite du Seigneur de ſaint-André. Le prix du ſecours eſtoit Anne de Bretagne, fille aînée du Duc, qui la promettoit en mariage à l'un & à l'autre, quoy

qu'elle fût accordée au Duc d'Orleans. Mais en cette neceſſité il faloit qu'il fiſt, comme on dit, d'une fille pluſieurs gendres. Il n'oublia pas auſſi de dépêcher à méme fin une Ambaſſade à Henry VII. Roy d'Angleterre, qu'il croyoit avoir obligé, lors qu'il fut jetté à la côte de Bretagne par les vents contraires. Mais il ne conſideroit pas qu'il l'avoit beaucoup plus deſobligé; l'ayant voulu à la fin livrer à ſon ennemy, qu'il ne l'avoit obligé, luy demandant des forces pour s'établir au Royaume d'Angleterre. 1486.

Or attendant le ſecours des Etrangers, il envoya lever des gens de guerre par tous les Etats; & dans peu de jours aſſembla à Malétroit un corps d'Armée de ſix cens lances & de ſeize mille hommes de pied, la pluſpart des Communes du païs; gens ſans experience, & ſans diſcipline militaire. Tellement que quand il fut queſtion de les mener au combat contre les François, qui avoient pris la Ville de Redon; & aſſiegé celle de Plermel, ils ſe débanderent en ſi grand deſordre, qu'il n'en demeura pas quatre mille auprés du Duc, lequel ne ſe voyant pas aſſez fort pour ſecourir la Ville, la laiſſa prendre par aſſaut, & ſaccager par les François. Vannes ſe rendit en méme temps, mais peu aprés elle fut repriſe.

Le Seigneur de la Mouſſaye qui conduiſoit la Cavalerie Bretonne à Nantes, fut défait en chemin par Adrian de l'Hopital, Seigneur de Choiſy, ancien Chevalier François, & tres-valeureux Capitaine. A tous ces évenemens funeſtes pour le Breton, arriva encore la nouvelle de l'impuiſſance, ou de la froideur des Princes étrangers, dont il eſperoit un grand ſecours. Car le Roy d'Angleterre s'excuſant ſur les troubles de ſon Royaume, ne luy envoya que ſix à ſept cens Archers. Maximilian étoit occupé avec les François en Picardie, où le Seigneur de Cordes & le Maréchal de Gié avec

1486. un Camp-volant tailloit bien de la beſogne à ſon armée, qu'il fut à la fin, faute de finances, contraint de rompre; D'ailleurs les Gantois qui s'étoient revoltez contre luy, troubloient grandement les affaires des Etats de Flandre, & méme le retinrent quelque temps priſonnier dedans leur Ville, de ſorte qu'il n'envoya au ſecours du Duc que quinze cens hommes.

Le Sire d'Albret qui croyoit avoir meilleure part que tous les autres aux bonnes graces de la Princeſſe Bretonne, porté ſur les aîles de ſon amour, vint en diligence depuis la Navarre juſqu'en Bretagne, & ne fut ſuivy que de deux à trois mille hommes de guerre, avec les cent lances du Seigneur de Forces, qui paſſerent de ſon côté à ſon arrivée; ce qui fut la cauſe que le Château de ce Seigneur fut raſé par commandement du Roy, comme furent auſſi ceux de quelques autres, qui eſtoient de cette ligue des Princes.

Or les Bretons qui avoient traité avec le Roy, voyans qu'il avoit fait entrer dans leurs terres beaucoup plus de forces qu'il n'avoit promis, qu'il prenoit méme des Villes, & les retenoit, commencerent à ſe repentir de l'avoir appellé, & ne douterent plus qu'il n'eût deſſein de s'emparer de la Bretagne. Ce que la Dame de Beaujeu avoit découvert avec peu de conſideration à un Meſſager du Seigneur de Rieux, qui luy repreſentoit que le Roy contrevenoit ouvertement au Traité fait avec les Bretons. Car elle luy donna charge de dire à ſon Maître; *Que le Roy n'avoit point de Compagnon, & qu'eſtant venu ſi avant, il vouloit aller juſqu'au bout.* C'eſt pourquoy les Seigneurs de Rieux, de Châteaubriant, & pluſieurs autres ſe reconcilierent avec leur Duc, pour la defenſe de ſa dignité, & de la liberté de leur Patrie.

Pour remedier donc au jugement que l'on pouvoit faire de cette apparente contravention, le

Roy fonda le droit de la cauſe de cette guerre, 1486.
ſur le châtiment de la felonie de ſes vaſſaux, & afin d'y proceder, ſelon les formes ordinaires de la Juſtice, il fit ajourner les Ducs d'Orleans, & de Bretagne à certain jour par devant ſa Majeſté, les Princes de ſon Sang, & les Pairs de France en ſa Cour de Parlement de Paris, & parce qu'ils n'y comparurent point, défaut fut octroyé contre eux; mais il fut pourſuivy par la voye des armes, d'autant que les rebelles aſſiſtez du ſecours de l'étranger, ſe mirent en campagne avec une Armée de dix à douze mille hommes, ſous la conduite du Duc d'Orleans, tandis que le Duc de Bretagne ſe tenoit dans Nantes. Celle du Roy n'eſtoit pas gueres plus forte en nombre de combattans, mais ils ſurpaſſoient les ennemis en courage, en diſcipline, & en adreſſe.

Le Seigneur de la Trimoüille qui acquit par ſes grands exploits & ſes vertus le glorieux titre de Chevalier ſans reproche, en eſtoit General, accompagné du Seigneur de Baudricourt Gouverneur de Bourgogne, de Gaſton de Lyon Senéchal de Toulouſe, du Vicomte d'Anoy, des Seigneurs de Saint André, de Champeaux, & d'autres excellents Capitaines. Aprés la priſe de Fougeres, & de Saint-Aubin; le Duc d'Orleans y mena l'armée de la Ligue, dans la creance que les François n'y auroient laiſſé qu'une petite garniſon, qu'il forceroit aiſément par la méme breche que les ennemis y avoient faite, ou ſi leur armée y eſtoit encore, qu'il l'attireroit à une bataille. En effet, le Seigneur de la Trimoüille eſtoit encore à ſaint-Aubin avec l'armée Royale, & ſur l'avis que les Bretons venoient à luy enſeignes déployées, il fit une partie du chemin, & alla à leur rencontre juſqu'auprés du village d'Orange, à deux lieuës de ſaint-Aubin, avec une ſi ferme reſolution, & un viſage ſi gay, qu'il ſembloit preſager aux ſiens la victoire.

1486. Comme les Armées ſe tenoient en ordonnance de bataille, & eſtoient ſur le point de s'entrechoquer, Jacques Galliot prudent & genereux Capitaine de l'armée du Roy, demanda cent hommes d'armes au General, pour donner dans l'Infanterie Bretonne par les flancs, en méme temps que les autres Capitaines l'enfonceroient & donneroient dedans de front. Cét artifice eut tant de ſuccez; qu'ayant fait jour dans le bataillon des Bretons, il les mit en fuite, puis en déroute, & aprés quelque legere reſiſtance, leur Cavalerie voyant l'Infanterie rompuë n'eut pas l'aſſurance de rendre combat, ny de ſoûtenir le premier choc, mais ſe mit auſſi ſur la retraite à toute bride.

Les François victorieux s'acharnerent, principalement ſur les Anglois, & ſur les Bretons, dont ils firent un horrible maſſacre, & permirent aux Allemans de ſe retirer en leur païs. Il y mourut ſix mille hommes du côté des Ennemis, parmy leſquels ſe trouverent les Seigneurs de Leon, & de Pont-labé Bretons, de Montfort, & d'Eſcalles Anglois, le fils aîné du Seigneur de Rohan, âgé ſeulement de ſeize ans, dont le Pere eſtoit au ſervice de ſa Majeſté, & le fils obſtiné au party contraire, porta la peine de ſa felonie demeurant étendu ſur la place. Le Duc d'Orleans, & le Prince d'Orange, qui combatirent à pied parmy leurs troupes, furent faits priſonniers de guerre & preſervez de la fureur des François, qui n'y perdirent qu'environ douze cent ſoldats, & nul Capitaine, ny homme de marque, ſinon Robinet Chevalier Normand, d'auprés d'Evreux, Herim fils d'un Comte de Catalogne, & le genereux Galliot qui mourut quelque temps aprés de ſes bleſſures.

La nouvelle de cette grande victoire eſtant portée au Roy qui ſéjournoit à Angers, il commanda que le Duc d'Orleans fût conduit à Sablé en Anjou, ſous bonne garde, de-là au Château de Luſignan

gnan en Poitou, puis de-là encore à Meun sur Yévre, & enfin dans la Tour de Bourges. Il fit aussi conduire le Prince d'Orange à Angers, & quelque temps aprés donna liberté à l'un & grace à l'autre, à la supplication de leurs femmes, qui étoient Princesses de singuliere recommandation, tant pour leur haute naissance, que pour leur grand merite : celle du Duc d'Orleans étant sœur du Roy, & celle du Prince d'Orange, sœur du Duc de Bourbon. 1486.

Le fruit de cette victoire fût trés remarquable, non seulement par la reconciliation de ces deux Princes, qui servirent du depuis fidellement sa Majesté, mais encore en ce que dés lors les Bretons perdirent cœur, & voyans en suite que les Villes de Dinan & de saint Malo s'étoient renduës au Roy, avec bien peu de resistance, ils demeurerent hors d'esperance de salut, de maniere, que sans recourir davantage aux armes, ils eurent recours aux prieres, & se remirent entierement à la volonté du Roy.

C'est pourquoy le Duc, de l'avis de ses Barons, & de ses principaux Officiers, luy depêcha une solennelle Ambassade, avec des lettres de creance, par lesquelles il le qualifioit son Souverain Seigneur, & en la souscription, *son Sujet*. Ce qu'il n'avoit pas coûtume de faire, mais l'affliction presente, & la crainte d'une totale desolation luy suggeroit ces termes de reverence, & de respect, dans lesquels demeurant aussi toûjours, le Chef de son Ambassade parla au Roy de la sorte.

SIRE, comme les Rois de la terre sont les vives Images du Monarque de l'Univers, aussi sont-ils particulierement, eux & leurs Royaumes en sa sauve-garde, & il n'y a crime par lequel la Majesté Divine soit si vivement offensée, que par la desobéïssance & la rebellion des Sujets contre leur Prince Souverain. La Bretagne,

1486. „SIRE, un des plus riches fleurons de vôtre „Couronne, ſert aujourd'huy de viſible preuve à „cette verité. Car elle ne peut apporter autre „cauſe de tant de malheurs où elle eſt tombée, „que la felonie commiſe contre vôtre Majeſté, „non ſeulement par ſa propre deſobéïſſance, & „ſes frequentes rebellions, mais auſſi par les „conſpirations faites, tant avec les étrangers en„nemis de la France, qu'avec les Princes & Sei„gneurs François rebelles à vôtre Majeſté, & no„tamment en ces derniers troubles que le Duc „d'Orleans & ſes adherans, qui fuyoient vôtre „juſte couroux, ont été favorablement reçûs de „nôtre Duc, & appuyez de ſes armes contre „l'honneur & le reſpect dû à la Majeſté Souve„raine.

„Nous avoüons & proteſtons aujourd'huy, SI„RE, que nous avons peché en cela contre le „Ciel, & devant vous, & que nous meritons „un ſupplice extréme pour l'expiation de nos cri„mes. Oüy, SIRE, nous le meritons verita„blement, ſi nous n'en portons déja les peines „les plus rigoureuſes, que de miſerables Sujets „puiſſent ſouffrir en punition de leur felonie. „Car, SIRE, nous avons perdu les plus va„leureux hommes de nôtre Nobleſſe, tant à la „journée de Saint-Aubin, qu'en pluſieurs Sie„ges, combats, & rencontres. Nos meilleures „& plus fortes Villes, ont été priſes, & pluſieurs „ont été depeuplées, raſées, & brûlées, nos „bourgs ſont deſerts & abandonnez, nos campa„gnes ſans culture, & nos havres ſans commer„ce. Et enfin, la Bretagne, l'une des plus belles „& des plus riches Provinces, non ſeulement de „la France, mais auſſi de l'Europe, eſt aujour„d'huy un ſpectacle horrible de malheurs, & de „miſeres.

„Quelle peine, ou quel ſupplice aprés cela peut-on

faire ſouffrir à une Nation, dont la ruine fait au- « 1486.
tant de pitié que d'horreur aux courages les plus « insenſibles, & les plus farouches ? Par quelle « forme de Juſtice peut-on procéder deſormais « contre des peuples, qui reſſentent de tous côtez « les effets de la vengeance Divine & humaine ? « SIRE, puis que les Rois de la terre ſont au- « tant de vives Images du Souverain Monarque des « Cieux, auſſi faut-il qu'ils l'imitent en la perfec- « tion la plus éminente, qui eſt la Bonté, par la- « quelle il eſt toûjours porté à faire miſericorde « à tous ceux qui le reclament avec humilité, par « la reconnoiſſance, & la confeſſion de leurs fautes. « SIRE, nous ſommes donc icy de la part de « nôtre Duc & Maître, vôtre trés humble vaſſal, « ſujet & parent, & de tous les Ordres & « Communautez du Duché de Bretagne, pour im- « ploter la miſericorde de vôtre Majeſté, par la « confeſſion & la deteſtation de nos crimes, nous « nous proſternons à ſes pieds, pour la ſuplier « de nous recevoir entre les bras de ſa clemence. « Que ſi elle veut ajoûter encore à nos malheurs, « & à nos afflictions, la rigueur de la Juſtice, « nous y ſommes tous diſpoſez par nôtre obéïſſan- « ce, & expoſez par nôtre foibleſſe. «

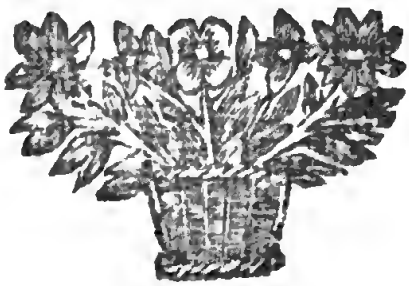
Le Roy de ſon mouvement, & ſans prendre conſeil de perſonne, leur répondit d'une parole majeſtueuſe en ces termes. Mes amis, je partici- «, pe plus que vôtre Duc mon couſin, au regret de « vos malheurs. Car s'il en eût eu le reſſenti- « ment, tel qu'il devoit, il ne ſe fut pas obſtiné en « ſa felonie, & eût accepté la paix que je luy ay « toûjours offerte. Mais au contraire, il a com- « ploté de tout temps avec les ennemis de la Fran- « ce, & a voulu que ſes fortereſſes ſerviſſent d'a- « zyle à tous les rebelles bannis & fugitifs de « mon Royaume. Ayant reçû n'aguere à Nan- « tes le Duc d'Orleans & ſes complices, il a ar- «

1486. „ mé pour eux contre moy, il a ſollicité tous „ les princes voiſins pour les attirer à ſa Ligue, „ & ſi ſes forces euſſent répondu à ſa malice, il „ auroit détruit entierement la Monarchie Fran- „ çoiſe. Mais Dieu qui en eſt le Protecteur, a „ confondu ſes deſſeins, détruit ſes entrepriſes, & „ terraſſé ce peu de forces qu'il a oppoſées aux „ miennes, & comme mes armes étoient trés-juſ- „ tes il les a renduës victorieuſes par tout, à la „ ruine & à la honte de tous les ennemis du Nom „ François, ayant même livré entre mes mains „ les principaux Chefs des rebelles.

„ C'eſt pourquoy étant en mon pouvoir d'uſer „ maintenant du Droit que Dieu m'a donné ſur „ mes ſujets, il n'y a point de ſupplice aſſez ri- „ goureux, pour châtier une telle rebellion. Neau- „ moins pour témoigner à tous les Princes de „ la terre, que les Rois Trés-Chrêtiens ſe con- „ tentent de vaincre leurs ennemis, & de dom- „ ter leurs ſujets rebelles, en remettant à Dieu „ toute la vengeance de leurs injures, je ſuis con- „ tent de vous faire grace, & de commettre quel- „ ques notables perſonnages de mon Conſeil, pour „ vous oüir plus amplement ſur vos demandes, „ & établir quelque bon ordre aux affaires de Bre- „ tagne.

Les Ambaſſadeurs Bretons auſſi étonnez d'entendre parler ſi judicieuſement ce jeune Prince âgé ſeulement de dix-ſept à dix-huit ans, qu'ils furent ſatisfaits de ſa réponſe, s'écrierent, que bienheureux étoient les ſujets de ce Royaume, à qui Dieu avoit donné un Roy rempli de tant de Sageſſe, de Prudence, de Clemence, & de toutes les belles qualitez qui peuvent orner un grand Monarque. Le Roy ſuivant ſa parole, leur donna des Commiſſaires, leſquels ayant travaillé à Sablé avec les Ambaſſadeurs Bretons, conclurent la Paix par un Traité qui fut approuvé de part &

d'autre. Mais il fut rompu par le trépas du Duc, 1486.
& du tout anéanty par le mariage du Roy avec
Anne heritiere de Bretagne, qui demeura enfin
unie & incorporée au Domaine de la Couronne,



XIX. BATAILLE.

JOURNE'E DE FORNOUE,

Où la Ligue D'ITALIE *fut rompuë par* CHARLES VIII.

1495. LORS qu'un grand Roy conduit en perſonne une Armée victorieuſe, il eſt difficile qu'elle ne faſſe de plus grands efforts, & ne produiſe de plus merveilleux effets, que ſi elle étoit ſimplement conduite par un General, ou par un Lieutenant, dont la generoſité ne ſera pas ſi connuë, ny la perſonne ſi conſiderable que celle d'un puiſſant Monarque. C'eſt ce qui arrive ordinairement à nos Rois, dont la preſence vaut plus de dix mille hommes à une Armée, & c'eſt auſſi ce qui arriva à Charles VIII. lequel aprés la conquête du Royaume de Naples, retournant en France, fut attaqué par l'Armée de la ligue, concluë contre luy entre le Pape Alexandre VI. Maximilian Roy des Romains, le Roy d'Eſpagne, la République de Veniſe, & le Duc de Milan, qui deſiroient enſevelir les François dans leurs triomphes, leur ravir des mains le Royaume de Naples, & exterminer de ſi puiſſans voiſins de leurs Etats.

Le Roy averty du puiſſant armement que dreſſoit la ligue de ſes Ennemis, pour empêcher ſon retour en France, reſolut neanmoins de ſe faire jour, & de s'ouvrir le paſſage à force d'armes. Le Maréchal de Gié, qui conduiſoit l'avant-garde,

avoit déja conſideré le Camp des Ennemis, & 1495.
reconnu qu'ils s'y tenoient renfermez, ſans faire mine de vouloir l'attaquer, quoy qu'il fût en leur pouvoir de le défaire, ou de le forcer dans ſon poſte, veu le petit nombre des ſiens, qui n'étoient que cent ſoixante hommes d'armes, & huit cent Suiſſes, au lieu que leur Armée étoit de quarante à cinquante mille combattans.

Parmy cette grande multitude il y avoit deux mille ſix cens hommes d'armes, chacun avec un Archer, & quatre chevaux de ſervice, cinq mille Chevaux-legers, avec quinze cent Stradiots, qui ſont Soldats Albanois de Nation, ſujets ou alliez des Venitiens, & ſont montez ſur des chevaux Turcs trés-vîtes. Ils ne font point autre métier que de la guerre, ne prennent point de priſonniers, mais tuent tout, & portent les têtes de ceux qu'ils ont tuez au General de l'Armée, pour en avoir autant de Ducats, ſelon la coûtume des Turcs. Des cinq parties de l'Armée les quatre étoient à la ſolde des Venitiens, & la cinquiéme à celle du Duc de Milan, à la reſerve de quelque bandes de Lanſquenets, envoyez par le Roy des Romains Maximilian d'Aûtriche.

François de Gonſague Marquis de Mantouë étoit General de toute cette grande Armée, quoy que le Comte de Cajaze de la maiſon de Saint Severin, qui avoit été du party de France au commencement de ce voyage, commandât les troupes Milanoiſes, & Bernard Contaren les Stradiots. Avec eux étoient Rodolphe de Mantouë, oncle paternel de Guy Ubalde Marquis de Feltry, Rinuce Farneſe, Annibal Bentivole, Paulo Manfronio, le Comte Bernardin de Mantouë, ſurnommé Fortebracho & pluſieurs autres grands Capitaines.

Le Maréchal de Gié ayant envoyé quarante chevaux, pour découvrir plus exactement le Camp &

Suiſſes, doublant le nombre, pour épouvanter les Ennemis. Le Comte repartit qu'il étoit menteur, & que n'y ayant pas en toute l'Armée trois mille Suiſſes, on n'en eût pas mis plus de la moitié à l'Avant-garde ; neanmoins le Marquis de Mantouë ne voulut point qu'on l'attaquât dans la montagne, ſoit qu'il crût que le Suiſſe dît la verité, ou qu'il voulût attendre le reſte des forces de la ligue, qui augmentoient tous les jours, ou bien que par vanité il ſe promît de défaire toute l'Armée du Roy enſemble, à la traverſe de la vallée. 1495

Le Roy donc s'étant rejoint à ſon Avant-garde vint loger à Fornouë, où l'Armée trouva des proviſions en abondance, d'autant qu'on en apportoit de tous côtez, parce qu'on les vendoit à trés-haut prix, quoy que le pain fût bien noir, & le vin trempé plus de la moitié d'eau. Encore doutoit-on que tout fût empoiſonné, & perſonne n'oſa en manger de quelques heures, l'apprehenſion du peril arrêtant l'avidité de la faim. Toutefois ny là, ny ailleurs en toute l'Italie, cette malice d'empoiſonner les vivres ne fut point pratiquée durant ce voyage. Que ſi les Italiens ſe montrerent en cela fidelles & retenus, la paſſion des Venitiens fut ſi déreglée, qu'ils promirent cent mille Ducats de récompenſe, à quiconque ameneroit le Roy priſonnier, ou porteroit ſa tête en leur Camp, & ſix Ducats pour chaque tête des François.

Le Roy, aprés avoir étendu ſon Camp depuis le pied de la montagne, juſqu'à celuy de la ligue, qui étoit dans la vallée, à une lieuë de la même montagne ; ſe trouva ſi prés du Camp ennemy, que toute la nuit ſuivante il y eut de continuelles allarmes ; les Stradiots venans à toute heure reveiller les nôtres, à la faveur d'un petit bois qui étoit entre les deux Camps ; tellement que ſans beaucoup de danger, ils s'avançoient, & ſe retiroient à couvert. Cette vallée par laquel-

de bataille, le Roy armé de toutes pieces, à la reſerve de l'habillement de teſte, viſita toutes les Compagnies. Il eſtoit monté ſur un cheval appellé Savoye, parce que le Duc de Savoye luy en avoit fait preſent. L'hiſtoire remarque que ce cheval eſtoit borgne, mais au reſte bon & beau, bien dreſſé, & extremement fort; eſtant auſſi de taille mediocre. Le Roy qui eſtoit de moyenne taille, paroiſſoit deſſus à ſon avantage, & avec un viſage gay, une face Majeſtueuſe, & une voix plus forte que de coûtume, preſage aſſuré de ſa victoire, encouragea les ſiens en ces termes. 1495.

Mes Compagnons voicy la derniere alarme, que nous aurons en noſtre voyage, le jour que nous avons tant ſouhaité, le dernier hazard que nous courrons, & la derniere, ou plutôt la premiere occaſion qui ſe preſente pour acquerir de la gloire. Car qu'ont fait nos Ennemis juſqu'à preſent, que fuir devant nous, ou s'ils ſe ſont preſentez à nous, a-ce eſté pour autre fin que pour nous rendre obeïſſance, & nous apporter les clefs de leurs Villes? Quelle gloire eſt ce à nous, d'avoir ſubjugué des Nations, qui ne ſe ſont pas ſeulement défenduës dans leurs Forteresſes les mieux fortifiées, & ayans méme horreur du nom d'ennemy, nous ont reçu par tout comme leurs amis & leurs hôtes?

Auriez-vous point conçu quelque apprehenſion du bruit de la grande multitude des diverſes Nations, dont ils ſe vantent d'avoir compoſé une Armée prodigieuſe? Tout cela n'étant que vanité, & un artifice Italien, ne doit rien faire relâcher de vôtre vigueur, ny de l'eſperance de la victoire. Car ils ne font courre ce bruit, qu'à deſſein de ſe rendre redoutables par la multitude, ſe reconnoiſſans grandement inferieurs à Nous en courage & en adreſſe; joint que vous ſçavez bien que le bruit rapporte ordinairement

1495. „ les choſes beaucoup plus grandes qu'elles ne
„ ſont en effet. Vous en avez l'exemple en Nous
„ mêmes, étant certain que traverſant l'Italie,
„ d'abord le bruit ajoûtoit tous les jours des mil-
„ liers de combattans à nôtre Armée.
„ D'ailleurs que peut apporter la multitude en
„ une Armée compoſée d'Italiens, d'Allemans,
„ d'Albanois, de Grecs, d'Eſpagnols, ſinon de
„ la confuſion & du deſordre ? Mais nous n'en
„ ſommes pas là ; puis qu'il n'y a dans leur Camp
„ que les forces, que les Venitiens & les Mila-
„ nois contribuent à la ligue formée contre la
„ France. La meilleure partie de ces gens-là ſont
„ les mêmes troupes qui n'ont pas eu l'aſſurance
„ de nous attendre, ny en campagne, ny en au-
„ cun détroit, ny même dans la Ville de Rome,
„ où elles avoient été conduites pour nous en em-
„ pêcher l'entrée ; à nôtre arrivée, & n'aguere à
„ nôtre retour de Naples.
„ Je fais encore moins d'état de ces Chevaux-
„ legers Albanois, dont la coûtume eſt de volti-
„ ger ſur les aîles des Armées, pour voir ſi quel-
„ qu'un s'écarte, ſans jamais combattre main à
„ main & de pied ferme, ny joindre les Enne-
„ mis, ou s'expoſer dans la mêlée. Il n'y a point
„ d'Allemans ny d'Eſpagnols avec eux, mais il eſt
„ certain qu'ils les attendent. C'eſt pourquoy il nous
„ faut reſoudre à les combattre, auparavant qu'ils
„ ſoient arrivez, & nous frayer le chemin ſur les
„ corps morts de ces Marchands Venitiens & Lom-
„ bards, ſi toutefois ils ont le courage de ſortir de
„ leur Camp, où ils ſe ſont renfermez avec tant
„ d'effroy, qu'ils n'ont pas même oſé attaquer nô-
„ tre Avant-garde, compoſée ſeulement de douze
„ à quinze cens hommes, & éloignée de nous de
„ cinq journées de chemin.
„ Ce ſera icy avec la faveur du Dieu des Ar-
„ mées, qui nous a ſi heureuſement conduits, que

vous mettrez fin aux travaux de ce long voyage,,, 1495.
pour retourner victorieux en vos maiſons, &,,
recevoir de ma liberalité les recompenſes de vos,,
merites. Si vos Peres combattans pour le ſalut,,
de leur petit Roy Clotaire, âgé ſeulement de ſix,,
mois, remporterent une ſignalée victoire contre,,
une armée qui ſembloit d'abord invincible, &,,
par le nombre, & par le courage, que dois,,
je eſperer aujourd'huy de vôtre generoſité &,,
de la force de vos bras? moy qui veux combat-,,
tre avec vous, non contre des gens de guerre,,,
mais conrre des Poltrons & des Marchands, re-,,
ſolu d'expoſer ma vie pour voſtre ſalut, & pour,,
la gloire du nom François, avec autant de fran-,,
chiſe & de zele que vous la vôtre, pour la dé-,,
fenſe de la perſonne de vôtre Roy, & pour l'hon-,,
neur de vôtre Patrie. ,,

Aprés que tous les Seigneurs & les Capitaines luy eurent témoigné la bonne volonté que l'Armée avoit de le bien ſervir, il reprit ſon poſte, & les troupes commencerent à marcher avec cét ordre qui avoit eſté pris au Conſeil de guerre. Le Maréchal de Gié & le Capitaine Trivulce conduiſoient l'Avant-garde, compoſée d'environ trois cens hommes d'armes, de deux mille cinq cens Suiſſes, & de partie des Gardes du Roy. Aprés l'Avant-garde fut logée l'Artillerie, ſous la conduite du Bailly d'Auxerre, qui en eſtoit Maître.

Le Roy eſtoit dans la bataille avec ſes Princes & ſes penſionaires; parmy leſquels ſont nommez Charles de Maupas, Gilles Caronnet, & Aymard de Prie. L'Arriere-garde eſtoit conduite par Jean de Foix Vicomte de Narbonne & par le Seigneur de la Trimoüille. L'Avant-garde fut faite plus forte que la bataille, & que l'Arriere-garde enſemble, afin que ſi elle eſtoit attaquée la premiere, comme il y avoit apparence, & s'ils chargeoient la bataille ou l'Arriere-garde, l'une & l'autre

1495. fut mieux ſoûtenuë de l'Avant-garde. Ces trois troupes marchoient ſeparées à un quart de lieuë l'une de l'autre, & le bagage avec les valets fut mis ſur la gauche, l'armée Royale entr'eux & les Ennemis. Mais les conducteurs n'ayans pas gardé cét ordre, & s'eſtans retirez à la queuë de l'Arriere-garde, furent eux-mémes cauſe de leur perte, & du peril de toute l'Armée.

Comme on marchoit, un Heraut d'armes arriva de la part des Ennemis, & demanda à parler au Roy: c'eſtoit pour ſupplier ſa Majeſté de faire rendre un priſonnier Venitien, perſonnage de reputation & de merite. On jugea auſſitoſt que ce n'eſtoit qu'une feinte, pour reconnoître le Roy à ſon armure; Neanmoins ſa Majeſté fit crier à ſon de trompe que le priſonnier fût rendu dans trois jours, s'il ſe trouvoit en toute l'Armée; & pour la ſureté de ſa perſonne, fit prendre à quelques Seigneurs François des armes ſemblables aux ſiennes, & entr' autres au Comte de Ligny, au bâtard de Bourbon, aux Seigneurs de Pienne, de Bonneval, de Genoillac, & de Montbrun.

Quant aux Ennemis, ils firent leur ordre dans leur Camp méme, qui eſtoit de longue étenduë, & comprenoit l'Abaye de Guyarvole à une lieuë de Fornouë, la riviere entre-deux. Ils diviſerent toute leur Armée en neuf troupes, dont il y avoit cinq eſcadrons-d'armes, un de chevaux legers & trois bataillons d'infanterie. Les François ne croyoient pas que les ennemis pouvans venir aiſement & à petite diſtance à eux, par le ſeul paſſage de la riviere, deuſſent faire un ſi perilleux détour que d'aller la paſſer à Fornouë, afin de les charger en queuë. Toutefois pour quelque conſideration que ce fût, ils firent l'un & l'autre à leur grand dommage; tellement que le Marquis de Mantouë avec Rodolphe ſon oncle, Contaren, & Fortebrachio, avec un eſcadron de ſix cens chevaux bardez, l'é-

lite de toute leur Cavalerie, un de Stradiots & de 1495.
chevaux-legers, & un bataillon de leur meilleure infanterie, allerent paſſer le Tarro à Fornouë, d'où les François étoient partis.

Ces trois troupes qui marchoient comme en corps-d'armée, devoient étre ſoûtenus d'un autre fort eſcadron conduit par le Batard du Duc d'Urbin, auquel toutefois fut faite expreſſe défenſe, de ne point partir de ſa place, ſans le commandement de Rodolphe. D'ailleurs le Comte de Cajaze avec quatre cens hommes d'armes & deux mille hommes de pied, paſſa la riviere par le chemin le plus court, à deſſein de charger nôtre avant-garde, deux cens hommes d'armes le ſoûtenoient avec quelques compagnies de gens de pied, ſous la charge d'Annibal Bentivole jeune Seigneur Italien, ſans beaucoup d'experience militaire. Ils laiſſerent auſſi pour la garde de leur camp, mille hommes de pied, & deux corps de Cavalerie.

Or comme l'avant-garde du Roy paſſoit vis-à-vis du Camp ennemy, elle les ſalua à coups de Canon, & voyant que le Comte de Cajaze venoit droit à elle, demeura ferme pour le recevoir. En méme temps le Marquis de Mantouë, lequel ayant à faire plus de chemin, étoit auſſi party le premier, attacha le combat avec l'arriere-garde du Roy: ce qui donna ſujet à ſa Majeſté de tourner tête avec ſa bataille de ce côté là, pour la ſoûtenir, & par ce mouvement s'éloigna un peu trop de ſon avant-garde, qui étoit la plus forte & où conſiſtoit l'eſperance de ſon armée, toutefois. *Comment ce qui eſt conduit de la main de Dieu, ne peut perir*, tout luy ſucceda heureuſement, par les manquemens & la lâcheté des ennemis.

Car comme leurs grandes forces paſſoient à Fornouë, pour charger les François en queuë, elles rencontrerent le bagage de l'armée Françoiſe, au pillage duquel les chevaux-legers & méme les gens

1495. de pied s'arrêterent. Les Stradiots qui avoient déja passé outre avec les hommes-d'armes, apprenans que leurs compagnons étoient occupez à un exercice moins perilleux & plus utile, abandonnerent leurs Capitaines, afin d'avoir part à cette curée. La gendarmerie Italienne denuée de l'apuy de sa Cavelerie legere & de son infanterie, n'étant pas égale en vigueur ny en addresse, à la Françoise, quoy que plus forte en nombre, fut rompuë aprés un rude combat, où le Roy fit merveilles de sa personne, & faillit à étre fait prisonnier, poursuivant les ennemis, avec le batard de Bourbon qui fut emporté plus loin par son cheval, aprés avoir rompu sa bride, tellement que si le batard d'Urbin ou les Stradiots fussent venus au combat, sur ce desordre des Nôtres, qui couroient aprés les ennemis, le Roy qui se trouva seul avec un valet de chambre, eût été pris, ou tué, & son armée mise en deroute.

Mais Dieu permit que les Stradiots furent retenus par la douceur du butin, & que le batard d'Urbin demeura toûjours en son poste, soit par faute de courage, ou qu'il attendit en vain le commandement de Rodolphe de Mantouë, qui avoit été abbatu par terre d'un coup de pique, dés les commencement de la mélée. Quant à ceux qui attaquerent nôtre avant-garde avec le Comte de Cajaze, ils furent recûs si rudement, que les premiers, aprés avoir été aussi abbatus, tout le reste prit la fuite avec une lâcheté incroyable. Mais neanmoins le Maréchal de Gié défendit de les poursuivre, dans l'apprehension que ces corps de reserve, que l'on voyoit encore entiers au camp des ennemis, ne vinsient fondre sur luy, & le trouvans en quelque desordre ne le taillassent en pieces.

Ainsi la Cavalerie Françoise renversa par tout celle des ennemis, sans en faire pourtant grand carnage. Mais les chevaux legers en tuerent

bon nombre, les choiſiſſans au defaut de la cui- 1495.
raſſe, & les valets fuyans de la ſuite du bagage, en firent encore un plus grand meurtre. Car ils rompoient la viſiere des Italiens abbatus par terre, puis les egorgeoient comme des moutons à coups de hache. La mélée dura fort peu de temps, & les Italiens ne tenans pas leur retraite aſſurée dans leur propre Camp, la plus-part pritent la fuite juſqu'à Reggio, & juſqu'à Parme, à trois ou quatre lieuës delà, & toute leur armée en eut fait autant, ſi le Comte de Petillane n'en eût retenu une partie par ſes conjutations, & ſes remonttances.

Philippes de Commines qui eſtoit preſent, & combatit à cette Journée, aſſure qu'il y demeura du côté des Italiens plus de trois mille cinq cens hommes, parmy leſquels il y avoit trois cens cinquante hommes d'armes, & entre ceux-là dix-huit Seigneurs de condition, particulierement quatre ou cinq du Nom de Gonzague, parens du General de leur armée: & que les François n'y perdirent que vingt hommes-d'armes, neuf Archers de la Garde Eſcoſſoiſe, & ſoixante ou quatre-vingt valets qui furent tuez à la ſuite du bagage.

Les Venitiens ne laiſſent pas de s'attribuer l'honneur de cette victoire, ſous ombre qu'ils prirent quelques priſonniers François avec leur bagage, & que les François ne toucherent point au leur, ny ne prirent pas un ſeul homme. Mais ces raiſons ſont manifeſtement frivoles. Car outre que les ennemis n'emmenerent point d'autres priſonniers, que le batard de Bourbon emporté par ſon cheval, qui avoit rompu ſa bride, & le Chapelain du Roy avec quelques autres malades, les François qui eſtoient en petit nombre, ne s'amuſoient pas à prendre des priſonniers, dont la garde les eût d'autant occupez & affoiblis. Encore moins pouvoient ils toucher au bagage des ennemis, qui eſtoit en ſureté dans leur Camp de-là la riviere. Joint que

1495. les François crioient les uns aux autres durant le combat : *Souvenez-vous de Guinegate*, afin de ſe ſouvenir de la perte qu'ils firent à la Journée de Guinegate en Picardie, combattans ſous le regne de Louis XI. contre Maximilian d'Autriche, pour s'être jetté à la hâte, & avec précipitation ſur le bagage des ennemis ; de maniere que voulans reparer leur faute, ils ne toucherent pas même icy aux dépoüilles de ceux qui furent tuez au champ de bataille, qu'aprés que les autres qui reſterent, eurent pris la fuite, ou fait la retraite dans leur Camp.

Voicy donc de meilleures marques de la victoire, pour les François ; le nombre des morts trente fois plus grand du côté des ennemis, leur déroute ſuivie de leur fuite, le champ de bataille qui demeura aux nôtres avec les morts & leurs dépoüilles, la retraite du Roy en preſence des ennemis, qui ne combattirent que pour empêcher le paſſage, au lieu que ſa Majeſté voulant ſeulement paſſer chemin, vint heureuſement à bout de ſon entrepriſe, qui étoit la fin, & comme le fruit de ſa victoire.

XX. BATAILLE.

JOURNÉE DE NOVARE,

Où *le* DUC DE MILAN *fut vaincu & pris par les* FRANÇOIS.

CE n'eſt pas d'aujourd'huy que le Duché de Milan eſt l'un des plus fameux & des plus ſanglans theâtres de Mars qui ſoit dans l'Europe. Il y avoit long temps que les gens de guerre y trouvent de l'employ à leur valeur, la Nobleſſe de l'exercice à la generoſité de ſa vertu, & les Souverains un champ ouvert à la puiſſance de leurs armes. Voicy une belle occaſion qui s'en preſenta au Roy Louis douziéme, honoré du titre de Pere du Peuple. 1499.

Ce grand Roy voyant que toute la France jouïſſoit d'un profond repos, ſous les auſpices de ſon heureux regne, jugea ſagement qu'il ne falloit pas laiſſer croupir le courage de ſa Nobleſſe dans l'oiſiveté, ny roüiller les armes de ſes ſoldats, qui avoient fait n'agueres trembler l'Italie. Il étoit porté d'une paſſion particuliere, pour le recouvrement de ſon Duché de Milan, ſur lequel il avoit eû de juſtes prétentions, du Chef de Valentine fille de Jean Galeas Duc de Milan ſon ayeule paternelle, laquelle ayant ſurvecu Jean & Philippe Marie ſes freres décedés ſans heritiers, le Duché appartenoit de droit aux Ducs d'Orleans deſcendus d'elle.

D'ailleurs Alphonſe Roy de Naples prétendoit

1499. avoir été inſtitué heritier par Philippe-marie, & Franciſque Sforce homme vaillant & hardy, aprés avoir épouſé Blanche fille naturelle de Philippe-marie, ſe porta pour Duc de Milan & ſe maintint avec ſa famille en cette poſſeſſion, juſqu'au regne de Loüis douziéme. Or le teſtament de Philippe-marie en faveur d'Alphonſe, eſtoit grandement ſuſpect, & méme on le ſoupçonnoit d'eſtre faux, joint que le frere ne pouvoit traduire en une famille étrangere le droit de ſa ſœur legitime. Car encore que le droit Romain permette cela entre perſonnes privées, toutefois il ne le permet pas en la ſucceſſion des Princes, à cauſe que la domination étrangere eſt ordinairement odieuſe.

Pour le regard de Franciſque Sforce, ſon uſurpation n'étoit qu'une violence, & ſa joüiſſance qu'une tirannie, veu que ſa poſſeſſion n'étoit appuyée que ſur le droit d'une bâtarde. Mais le droit de Loüis étoit viſible & inébranlable, à raiſon de la proximité du ſang, n'y ayant point d'autre ſucceſſeur legitime ny collateral deſcendant que luy. Auſſi la poſſeſſion des Sforces n'a pas eſté paiſible, & ſouvent elle s'eſt trouvée interrompuë par nos Roys; neanmoins à cauſe des guerres civiles & Angloiſes qui agiterent longuement la France, durant l'uſurpation des Sforces, les Ducs d'Orleans n'eurent pas le moyen ny le pouvoir de rentrer en leur heritage. C'eſt pourquoy en l'an 1448. ſous le regne de Charles 7. Charles Duc d'Orleans Pere de noſtre Loüis, s'eſtant avancé juſqu'en la ville d'Aſt contre Franciſque uſurpateur de ſon heritage, fut contraint de retourner en France avec ſes forces, à cauſe du renouvellement de la guerre des Anglois.

Or avant l'execution de ſon entrepriſe de Milan, Loüis voulut avoir la paix avec ſes voiſins, & particulierement avec le plus dangereux qui étoit Philippe Archi-Duc d'Autriche Comte de

Flandre, fils de Maximilian Roy des Romains & de Marie de Bourgogne, lequel du chef de ſa mere pretendoit encore quelque droit ſur le Duché de Bourgogne, & ſous ce pretexte differoit de rendre hommage au Roy, pour ſes autres terres & Seigneuries mouvantes de la Couronne. Leur accord fut que le differend touchant le Duché, ſeroit jugé par la Cour des Pairs au Parlement de Paris, cependant que Philippe feroit hommage à ſa Majeſté de la Pairie & Comté de Flandre, & des autres terres & Seigneuries qui relevoient de la Couronne. 1499.

Le Roy confirma auſſi les traittez d'alliance, faits par les deux derniers Rois avec les Suiſſes, & paya leurs penſions, tandis qu'ils demeurerent dans le devoir. Il fit le méme avec l'Anglois qui entretint inviolablement ſa promeſſe. Il traita encore à l'amiable avec le Duc de Loraine, & fut ſi juſte, qu'il ceda méme à quelques-uns, de ſes droits, en ſa faveur; reſtoit Ferdinand Roy d'Arragon & de Caſtille, du Chef d'Iſabelle ſa femme, lequel demeurant obligé à la France, par la reddition du Comté de Rouſſillon, & de Cerdania, ſans rembourſement de la ſomme pour laquelle il avoit eſté engagé à Loüis XI. n'avoit rien à demander aux François, pourveu qu'ils ne luy parlaſſent point de rendre.

Il ſe preſenta encore une occaſion, qui ſembloit grandement favorable au Roy, pour ſon entrepriſe. Les Venitiens offenſez contre Ludovic Sforce, de ce qu'il leur avoit ravy la ville de Cremone, & ſuſcité Bajazet Empereur des Turcs à leur faire la guerre, envoyerent une Ambaſſade en France, pour ſe conjoüir avec Loüis de ſon heureux avenement à la Couronne, & pour luy offrir l'aſſiſtance de leurs forces contre le Duc de Milan, moyennant qu'aprés qu'il auroit conquis le Duché, la ville de Cremone leur fût renduë, avec tout ce qui

1499. eſt de-là la riviere d'Adde du côté de Veniſe, l'une des plus belles & plus agreables regions d'Italie. Le Roy la leur accorda entierement, à la reſerve de Lecco qu'il vouloit garder, à quoy les Venitiens firent quelque ſorte de reſiſtance; toutefois, enfin ils en demeurerent d'accord, & s'obligerent d'entretenir en cette guerre pour le ſervice du Roy, ſept mille chevaux & ſix mille hommes de pied, à la charge, que ſi le Turc continuoit à leur faire la guerre, ils ne ſeroient obligez à rien.

Ainſi le Roy conſiderant que la premiere victoire d'un puiſſant Monarque, conſiſte à pourvoir à la ſureté ſon Royaume, il y pourvût, tant au dedans par de juſtes & ſalutaires reglemens, qu'au dehors par de fermes alliances, & de bons traitez de paix avec ſes voiſins, puis il dreſſa un grand appareil de guerre, pour aller retirer le Milanez des mains de Ludovic Sforce; qui le retenoit injuſtement. Son armée eſtoit compoſée d'environ ſix mille chevaux, de dix-huit mille hommes de pied, ſçavoir de cinq mille Suiſſes, & quatre mille Gaſcons, & de neuf mille François. Les Generaux de l'Armée eſtoient, Loüis de Luxembourg Comte de Ligny, Everard Stuard Seigneur d'Aubigny, & Jean Jacques Trivulce. Le premier avoit commandement de ſe conduire par le conſeil des deux autres, qui étoient anciens, & experimentez Capitaines.

Lors que l'armée paſſa les Alpes, le Roy ſéjourna à Lyon, afin d'avoir plus commodement des nouvelles du progrez qu'elle feroit en Italie, & de pourvoir à toutes les neceſſitez, ſelon l'exigence des affaires. Les deux places frontieres du Milanez, appellées le Nom & la Roque qui ſont petites, mais fortes, furent emportées d'aſſaut dans peu de jours, & tout ce qui eſtoit dedans, paſſa au fil de l'épée, aprés quoy les murs furent

abbattus, & les édifices reduits en cendre. Valence, où le Duc avoit mis force canon, Baſignana, Vicheria, Caſtronovo, Pontecorvo, & Dertona craignant d'éprouver la même rigueur, ſe rendirent aux François, ſans coup-ferir. 1499.

Galeas de Saint Severin gendre du Duc, qui tenoit encore la campagne avec des troupes, étonné de la priſe ſi ſoudaine de tant de places, ſe retira dans Alexandrie, & ne ſe pouvant tenir aſſuré dans cette grande & forte Ville, deſcendit à la faveur de la nuit par les murailles, & ſe ſauva à Milan, faiſant les efforts des François beaucoup plus grands & plus effroyables qu'ils n'étoient pas, afin de couvrir l'effroy de ſa peur, & la foibleſſe de ſon courage. Les ſoldats voyant la lâcheté de leur Capitaine, prirent auſſi-tôt telle épouvante, qu'il en demeura fort peu dans la Ville, laquelle neanmoins ſembloit tenable contre de plus grandes forces, plus qu'autrefois, & peu aprés ſa fondation, elle avoit même repouſſé l'Empereur Frederic, & contraint ſon Armée de lever le Siege. Ceux d'Alexandrie ainſi abandonnez de leur Gouverneur, & de la plûpart de la garniſon, ouvrirent les portes aux François qui maſſacrerent les étrangers, & pardonnerent aux habitans, puis la Ville fut demantelée. Plaiſance & Pavie ſe rendirent auſſi ſans reſiſtance, mais avec une compoſition plus honorable.

D'ailleurs les Venitiens s'étans jettez dans le Milanez, du côté de la riviere d'Adde, avec l'armée qu'ils avoient promiſe, prirent Cremone, & quelques autres bonnes places qui leur demeurerent; ſuivant l'accord fait avec le Roy. Ludovic, qui avoit reſolu de defendre Novare & Milan, voyant le progrez des armes de ſes ennemis, changea bien-tôt de reſolution, & s'enfuit vers Maximilian Roy des Romains, avec ſes enfans & ſes tréſors.

1499. Incontinent aprés ſon départ, les Milanois, à qui ſa tirannie avoit toûjours été odieuſe, reçûrent les François dans leur ville. Mais le Château ſembloit imprenable, tant à cauſe de ſes fortifications, qui eſtoient bonnes, qu'à cauſe qu'il eſtoit muny de toutes les proviſions neceſſaires à un long ſiege. Ludovic y avoit laiſſé deux mille hommes de guerre, ſous la charge de Bernardin Curtio homme élevé de bas lieu à une grande authorité, auquel il avoit une pleine confiance, en quoy il le préfera à ſon propre frere, qui s'offroit de defendre cette forteresſe bâtie par Franciſque Sforce, avec le fameux Hôpital de la méme ville, & le Château de Lode.

Le Roy ayant appris la nouvelle de l'heureux ſuccez de ſes armes, paſſa les Alpes & alla à grandes journées, à Milan, où il fit ſon entrée avec toute ſorte de magnificence & de pompe. Il fit ſonder le Gouverneur du Château par le conſeil de Trivulce, pour ſçavoir s'il vouloit traiter de ſa reddition. A quoy il prêta bien-tôt l'oreille, & le mit entre les mains de ſa Majeſté, moyennant mille livres d'or, & tous les meubles qui ſe trouveroient dedans, appartenans à Ludovic. Ainſi tout le monde manquoit de fidelité à celuy qui ne l'avoit jamais gardée à perſonne, & tout cedoit ou au fer ou à l'or de la France. Le Roy pourvût avec beaucoup de prudence & de ſageſſe au Gouvernement du Milanez, ayant dechargé le peuple d'une bonne partie des ſubſides, que les Ducs y levoient auparavant.

Il fit Gouverneur de la ville Jean Jacques Trivulce, dans la créance que ce Capitaine étant Milanois, ſeroit plus agreable à ceux de Milan qu'un François. Le Seigneur de Septy fut fait Gouverneur du Château, & Quintin Eſcoſſois de la Roquette, qui eſt une groſſe Tour avec le Donjon du même Château. Il établit auſſi dans cette gran-

de

de & populeuſe Cité, pour l'exercice de la juſti- 1495.
ce, une Cour ſouveraine compoſée de perſonnages illuſtres en probité, en experience, & en doctrine. Il y appella les plus excellens Profeſſeurs en toute ſorte de ſciences & leur ordonna de bons apointemens. Il careſſa fort la Nobleſſe du païs, luy fit de grandes liberalitez, & d'extraordinaires charitez aux pauvres, & enfin il n'oublia rien de ce qui pouvoit ſervir à gagner les cœurs de tout le monde, afin d'affermir ſa domination dans ſes conquêtes.

Mais le retour de ſa Majeſté en France avec une partie de l'armée, la mauvaiſe intelligence de Trivulce & d'Aubigny qui commandoient avec un pouvoir égal dans le Milanez, & l'inſolence des François, qui commettoient mille violences & mille outrages dans leurs garniſons, furent cauſe que toutes les Villes de la Province, par un certain changement & comme par une ſoudaine revolution de volontez, retournerent en l'obéïſſance de Ludovic, à la reſerve des Châteaux de Milan & de Novare, avec quelques autres forterelles qui furent aſſigées par ce Duc, avec une armée de quinze à ſeize mille hommes, qu'il leva des deniers de ſon treſor pour le recouvrement de ſon Etat.

Le Roy ayant avis du deſordre de ſes affaires, dépêcha en diligence Louis de la Trimoüille Vicomte de Thoüars l'un des plus excellens Capitaines de l'Europe, pour commander dans le Milanez, & luy donna de nouvelles troupes, revoquant la commiſſion qu'il avoit donnée à Aubigny & à Trivulce. La Trimoüille, qui étoit auſſi ſage que genereux, conſiderant qu'il ne falloit pas décourager ces deux grands hommes qui avoient peché par émulation & par jalouſie, plûtôt que par ignorance ou par malice, les mit d'accord avant toute œuvre, puis les employa en toutes occaſions honorables; ſans rien entreprendre, ny executer, que par leur conſeil, de ſor-

1499. te qu'ils ſembloient avoir encore plus d'authorité qu'auparavant.

Enſuite de quoy il reſolut de ſecourir les aſſiegez, & même de combattre les ennemis, s'il les rencontroit à la campagne. Il avoit conduit en Italie quinze cens hommes d'armes, & reçû de nouveau ſix mille Suiſſes. Le Seigneur d'Alegre étoit auſſi arrivé fort à propos de la Romagne, & avoit ramené la Cavalerie qu'il y avoit conduite pour le Duc de Valentinois, mais les Suiſſes par faute de paye l'avoient abandonné pour paſſer dans l'armée de Ludovic, qui n'en retira pas pourtant grand ſervice.

Bref les deux Armées étant venuës en preſence, ſe reſolurent à la bataille qui fut donnée dans la plaine de Novare, mais avec tant d'animoſité & de furie, que les François d'abord renverſerent les bataillons ennemis, & leur paſſerent ſur le ventre; neanmoins comme ceux-cy vouloient laiſſer ralentir leur premiere ardeur, & puis ſe rallier, & ſe remettre en defence pour les défaire, les Seigneurs de la Trimoüille, de Foix, de Bourbon, de Prié, & de Graville, les chargerent ſi rudement, & firent par tout de ſi grands efforts, avec la Cavalerie Françoiſe, qu'aprés un ſanglant & long combat ils les mirent en déroute, puis en fuite, & à la fin remporterent une trés-ſignalée victoire.

Les François victorieux permirent aux Allemans & aux Bourguignons, de ſe retirer en leur païs, ſans rançon & ſans outrage, afin de les obliger à ne porter plus les armes contre la France. Quand aux Italiens, ils furent tous maſſacrez ou mis en chemiſe, le champ de bataille demeura aux Nôtres, & le miſerable Ludovic, qui s'étoit follement fié à la Foy de ceux qui venoient de le trahir, fut reconnu parmy les Suiſſes, & pris par les François avec Galeas de ſaint Severin ſon gendre, tous deux traveſtis, l'un en Cordelier, l'autre en Suiſſe,

Ludovic fut mené priſonnier à Lion, vétu d'une robe de camelot noir à la Lombarde, & monté ſur un méchant petit mulet. Il ne put voir ſa Majeſté, comme il ſouhaitoit avec paſſion, eſperant quelque grace de ſa bonté & quelque faveur de ſa clemence. De là il fut traduit à Loches, & enfermé dans la groſſe tour. Quelques-uns ajoûtent, qu'il fut mis dans une cage de fer, ſans qu'on voulut luy permettre ny de lire ny d'écrire, afin de le priver de la derniere conſolation des miſerables, dans les ennuis d'une longue ſolitude & d'une perpetuelle priſon. Ainſi ce perfide qui avoit cruellement fait mourir ſon propre neveu, pour s'emparer de ſon heritage, opprimé ſes ſujets, trahy ſes voiſins, & étendu ſon ambition au de là des bornes de l'Italie, fut confiné dans un fond de foſſe où il mourut de langueur & de miſere, environ dix ans aprés. 1499.

Cette procedure rigoureuſe ne doit point ſembler étrange, ny cruelle à l'endroit d'un monſtre de cruautez, qui faiſoit n'agueres couper la gorge à tous les François paſſans par Milan, pour aller gagner le Jubilé à Rome, juſques-là qu'il donnoit aux Maîtres des hôteleries, un ducat pour la tête de chaque François. Mais ces aſſaſſins furent punis à leur tour, & la plûpart brûlez avec leurs femmes, leurs enfans & toutes leurs familles. Le Cardinal Aſcagne ſon frere fuyant de Milan, pour ſe ſauver en Allemagne avec ſes neveux, ne pût ſi bien pourvoir au ſalut de ſa perſonne, qu'il ne tombât entre les mains des Venitiens, qui l'envoyerent au Roy, & le Roy le fit conduire dans la groſſe Tour de Bourges, où il ne fut pas long-temps, qu'il eût liberté d'aller par tout le Royaume, avec des gardes, tant en conſideration de ſa qualité, qu'à cauſe qu'il n'étoit pas beaucoup à craindre; même du depuis il obtint du Roy permiſſion d'aller à Rome, pour aſſiſter à l'élection du Pape Pie III.

1499. Or par la captivité de Ludovic, tout le Duché de Milan ſe remit à l'obéïſſance des François, avec une legereté pareille à celle, dont il s'étoit revolté. La Ville de Milan qui avoit arboré la premiere l'Etendard de la rebellion, apprehendant de porter la peine de ſa felonie, & de ſon mauvais exemple, eût recours à la miſericorde du Roy, lequel octroya ſa grace à tous les habitans; moyennant une amende. Charles d'Amboiſe fut établi Gouverneur pour ſa Majeſté en tout le Duché, qui étoit le fruit de la victoire, & comme il étoit ancien, Prudent, & Valeureux Chevalier, il fit garder étroitement la diſcipline militaire aux gens de guerre, ce qui fut cauſe que tout demeura dans les termes du devoir, & la ſeverité qu'il tint à punir les inſolences des François, fit voir que les rebellions des Italiens ne procédoient pas tant de l'inconſtance de la Nation, que de la mauvaiſe intelligence de nos Capitaines.

XXI. BATAILLE.

JOURNÉE DE GENNES,

Où les GENOIS *furent domptez par* LOUIS XII.

DE la conquête de Milan, paſſons à celle de Gennes, qui arriva ſix ans aprés, & nous y verrons encore éclater avec plus de gloire, la Juſtice & la generoſité du même Louis, qui s'y trouva en perſonne, fut témoin de l'heureux ſuccez de ſes armes, & acquit, tant par ſa valeur, que par ſa bonne conduite, une trés-haute reputation à toute la France. Le Roy donc ſe ſentit comme obligé à renouveller la guerre en Italie, pour deux raiſons principales; l'une pour reduire la Ville de Bologne en l'obéïſſance du Pape, l'autre pour châtier les Genois de leur rebellion contre la France. 1507.

Or afin de ne rien dire de la premiere, qui ne fait nullement à nôtre ſujet; l'occaſion de la ſeconde vint de ce qu'aprés que le Roy eût fait ſon entrée dans la ſuperbe Ville de Gennes, en qualité de Souverain, comme ſous les Monarchies, les Nobles ſe donnent quelquefois la licence de traiter inſolemment le peuple, la Nobleſſe de la Ville commença de vouloir faire la Loy aux autres habitans, avec toute ſorte de mépris. Parmy les maiſons les plus illuſtres de la Nobleſſe étoient celles de Fieſco, d'Oria, de Spinola, & de Grimaldi. Il y avoit auſſi nombre de familles opulentes, & mêmes plus

1507. puiſſantes que celles des principaux de la Nobleſſe, comme celles des Adornes & des Fregoſes.

Le peuple Genois ſe voyant donc toûjours maltraité de la Nobleſſe, en fit d'abord de legeres plaintes au Gouverneur, enſuite il fit quelque reſiſtance & ſe mit même en quelque ſorte de défenſe: aprés il s'aſſembla par troupes, & prit les armes, ſous ombre de s'affranchir de cette cruelle tyrannie. Le Comte de Raveſtin Gouverneur pour le Roy dans Gennes, ſe mit en devoir d'appaiſer ces troubles; mais le peuple conduit par un Maître Teinturier nommé Paul de Nove, créé Duc en ces nouveaux troubles, ſans rien déferer à l'authorité du Gouverneur, courut ſus aux Nobles, ſaccagea leurs maiſons, & coupa la gorge à tous ceux qui ſe rencontrerent dans la Ville.

Ces violences inſupportables obligerent la Nobleſſe à envoyer quelques Depurez au Roy, pour en faire plainte à ſa Majeſté, & implorer le ſecours de ſa Juſtice. Le penple y envoye auſſi en même temps de ſa part, pour remontrer l'oppreſſion qu'il ſouffroit de la Nobleſſe. Mais la Juſtice que les Anciens repreſenterent les yeux clos, afin de nous faire voir qu'elle doit donner audience également aux deux parties, ſans avoir égard à la difference de la qualité des perſonnes, ſe montra auſſi favorable aux uns, qu'elle fut inacceſſible & rude aux autres. Car les Deputez de la Nobleſſe furent amplement oüis en Cour, & careſſez par la faveur des Courtiſans, au lieu que ceux du peuple furent mal-traitez, & ſouvent interrompus en leurs diſcours avec mépris.

Le peuple Genois eût un ſi vif reſſentiment de cette injuſtice, que ſans aucune retenuë il ſe ſoûleva dereéchef contre les Nobles, fit main-baſſe ſur tous ceux qui ſe mirent en armes, alla forcer les Châteaux, où la plûpart s'étoient retirez à plus de ſix lieuës de la Ville, & les perſecuta tous gene-

ralement à outrance. A ce mal-heur, on ne trou- 1507.
va point d'autre reméde, que la preſence de ſa Majeſté, laquelle aprés avoir fait aſſembler environ mille hommes-d'armes des garniſons du Milanez, y mena encore d'ailleurs de ſi grandes forces, qu'il en fit trembler toute l'Europe. Car tous les Princes l'accompagnerent en ce voyage, à la reſerve du Comte d'Angoulême qu'il laiſſa Gouverneur en France, il y eut même un ſi grand nombre de volontaires, qu'il ſembloit que toute la Nobleſſe de France eût paſſé en Italie.

Il fit avancer le Seigneur de Chaumont avec partie de l'armée, & ſa Majeſté ſuivoit lentement & à petites journées, avec le reſte de ſes forces. Pregent de Bidaux qui étoit fort experimenté au fait de la marine & en la conduite d'une Armée Navale, fut dépêché auſſi-tôt avec quatre galeres & huit galions chargez de ſoldats, pour ſe ſaiſir du port de Gennes. Les Genois avoient déja mis le ſiege devant le Château, dans lequel commandoit Galeas de Salazar genereux & hardy Capitaine qui avoit repouſſé vigoureuſement les aſſiegeans en divers aſſauts, mais ne ſçachant rien de l'arrivée du Roy ny d'aucun ſecours il étoit extremement en peine.

Les Genois avoient occupé toutes les avenuës des montagnes qui environnent la Ville, du côté de la terre ferme, où ils s'étoient fortifiez en nombre de trente mille combattans. Chaumont envoya devant, de ce côté-là, le Seigneur de la Paliſſe, avec trois mille hommes de pied & quelques Compagnies de chevaux-legers, pour reconnoître l'état & la contenance des ennemis. La reputation de ce genereux Capitaine étoit ſi grande, que tout le monde fut dans l'opinion, qu'il ne ſe contenteroit pas de reconnoître les ennemis : Mais auſſi qu'il les chargeroit, s'il en trouvoit l'occaſion, ou s'il y voyoit quelque ouverture : de ſorte que pluſieurs des volontaires s'étans coulez dans ſa troupe, il ne fut

1507. pas au pouvoir du General de retenir le reſte de l'armée, mais il fut contraint de permettre avec diſſimulation & malgré luy, ce qu'il ne pouvoit empêcher ouvertement, ny par ſon authorité, ny par ſes remontrances.

La Paliſſe ayant découvert les ennemis, commença de grimper ſur la Montagne avec beaucoup de difficulté & de peine, & comme il s'efforçoit d'attirer les autres par ſon exemple, il abandonna ſa gorgerette qui luy empêchoit la reſpiration, & incontinent il fut percé d'un coup de trait qui luy entra quatre doigts avant dans la gorge. Neanmoins il ne laiſſa pas de monter toûjours, diſant que ce n'étoit qu'un coup de faveur, à l'imitation des grands courages. Mais le ſang qui couloit de la playe dans la gorge, le ſuffoquant, il fut contraint de demeurer court, & de donner la conduite de ſes troupes à Jean Stuard Duc d'Albanie, qui reçût cét honneur avec une allegreſſe nompareille, & continua cette perilleuſe entrepriſe, avec tant de reſolution & de vigueur, qu'étant encore monté plus avant, il rompit les ennemis qui voulurent s'oppoſer à ſon paſſage, les mena battant juſques dans leurs retranchemens & dans leurs forts, & avec un courage heroïque attaqua un baſtion qu'ils avoient dreſſé ſur un angle de leur Camp, par lequel endroit ſeul on pouvoit les attaquer, & en effet, on peut dire qu'il n'y eût jamais ny de plus furieux aſſaut, de la part d'une Nobleſſe qui veut avoir la gloire de vaincre, ny de plus vigoureuſe reſiſtance du côté d'un peuple qui combat pour ſa liberté.

La partie ſans doute eût été mal faite pour les nôtres, ſans le Seigneur de Chaumont qui arriva fort à propos avec le reſte de l'avant-garde de l'armée Françoiſe; mais les premiers encouragez par le ſecours des derniers venus, & les uns ne voulans point ceder aux autres, ils firent tous enſemble un ſi grand effort, qu'ils emporterent le baſtion

avec un horrible meurtre des Genois, qui prirent 1507.
auſſi-tôt la fuite, vers les portes de leur Ville, laiſſans trois mille morts de leurs compagnies deſſus la place. Du côté des François il ne s'en trouva environ que cent de morts, & quatre à cinq cens de bleſſez.

Le Roy ayant reçû la nouvelle de cette victoire, apporta une telle diligence à joindre bien-tôt ſon avant-garde, qu'il arriva le jour d'aprés devant Gennes à neuf heures du matin, armé de pied en cap avec ſes troupes qui étoient en belle ordonnance, dont les Genois demeurerent fort étonnez, d'autant qu'ils n'avoient pû encore juſques alors ſe perſuader, que le Roy vint contr'eux en perſonne. Toutefois ayans quelque connoiſſance de ſa generoſité & de ſa clemence, qui eſt la vertu ordinaire des grands Princes, ils deputerent vers ſa Majeſté pour ſe remettre eux & leur Ville en ſon obéïſſance à condition de leur laiſſer la vie, leurs biens & la liberté. Le Roy voulant témoigner ſon juſte courroux contre ces rebelles, fit refus d'oüir leurs demandes, & les renvoya au Cardinal d'Amboiſe, lequel ayant fait à ſa Majeſté, le rapport de leurs ſoûmiſſions, les rejetta & voulut qu'ils ſe remiſſent entierement à ſa diſcretion, autrement qu'il feroit donner l'aſſaut à la Ville, & l'expoſeroit à la fureur des gens de guerre.

Les Genois irritez de cette réponſe, changerent auſſi de reſolution, & portez de deſeſpoir ſortirent en nombre de quarante mille combattans qui couvrirent toute la montagne prochaine, avec contenance de vouloir charger l'armée Françoiſe. Ce qui donna aux nôtres une allarme d'autant plus vive, qu'elle étoit inopinée, & qu'on ne s'attendoit qu'à conclure la capitulation, à raiſon dequoy toutes nos troupes étoient en deſordre, n'y ayant point d'apparence que les ennemis forcez deux jours auparavant dans leurs retranchemens & dans leurs forts, euſſent

1507. ſi-tôt repris cœur pour combattre les François, ou même pour oſer ſe mettre en Campagne.

Les Capitaines de nôtre armée n'étoient point d'avis d'aller à eux, tant à cauſe qu'il étoit déja cinq heures du ſoir, dans la ſaiſon du mois d'Avril, qu'à cauſe du chemin qui étoit fort rude, & fort coupé pour aller à eux, de ſorte que le reſte du jour ſembloit à peine être ſuffiſant, pour ranger une armée en bataille. Mais le Roy reſolut de le combattre dés ce jour là même, & aprés avoir donné ſes ordres avec une extréme diligence à toutes les troupes, il détacha les enfans-perdus pour aller à l'eſcarmouche, ils étoient ſoûtenus de trois mille Suiſſes, & les Suiſſes de ſix mille François. La plûpart de la Cavalerie mit pied à terre, afin de prendre le plus court chemin, & ceux qui demeurerent à cheval, prirent une autre route un peu plus longue.

Il dreſſa encore quelques embuſcades en deux endroits, qui luy ſembloient plus avantageux, & plus commodes, avec commandement aux premiers d'y attirer les ennemis, reculant peu à peu & ſans deſordre. Toute l'armée témoigna un deſir ardent de joindre l'ennemy, la preſence de ſa Majeſté encourageant les ſiens. On dit que Triſtan de Salazar Archevêque de Sens étant armé de toutes pieces, & monté à l'avantage, la javeline en la main, ſe trouva entr'autres auprés de la perſonne de ſa Majeſté, & proteſta, que lors que la perſonne ſacrée du Roy s'expoſe au peril, c'eſt crime au ſujet de quelle qualité qu'il ſoit, ou qu'il puiſſe être, de vouloir ſe diſpenſer, ou refuſer de combattre.

Les Genois ſe confians en l'avantage de leur poſte, reſolurent auſſi en même temps d'en venir aux mains, & de donner bataille aux François, & d'abord les attaquant à coups de trait d'un lieu haut & éminent, ils en tuerent quelques-uns, & en

bleſſerent grand nombre : mais depuis qu'ils com- 1507.
battirent de pied ferme, ils ſe trouverent grandement inferieurs aux nôtres, tant en adreſſe qu'en courage. Joint que ceux qui avoient ordre de les attirer inſenſiblement dans les embûches, s'étans trés-bien acquittez de leur devoir, la nouvelle charge que firent avec de grands cris ceux qui ſortirent de quelques lieux ſombres & couverts, & vinrent tout à coup fondre ſur eux, leur donna un ſi grand effroy, que jettans leurs armes pour courir plus viſte, & ſe ſauver avec moins de peine dans leur Ville, il en demeura quatorze à quinze cens ſur la place.

Les François n'y perdirent que trente-ſix hommes, & en eurent fort peu de bleſſez. La chaſſe qu'ils donnerent aux ennemis ne fut pas longue, tant à cauſe de la nuit qui ſurvint à la fin de la mêlée, que parce que nos gens de pied étoient recrûs, & que la Cavalerie ne pouvoit ſuivre les fuyards par les ſentiers des montagnes, qui leur ſervoient de lieux de retraite, pour ſe couler dans leur Ville.

Le nouveau Duc de faction populaire n'attendant plus que le malheur qui luy arriva du depuis, prit la fuite dés la nuit ſuivante, vers le port de Rapalo, & de-là en l'Iſle de Corſe : quelques-uns des Capitaines de la Ville ſe retirerent en Barbarie, les étrangers qui étoient à leur ſolde, & leurs voiſins ſe ſauverent auſſi dans leurs maiſons par des montagnes. La Ville abandonnée de ſa garniſon, & de ſes Capitaines, fut incontinent remplie d'une ſi grande terreur, & d'un ſi general deſeſpoir, qu'on entendoit retentir toutes les maiſons des cris des enfans, & des lamentations des meres.

En cette conſternation publique les plus reſolus ne pûrent trouver autre eſperance de ſalut, que de renvoyer leurs Deputez au Roy victorieux, pour ſupplier trés-humblement ſa Majeſté, qu'il

1507. luy plût de prendre la Ville en ſa protection, & ſon pauvre peuple à ſa mercy. Le Roy leur fit réponſe d'un accent grave, & avec une contenance ſevere, que tous ſeroient remis à ſa volonté, ſans condition & ſans reſerve, ou paſſeroient par le fer, & par la flâme. Aprés cette terrible réponſe, ils ſe ſoûmirent encore à payer une amende, & à payer les frais de l'armée, ſelon leur pouvoir. Sa Majeſté perſeverant en ſa réponſe, ils furent contraints de remettre toutes choſes à ſa Clemence, & de luy apporter les clefs de leur Ville, avec toutes les demonſtrations d'humilité, & de ſoûmiſſion, que la Prudence leur ſuggeroit, pour appaiſer le juſte couroux de ſa Majeſté, & changer la tigueur de ſa Juſtice en miſeticorde & en douceur.

Ainſi le Roy fit ſon entrée Royale, & comme triomphante à Gennes, armé de toutes pieces, le vingt-huitiéme jour d'Avril mille cinq cens ſept, avec toute ſon armée en belle ordonnance, & alla loger droit au Palais. Il ne voulut point permettre que les Allemans entraſſent dans la Ville, de peur qu'ils ne la pillaſſent, comme ils eſperoient, & il fut trés-difficile de les faire contenter de leur ſolde entiere, par ce qu'ils demandoient inſolemment d'être auſſi payez pour leur valetss, & pour les perſonnes les plus infames qui étoient à leur ſuitte.

Le Roy s'étant rendu Maître de la Ville, fit faire commandement à ſon de trompe, ſous peine de la vie aux habitans, d'apporter en certaine Egliſe toutes leurs armes, & en ayant été à peu prés remplie, ſa Majeſté les expoſa à la diſcretion de ſon armée, de ſorte qu'il n'y eut valet ny goûjat, qui n'en retirât quelque bonne & belle piece, le nombre en étant trés-grand, & la valeur ineſtimable.

Aprés avoir ainſi deſarmé tous les Genois, ſa

Majeſté uſa envers eux de douceur, & de cle- 1507.
mence, & même de miſericorde, & d'indulgence, leur donnant abolition generale de leurs crimes, à la reſerve de quelques-uns des principaux Autheurs de la ſedition qu'il condamna au dernier ſupplice, avec confiſcation de leurs biens. Parmy ceux-là furent remarquables Demetrio Juſtinian, l'un des plus opulens de Gennes, & Paul Nove le nouveau Duc qui fut pris & executé. Le Roy priva auſſi les Genois de leurs libertez, de leurs Privileges, & de leurs franchiſes, fit publiquement brûler les livres où leurs Privileges étoient couchez par écrit, & leur donna des Commiſſaires pour établir de beaux Reglemens, & de nouveaux Ordres dans leur Ville. Bref ils furent traitez avec une douceur de Pere, & une clemence digne d'un grand Roy, & même depuis ſous Rodolphe de Lanoy qui en eut le Gouvernement l'année ſuivante, ils jouyrent d'une grande paix & tranquillité, juſqu'à l'année mille cinq cens douze; où aprés la perte du Duché de Milan, ils ſe revolterent derechef, par une legereté qui ne leur a été que trop commune & trop ordinaire contre la France.

Le Roy étant party de Gennes pour retourner à Milan, toutes les Villes par où il paſſa, luy firent des entrées fort magnifiques, & tous les Etats d'Italie luy envoyerent des Ambaſſades pour le feliciter de ſa victoire, bien qu'ils n'euſſent rien au monde tant à contre-cœur que les proteſtations qu'ils faiſoient de bouche, pour la crainte que les François n'étendiſſent plus loin leurs conquêtes, & ne portaſſent plus avant leurs armes. Choſe étrange, que les Venitiens mêmes, contre leur coûtume, luy firent de grandes ſoûmiſſions, & luy parlerent en termes fort reſpectueux, luy offrans de la part de leur Seigneurie leurs corps, & leurs biens, avec des vivres pour

1507. ſon armée, & recommandant trés-humblement l'Etat de leur Republique aux bonnes graces de ſa Majeſté Trés-Chrêtienne.

Le Roy fut auſſi viſité à Savonne par Ferdinand Roy d'Arragon qui étoit à Naples, & avoit épouſé la niece de ſa Majeſté. Ils demeurerent quatre jours enſemble, pendant leſquels ils tinrent pluſieurs conſeils ſecrets, que l'on découvrit du depuis par les évenemens de la guerre qui fut faite aux Venitiens, l'un & l'autre ayant reconnu qu'ils étoient également ennemis de tous les Monarques & s'efforçoient de les faire entrechoquer, afin de profiter de quelque dépoüille de celuy qui recevoit du deſavantage, ou leur demandoit du ſecours. Enfin à la priere de la Reine, le Roy retourna en France; laiſſant neanmoins ſon armée dans le Milanez, & luy-même au Printemps prochain, retourna à Lyon, pour être prêt à paſſer les Monts, ſi Maximilian Roy des Romains allant recevoir la Couronne Imperiale à Rome, ſe mettoit en devoir de paſſer, comme il publioit, par le Duché de Milan.

XXII. BATAILLE.

JOURNEE D'AGNADEL,

Où les VENITIENS *furent vaincus par le même* LOUIS XII.

VOICY un orage qui étant tombé ſur la tê- 1508.
te des Genois, alla fondre ſur celle des Venitiens, & les mit à deux doigts de leur ruine. Car il ſemble que la Providence ſouveraine avoit deſtiné les dernieres années du Regne de Louis douziéme, pour le châtiment ou la deſtruction des petits Etats d'Italie, qui l'attaquoient mal à propos, ou refuſoient de faire joug à ſes armes.

Il avoit déja ôté le Duché de Milan, d'entre les mains de Ludovic Sforce. Il avoit chaſſé les Bentivoles de Bologne, & rétably le Pape en la poſſeſſion de cette Ville. Il avoit domté les Genois, & fait trancher la tête à Paul Nove leur Duc populaire. Il tenoit les Florentins auſſi bas, que Charles VIII. ſon Predeceſſeur les avoit laiſſez. Le Duc de Ferrare, les Marquis de Mantouë, de Salluſſes, & de Monferrat étoient tout acquis à ſon ſervice. Il ne reſtoit plus que la Seigneurie de Veniſe, qui levât la tête dans l'Italie. Le Roy avoit paix & alliance avec elle, ſi elle même ne luy eût donné ſujet de la rompre avec une telle indignation qu'il fit ligue avec le Pape, le Roy des Romains & le Roy d'Arragon pour la détruire.

Or afin de donner un peu de jour à la verité

1508. de cette querelle, je croy qu'il faut la prendre à ſa ſource, & ſçavoir que Louis & les Venitiens étoient demeurez d'accord, d'arrêter Maximilian, s'il paſſoit en armes par leurs terres pour aller prendre à Rome la Couronne Imperiale. En effet il envoya ſur les terres des Venitiens une partie de ſon armée, luy étant demeuré en Allemagne, pour aſſembler les Princes & les Electeurs, qui ne vouloient point s'engager en cette entrepriſe, à cauſe qu'il étoit dépourvû des nerfs de la guerre qui ſont les finances. Tellement que toutes ſes troupes qui entrerent en Italie, furent défaites par les Venitiens, aſſiſtez du ſecours de la France conduit par Trivulce; ou diſſipées à faute de paye, dont il fut ſi affligé & ſi honteux, qu'il demanda tréve aux Venitiens, l'Etat deſquels il menaçoit auparavant d'une deſolation extréme.

Leurs Députez traitans donc enſemble, les Venitiens demandoient que tous les Princes leurs alliez, tant Italiens qu'autres, fuſſent compris dans la tréve, principalement le Roy de France, & le Duc de Gueldre, contre qui Maximilian nouriſſoit une haine mortelle. Mais luy qui ne pouvoit ſeulement ſouffrir que l'homme qu'il haïſſoit le plus au monde, fut nommé même dans le Traité, proteſta qu'il aimoit mieux rompre que de l'y comprendre. Les Venitiens contens de détourner de leurs terres, l'orage d'une guerre ſi dangereuſe, avec la gloire d'avoir vaincu l'armée d'un Ceſar, qui eſt le nom des Empereurs élûs & non encore Couronnez, ſouhaiterent, à quelque prix que ce fût, la concluſion de cette tréve.

Ces conſiderations firent qu'elle fut accordée pour trois ans, à la charge que dans trois mois il ſeroit libre à tous les Princes d'Italie, ſi bon leur ſembloit, d'y entrer. Par les termes de cette condition, Louis en qualité de Duc de Milan pouvoit aiſément y être compris; mais le Duc de Guel-

dre en étoit exclus, à cauſe de quoy ſa Majeſté qui 1508.
embraſſoit les intereſts de ce Prince, avec autant de paſſion que les ſiens propres, demeura trés-mal ſatisfait des Venitiens, qui offenſerent Maximilian par leur vanité, ayant fait une entrée triomphante dans Veniſe à l'Alviane leur General, pour avoir défait l'Armée Imperiale, en méme temps qu'ils ſembloient de luy donner contentement par cét accord.

D'ailleurs l'heureux ſuccez de leurs armes les porta auſſi à entreprendre ſur l'authorité du Pape Jules ſecond, lequel ayant pourvû à l'Eveſché de Vicenzo vacant par le decés du Cardinal de ſaint Pierre aux liens, la Seigneurie en ſubrogea un autre, & quoy que le Pape luy eut refuſé ſa Confirmation, elle l'établit au Siege Epiſcopal contre l'ordre Canonique.

Quant au Roy, il ne ſe fût pas encore émû pour ce mécontentement qu'il venoit de recevoir des Venitiens, ſi le Pape n'eût pris de là occaſion de l'aigrir contr'eux, afin qu'il l'aydât à retirer les places fortes qu'ils retenoient de l'Egliſe.

Or ce qui donna encore un grand poids au déplaiſir de Maximilian, fut une circonſtance agreable qui eſt telle. Les Deputez ayans conferé enſemble dans Veniſe, pour établir une bonne paix, entre luy & les Venitiens, l'Ambaſſadeur de France fut ſi adroit, qu'il tira le ſecret du Venitien, apprit de luy ce qui ſe paſſoit, & en donna auſſi-tôt avis au Roy ſon Maître, lequel envoya ſa dépeſche à Maximilian, pour luy faire voir qu'il étoit vendu par les Venitiens, qui faiſoient le méme traité avec luy; afin que ſi leur projet n'avoit du ſuccez avec l'un, ils priſſent leur avantage avec l'autre.

Le Roy des Romains déja indigné du triomphe de l'Alviane, & la honte de ſa défaite l'emportant plus au deſir de la vengeance, que l'amour de la tréve à la recherche de la paix, joint que le Pa-

1508. pe le ſollicitoit avec grande inſtance de le ſecourir au recouvrement de ſes villes, ſe diſpoſa aiſément à entrer en ligue commune contre les Venitiens. Le Roy d'Arragon y prêta auſſi l'oreille, ſur l'eſperance de recouvrir certaines places, que les mémes Venitiens tenoient par engagement, au Royaume de Naples.

Pour conclure donc cette ligue, les Ambaſſadeurs du Pape, des Rois de France, des Romains, & d'Arragon, firent une aſſemblée à Cambray & demeurerent d'accord que leurs Maîtres ſeroient unis & liguez enſemble, pour faire la guerre aux Venitiens, afin que chacun retirât ſes places pour le recouvrement deſquelles tous devoient contribuer des forces, & le premier conquerant étoit obligé de rendre à chacun des autres confederez toutes celles qui ſe trouveroient de droit luy appartenir.

La ſurintendance de cette guerre fut deferée au François qui l'accepta, & promit de s'y trouver en perſonne. Il fut loiſible au Duc de Ferrare & au Marquis de Mantoüe, d'entrer en cette ligue & de recouvrer ce que les Venitiens avoient uſurpé ſur eux. Ainſi l'accord étoit fait entre le Duc de Gueldre & Maximilian, qui ſeroit auſſi tenu de donner l'inveſtiture du Duché de Milan à Loüis, moyennant la ſomme de cent mille francs d'une part, & de cent mille écus d'or au ſoleil de l'autre. Cette ligue fut ainſi concluë à Cambray, l'an mille cinq cens huit, ſur la fin du mois d'Octobre, avec tant d'adreſſe & de prudence, que l'Ambaſſadeur de Veniſe n'en pût découvrir aucune choſe & ſe laiſſa duper à celuy de France, qui luy diſoit que les conferences des autres dont il avoit quelque ombrage, ne ſe faiſoient que pour conclurre l'accord du Roy des Romains avec le Duc de Gueldre, mais on découvrit bien-tôt le ſecret, à la veuë de l'armement de tous les

Princes liguez, qui ſe preparerent à la guerre. 1508.

Il ſe preſenta encore aux Venitiens un bon moyen de rompre la ligue, ou de l'ébranler grandement, qui eſtoit d'en ſeparer le Pape, & de luy rendre les places qu'ils avoient uſurpées ſur l'Egliſe, à quoy les plus ſages de leur Senat étoient portez. Mais l'excez de leur bonne fortune les avoit ſi fort aveuglez, qu'ayans mis en deliberation l'importance de la retention de telles places, avec l'intereſt qu'ils pouvoient tirer de la desunion du Pape & des autres Princes confederez, ils trouvetent, à leur jugement, que cette conſideration eſtoit plus legere.

Voila comme par leurs propres manquemens, ils donnerent lieu à cette ligue, en ce qu'ils entreprirent ſur l'authorité du Pape, conferans les Prelatures contre l'ordre, en ce qu'ils mépriſerent l'alliance de Loüis, luy préferans celle de Maximilian, & en ce qu'ils offenſerent méme Maximilian, faiſans triompher l'Alvïane de la defaite de ſon armée.

Le Roy, comme le principal Chef de la ligue, arma auſſi le premier, par terre, plus puiſſamment que tous les autres enſemble, & paſſa les Alpes avec une telle diligence, que non ſeulement les Venitiens, à qui il envoya denoncer la guerre, mais encore toute l'Italie en demeura merveilleuſement étonnée. Les autres Princes armoient auſſi en méme temps, & le Pape lança ſes foudres contre les Venitiens, comme contre des uſurpateurs du Patrimoine de ſaint Pierre.

D'ailleurs, les Venitiens ſe diſpoſoient à ſe bien deffendre, à cét effet ils équiperent & armerent grand nombre de galeres, dreſſerent par terre une groſſe armée, fortifierent leurs villes, & y mirent bonne garniſon, avec toute ſorte de proviſions de bouche & de munitions de guerre. Cette Armée eſtoit de dix mille hommes d'armes de

1508. leurs ordonnances, de quatre mille cinq cens chevaux legers, & de vingt-ſix mille hommes de pied, qui revenoient en tout à cinquante mille combattans. Le Comte de Petillane fut créé General de cette armée, & l'Alviane Maréchal de Camp, mais en effet avec pareille authorité que le General méme.

Le Roy eſtant à Milan, eut avis que l'armée des Venitiens eſtoit auprés de la ville d'Agnadel, & avoit aſſiégé celle de Treviſe: que le Seigneur de Chaumont avoit n'agueres priſe ſur eux; & y avoit laiſſé en garniſon le Chevalier de la Baſtide, avec Imbaud de la Romanieu, & le Sieur de Fontrailles. Il prit auſſi-tôt ſa marche droit aux ennemis à grandes journées; mais eſtant arrivé au fort de Caſſan, qui eſt ſur la riviere d'Adde, il eut avis que Treviſe avoit eſté renduë par compoſition, & puis brûlée comme une place non tenable. Il prit Rivolte en faiſant chemin, & ayant dreſſé deux ponts ſur l'Adde, il y fit paſſer toute ſon armée avec le bagage, ſans que les ennemis qui eſtoient campez de l'autre côté ſe miſſent en devoir de l'empêcher, comme il y avoit apparence, & méme on dit qu'aprés ſon paſſage, il fit rompre les ponts, afin de faire voir aux ſiens, qu'il falloit, ou mourir ou vaincre.

Quelques-uns écrivent que les Capitaines Venitiens ayant reſolu de s'oppoſer au paſſage des François, ne pûrent retirer aſſez à temps les ſoldats du Sac de Treviſe, & que pour les hâter ils mirent le feu par toute la ville; mais que ce fut encore trop tard, d'autant qu'ils trouverent qu'une grande partie de l'armée Françoiſe avoit déja paſſé la riviere. Il eſt pourtant certain qu'aprés le paſſage de toute l'armée, le Roy ſe campa ſi prés des ennemis, qu'ils s'entreſaluërent à coups de canon, & firent des eſcarmouches de part & d'autre. Les Venitiens apprehendans que les

François ſe jettaſſent dans Agnadel, & dans Pan- 1508.
din, où ils pouvoient avoir la commodité du paſſage ſur la riviere, pour le recouvrement des vivres, s'avancerent pour s'en ſaiſir les premiers.

Le Roy delogea auſſi en méme temps de la ville de Caſſan; pour aller prendre de force celle de Pandin. Comme il fut proche des ennemis, il marchoit avec toute ſon armée en belle ordonnance. Son avant-garde eſtoit conduite par le Seigneur de Chaumont Gouverneur du Milanez, accompagné de Trivulce Maréchal de France, & du Seigneur d'Aubigny, chacun avec ſa compagnie de cent hommes-d'armes, du Duc de Nemours, de Châtillon ſur Loin en Gâtinois, du Bâtard de la Clayete, de la Paliſſe, & de Montoiſon, chacun avec ſa compagnie de cinquante hommes d'armes; du Gruyer avec quarante-cinq, d'Imbercourt avec quarante, & de Theodore Trivulce avec trente.

Toutes ces compagnies eſtant compagnies des Ordonnances, il y avoit en chacune deux fois autant d'Archers que d'hommes-d'armes, & pareillement en celles de la bataille, & de l'arriere-garde. A l'Infanterie de l'avant-garde eſtoit le Seigneur de la Marq Colonel de ſept mille Suiſſes, Germigny de cinq cens autres, & le Cadet de Duras de deux mille Archers. Le Seigneur d'Aſpic eſtoit Capitaine de l'artillerie de l'avant-garde, qui conſiſtoit en deux canons, deux groſſes coulevrines, quatre mediocres, douze fauconneaux, & pour la garde il y avoit cinq cens Picards.

Or afin de ſoûtenir l'avant-garde, le Roy fit avancer de la bataille, le Duc de Bourbon, avec tous les Volontaires, & les Penſionaires de ſa Majeſté, qui faiſoient enſemble plus de quatre cens hommes d'armes, les mieux montez, & les plus richement équipez de toute l'armée. Le Seigneur de la Trimoüille, le Prince de Talmont ſon fils, &

1508. le Baron de Conty avec leurs Compagnies, furent de la troupe du Duc de Bourbon. Ainſi tout le nombre de l'avant-garde, avec le renfort du Duc de Bourbon eſtoit de treize cens hommes-d'armes, le double d'Archers, & dix mille hommes de pied.

Quant à la bataille, le Roy y eſtoit en perſonne, avec le Duc de Lorraine, ſuivi de cent Gentils-hommes, le Duc d'Alençon, & le Seigneur de Geneve frere du Duc de Savoye, chacun de trente, le Comte de Vendôme de quinze; le Comte de Nevers, & le Seigneur de Buſſy, frere du Cardinal d'Amboiſe, Legat du Pape, chacun de douze; Louis de Fieſque Gennois y eſtoit avec douze Chevaux-legers, & vingt-quatre Archers, le Comte de Borromée Milanois, avec cent Chevaux; Galeas de Saint Severin, grand Eſcuyer, avec cent hommes d'armes, les Seigneurs d'Orval, de Teligny Lieutenant du Duc de Gueldre, Loüis d'Ars, & de Bouchard Ravenel, chacun avec cinquante hommes d'armes, Galiot Senéchal d'Armagnac avec vingt-cinq. Le Marquis de Rothelin, & le grand Senéchal de Normandie commandoient chacun cent Gentils-hommes de la maiſon du Roy; les Seigneurs de la Châtre & de Curſol prés de Valence, chacun deux cens Archers François de la Garde du Corps, Stuard les cent Archers Eſcoſſois, & les vingt-cinq de la Manche, & le Prevôt de l'Hôtel entre-deux. Il s'y trouva auſſi nombre de Prelats, & de gens d'Egliſe, à la ſuite deſquels il y avoit plus de trois cens chevaux de combat. On y comptoit encore environ quatre cens hommes d'armes Volontaires, de divers païs qui ſuivoient le Roy par curioſité, ou pour acquerir de la gloire. Ainſi toute la Cavalerie de la bataille faiſoit enſemble à peu prés de deux mille Chevaux, tant d'hommes d'armes qu'Archers & autres.

L'Infanterie eſtoit conduite par le Comte de Rouſſillon, les Seigneurs de Treux, de Vandeneſſe, d'Aydre, & de Mondane, chacun deſquels commandoit mille hommes de pied, Normanville, quinze cens, Vautournus & la Baſtide chacun cinq cens, faiſans tous enſemble ſept mille cinq cens hommes de pied. L'artillerie de la bataille conſiſtoit en dix pieces de canon, coulévrines ou groſſes pieces. Le Duc de Longueville, Comte de Dunois, conduiſoit l'avant-garde, ayant avec luy le Marquis de Mantouë, Galeas Palaveſin, le Seigneur de Flammezeles, tous Capitaines de cent hommes d'armes des ordonnances: Le Marquis de Montferrat, le Seigneur d'Alegre, de Duras, & de Fontrailles de cinquante: Pierre du Terrail, dit le Chevalier Bayard Dauphinois, l'un des Heros de ce ſiecle, qui n'avoit que trente hommes d'armes ſous la charge de Pierrepont ſon Lieutenant, ſe mit avec l'Infanterie, où il commandoit cinq. cens hommes. 1508.

Toute la Cavalerie de l'arriere-garde faiſoit enſemble cinq cens quatre-vingts hommes d'armes, & deux fois autant d'Archers, l'Infanterie trois mille cinq cens hommes ſous les Seigneurs de Molart & de la Crote Capitaines de mille hommes, Bayard; Richemont, & Imbaud de cinq cens: mais il n'y avoit point d'artillerie. Ainſi toute la Cavallerie de l'armée Françoiſe eſtoit d'environ huit mille Chevaux, & l'Infanterie de vingt-mille hommes, ſans y comprendre ce qui eſtoit au bagage.

Or l'avant-garde eſtant à la veuë des ennemis, ſoit qu'ils crûſſent que c'eſtoit toute l'armée, ſoit qu'ils eſperaſſent la tailler en pieces, avant qu'elle fût ſecouruë de la bataille, qui marchoit aprés, à la diſtance d'une lieuë, ils reſolurent de l'attaquer par la precipitation de l'Alviane, contre l'avis de leur General qui leur remontroit,

1508. „ Qu'ayans le païs à leur devotion, ils pouvoient „ contraindre en peu de jours les François de ſe „ retirer, par faute de vivres, ou les ſurprendre „ avec leurs Chevaux-legers, s'ils ſe débando- „ ient pour aller loin au fourage: ajoûtant à „ cela la maxime ordinaire de la guerre, Qu'il ne „ faut jamais donner bataille à l'étranger, ſans „ un avantage tres-aſſûré, & tres-certain, à cau- ſe du peril de la conſequence, qui apporte la perte du païs, avec celle de la bataille, & l'Alviane ſoûtenant en ſuite que l'avantage preſent leur promettoit une victoire certaine, avec toute l'armée à la charge.

Les François reçurent vigoureuſement les Venitiens, & neanmoins commencerent peu à peu à reculer toûjours en bon ordre, afin d'approcher du Roy qui étoit encore aſſez éloigné, & attirer ſur eux les ennemis en quelque deſordre, comme il arriva. Car dans la créance que les François euſſent pris l'effroy & la fuite, ils les attaquerent de tous côtez avec plus de hardieſſe que de conduite, l'eſperance d'une prompte victoire leur relevant le courage, & leur faiſant negliger leur ordre. Mais aprés que le Roy parût avec la bataille, qui ſe montroit d'autant plus affreuſe, que les Princes & les grands Seigneurs avec leurs armes dorées, leurs bannieres, leurs banderoles, & leurs chevaux caparaçonnez à l'avantage, donnoient un merveilleux éclat à la veuë, ils furent ſurpris d'une ſi grande frayeur, que la plus-part ne penſa qu'à ſa retraite.

Là deſſus, le Roy arrivant bien à propos chargea ſi furieuſement les ennemis déja étonnez & comme recreûs de leurs premiers efforts, qu'ils prirent tous la fuite, à la reſerve de l'Alviane & de quelques-uns des plus hardis qui furent tuez ou faits priſonniers, entr'autres l'Alviane fut pris par le Seigneur de Vaudeneſſe, ou comme aſſurent quelques-uns, par le genereux du Boutet qui combatit

fit vaillamment & acquit avec le brave Tallerand 1508.
beaucoup de gloire en cette journée ; mais le Roy retira l'Alviane d'entre les mains du premier, & du depuis le rendit aux Venitiens ſans rançon.

Les Autheurs qui parlent de cette journée avec moins de paſſion, que l'hiſtoire de Veniſe, rapportent que pour aller à Pandin où les François & les Venitiens vouloient ſe poſter, il y avoit deux chemins, l'un le plus court ſur une coline, par où les Venitiens allerent, l'autre le long de la riviere, par où l'armée Françoiſe marcha en ordonnance de bataille : d'autant qu'entre deux, il y avoit des bocages, les uns n'apperçurent point les autres, de là vint qu'à la pointe & à la rencontre des deux chemins, l'avant-garde des François trouva l'arriere-garde des ennemis commandée par le General Alviane. Les uns & les autres ne pouvans honnêtement faire refus d'en venir aux mains, s'entrechoquerent de grande furie, & combattirent durant trois heures.

Cependant le Roy arriva au ſecours de ſon avant-garde, & le Comte de Petillane qui n'avoit point été d'avis de donner combat, croyant que l'Alviane s'y fut engagé plus par mépris de ſon conſeil, que par la neceſſité des affaires, & proteſtant qu'il aimoit mieux conſerver les reſtes de ſon armée, que de ſecourir les temeraires, laiſſa l'Alviane & ſon arriere-garde en proye, de ſorte qu'elle fut toute taillée en pieces, à la reſerve de quelques-uns à qui l'eſperance de la rançon fit donner la vie, & entr'autres à l'Alviane même, qui perdit un œil dans la mêlée, & fut grandement bleſſé au viſage. Ainſi tous demeurent d'accord, que les Venitiens furent vaincus en cette journée, & qu'ils y perdirent quatorze à quinze mille hommes, au lieu que du côté des François il n'en demeura que quatre à cinq cens au plus.

Aprés la victoire, grand nombre de Villes

1508. ouvrirent les portes au Roy, & firent joug à ſes armes victorieuſes. Mais ſa Majeſté ſelon l'accord de la ligue, rendit Vicenze, Veronne, & Padouë à Maximilian, comme il avoit rendu Faenze, Cervie, Rimini, & Ravenne au Pape, puis étant relevé d'une fiévre tierce, il prit le chemin de France, ſéjourna quelques jours à Lyon, & de là vint à ſaint Denis, pour rendre graces à Dieu, ſelon l'ancienne coûtume de nos Rois, de l'heureux ſuccez de ſes armes.

XXIII. BATAILLE.

JOURNEE DE RAVENNE,

Où les ITALIENS *&* ESPAGNOLS *furent vaincus par les* FRANÇOIS.

CETTE journée ne ſemble être proprement qu'une ſuite de la précédente, & ne ſeroit pas moins glorieuſe pour les François, ſi elle n'étoit devenuë funeſte & tragique par le malheur de leur General qui fut vaincu aprés ſa victoire, & aprés un excez de courage perdit la vie, lors qu'il ne devoit penſer qu'à recueillir les palmes & les lauriers d'un noble triomphe. 1509.

Pour reprendre donc la choſe de plus haut, & comme remonter à ſa ſource : les Venitiens voyans qu'ils ne pouvoient tirer raiſon de leurs pertes, ſur les plus puiſſans de leur ennemis voulurent décharger leur colere ſur Alphonſe Duc de Ferrare le plus foible, en haine de ce qu'il avoit ſervy les François en cette derniere guerre ; & pour cét effet envoyerent une armée Navale ſur les terres de ſon obéïſſance, afin d'y mettre tout à feu & à ſang, mais il fut ſecouru ſi à propos par les vaiſſeaux François, qu'étant venus à la bataille, les Venitiens furent auſſi malheureux par mer que par terre. Car ils y perdirent deux mille hommes, & quinze galeres furent priſes ſur eux par les nôtres, dont il ne

1509. mourut qu'environ quarante ſoldats, ſans aucun homme de marque.

Or ce grand bonheur des François qui avoient ſeuls executé heureuſement l'entrepriſe de toute la ligue, attira ſur eux la haine des vaincus, & l'envie de ceux-là mêmes, qui ſans courir riſque ny faire dépenſe, entroient en partage du fruit de la victoire. C'eſt pourquoy les Venitiens ayant appris à leurs dépens, combien la voye de la force eſt dangereuſe, eurent recours aux artifices, & reprirent enfin le conſeil qu'ils avoient mépriſé au commencement de la guerre, qui fut de ſe reconcilier avec le Pape, & de conſentir qu'il retint ce que les François luy avoient rendu, ſe ſoûmettans de luy rendre encore les places qu'ils retenoient de l'Egliſe.

Tant il eſt vray, *Que la neceſſité eſt une puiſſante & artificieuſe Maiſtreſſe, pour humilier les eſprits que le bonheur aveugle, & porte à quelque inſolence.* En quoy ils trouverent une grande diſpoſition dans l'eſprit du Pape, lequel ayant vû le progrez des armes du Roy, ne deſiroit pas avoir pour voiſin un ſi puiſſant Monarque, qui luy étoit d'autant plus ſuſpect, qu'il demeuroit confederé avec Maximilian, lequel en qualité d'Empereur élû, prétendoit une domination Souveraine ſur toute l'Italie. Joint qu'ayant recouvré le ſien à l'amiable, il n'avoit que faire de continuer la guerre, à laquelle il ne s'étoit obligé par autre conſideration que par celle de ſes interêts particuliers.

Aprés avoir donc été ſatisfait, & rétably en la poſſeſſion des Villes uſurpées par la Seigneurie de Veniſe, il s'efforça encore de ſeparer Maximilian d'avec les François; mais ſon deſſein ne luy réüſſit pas, comme il eſperoit, à ce premier coup. Ce n'étoit pas choſe beaucoup redoutable,

s'il ne ſe fut montré que Promoteur de la guer- 1508
re contre la France, mais ſa mauvaiſe volonté fut ſuivie de tous les effets qu'elle pouvoit produire. Car en même temps il dreſſa un grand appareil d'armes, tant ſpirituelles que temporelles, contre les François & leurs alliez. Le Duc d'Urbin ſon neveu étoit General de ſon armée, mais luy-même contre la coûtume ordinaire des Souverains Pontifes, ne laiſſoit pas d'y commander en perſonne.

En ſuite de quoy, il commença de lancer ſes foudres contre le Duc de Ferrare, un des Confederez de la France, attendant l'occaſion de luy courir ſus, avec ſon armée. Il ſollicita auſſi Ferdinand Roy d'Arragon & de Naples, de rompre avec les François, à quoy ce Prince déloyal prêta de bon cœur l'oreille, & par une perfidie honteuſe, accompagnée d'une noire ingratitude, aprés avoir reçû de leurs mains les places que les Venitiens luy retenoient des dépendances du Royaume de Naples, manqua de parole & de Foy, viola ſon ſerment, & ſe départit de l'alliance de France.

Ceux qui veulent colorer ce crime, le couvrent d'un autre qui n'eſt pas moins honteux à un Roy; je veux dire de lâcheté, alleguans qu'il en uſa de la ſorte, pour la crainte qu'il eut que ces nouvelles conquêtes des François ſur les Venitiens, ne donnaſſent quelque envie à une Nation belliqueuſe, de porter ſes armes plus loin dans l'Italie, & particulierement dans le Royaume de Naples, ſur lequel elle avoit des prétentions juſtes & legitimes.

Maximilian demeurant encore dans les termes du Traité de Cambray avec la France, fit paſſer une armée d'Allemans en Italie, ſous la conduite du Prince de Hainaut; mais les nerfs de la guerre luy défaillans, les troupes ſe débande-

1509. rent, & se dissiperent à faute de paye, aprés avoir pris quelques places, & exercé autour de Vicenze des cruautez barbares. Les François neanmoins ne laisserent pas de continuer la guerre, & prirent Legnague, Lescale, & Montefelice; ils mirent aussi le siege devant Veronne, mais ils y furent repoussez, & s'ennuyans de soûtenir seuls la dépense, la peine, & tout le poids de la guerre, ils se retirerent à la fin au Duché de Milan.

Cependant le Pape tourna ses foudres contre la France, excommunia le Roy, mit son Royaume en interdit, & l'exposa au premier occupant, comme un païs de conquête, ou comme quelque region des Indes nouvellement découverte. Le Roy d'abord ne s'étonna pas de cette rigueur, protestant avec une modestie digne d'un Roy Trés-Chrêtien, qu'il en viendroit le plus tard qu'il pourroit aux prises avec le Souverain Pontife, qui est le Vicaire de Nôtre Seigneur, & le successeur de saint Pierre, & defendit aux siens de faire aucun acte d'hostilité sur les terres de l'Eglise.

Jules qui devoit se laisser flêchir par ce modeste & humble respect du Roy Trés-Chrêtien envers le saint Siege, sembla en vouloir tirer avantage. Mais comme il ne cessoit de remuer contre les François, & leurs alliez, le Roy se trouva contraint de pourvoir à la défense de sa personne, & au salut de son Royaume, par le moyen des Decrets du Concile de Tours, ou des resolutions de l'assemblée de toute l'Eglise Gallicane, & ayant en suite permis aux siens d'entrer hostilement sur les terres de l'Eglise, les Bentivoles furent rétablis dans la Ville de Bologne, dont ils avoient depuis peu été chassez en faveur du Pape, pour faire voir que les François ne sont pas moins redoutables à leurs ennemis, que secourables à leurs amis.

Le Duc d'Urbin General de l'armée du Pape, étant prés de Bologne, non ſeulement n'eut pas le cœur ny le courage de ſe preſenter devant les François, mais au ſeul bruit même de leurs approches, il prit l'épouvante & la fuite, & leur abandonna tout ſon bagage, avec toute ſon artillerie. Le Pape demeurant plus irrité qu'il n'étoit étonné de cette perte, joignit ſes forces à celles de Ferdinand & des Venitiens, & tous enſemble mirent une groſſe & puiſſante armée en campagne, ſous la conduite de Raymond de Cardonne Vice-Roy de Naples, avec reſolution d'exterminer les François de toute l'Italie. 1509.

Pour cét effet, il ſuſcita auſſi les Suiſſes contre la France, & les Suiſſes, par le ſeul deſir de le contenter, & de luy plaire, deſcendirent en fort grand nombre dans l'Italie, à deſſein de ſe jetter dans le Milanez. Mais Gaſton de Foix, Duc de Nemours, & neveu du Roy, qui avoit ſuccedé au gouvernement de Milan, par le trépas de Charles d'Amboiſe Seigneur de Chaumont, s'y oppoſa avec tant de vigueur & de prudence, qu'ils furent contraints de retourner en leur païs.

Là deſſus Maximilian retourna auſſi ſur les terres des Venitiens, prit la Ville de Vicenze, & aprés avoir ravagé tout le plat-païs, ſe retira, faute de finances qui luy manquerent, pour faire ſubſiſter ſes troupes. D'ailleurs l'armée du Pape, & de ſes Confederez, ayant pris la Baſtide de Genivole dans la Romagne, alla mettre le ſiege devant Bologne. Mais Gaſton de Foix étant venu au ſecours, le fit lever, ſans beaucoup de reſiſtance.

De-là il prit ſa marche avec l'armée droit à Breſſe, dont le Château tenant toûjours pour les François, étoit auſſi aſſiegé par les Venitiens, partie deſquels il défit en une rencontre, & rien ne l'empêcha de paſſer outre, ny d'entrer dans la Vil-

1509. le, où il fit un horrible carnage des ennemis, & des habitans, qui pour s'être lâchement rendus, furent maſſacrez juſqu'au nombre de huit mille. Cét acte de Juſtice, & de valeur, acquit une grande reputation à ſes armes par toute l'Italie, qui admiroit en ce jeune Prince également, le courage, la prudence, la conduite, & le bonheur.

Or ces rudes camiſades, ayant autant étonné les ennemis, qu'encouragé les François, Gaſton ne recherchoit plus que l'occaſion de leur donner bataille; & parce qu'ils s'élognoient de luy, à meſure qu'il vouloit les joindre, il alla mettre le ſiege devant la Ville de Ravenne, qui étoit de telle importance, qu'il n'y avoit apparence aucune, qu'elle dût demeurer ſans ſecours, auſſi le Pape avoit déja jetté dedans, Marc Antoine Colonne avec trois cens hommos-d'armes, & quinze cens fantaſſins. Gaſton y fit en peu de jours une batterie ſi furieuſe, que la bréche étant raiſonnable, les aſſiegez qui craignoient l'aſſaut, demanderent à capituler, & le Vice-Roy apprehendant la reddition de la place, y accourut en diligence avec ſon armée, & ſe campa à une lieuë & demie prés de la nôtre, où s'arrêtant tout court, il ſe mit à fortifier le front de ſon camp d'une tranchée large & profonde.

En quoy il fit une lourde faute. Car ayant, comme on dit, débuté à la Françoiſe, il voulut faire alte, & demeurer tout court, avec une gravité Eſpagnole, au lieu que pourſuivant ſon chemin têtê baiſſée, & enſeignes déployées droit à la Ville, il pouvoit y entrer ſans difficulté, rafraîchir la garniſon, & faire honorablement, s'il vouloit, ſa retraite: même ſans combattre: d'autant que la riviere de Ronco étoit entre les deux armées, de maniere que les François ne pouvoient aller à luy qu'avec deux inſignes deſavantages; l'un étoit de diviſer leurs for-

ces, crainte que les assiegez ne vinssent les charger en queuë, l'autre de passer la riviere à la hâte, ce qu'il n'étoit pas possible de faire, sans desordre. 1512.

Gaston d'abord un peu étonné de la soudaine arrivée des ennemis, se persuada aisément que dés la nuit suivante ils s'efforceroient de se jetter dans la Ville; ce qui fut cause qu'il prit aussi resolution de les attaquer avec toutes ses forces, dans l'opinion qu'il emporteroit bien-tôt la Ville, s'il gagnoit une fois la bataille. Aprés cette genereuse resolution, il passa en diligence la riviere de Montone, pour aller au devant des ennemis. Alphonse Duc de Ferrare avoit la conduite de son avant-garde, le Seigneur de la Palisse & le Cardinal de Saint Severin étoient à la tête de la bataille, & Frederic de Borzol à celle de l'arriere-garde; quant à luy il voltigeoit d'un corps à l'autre, avec trente Gentils-hommes qui le suivoient, tandis qu'il alloit exhortant les siens à bien faire leur devoir & à mettre fin à leurs travaux, par une signalée victoire.

Toute son armée consistoit en quinze à seize mille hommes de pied, dix-sept cens hommes d'armes, & trois mille Archers ou chevaux-legers. Dans celle de la Ligue, il y avoit dix-huit cens hommes d'armes, quatorze mille hommes de pied, & pour la Cavalerie legere, l'Histoire n'en met pas le nombre; mais tous demeurent d'accord, que toute l'armée ennemie jointe ensemble, étoit plus forte en nombre que la Françoise, & qu'avec le General elle avoit d'excellens Capitaines, entr'autres Pierre de Navatre par le conseil duquel le General avoit ordre de se conduire, Fabrice Colonne, Ferdinand Davalos Marquis de Pesquaire, Antoine de Leve, & le Seigneur de Carvajal. Il y avoit aussi quantité d'artillerie de part & d'autre.

1509. Or ſi les ennemis firent d'abord une grande faute par une gravité Eſpagnole, l'ambition qui n'eſt pas moins naturelle à la Nation que la gravité, leur en fit encore faire une ſeconde bien plus importante que la premiere. Car les plus ſages de l'armée n'étoient point d'avis de ſortir des retranchemens de leur Camp, ſur la créance certaine que ſi les François avoient le courage de les aſſaillir dans leur fort, ils en ſeroient avantageuſement repouſſez, ou contraints de ſe retirer ailleurs par faute de vivres, n'étant pas poſſible qu'ils demeuraſſent campez entre une armée plus puiſſante que la leur, & une groſſe Ville fortifiée d'une bonne garniſon, qui pouvoit ſe rafraîchir commodement à toute heure.

Mais le Colonel de Navarre, qui tenoit la victoire infaillible, jugea qu'il falloit combattre en la plaine où il rangea auſſi-tôt l'armée en bataille, & fit mettre l'Infanterie Eſpagnole, ventre contre terre, dans un vallon à couvert du canon des François, afin que venant entiere & toute fraîche, la derniere aux mains, elle emportât tout l'honneur de la victoire.

Tellement que le jour de Paſques, qui étoit l'onziéme d'Avril, de l'année mille cinq cens douze, le choc commença à coups de canon, & comme celuy des ennemis portoit grand dommage à l'Infanterie Françoiſe, auſſi celuy des François faiſoit d'étranges bréches dans la Cavalerie Eſpagnole, & de-là vint tout l'avantage de cette Journée pour les François. Car outre que leur Cavalerie étoit beaucoup meilleure que celle des Confederez, celle-cy fut encore ſi fort ébranlée & affoiblie par leur canon, qu'à la premiere attaque elle fut aiſément défaite & miſe en déroute.

L'Infanterie étoit auſſi venuë aux mains de part & d'autre, & la Françoiſe ſe ſentoit déja telle-

ment preſſée par l'Eſpagnole, qu'elle branloit, mais nôtre Cavalerie retournant à la charge, l'épée teinte du ſang des ennemis, la ſecourut ſi à propos, qu'elle reprit cœur, & terraſſa le bataillon des Italiens, avec un horrible carnage. Celuy des Eſpagnols au contraire, ſoûtint avec tant de vigueur & de courage tout le faix de nôtre armée, que s'étant dégagé de la mêlée, aprés la fuite de ſes Capitaines, il ſe ſerra en forme de petit corps & ſe retira à pas meſurez en ſi bon ordre, qu'il fit perdre l'envie de le pourſuivre plus loin, à tous ceux qui l'aborderent. 1512

Le genereux Gaſton croyant que ce ſeroit choſe indigne de la grandeur de ſon courage, de voir faire la retraite à un bataillon d'ennemis, en preſence de ſon armée victorieuſe, s'écria, *Qu'il falloit leur courir ſus, & les faire priſonniers de guerre, ou les tailler en pieces.* La Paliſſe au contraire luy remontroit, *Qu'il valoit mieux laiſſer échaper ce mur que de vouloir l'abbatre par force, & faire rompre la tête aux plus gens de bien, en le choquant.* Mais nonobſtant ces remontrances, Gaſton ſuivy des Seigneurs de Barbazan, de Maugiron, & de quelques autres braves Gentils-hommes en petit nombre, alla donner dedans avec plus d'ardeur que de prudence, & les ennemis qui étoit dix contre un, au lieu de le prendre priſonnier, comme ils pouvoient, avec honneur, furent ſi inhumains & ſi barbares, qu'ils le tuerent de pluſieurs coups de pique. Son corps fut porté à Milan, où il receut les derniers devoirs, & tous les priſonniers ennemis aſſiſterent à ſon Convoy, pour honnorer ſa pompe funebre, & toute la France reſſentit un incroyable regret de la perte d'un ſi grand Prince. Il n'étoit encore âgé que de vingt-trois ans, & neanmoins il avoit déja la reputation d'être le plus excellent Capitaine de l'Europe.

Toute l'Armée Françoiſe ayant apris le peril

1509. dans lequel étoit ſon General, y vint au ſecours avec une extréme diligence; mais ce fut trop tard, & n'eut pas plûtôt appris la nouvelle de ſa mort, qu'emportée d'un juſte deſir de vengeance, elle vint fondre comme un orage ſur ce malheureux bataillon qui avoit fait le coup, & le tailla tout en pieces.

Les ennemis perdirent en cette Journée douze à treize mille hommes, avec tout leur bagage, & toute leur artillerie, ſans parler des priſonniers qui furent en grand nombre, & entr'autres le Cardinal de Medicis Legat du Pape, le Marquis de Peſquaire, le Colonel de Navarre, Fabrice Colonne, & Jean de Cardonne. Mais la mort ſeule du genereux Gaſton de Foix, pouvoit égaler la perte des ennemis, & la nouvelle en fut ſi ſenſible au Roy, qui étoit alors Charles VIII. qu'il en verſa des larmes en abondance, & dit en ſoûpirant, qu'il eût deſiré d'avoir perdu tout ce qu'il avoit en Italie, & même la moitié de ſon Royaume, & que ſon neveu de Foix fût en vie.

Neanmoins, pour fruit de la victoire, la Ville de Ravenne fut priſe, & ſe rendit aux François, aprés la bataille. Mais pendant qu'on dreſſoit les articles de la capitulation, les Gaſcons & les Allemans entrerent dedans par la bréche, la ſaccagerent, & y commirent mille indignitez inſupportables, pour la punition deſquelles le Seigneur de la Paliſſe fit pendre quelques-uns des Capitaines. Enſuite Citadella, Imola, Forli, Ceſene, Rimini, & quelques autres places, ſe ſoûmirent au victorieux, comme autant de preuves de leur victoire, & de témoignages de leur valeur.

XXIV. BATAILLE.

JOURNEE DE MARIGNAN,

Où les SUISSES *furent défaits par* FRANÇOIS I.

APRE'S le Sacre & le Couronnement de François I. ce grand Roy qui étoit capable de conquerir toute l'Europe, s'il eût été auſſi heureux que genereux en ſes deſſeins, ſe voyant à la fleur de ſon âge, en poſſeſſion d'un grand Royaume, & environné d'une floriſſante Nobleſſe, ne penſa plus qu'au recouvrement du Duché de Milan, qui avoit été conquis & peu de temps aprés perdu par ſon Predeceſſeur Louis douzieme. 1515.

Or afin de venir à bout de cette glorieuſe entrepriſe ; il reſolut d'y conduire en perſonne de ſi grandes forces, qu'il ne ſeroit pas au pouvoir des ennemis de luy faire longue reſiſtance : & pour n'avoir point d'ennemy à dos qui fût capable de troubler le repos de ſon Etat, il confirma la Paix avec le Roy d'Angleterre, il fit alliance avec Charles Archiduc d'Aûtriche, luy accordant en mariage Madame Renée de France ſœur de la Reine, & entendit à la prorogation de la tréve faite entre Louis douziéme & Ferdinand Roy d'Arragon.

Il retira auſſi à ſon ſervice Pierre de Navarre, Colonel de l'Infanterie Eſpagnole, Capitaine de

1515. tres-haute reputation, lequel étant depuis la journée de Ravenne detenu priſonnier en France, & conſiderant que par l'envie de Raymond de Cardonne Viceroy de Naples, le Roy d'Arragon le laiſſoit tremper en cette captivité, ſans ſe mettre en peine de ſa rançon, & ſans parler méme de ſa délivrance, il ſe ſentit vivement touché de l'ingratitude de ſon Prince, & ayant recours à la generoſité de François, luy fit offre de ſon ſervice contre tous ſes ennemis & contre l'Arragonois méme, pourveu qu'il plût à ſa Majeſté luy octroyer par courtoiſie ce que l'autre luy refuſoit par cruauté.

Le Roy acceptant ſes offres, paya ſa rançon au Duc de Longueville, & non content de le mettre en liberté, l'honora encore de la charge de Colonel de l'Infanterie Gaſconne, & par cette faveur il s'acquit un ſerviteur d'autant plus utile, qu'il étoit bien inſtruit aux affaires des ennemis de ſon Royaume. Enfin aprés avoir laiſſé ſa Mere Regente en France durant ſon abſence, il fit avancer ſes troupes droit aux Alpes.

Les Suiſſes qui ſe portoient pour protecteurs de Maximilian Sforce, ayans eu avis de ſon armement, s'étoient déja ſaiſis des paſſages: & Proſper Colonne que le Pape Leon dixiéme leur avoit envoyé avec un renfort de mille chevaux, avoit pris ſon poſte à Ville-franche dans le Piemont, où il faiſoit mauvaiſe garde, ſe repoſant ſur la vigilance des Suiſſes.

L'ordre de l'Armée Royale étoit tel: le Duc de Bourbon avoit la conduite de l'avantgarde avec François de Bourbon Duc de Chateleraut ſon Frere, accompagné du Maréchal de Chabanes ou de la Paliſſe, du Prince de Talmont fils du genereux Loüis de la Trimoüille, de Trivulce, Maréchal de France, des Seigneurs de Bonnivet, d'Imbercourt, de Teligny, du Baron de Beard, du Comte de Sancerre, & d'autres Seigneurs ou Capitaines d'homme

d'armes. Pour l'Infanterie, Pierre de Navarre 1515.
étoit Colonel de ſix mille Gaſcons. Il y avoit encore quatre mille François ſous huit Capitaines dont chacun avoit commandement ſur cinq cens hommes, ſçavoir les Seigneurs de Lorges, de Maugiron, de Richebourg, de l'Orteil, le petit Lainet, Onatilleu, Hercules de Daufiné, & le Capitaine Commarque, qui étoient ſoûtenus de huit à neuf mille Lanſquenets.

Le Roy conduiſoit la Bataille, accompagné du Duc de Lorraine, du Duc de Vendôme, du Comte de ſaint Pol, des Seigneurs d'Orval, de la Trimoüille, du Duc d'Albanie, du batard de Savoye, du Seigneur de Lautrec, du Capitaine Bayard, de la main duquel le Roy par honneur voulut étre fait Chevalier, avant la bataille, & de bon nombre de Volontaires. Le Duc de Gueldre General des Lanſquenets, & le Comte de Guyſe ſon Neveu frere du Duc de Lorraine, avoient la conduite de l'Infanterie.

Le Duc d'Alençon venoit enſuite avec l'arriere-garde, où il y avoit auſſi nombre de chevaux-legers & de tres-bonne Infanterie. Bref en toute l'armée on comptoit deux mille cinq cens hommes d'armes des ordonnances, le double d'Archers, dix mille Lanſquenets, dix mille Gaſcons, huit mille François, tous gens de pied, à qui ſe joignirent à Novare ſix mille Alemans des bandes noires, conduits par le Seigneur de Tavanes, Lieutenant du Duc de Gueldre.

Or toute l'armée s'approchant des Alpes, le Seigneur de Morette en Piemont, vint donner avis au Roy, que les Suiſſes s'étoient déja ſaiſis des paſſages ordinaires par où l'on va de France en Piémont, qui ſont le Mont Cenis & le Mont Genévre, mais qu'il en avoit découvert un troiſiéme à Roque-periere, ſans nulle garde par où l'armée non ſeulement pouvoit deſcendre en Piémont, mais encore

1515. ſurprendre aiſément Proſper Colonne.

Le Roy ravy de cette nouvelle, commanda au Maréchal de la Paliſſe, aux Seigneuurs d'Imbercourt, d'Aubigy, de Bayard, de Buſſy d'Amboiſe, de Montmorency lors Lieutenant de la Compagnie, de Boiſſy Grand Maître de France, de s'avancer avec leurs Compagnies d'hommes d'armes, ſous la conduite de Morette & de ſes guides. Cette troupe qui faiſoit mille bons chevaux, marcha ſi ſecretement, que ſans étre découverte des ennemis, elle arriva à Ville-neuve, où l'on diſoit que Colonne s'étoit poſté, mais elle eut avis qu'il étoit à Ville-franche ſur le Pô, à une lieuë de Villeneuve, & qu'il faloit paſſer le fleuve pour aller à luy. Ce qui ſembloit tres difficile, dautant qu'il n'y avoit point de pont plus proche que celuy de Ville-franche, & de ſe preſenter en ce lieu, c'étoit juſtement donner l'alarme à l'ennemy, & découvrir toute l'entrepriſe.

Dans ce doute, un Guide s'offrit à montrer un gué aux François aſſez prés de là, où ils paſſerent le Pô ſans peril, Imbercourt qui menoit les coureurs, approcha ſi prés de la ville, qu'il donna l'alarme au Corps de garde, & les ennemis ſe mirent plutôt en devoir de fermer la porte, que de la défendre. Mais deux des coureurs, l'un nommé le Brave Normand, l'autre Hallancourt picard, pouſſans leurs chevaux à toute bride pour l'empêcher, Hallancourt choqua la porte de telle roideur, qu'il fut renverſé dans le foſſé, & par cét effort ayant ébranlé ceux qui la fermoient, donna loiſir à l'autre de jetter ſa lance dedans.

Imbercourt arrivant là deſſus, força la porte, donna l'entrée libre à toute ſa troupe, & ſurprit Colonne avec ſes Italiens qui dînoient, & ne s'attendoient qu'à faire bonne chere. Cela fut cauſe que le maſſacre ne fut pas ſi grand, & qu'à la reſerve de quelques-uns des ennemis qui ſe mirent

d'abord en defenſe, & furent tuez ou fit tous les 1515.
autres priſonniers de guerre avec Colonne leur General. Mais le butin fut tres-riche, parce qu'ils y perdirent tout leur equipage, & entr'autres choſes qu'on priſoit le plus, environ douze cens beaux chevaux de Naples.

Les Suiſſes ayans eu avis de la défaite de Colonne, & ſe voyans ſans Cavalerie abandonnerent les Alpes avec leurs paſſages, & ſe retirerent à grandes journées vers Milan. Le Roy ne trouvant plus d'obſtacle en ſon chemin, paſſa les Monts, & les pourſuivit ſans relâche, mais ils avoient déja gagné le devant, avec tant d'avantage & de bonheur, qu'il ne fut pas en ſon pouvoir de les atteindre.

Cependant le Duc de Savoye vint au devant de luy à Montcallier ſur le Pô, & le mena à Turin, où ſa Majeſté fut receuë avec toute ſorte de magnificence, & de bonne chere. De Turin le Roy alla à Verceil, puis à Novare & à Pavie, toutes choſes faiſans par tout joug à ſes armes; & par l'entremiſe du même Duc, il y eut un Traité de paix conclu entre le Roy & les Suiſſes. Mais cette Paix qui devoit durer, ſelon les termes du Traité même, pendant la vie du Roy, & dix ans aprés, fut bien-tôt rompuë par les Suiſſes.

Quelques Autheurs rapportent que la malice du Cardinal de Sion ennemy juré du Nom François, fut cauſe de cette rupture & qu'il leur perſuada d'enlever l'argent du Roy, de ſurprendre ſon armée qui n'attendoit rien moins, & de la tailler en pieces. D'autres aſſurent qu'une groſſe troupe de Suiſſes étant ſurvenuë de nouveau, refuſa de ſigner l'accord, & qu'aprés avoir attiré à ſon opinion partie des autres, ils ſe trouverent trente-cinq mille reſolus à executer cette perfidie.

Le Roy deſirant de ſatisfaire de ſa part à cét accord, avoit remaſſé la ſomme promiſe; & pour

1515. cét effet avoit pris tout l'or, & tout l'argent monnoyé, & non monnoyé tant des Princes que des Seigneurs & des Capitaines de ſon armée, voulant faire largeſſe de ſes finances, afin d'épargner le ſang de ſes ſujets. Il avoit méme dépeſché Lautrec, avec quatre cens hommes d'armes, pour conduire toute la ſomme à Bufarole, où les Deputez des Suiſſes devoient aller le recevoir. Mais ce ſage Capitaine qui avoit des gens affidez de tous côtez, ayant eu avis de leur malicieux deſſein, ſe retira avec l'argent dans l'armée, dont le Roy fut auſſi aiſe, qu'il demeura étonné de ce changement; & voyant qu'il en falloit venir à la force, il ſe diſpoſa à les combatre vigoureuſement & à domter leur furie, avec un courage heroïque.

En méme temps l'armée du Pape, dont le Cardinal de Medicis ſon neveu eſtoit General, & celle de l'Eſpagnol que conduiſoit Raymond de Cardonne Vice-Roy de Naples, s'eſtoient campées ſur le Pô, vis à vis de Plaiſance & de Parme, à deſſein de ſecourir les Suiſſes. Mais il arriva de bonne fortune pour les François, que les Chefs de ces deux armées entrerent en défiance l'un de l'autre, & tous deux enſemble des Suiſſes, tant à cauſe des Ambaſſades ſecretes, qui ſe faiſoient entre le Roy & le Cardinal de Medicis, dont le Vice-Roy entra en de violens ſoupçons, qu'à cauſe qu'ils craignoient tous deux que l'accord n'agueres conclu entre le Roy & les Suiſſes, ne fut renoüé, veu qu'une grande partie des mémes Suiſſes y avoit encore de l'inclination. Joint encore qu'ils conſideroient ſagement, que s'ils venoient à eſtre défaits avec les Suiſſes, ils n'avoient plus de reſſource, & qu'enſuite toute l'Italie demeureroit en proye aux vainqueurs, ſans reſiſtance. C'eſt pourquoy l'un & l'autre prit reſolution de conſerver ſes forces entieres, faiſant eſtat que ſi le Roy demeuroit victorieux des Suiſ-

ſes, il pourroit faire ſa condition plus avanta- 1515.
geuſe avec ſa Majeſté, & ſi c'eſtoit les Suiſſes, qu'il auroit dequoy domter l'audace de cette Nation farouche.

Au reſte, que tous deux auroient juſte occaſion de faire leurs excuſes aux Suiſſes, de n'avoir point combatu en cette Journée, tant à cauſe de leur trop grande precipitation, qu'à cauſe que tous deux alloient au devant de l'Alviane qui eſtoit à Lode avec l'armée Venitienne, auſſi puiſſante que celles qu'ils avoient tous deux enſemble; de maniere qu'il n'eſtoit pas moins utile aux Suiſſes d'empêcher ſa jonction avec les François, que de ſe trouver à la bataille. Ainſi les Suiſſes bien deliberez de combatre les François, rentrerent dans Milan, pour en tirer encore les troupes de la garniſon, & peut-eſtre que les plus ſages avoient deſſein d'y attendre les armées du Pape, & de l'Eſpagnol pour eſtre fortifiez de Cavalerie.

Mais le Cardinal homme violent, les preſſa fort de charger le Roy, & de ſurprendre ſon armée, leur remontrant; Que la victoire eſtoit entre leurs mains, ſi dans l'occaſion qui ſe preſentoit, ils vouloient uſer de diligence; que le Roy fondé ſur l'aſſurance de la Paix concluë avec leurs Deputez, venoit à Milan pour en prendre poſſeſſion, en vertu de ce Traité, qu'il ne penſoit à rien moins qu'à ſe diſpoſer à la bataille, qu'il avoit envoyé partie de ſa Cavalerie, pour conduire ſon argent à Bufarole; que ſon armée eſtoit diſſipée en divers logemens aſſez écartez les uns des autres, leurs Capitaines cherchans plûtôt l'abondance des vivres & du fourage, que la commodité de s'entre-ſecourir au beſoin; que s'ils leur couroient ſus en ce deſordre, il eſtoit certain qu'une ſurpriſe tant inopinée, jointe à la terreur de leur Nom, à l'horreur de leurs armes, à la gene-

1515. ,, rosité de leurs courages, & aux efforts de leurs
,, bras, feroit telle impression de frayeur sur l'esprit
,, des François, qu'ils n'auroient, ny la hardiesse
,, de les attendre, ny l'assurance de les combatre.
,, Au reste, que le scrupule de l'accord ne devoit
,, point géner leurs consciences, n'y ayant action
,, moins digne de blâme ou de reproche, que de
,, manquer de Foy à ceux qui l'ont les premiers vio-
,, lée, qu'ils avoient bonne memoire du Traité
,, de Dijon, auquel aprés avoir satisfait de leur
,, part, & levé le Siege de devant cette riche vil-
,, le, dont le Sac ne pouvoit leur échaper, avec
,, la conqueste de tout le pays de Bourgogne, on
,, se moqua d'eux, aprés que la crainte de leurs
,, armes fut passée; qu'ils n'avoient pas besoin de
,, compagnons de leur gloire, ny de Cavalerie,
,, sinon, afin de poursuivre les ennemis en leur
,, fuite, que les François n'ayans point de retrai-
,, te assurée, seroient la proye de leurs alliez,
,, & que toutes les dépoüilles, sans excepter mé-
,, me l'argent porté à Bufarole, leur demeure-
,, roit en partage: qu'ils sçavoient fort bien que
,, les François n'avoient jamais vaincu en Italie sans
,, leur secours, & qu'aprés avoir rompu avec
,, eux; ils avoient esté défaits par toute sorte
,, d'ennemis, & presque en toutes rencontres;
,, mais qu'à ce coup la victore leur estoit d'au-
,, tant plus avantageuse, que leurs ennemis n'at-
,, tendoient point d'acte d'hostilité d'eux, & que
,, reposans à la Françoise, ils leur donnoient beau
,, moyen de les surprendre.
,, Enfin, que le temps leur estoit si cher, qu'il
,, plaignoit même en ce peu de mots les mo-
,, mens qu'il employoit à les exhorter, n'estant
,, pas besoin d'exhortation, mais d'execution en
,, une occasion si favorable; que par une seule vi-
,, ctoire, ils alloient domter l'orgueil de la plus su-
,, perbe Nation du monde, se rendre redoutables à

toute l'Europe, relever de la gloire de leur Nom, 1513.
au deſſus des Grecs & des Romains, & empor-
ter tous les treſors du plus opulent Royaume de la
terre. Aprés avoit deduit ces raiſons avec cha-
leur, les Suiſſes en nombre de trente-cinq à qua-
rante mille, s'encourageans les uns les autres,
coururent aux armes, & Enſeignes déployées,
marcherent en bel ordre droit à Marignan, qui
n'eſt qu'à une journée de Milan, mais avec
tant d'aſſurance de ſurprendre, & défaire les
François, qu'ils ſembloient moins aller au com-
bat, que courir à la victoire.

Le Roy qui avoit de bons avis de leurs deſſeins,
tenoit ſon armée en bataille, avec le méme ordre
que j'ay marqué, & attendant ſes ennemis en
bonne reſolution de les combatre, remontroit
aux ſiens. La perfidie dont les Suiſſes avo-
ient uſé en ſon endroit, & que Dieu, ju-
ſte vangeur de telles actions leur en feroit au-
jourd'huy porter la peine, par les mains de ſes
valeureux ſujets; que comme la Nation des
Suiſſes avoit plus de brutalité que de raiſon,
auſſi avoit-elle plus de ferocité que de courage,
plus de fureur que de diſcipline, plus de force que
d'adreſſe, & plus d'impetuoſité que de con-
duite, que la grande & lourde maſſe de leur
corps donnoit belle priſe à leurs ennemis,
qu'il donneroit ordre à ce que par le moyen
de ſon artillerie, leurs premiers rangs compo-
ſez des plus furieux, fuſſent emportez, &
que les autres eſtans éclaircis, ſa Cavalerie trou-
vât ouverture, afin de donner dans leurs ba-
taillons, & qu'avec peu de perte des ſiens, il
pût abbatre cette troupe de Coloſſes: que par
ce combat il commanceroit & finiroit cette guer-
re, & qu'aprés tout ils auroient l'honneur de
combatre en preſence de leur Roy, qui s'expoſeroit
avec eux à tous les perils, pour la gloire commune

1515. „ du nom François, & recompenſeroit leurs acti-
„ ons genereuſes, ſelon leurs merites.

Le Roy prononçant ces paroles d'un accent ferme, & d'un viſage aſſuré, donna aux ſiens quelque bon augure de la victoire. Cependant le 14. jour de Septembre de l'année 1515. ſur les cinq heures du ſoir, les Suiſſes firent leurs approches à petit bruit, & vinrent tout à coup charger l'avant garde des François, où commandoit le Duc de Bourbon qui les receut avec beaucoup de reſolution & de vigueur. Il eſt vray, que d'abord les Lanſquenets prirent l'épouvante, & la fuite ſur ce que n'ayans oüy parler que d'accord, & voyans neanmoins qu'il faloit combatre, ils eurent quelque ſoupçon que l'armée du Roy voulût les livrer aux Suiſſes leurs ennemis, & ébranlerent un peu par ce moyen l'Infanterie de l'avant-garde. Mais quand ils virent que la Cavalerie faiſoit ſon devoir, & que le Roy méme en perſonne s'eſtoit avancé avec la bataille, pour ſoûtenir ſon avant-garde ils retournerent partie de regret, partie de honte à l'heure méme au combat.

Alors la mélée fut ſi furieuſe de part & d'autre, que par tout on ne voyoit que playes, que ſang, que carnage, que cuiſſes rompuës, que bras emportez, que teſtes briſées, que corps enfoncés de larges playes & de profondes bleſſures, qu'hommes morts ou mourans, étendus par terre, qui portoient encore gravée l'image de la fureur ſur l'horreur de leurs viſages. Jamais choc ne fut plus ſanglant ny mélée plus opiniâtre. Le Roy même y fit merveilles de ſa perſonne, & luy ſeul à la teſte de trois cens chevaux tailla en pieces quatre mille Suiſſes. Par ſon exemple il anima grandement les ſiens, & les ennemis faiſans ferme comme des ramparts, la bataille fut continuée avec tant d'obſtination

qu'aprés avoir duré quatre heures de nuit, l'ha- 1515
leine & les forces défaillant aux plus robuſtes, il y eut ſurſeance d'armes juſqu'au jour d'aprés, que les François ſe trouverent parmy les Suiſſes & les Suiſſes parmy les François, couchez dans le camp les uns des autres.

A ce premier combat furent tuez le Duc de Chatelleraut, le Comte de Sancerre, & le Seigneur d'Imbercourt avec quelques autres braves Cavaliers & excellens Capitaines. Le Roy qui avoit reçû pluſieurs coups de pique dans ſes armes, coucha la nuit armé de toutes pieces ſur l'affût d'un Canon, pour contenir tous les autres en devoir par ſon exemple: & prévoyant un ſecond effort de la part des ennemis, n'oublia pas de remettre dés le point du jour les ſiens en bon ordre, ny de pointer ſi avantageuſement ſon Canon ſur les avenuës de ſon camp, que ce fut la principale cauſe de ſa victoire. Il endura toute la nuit une ſoif ardente, à cauſe que toute l'eau d'alentour étoit de couleur de ſang, & à la fin on luy en aporta un peu de claire.

Dés le matin les Suiſſes revinrent avec plus de hardieſſe que d'ordre à la charge contre les François, mais ils furent ſi rudement reçûs à coups de Canon & à coups de trait, que leur ardeur en demeura beaucoup ralentie. Il y en eut un qui porté de rage ſe lança comme à corps perdu dans les bataillons François, & à toute force penetra juſqu'au Canon, en toucha de la main une piece, & fut tué ſur la place, de peur qu'il ne tirât quelque gloire de ſa folle & inſuportable temerité.

Les Suiſſes voyans qu'ils étoient repouſſez à tous leurs efforts, batus de nôtre Canon, percez des traits de nos archers, & mal menez par nôtre Cavalerie, débanderent une groſſe troupe de leurs gens pour donner à dos ſur nôtre bagage, eſperans par ce moyen faire tourner teſte à nos Fran-

1515. çois, ou les mettre en quelque desordre. Mais cette bande ayant été rompuë par le Duc d'Alençon qui avoit encore l'arriere-garde toute entiere, gagna un bois où elle fut suivie & taillée en pieces par les Gascons.

Cét effort n'ayant pas reüssy aux ennemis, ils commencerent à perdre cœur & à se retirer par troupes sans grand desordre. Une bande courut au quartier du Duc de Bourbon, où elle aima mieux être brûlée que de se rendre au Roy; & éprouver les effets de sa clemence. Sur une autre les Lansquenets firent main basse, & la passerent au fil de l'épée sans misericorde. Une troisiéme se sauva tout court à Milan, & une quatrieme reprit le chemin de son païs, sans être poursuivie par les François, le Roy aimant mieux s'occuper à rendre graces à Dieu de sa victoire, que de repandre le sang de ces geans, qui dans la furie de leur desespoir eussent peut-être vendu leur vie bien cher.

Ils perdirent neanmoins en cette journée quatorze à quinze mille hommes, & les François environ trois mille, parmy lesquels sans parler de ceux qui furent tuez la nuit precedente, le Prince de Talmont, les Seigneurs de Bussy d'Amboise, de Roye, d'Iriart, de Moüy ou de la Meilleraye qui portoit la Cornette blanche, & étant entré pêle mêle avec les Suisses dans le quartier du Duc de Bourbon, fut brûlé avec eux, & plusieurs François qui le suivirent, finirent leurs jours par une mort glorieuse. Les Comtes de Vendôme, & de Cuzse, & Gilbert de Levi de l'illustre maison de Ventadour y furent blessez.

L'Alviane General de l'armée Venitienne arriva au camp des François avec sa Cavalerie, environ une heure aprés la bataille, & voyant que les ennemis étoient en déroute, il courut aprés les fuyards en tua bon nombre par les chemins, & on dit même que les Lansquenets irreconciliables ennemis des Suisses, firent mourir tous ceux qu'ils trouverent

bleſſez ou malades dans l'Hôpital de Milan. 1515.

Le Cardinal de Sion, qui étoit venu avec les Suiſſes accompagné de ſix cens chevaux, ayant trouvé à la premiere journée l'armée Françoiſe en meilleur étar, qu'il ne s'étoit imaginé, ſe retira dés le ſoir même à Milan, & de-là ſe ſauva en Allemagne, aprés avoir appris leur défaite.

Il faut pourtant avoüer que cette bataille a été l'une des plus ſignalées, qui fut jamais donnée par les Suiſſes, ou gagnée par les François; que les François ont immortaliſé leur nom par la victoire de ces geans qui n'étoient pas des hommes communs, & que les Suiſſes mêmes, quoy que vaincus, y ont acquis beaucoup de gloire. Car la hardieſſe dont ils attaquerent l'obſtination dont ils combatirent & l'ordre avec lequel ils firent retraite devant une ſi puiſſante armée, à la veuë de la meilleure Cavalerie de l'Europe, donna un grand poids à la reputation de cette nation belliqueuſe.

Or le jour même, que la bataille fut gagnée, le Roy fit faire une proceſſion generale, où il ſe trouva en perſonne, pour rendre graces à Dieu de ſa victoire. Le jour d'aprés, il fit honorablement enterrer les morts, créa bon nombre de Chevaliers pour honorer la vertu de ceux qui en avoient rendu preuve dans une ſi belle occaſion, & fonda une Chapelle au même endroit, afin d'y faire prier Dieu pour les ames des Capitaines & des ſoldats qui avoient finy leurs jours à ſon ſervice. Ainſi avec l'honneur & la gloire que le Roy, qui n'étoit encore âgé que de vingt-un an, acquit en cette fameuſe journée, ou par ſa Prudence & par ſa valeur, il triompha d'une nation redoutable, il eut encore pour fruit de ſa victoire la terreur de ſes armes qu'il jetta par toute l'Italie, & la conquête du Château, de la Ville, & de tout le Duché de Milan, qui étoit le but de ſon deſſein & la fin de ſon entrepriſe.

XXV. BATAILLE.

JOURNE'E DE SERISOLES,

Où le Comte D'ANGUYEN *défit le Marquis* DU GUAT.

1534. QUICONQUE fait profeſſion des armes, ou a commandement dans les armées, doit ſe reſoudre à beaucoup de riſques, & à ne monter au Temple de l'honneur ſans peine, ny au Thrône de la gloire ſans peril. Mais auſſi plus de peril eſt viſible & la peine grande, plus doit-il eſperer que ſon courage luy fera meriter de loüange, & ſon merite acquerir de reputation. Nous allons voir cette verité par experience en la perſonne de François de Bourbon Comte d'Anguien, duquel on peut dire qu'il cueillit des palmes & des Lauriers à la journée de Seriſoles, mais que ſes palmes furent chargées de poudre, & ſes Lauriers couverts de ſueur & de ſang.

L'origine de la guerre vint, de ce que le Roy ayant encore perdu le Duché de Milan; quelques annnées aprés ſa conquête, & le Marquis du Guât qui en étoit Gouverneur pour l'Empereur Charles-quint, tenant la Campagne avec une puiſſante armée, avec laquelle il avoit pris Mont-devis, & fortifié Carignan, ſa Majeſté y envoya en poſte le Comte d'Anguyen pour être General de la ſienne, laquelle par la mauvaiſe intelligence de ſes Capitaines n'étoit pas en trés bon état.

Toutefois ce genereux Comte en ayant pris la 1534
conduite, & voulant faire voir qu'il n'étoit pas seulement né pour commander avec honneur ; mais encore qu'il sçavoit le faire avec merite, commença de descendre avec son armée le long du Pô, & de courir sus aux ennemis, de sorte qu'il mit en son obéïssance dans peu de jours Ballezol, Cressentin, Defanne, & quelques autres places. Il resolut même de mettre le siege devant Carignan, & de l'emporter de force, afin de donner autant de jalousie & d'incommodité aux ennemis par la prise de cette place, que l'armée du Roy en recevoit par sa perte. Neanmoins pour épargner ses gens, comme il eut appris qu'elle étoit flanquée de cinq bastions reguliers, & fortifiée d'une bonne garnison, il se contenta de se saisir de Vimeux, & de Carpenay, & d'autres places d'alentour afin de la prendre par famine. Il fit aussi dresser un pont de bateaux sur le Pô, avec un fort à l'un & à l'autre bout, & mettre le feu à un autre pont, que les ennemis tenoient, à dessein de leur ôter le passage de ce fleuve, & luy-même de l'avoir libre.

Tout cela fut si heureusement & si promtement executé, que la garnison de Carignan, laquelle pour avoir les plaines voisines à sa devotion, s'étoit montrée peu curieuse de faire provision de vivres, s'en trouva bien-tôt incommodée ; dont les Capitaines donnerent avis au Marquis du Guât, & le prierent de venir à leur secours au plus tard dans trois semaines, autrement qu'ils seroient contraints par la faim, de capituler avec les François, pour la reddition de la Ville. A cét avis ce prudent & avisé Capitaine rallia ses troupes, pour se saisir de Carmaguole, & de-là recouvrer des vivres du Marquisat de Saluſſes, afin de les jetter dans Carignan, & par même moyen rafraîchir la garnison. Mais le Comte d'Anguyeu ayant

1534. découvert ſes intentions, le previnț, ſe logea le premier à Carmagnole, & par ſa diligence rompit le deſſein du Marquis, lequel dans l'extrémité de ce malheur fut contraint de recourir à l'extrémité du remede, qui eſt de mettre tout au hazard d'une bataille.

Pour cet effet il aſſembla toutes ſes forces en un corps d'armée, rappella quatre mille Lanſquenets qui ſe retiroient en leur païs, en reçût encore ſept mille qui venoient du ſiege de Landrecy, & ſix à ſept mille Italiens ſous le Prince de Salerne. Le Comte d'Anguyen conſiderant que l'ennemy étoit le plus fort en nombre, & que les Suiſſes de ſon armée, à qui la ſolde d'environ trois mois étoit deuë, ſeroient pour ſe mutiner au lieu de combattre, envoya en poſte le valeureux Blaiſe de Monluc au Roy, pour lui donner avis de l'état de ſes affaires, le conjurer de pourvoir au payement de l'armée, & enſuite aſſurer ſa Majeſté que s'il luy permettoit de livrer bataille à l'ennemy, il eſperoit de gagner la victoire.

Le Roy ayant propoſé une affaire de telle importance en plein Conſeil, où aſſiſta le Dauphin avec le Comte de ſaint Pol, les Seigneurs d'Annebaud Amiral de Genoillac grand Ecuyer, de Boiſy grand Maître de France, & quelques autres excellens Capitaines; tous furent d'avis qu'il ne faloit point hazarder l'armée de Piémont, compoſée des meilleures troupes & des plus aguerries, dont le Roy auroit peut-être beſoin au premier jour, pour la défenſe de ſon Royaume, où il n'avoit que de nouveaux ſoldats incapables de ſoûtenir les efforts du Roy d'Angleterre & de l'Empereur, qui ſe préparoient pour y entrer avec toute la puiſſance de leurs armes: de maniere que ſi le Comte d'Anguyen perdoit la bataille, le Roy ne perdroit pas ſeulement tout ce qu'il avoit de-là les Monts, mais auſſi toute la France

demeureroit exposée aux forces unies de ces deux 1534.
Monarques.

Monluc qui étoit present à cette déliberation, & trés-bien instruit des affaires d'Italie, ayant eu permission du Roy d'en dire son sentiment, remontra avec tant d'ardeur de geste, de voix, & de courage, que sa Majesté y prit plaisir, & le Dauphin qui étoit vis-à-vis de luy, par la sympathie des mêmes humeurs, l'animoit à poursuivre son discours, qui portoit en substance qu'il s'étonnoit fort, que tant de braves „ Seigneurs qui avoient opiné sur cette affaire, re„ presentoient les inconveniens qui pouvoient suivre la perte de la bataille, & que nul ne met„ toit en ligne de compte les avantages qui arri„ veroient à sa Majesté du gain de la victoire, „ laquelle on devoit se promettre de la vertu de „ ses troupes, s'y trouvans entr'autres neuf à dix „ mille hommes de pied capables d'en défaire tren„ te mille.

Il faisoit aussi le denombrement du reste de l'Infanterie fortifiée de la meilleure Cavalerie de l'Europe, puis il comparoit nôtre armée avec celle des ennemis, afin de montrer que si elle lui étoit inferieure en nombre de combattans, elle la surpassoit en generosité & en adresse. Pour le fruit de la victoire, il proposoit la conquête de toutes les autres places du Piémont, & du Duché de Milan, qui seroit sans doute une porte ouverte au recouvrement du Royaume de Naples, ou si l'ennemy vouloit donner ordre à la conservation de ce qu'il tenoit de-là les Monts, qu'il seroit contraint d'y faire passer ses meilleures forces, & de laisser la France en repos. Joint que le refus du combat donneroit autant de courage à l'armée des ennemis, qu'elle en ôteroit à la nôtre, qui imputeroit toute la faute à la lâcheté de ses Capitaines, & avec le defaut de paye-

1534. ment, ſe porteroit aiſement à quelque ſorte de mutinerie.

Enfin il en parla avec une action ſi vive, & avec une parole ſi reſoluë, que le Roy en demeura comme tout perſuadé, & aprés avoir levé les mains au Ciel, pour implorer la faveur divine, & la grace de prendre une reſolution avantageuſe, à la fin au bout de quelque temps il s'écria, *qu'ils combattent à la bonne heure, qu'ils combattent.* Puis mettant la main ſur l'épaule de Monluc, luy commanda de dire au Comte d'Anguyen & aux Capitaines de ſon armée, qu'il ſe recommandoit à eux, & ſe promettoit qu'en cette occaſion ils luy rendroient de bonnes preuves de leur vertu & de leur fidelité à ſon ſervice.

Il depêcha auſſi en même temps le Seigneur de Lange Gouverneur de Turin, avec quelque argent pour le payement de ſon armée. Or cette reſolution ſoudaine & précipitée ſembla un peu étrange au Conſeil, étant priſe ſur le diſcours d'un Cavalier, contre l'avis de tant de grands hommes. Mais Monluc plus content que ſi le Roy luy eût donné le meilleur Gouvernement de France, ſortit du Cabinet la tête levée, & s'écria à la Nobleſſe, qui attendoit dans la chambre, la reſolution du Conſeil, *Cap de bious nous nous batrons bien* !

Le bruit de la permiſſion de combattre s'étant épandu par toute la Cour, il y eut nombre de Seigneurs & de Gentils-hommes qui demanderent congé au Roy pour aller en Piémont, & ſe trouver à la bataille. Parmy ceux-là ſont remarquez dans l'hiſtoire les Seigneurs de ſaint André, de Jarnac, de Dampierre, de la Maiſon de Clermont en Dauphiné, Gaſpar de Coligny, de celle de Châtillon, qui fut depuis Amiral de France, François de Vendôme, Vidame de Chartres, les trois freres de Bonnivet, les deux de Genlis, les Sei-

gneurs de ſaint Amand ou de la Rochechoüard, de 1536
Bourdillon, d'Eſcars, d'Aſſier, Capitaine de l'Artillerie, de la Hunaudaye, fils unique de l'Amiral d'Annebaud, de Rochefort, de Luſarches, d'Yvartis, & de Laſſigny.

L'arrivée de cette genereuſe Nobleſſe apporta deux grands avantages à nôtre armée ; l'un qu'elle fut toute réjoüie & encouragée de nouveau par ſa preſence ; l'autre que le Comte d'Anguyen diſtribuant l'argent qu'elle apportoit, en contenta en quelque maniere les gens de guerre, dans l'attente de l'arrivée du Gouverneur de Turin, à laquelle on leur promettoit la ſolde entiere, bien que n'apportant environ que cinquante mille écus, il en eût fallu trois fois autant : & parce qu'il étoit beſoin de couvrir ce defaut aux yeux de l'armée, il y eut plus de difficulté à inventer des artifices pour retenir les ſoldats dans leur devoir avant le combat, qu'à prendre l'ordre de la bataille.

Or le Gouverneur étant arrivé le Vendredy ſaint à l'armée qui étoit à Carmagnole, il fut conclu qu'on feroit donner au Camp une fauſſe alarme, afin de divertir pour ce jour-là les ſoldats de la penſée de leur ſolde, que le jour d'aprés on feroit montre, avec aſſurance du payement à la banque le jour de Paſques, & que l'ennemy étant à une journée de Carmagnole, il ſeroit aiſé de leur faire croire, qu'au lieu de compter de l'argent, il falloit neceſſairement prendre les armes.

Cette invention fut executée plus heureuſement que l'ordre militaire, en ce que le Marquis du Guât s'étant avancé le jour de Paſques avec ſon armée, juſqu'à la plaine qui eſt entre Seriſoles & Sommerive, les nôtres s'amuſerent à la faire reconnoître, & à conſiderer à diverſes fois quelle route elle vouloit prendre, afin de l'attaquer ſur ſon logement, au lieu qu'ils devoient la combattre en cette plaine extrémement avantageuſe à la Ca-

1534. valerie Françoiſe, beaucoup meilleure que celle des Imperiaux. A cét avantage en étoit ſurvenu un autre bien plus favorable que le premier par la rencontre de deux canons des ennemis qui demeurerent embourbez au millieu du chemin ; tellement que le Marquis renvoya toute l'Infanterie Eſpagnole, qui étoit la principale force de ſon armée, pour les retirer ; & ſi la bataille eût été donnée ce jour-là, comme il y avoit apparence, ny l'un ny l'autre party ne pouvant l'éviter, la victoire eût moins coûté aux François, qu'aprés le retour des bandes Eſpagnoles, *Tant il importe de ſe bien ſervir du moment qu'offre l'occaſion à la guerre.*

Mais par malheur le Comte d'Anguyen ne ſçavoit rien de tout cela, & peut-être auſſi que ce fut un coup de la Providence ſur les François, d'autant que s'ils euſſent donné la bataille en l'abſence des Eſpagnols, ces Rodomons n'euſſent pas manqué d'attribuer l'heureux ſuccez de la victoire à ce defaut, plûtôt qu'à la valeur des nôtres ; au lieu que les ennemis ayant été vaincus le jour d'aprés, avec leurs forces entieres, comme il y eut plus de peine & plus de peril, il y eut auſſi plus de gloire pour les François, & l'orgueil des Eſpagnols, qui s'eſtimoient invincibles depuis quelques années, fut abbatu par cette défaite.

Le Marquis du Guât ayant appris par ſes coureurs, que la reſolution des François étoit de combattre, demeura bien étonné de ſe voir engagé dans la plaine ſans les Eſpagnols, & du depuis dit ſouvent, *Que jamais il ne s'étoit vû en ſi grand peril de perdre la reputation & la vie.* Dans la crainte donc d'être chargé en ce deſavantage, il fit tourner tête à ſon armée vers Seriſoles, d'où il étoit party le jour même, & y retourna loger encore, afin de la rejoindre en diligence aux Eſpagnols.

Or pendant les allées & les venuës des Imperiaux, le Comte d'Anguyen s'étoit avancé avec

partie de ſa Cavalerie, juſqu'à un côteau prés d'un 1534.
bois taillis, au deſſus de leur chemin, environ demy quart de lieuë, d'où il découvroit aiſément toute leur armée, & tout l'ordre de leurs bataillons, ſans qu'il fût en leur pouvoir de juger de ſes forces, ne voyans du pied de ce côteau que le front de ſa Cavalerie. Et parce que le Comte ne ſe prévalut pas de l'avantage que luy offroit l'occaſion, le Marquis jugea qu'il n'avoit pas avec luy toute ſon armée, & qu'il ne s'étoit avancé que pour reconnoître la ſienne, ou ſi toute ſon armée y étoit, qu'il n'avoit pas eû le courage de l'attaquer ſi, & c'eſt l'avis qu'il donna aux ſiens, pour leur enfler le cœur, & les aſſurer de la victoire.

La nuit ſuivante il eut avis que les Francois étoient ſur le point de paſſer le Pô, & de ſe ſaiſir de l'autre côté du Fleuve pour le defendre. Cét avis qui étoit faux, ayant neanmoins quelque apparence de verité, avec la faute que les nôtres avoient faite le jour précédent, luy fit croire qu'ils n'avoit pas envie de combattre. Tellement que les bandes Eſpagnoles étant arrivées en ſon armée, plus forte en nombre de la troiſiéme partie que la nôtre, il délibera plus que jamais de venir à eux, & de leur donner bataille.

D'ailleurs, les François ayant veu reculer les ennemis, & retourner à leur premier poſte, ne pouvoient s'imaginer autre choſe, ſinon qu'ils évitoient d'en venir aux mains, ſoit par lâcheté, comme il étoit à preſumer, ſoit par l'attente de quelque renfort de gens de guerre, dont ils prirent ſujet de nouveau, & ſe fortifierent de plus en plus dans la reſolution de donner bataille.

Ainſi les Generaux des deux armées ayans la même reſolution, eurent auſſi deſſein de prendre le même avantage, & de ſe ſaiſir du côteau où le Comte d'Anguyen s'étoit montré le jour précé-

1534. dent. Enſuite de quoy tous deux publierent la bataille en leurs Camps dés le ſoir de Paſques, tous deux donnerent l'ordre à leurs Capitaines, tous deux firent marcher leur armée dés minuit vers ce côteau qui ſe rencontroit entre les deux Camps, diſtans l'un de l'autre d'environ deux lieuës Françoiſes. Mais les Imperiaux y arriverent les premiers, dont nos Capitaines reçûrent un grand déplaiſir : neanmoins ils ne laiſſerent pas de paſſer outre, pour joindre l'ennemy, étant certain qu'ils ne pouvoient plus reculer ſans décourager les ſoldats, & même ſans leur donner occaſion de mutinerie par faute de paye, de ſorte que la neceſſité preſente ſervoit d'éguillon à la generoſité future.

L'Ordre de l'armée Françoiſe étoit tel. Le Seigneur de Boutieres Lieutenant du Roy en Piémont, avant le Comte d'Anguyen, conduiſoit l'avantgarde, compoſée de cinq mille hommes de pied, François, commandez par le Seigneur de Taïs, & ſur les aîles d'un côté étoit la Compagnie de quatre-vingts hommes d'armes du mêmes Boutieres, & de l'autre deux cens Chevaux-legers, ſous la charge du Seigneur de Termes, Colonel General de la Cavalerie legere.

La bataille étoit conduite par le Comte d'Anguyen, General de toute l'armée, & conſiſtoit en quatre mille Suiſſes ſous les Seigneurs de Forly, & de ſaint Julien leurs Capitaines, ſoûtenus du Comte & des Gentils-hommes arrivez de la Cour, faiſans tous enſemble cent bons chevaux, des Seigneurs de Curſol, d'Auſſun, de Montravel, de Glaive, Gouverneur de Cahors, de Peſcheray Gouverneur de Montcallier, de Rubempré, qui portoit la Cornette blanche, & de quelques autres, avec trois cens hommes d'armes, & de Franciſque Bernardin de Vimercat, de Cabie frere de More, de Novato, & de Cental avec quatre cens Chevaux-legers.

Le Seigneur de Dampierre étoit à la tête de 1534.
l'arriere-garde, ayant avec luy quatre mille hommes de pied, Gruyens, qui ſont des Peuples voiſins des Griſons, & trois mille Italiens ſous les Seigneurs de Dros, Gouverneur de Mont-devis, & des Cros du Comté de Nice. Et parce qu'on avoit quelque défiance du courage de ces troupes, on les fortfia des Guidons & des Archers de toutes les compagnies, qui ſe trouverent environ trois cens en nombre. Les fronts de l'avant-garde, & de la bataille furent renforcez chacun de huit pieces de canon, puis on tira de toutes les bandes Françoiſes & Suiſſes huit cens Arquebuſiers pour enfans perdus, dont la conduite fut donnée au Capitaine Monluc, avec commandement de ſe jetter à la tête de l'avant-garde, & de commencer l'eſcarmouche. Bref, on donna charge au Seigneur de Langes d'aller de l'avant-garde à la bataille, & de la bataille à l'arriere-garde, afin de faire marcher les nôtres, ſelon les reſolutions de l'ennemy.

L'ordre de l'armée Imperiale étoit compoſé de trois bataillons. Le premier de dix mille Italiens, ſous le Prince de Salerne, & ſur les aîles huit cens chevaux envoyez par le Duc de Florence au ſecours de l'Empereur, ſous la charge de Rodolphe Baillon. Le ſecond de dix mille Lanſquenets armez de toutes pieces, le Marquis ayant pour cét effet pris toutes les armes qu'il avoit trouvées dans Milan. Aliſprand de Madruce frere du Cardinal de Trente, étoit à la tête de cette troupe, qui avoit à ſes aîles le Marquis du Guât General de l'armée, avec pareil nombre de Cavalerie que le premier, toutefois à la ſollicitation de ſes gens, & à cauſe de la caducité de ſon âge, le Marquis ſe mit ſur un tertre un peu élevé, d'où il pouvoit découvrir toute ſon armée, & donner en toute ſeureté ſes ordres. Le troiſiéme enfin étoit de cinq à ſix mille

1534. piquiers, partie Eſpagnols, partie Allemans des vieilles bandes, nourries enſemble depuis les guerres de Thunes & d'Alger, & avoient pour Chef Raymond de Cardonne Vice-Roy de Naples, ſoûtenu d'un gros de Cavalerie auſſi fort que les deux précédens, ſous le Prince de Sulmone General de la Cavalerie Imperiale.

Au Soleil-levant, l'eſcarmouche fut attachée par l'arquebuſerie d'une part & d'autre, & dura quatre à cinq heures, pendant leſquelles le canon joüoit de tous côtez, & ſans coups perdus, mais avec tant davantage du côté des ennemis, que nos Suiſſes furent contraints de ſe coucher ventre contre terre, pour en éviter la furie, & refuſerent de combattre qu'en la compagnie des François. Pour faire donc ceſſer ce jeu, les deux armées s'entrechoquerent, avec une ardeur & une allegreſſe incroyable. Les Eſpagnols & les Italiens s'efforcerent de gagner les flancs de nos bataillons, comme ils avoit fait vingt ans auparavant à la Journée de Pavie, mais les nôtres qui étoient devenus ſages à leurs dépens, tâcherent ſi bien de faire le même, que les ennemis n'en tirerent aucun avantage.

Cependant le Marquis fit une faute, qui fut cauſe qu'il perdit la bataille. Car aprés avoir défendu au Prince de Salerne de combattre, ſans ſon exprés commandement, le bruit & l'horreur du combat, ou l'étonnement de voir les ſiens en deſordre, luy jetta tant de confuſion dans la memoire, qu'il oublia cette défenſe, & le Prince ne combatit point.

D'ailleurs le Seigneurs de Taïs ayant tourné tête, afin d'aller combattre ce Prince, le Seigneur de Lange qui avoit ordre de reconnoître la contenance de l'ennemy, & de donner avis aux nôtres de ce qui étoit à faire, voyant que le Prince demeuroit toûjours en même poſture, & que le bataillon des Lanſquenets Imperiaux qui étoit de dix mille hommes, venoit attaquer celuy de nos

Suiſſes qui n'eſtoit que de quatre mille, jugea 1534.
ſagement que la partie ſeroit malfaite, & manda par le Sieur de Griſſe au Seigneur de Taïs, qu'il eût à tourner teſte, & à ſoûtenir les Suiſſes, pour mettre l'armée hors de peril & empêcher la perte de la bataille.

A cét avis, le Seigneur de Taïs changea de deſſein, & tournant la teſte de ſon bataillon, vint joindre les Suiſſes, avec le Seigneur de Boutieres qui eſtoit à la teſte de ſes hommes-d'armes. Le Comte d'Anguyen, qui vouloit par ſon exemple, & par ſa valeur, donner courage aux Gruyens, ſe mit à la teſte de leur bataillon, & avec ſa genereuſe Nobleſſe chargea ſi vigoureuſement le bataillon des vieilles, bandes, qu'il le perça d'outre en outre, & l'eût entierement défait, s'il eut eſté ſuivy de ces ames lâches & poltronnes, qui prirent d'abord la fuite, & n'eurent pas la hardieſſe de porter ſeulement un coup de pique. Il n'y eut que leurs Colonels qui firent ferme aux premiers rangs, & furent tous tuez, tellement que par la fuite des uns, & la mort des autres, tout le faix du bataillon des ennemis tomba ſur le Comte, qui ne laiſſa pas neanmoins de combatre long-temps, avec une vertu heroïque, & ne ſe trouva pas cent Chevaux autour de luy, tout le reſte ayant eſté ou pris ou tué.

En cette extremité, il ſe jetta ſur la main droite, pour ſe développer des ennemis, & voir en quelle poſture étoient nos François, & nos Suiſſes, & ne les voyans pas, à cauſe d'un tertre qui ſe trouvoit entre-deux, il crût aiſément qu'ils étoient défaits, & fut ſur le point de ſe donner luy-méme de ſon épée, & de faire la méme faute que fit Caſſius aux Champs Philippiques, dans la creance que Brutus fut défait par Auguſte, comme il l'étoit par Marc-Antoine. Mais le Comte prenant une plus ſaine reſolution, jugea qu'il ſeroit meilleur de retourner au combat, & de finir glorieuſement ſes

1534. jours au lit d'honneur, comme il alloit faire, ſi les ennemis qui le preſſoient fort, ayans avis de la défaite de leurs compagnons, ne ſe fuſſent mis ſur la retraite.

Pour revenir donc à nos François, & à nos Suiſſes joints enſemble, ils avoient choqué le bataillon des dix mille Lanſquenets qui étoient conduits par Madruce, & aprés un choc furieux l'avoient renverſé & mis en deſordre, à la faveur de Boutieres, lequel avec ſa compagnie d'hommes d'armes, chargea les ennemis par les flancs ſi rudement, & ſi à propos, qu'il les mit en deroute.

La Cavalerie Florentine commençant à prendre ſa marche, pour en faire autant ſur noſtre Infanterie, fut chargée ſi bruſquement par le Comte de Termes, avec ſa Cavalerie legere, qu'il la renverſa ſur le bataillon du Prince de Salerne; mais ſon cheval eſtant tué ſous luy, il demeura priſonnier des Italiens. Cependant par ce grand effort il fut cauſe que ce gros eſcadron de Florentins n'eut point d'effet, non plus que le bataillon des dix mille Italiens. Car ſans cét accident ils ne ſe fuſſent pas peut-eſtre tant arrêtez à la défenſe de leur General, qu'ils n'euſſent combatu dans une occaſion ſi preſſante. Aprés cela le Prince de Salerne voyant le bataillon des Lanſquenets tout défait, & la Cavalerie Florentine toute renverſée, ſe retira dans un bois prochain, & de-là gagna la ville d'Aſt, avec ſes Italiens, ſans grande perte.

Le Seigneur de Dampierre avec les Guidons de l'arriere-garde, chargea auſſi en méme temps la Cavalerie Imperiale conduite par le Prince de Sulmone, & la rompit. Nos François & nos Suiſſes ayans pourſuivy la victoire environ demy lieuë, retournerent au champ de bataille, & avec noſtre Cavalerie qui avoit rompu par tout celle des ennemis, vinrent fondre ſur le bataillon des Eſpagnols & Allemans des vieilles bandes, qui ſe retiroit

preſque entier, de ſorte que ces vieux ſoldats voyans tomber ſur eux tout le faix de noſtre armée mirent bas les armes, & prierent noſtre Nobleſſe de leur faire bonne guerre, comme elle faiſoit de bon cœur: mais les Suiſſes arrivans pour lors, les arrachoient de force de leurs mains, & les maſſacroient ſans miſericorde, *Criants Mont-devis*, pour montrer qué leur vangeance eſtoit en punition de la perfidie & de la cruauté, dont les Imperiaux avoient uſé à l'endroit de leurs compagnons à la priſe de Mont-devis, où contre la Foy publique, ils furent tous tuez ou devaliſez. 1534.

Quant au Marquis du Guât, voyant la déroute de ſes Lanſquenets, il prit quatre cens Chevaux, & ſans attendre l'iſſuë de la bataille, piqua droit à Aſt, où les portes luy furent fermées, comme il l'avoit ordonné luy-même, s'il ne retournoit victorieux des François, & par cét affront il porta la honte & la peine de ſa vanité, eſtant contraint de paſſer outre, & de prendre le chemin de Milan.

Pour le Comte d'Anguyen, il faut avoüer qu'il acquit une grande partie de l'honneur de cette victoire, par la longue perſeverance qu'il apporta, à ſoûtenir le choc des vieilles bandes avec la Nobleſſe, au défaut des Gruyens plus propres à tirer la rame dans une galere, qu'à porter la pique dans une armée. Mais la glorieuſe émulation qu'il fit paroître, fut encore remarquable. Car voyant le Seigneur de S. André qui piquoit devant toute la troupe, pour charger ce fort bataillon des ennemis, il ſe mit en devoir de faire le même, bien qu'il n'eût que ſix chevaux autour de luy: & comme un ancien Cavalier luy remontra qu'il ne devoit point expoſer de la ſorte ſa perſonne, qui courroit la même fortune que Gaſton de Foix, aprés la Journée de Ravenne, il répondit genereuſement, *Qu'il faloit donc faire retirer le Seigneur de S. André*; Ce qui fut fait; & l'execution en fut auſſi plus heureuſe.

1534. Tous les autres Seigneurs & Capitaines rendirent par tout de signalées preuves de leur courage, de leur addresse, & de leur conduite, entr'autres les Seigneurs de Monluc, de Termes, de Boutieres, de Taïs, de Dampierre, de Forcés, de Bezoles, de Cerillac, de Leberon, de Mousseron, de Verduzan, de Tilladet, de Roquepine, du Bouret, de Mons, du Brueil, de la Burte, & quantité d'autres firent de merveilleux exploits d'armes, & acquirent une gloire immortelle.

Le nombre des morts du côté des ennemis fut de quinze mille hommes, parmy lesquels fut trouvé le Comte de Fustemberg, le Seigneur de Preusinger, deux de la maison de l'Ecale, & nombre d'autres grands Seigneurs & excellens Capitaines. Alisprand de Madruce Colonel General de l'Infanterie fut fait prisonnier, avec Charles de Gonzague, Raymond de Cardonne, le Seigneur Mendoza. huit Capitaines, deux mille cinq cens Alemans, six cens Espagnols, quelque peu d'Italiens. Cecy est remarquable que dans une si furieuse & si sanglante mêlée, l'armée Royale ne perdit que deux cens hommes, mais parmy ceux-là furent regrettez le Baron Doin, les Seigneurs de Monsalais, de Dros, de Glayve Passis Daufinois, la Mole Provençal, Barbezan & Montraut Gascons, avec quatre-vingts hommes d'armes ou Capitaines. Le Seigneur de Lustrac, surnommé la Mote-d'Ante, extremément blessé à la teste, demeura aveugle de ses blessures, & le Seigneur d'Assier mourut des siennes six jours aprés.

Le butin fut grand, car il s'y trouva avec l'or & l'argent monnoyé, bon nombre de vaisselle d'argent qui appartenoit aux Seigneurs de l'armée Imperiale, & la pluspart aux Milanois, que le Marquis avoit de gré ou de force traînez à la guerre. Nos François victorieux gagnérent encore tout le canon des ennemis, qui consistoit en vingt grosses piéces,

ou moyennes, avec huit mille corcelets, qui va- 1554
loient à Milan douze écus la piéce, & ne ſe vendoient que vingt ſols aprés la victoire. Il s'y trouva auſſi quantité de farines, & d'autres proviſions qui étoient deſtinées pour Carignan, mais qui accommodérent fort les noſtres.

On dit davantage, qu'il ſe trouva dans le camp des ennemis quatre mille cadenats que le Marquis avoit preparez pour attacher les priſonniers François, & les envoyer aux galeres; mais Dieu qui n'eſt pas moins vengeur des crimes, que protecteur des innocens, renverſa tous les deſſeins de ce cruel General, qui fut encore ſi preſomptueux, que ne doutant point de la victoire, il donna à un fou ſuivant ſon armée, de riches habits, de belles armes, & un beau cheval d'Eſpagne, avec promeſſe de cinq cens ducats, à condition qu'il iroit le premier porter les nouvelles de la victoire à la Marquiſe ſa femme. Mais par un evenement tout contraire, le Marquis eſtant défait, & le boufon pris par les noſtres, qui l'amenerent à noſtre General, croyant que c'eſtoit un Seigneur de marque, & un priſonnier d'importance, il luy parla de la ſorte: Monſeigneur, je ſuis le boufon du Marquis du Guaſt, lequel ces jours paſſez me donna ce bel équipage, & me promit cinq cens ducats, afin de me faire aller en diligence porter la nouvelle à Madame la Marquiſe, de l'heureux ſuccés de la bataille; mais vous l'avez traité d'une telle ſorte, que l'obligeant à tourner le dos, il y eſt allé luy-meſme en poſte, pour me délivrer de la peine, & épargner ſon argent.

Or le fruit de la victoire fut la reddition du Montferrat & de Carignan, d'où les Imperiaux fort incommodez de la neceſſité des vivres, & bloquez étroitement par l'armée victorieuſe du Comte d'Anguien, ſortirent par capitulation, vies & bagues ſauves, ſans emporter, ny canon, ny drapeaux

1534. ny armes ; & generalement toute l'Italie trembla au bruit de cette victoire, qui étoit ſans doute, un commencement à quelque choſe de trés-conſiderable, ſi le Roy n'eût été contraint d'en tirer la meilleure partie de ſes troupes, pour défendre ſon Royaume contre la Ligue de l'Empereur, & de l'Anglois.

XXVI. BATAILLE.

JOURNE'E DE RENTY,

Où CHARLES-QUINT *fut défait par* HENRY II.

LE Souverain Monarque de l'Univers, qui eſt qualifié dans l'Ecriture, LE DIEU DES ARME'ES, renverſe & confond ſouvent les deſſeins des hommes, lorſqu'ils les font éclorre comme des traits de leur vanité, plûtôt que comme les effets de leur prudence & de leur bonne conduite. Qui n'eût dit que l'Empereur Charles-Quint alloit conquerir la meilleure partie de la France, quand il vint ſe preſenter devant Mets avec cent mille hommes? Cependant par la valeur & la vigilance du Duc de Guiſe, qui défendoit cette Ville pour le Roy Henry II. il fut contraint d'en lever le ſiege avec honte, & perte de trente mille hommes, pas un de ſes Capitaines ny de ſes ſoldats n'ayant le cœur d'aller à l'aſſaut par une brêche faite à la faveur de quatorze ou quinze mille volées de canon qui furent tirées contre la place. Mais aprés l'alliance & la ligue formée avec l'Anglois, le Roy ne douta plus que l'un étant envieux de la grandeur, & jaloux de la prééminence de la Monarchie Françoiſe; l'autre de tout temps & par inclination, ennemy du nom François, tous deux ne ſe portaſſent, ou par la jonction de leurs forces, ou par la diverſion de leurs armes, à faire quelque puiſſant effort 1554.

1554. contre la France, puiſqu'eſtant en pique l'un contre l'autre, ils n'avoient pas laiſſé d'y donner de rudes ſecouſſes, & de frequentes atteintes.

C'eſt pourquoy, Henry II. n'en attendant autre choſe, reſolut, non ſeulement de pourvoir à ſa défenſe, mais encore d'attaquer l'ennemy deſſus ſes terres. Aprés avoir donc tiré les troupes de toutes les places où elles eſtoient en garniſon durant leur quartier d'hiver, ſes Capitaines les mirent en campagne au mois de Juin auprés de Creſſy & de Laon; & afin de donner plus d'effroy à l'ennemy, & de l'obliger à la diviſion de ſes forces, il diviſa d'abord les ſiennes, & en fit trois corps, dont le premier eſtoit conduit par le Conneſtable & par le Duc de Vendoſme, l'autre par le Mareſchal de Saint André, & le troiſiéme par le Duc de Nevers.

Le premier avoit ordre de marcher du coſté d'Etrée-au-Pont, afin de donner de la jalouſie à l'ennemy ſur Avénes: l'autre, de ſe rendre à petit bruit, & par des chemins couverts, devant la ville de Mariembourg, qui eſtoit le principal deſſein du Roy: le troiſiéme, d'entrer aux Ardennes, & côtoyant la Meuſe, ſe ſaiſir de tous les forts qui eſtoient ſur cette riviére, afin que la navigation y fût libre, tant pour recouvrer des proviſions de bouche, que pour fatiguer l'ennemy, & l'incommoder d'autant, le privant de cét avantage.

Le Conneſtable prit en chemin faiſant les forteresſes d'Eſtrelon & de Glayon, avec la ville de Simay, qui avoit eſté rebâtie depuis ſa démolition & ſa ruïne, qui arriva par le commandement du Roy en ſon voyage d'Allemagne; & dans la creance qu'il dût aſſiéger Avénes, le Duc de Savoye General de l'armée imperiale, mena de ce côté-là toutes ſes forces. Mais le Maréchal de Saint André executa ſi ſecretement & ſi heureuſement ſon

entrepriſe, qu'il ſe trouva aux portes de Mariem- 1555.
bourg, auparavant que l'ennemy en eut le vent; & à cette nouvelle, le Conneſtable tourna auſſi tout court de ce côté-là avec ſon armée.

La ville de Mariembourg bâtie depuis peu par Marie Reine de Hongrie, comme à l'envy du château de Maubert-Fontaine, que le Roy François I. avoit fait bâtir ſur la frontiére de Picardie. outre l'aſſiéte naturelle, qui a d'un coſté un large marais, & la riviére de Meuſe de l'autre, avoit encore de tres-bons rampars, & quelques fortifications reguliéres. Toutefois cette ſurpriſe ſi ſoudaine & ſi imprévûë n'ayant pas permis à Julien de Roméro Gouverneur de la ville, d'y mettre du ſecours, les habitans qui n'avoient que la garniſon ordinaire, perdirent courage, & dés le troiſiéme jour de la batterie ſe rendirent au Roy, vies & bagues ſauves, generalement pour tous les aſſiégez, à la reſerve du Gouverneur & de tous les Capitaines qui demeurérent priſonniers. Il fut permis aux ſoldats de ſe retirer ſans aucunes armes; mais la ville s'eſtant renduë à diſcretion, fut pillée; & parce qu'elle eſtoit forte, le Conneſtable y laiſſa bonne garniſon ſous le Seigneur de Gonnor: puis le Roy arrivant au camp le dernier jour du meſme mois, il y fit ſon entrée.

Quant au Duc de Nevers, il executa auſſi avec beaucoup de conduite & de bonheur ſa commiſſion, ayant emporté tous les forts qui ſont ſur la Meuſe, depuis Meziéres juſqu'à Givets, où il vint au devant du Roy accompagné des Ducs de Vendôme, du Prince de Condé, des Ducs de Nemours & de Guiſe, du Conneſtable de Montmorency, du Mareſchal de Saint André, & autres Seigneurs & Capitaines. Le Duc de Nevers acquit une ſinguliére reputation en tout le cours de cette entrepriſe, tant pour avoir conduit ſon armée ſans perte, paſſant par des lieux qu'on tenoit inacceſſibles, que pour

1554. avoir ſauvé l'honneur des femmes & des filles dans toutes les places qu'il prit par force, ou qui ſe rendirent à diſcretion.

Le Mareſchal de Monluc fait gloire d'avoir eu le meſme ſoin par vœu exprés qu'il en avoit fait à Dieu, & a grand ſujet de reconnoître, que l'ayant toûjours gardé par toute l'étenduë de ſon pouvoir, la Bonté divine l'avoit délivré de mille perils, & beni toutes ſes entrepriſes.

Le Roy partant de Mariembourg, prit ſa marche droit à Givets, & de-là devant Bovines, ville fameuſe par la memorable victoire de Philippe Auguſte contre l'Empereur, le Roy d'Angleterre, & le Comte de Flandres, qui eſtoient deux fois plus forts que luy en nombre d'hommes, comme nous avons dit auparavant. Cette Ville, aprés avoir fait refus d'ouvrir les portes au Roy, fut emportée d'aſſaut; neanmoins le meurtre des aſſiégez ne fut pas grand, & ne s'étendit qu'à ceux qui ſe trouvérent en armes, ou en état de défenſe. Les François en uſérent de la ſorte, pour tirer raiſon de la courtoiſie qu'ils avoient reçûë à la priſe de Teroüane. Le Roy fit auſſi défenſe ſur peine de la vie, de violer ny femmes ny filles ne voulant pas ceder en ce point, non plus qu'en toute autre action de generoſité & de vertu, au Duc de Nevers, qui en avoit reçû beaucoup de gloire.

De Bovines le Roy fit paſſer ſon armée devant Dinan, qui eſt demy-lieuë au deſſous, la riviére de Meuſe entre-deux. Or ſous le regne de Loüis XI. Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, prit cette ville aprés un long ſiége, & la déſola entiérement en punition des inſolences & des outrages, dont les habitans uſerent contre ſa perſonne & contre celle de Charles ſon fils, durant le ſiege. Neanmoins s'eſtant remis en état & fortifiez avec le temps, ils avoient auſſi repris leur ancien or-

gueil avec leur premiére opulence ; de ſorte qu'à la ſommation qui leur fut faite par un Heraut d'armes, de rendre la ville au Roy, ils répondirent avec autant de brutalité que d'arrogance, que s'ils tenoient le Roy & le Duc de Nevers entre leurs mains, ils leur mangeroient le foye. Ils nommérent le Duc de Nevers avec le Roy parce que le Duc eſtoit arrivé le premier au ſiége. 1554

Mais Roméro qui avoit eſté mis en liberté par les François, & qui y commandoit avec une forte garniſon d'Eſpagnols & de Lanſquenets, perdant l'eſperance d'un prompt ſecours, & voyant que le canon du Roy avoit fait brêche raiſonnable, commença de vouloir parlementer, & pour faire ſa capitulation meilleure, pria qu'il luy fût permis de ſortir en perſonne. Neanmoins il demeura ſi long-temps à conteſter, pour faire ſa compoſition plus honorable, qu'il ſe rendit importun au Conneſtable, & donna ſujet aux ſiens d'abandonner la Ville, afin de gagner le Château ; & les Lanſquenets de la garniſon qui avoient pris l'effroy par cette longueur, y traînerent les Eſpagnols malgré eux.

Le Conneſtable en ayant avis, leur fit entendre que le Gouverneur Roméro ne conteſtoit plus que pour luy & douze des ſiens, à ce qu'il luy fût permis de ſortir avec leurs armes, laiſſant les autres à la diſcretion du Vainqueur : que ſi toutefois ils vouloient rendre promptement la place, il leur feroit pareille faveur, & qu'à leur refus, ils ne devoient rien attendre de luy que la corde. Ces offres ayant eſté acceptées par la garniſon, le Conneſtable envoya dans la Ville les Seigneurs de Duras & de Boiſſe avec leurs troupes, pour en empeſcher le pillage. Mais les Lanſquenets de l'armée du Roy ſe jettérent auſſi dedans à toute force, ſaccagérent la Ville, & firent un horrible carnage de tous ces miſerables, qui par leur orgueil furent

1554. cauſe de la deſolation de leur patrie.

Le Roy fit raſer le Château avec la Ville, & Roméro fut retenu priſonnier, dont il eut plus de regret que de la mort meſme, d'autant qu'il ſervit d'objet à la raillerie des ſoldats, & de jouët à toute l'armée.

L'Empereur qui eſtoit à Bruxelles, ayant appris le progrés des armes du Roy, demeura ſi étonné, qu'il vouloit ſe retirer à Anvers, ſi Ferdinand de Gonzague ne l'eût porté par ſes remontrances à une reſolution plus genereuſe, qui fut d'aſſembler en diligence toutes ſes forces, & de s'avancer juſqu'à Namur, afin de mettre à couvert de l'orage cette ville & tout le païs d'alentour, qui eſtoit de ſon obeïſſance. L'Empereur eſtans arrivé à Namur, qui n'eſt qu'à cinq lieuës de Dinan, où le Roy ſejournoit encore, fit courir le bruit qu'il venoit avec ſon armée pour combattre les François, qui de leur coſté ne ſouhaitoient rien au monde avec tant de paſſion que la bataille; & le Roy meſme témoigna particuliérement combien cette nouvelle luy eſtoit douce & agreable: mais quoy-qu'il défiât l'Empereur à diverſes fois, il ne fut pas neanmoins encore en ſon pouvoir de l'attirer au combat, ny d'étre temoin d'aucun effet de ſes vaines & ambitieuſes rodomontades.

Pour l'y obliger, il attaqua & prit pluſieurs villes & forteresſes en ſa preſence; entre autres Mariemmont, Château de plaiſance bâti par la meſme Reine de Hongrie, & raſé par le commandement du Roy, qui en fit autant de la ville de Beims, où elle avoit auſſi fait élever un palais ſuperbe, d'une ſi ſomptueuſe & ſi magnifique ſtructure, qu'il n'avoit pas ſon pareil en toute l'Europe, ſoit pour la beauté de la ſymmetrie, ſoit pour l'excellence des materiaux, ou pour la delicateſſe de l'ouvrage. Les villes de Maubeuge, de Bavoy, de Tragny, de Reux, & quantité de châteaux & de forteresſes,

porterent pareilles marques du courroux du Roy, 1554.
juſtement irrité de ce que cette cruelle Princeſſe avoit fait raſer le Château Royal de Folembray, & deſolé par ruines & par incendies tout le plat-païs de Champagne.

Or ne pouvant attirer l'ennemy à la bataille, ny par le pillage de tant de Villes, ny par l'embraſement de tant de places, le Roy mena ſon armée entre le Queſnoy & Valenciennes, tant afin d'avoir plus grande commodité de vivres, que pour obliger l'Empereur à ſortir de ſes retranchemens, & venir au ſecours de deux Villes ſi importantes, où il faiſoit mine de vouloir mettre le ſiege.

Enfin l'Empereur ſe mit en campagne, & ſuivant l'armée du Roy à cinq lieuës prés, attendoit l'occaſion commode & avantageuſe de ſurprendre quelques-unes de ſes troupes, afin de les charger & de les défaire; & même un jour qu'elle paſſoit une riviere, il envoya toute ſa Cavalerie qui faiſoit ſix mille chevaux, pour donner ſur le Maréchal de ſaint André qui conduiſoit l'arriere-garde avec quinze cens chevaux ſeulement: & l'eût entierement défait, ſi le Maréchal avec les mieux montez des ſiens, n'eût combattu avec une ardeur incroyable ſur le penchant d'une colline qui étoit entre la riviere & les ennemis, & cependant donner loiſir à toutes ſes troupes de la paſſer ſans êrre apperçû des mêmes ennemis, à cauſe que la colline les empêchant de voir leur paſſage & leur retraite, ils croyoient avoir toute l'arriere-garde ſur les bras, juſqu'à ce que le Maréchal faiſant honorablement ſa retraite, leur fit voir qu'ils avoient perdu leur temps, & laiſſé échapper leur proye.

L'armée Royale ayant couru & ravagé tout le pays de Cambreſis, de Brabant, de Hainaut & de Namur, entra dans l'Artois, où elle apporta pareille deſolation, ſans que l'Empereur, qui ſuivoit de loin avec la ſienne, campant toûjours en des poſtes trés-

1554. avantageux, ſe mit en devoir d'arrêter le cours de ſes victoires ; de maniere qu'il ſembloit plûtôt être ſpectateur de la ruine de ſes terres, que protecteur de ſes ſujets.

Le Roy à la fin reſolut de mettre le ſiége devant Renty, place forte, aſſiſe entre des montagnes dans un marais, par où coule un ruiſſeau d'eau vive qui comble ſes foſſez à fond de cuve ; de ſorte qu'il n'y avoit point d'apparence, que l'Empereur ne dût faire un dernier effort pour ſecourir au hazard d'une bataille, une place qui étoit ſi forte d'aſſiete & ſi importante pour ſon ſervice. Ce fut donc à l'entrée du mois d'Août que le Roy commença d'y faire dreſſer la batterie, & l'Empereur vint aſſeoir ſon camp à la Marque, village à une lieuë de Renty, ne s'étant point encore approché de ſi prés des nôtres.

Or entre les deux armées, il y avoit un certain détroit aboutiſſant au camp des François, qui étoit auſſi entre la riviere & les collines, juſques où les ennemis pouvoient aller à couvert & en ſeureté, à la faveur d'un petit bois. Les Imperiaux & les François ayant reconnu l'avantage de ce poſte, eurent deſſein de ſe ſaiſir de l'entrée. Mais le Duc de Guiſe qui avoit ſon quartier tout proche, y logea le premier trois cens de ſes arquebuſiers avec bon nombre d'hommes d'élite, armez de cuiraſſes.

Les ennemis ſe voyant prévenus par la diligence des nôtres, s'efforcerent à deux diverſes repriſes, de les chaſſer de ce poſte à force ouverte ; mais aprés avoir été en l'une & en l'autre vigoureuſement repouſſez, l'Empereur prit reſolution de paſſer outre, & de donner juſques dans l'armée Royale, eſperant la mettre en deſordre, ou la défaire, la ſurprenant au dépourvû. A cét effet, il choiſit une matinée ſombre & couverte d'un broüillart épais, à la faveur duquel il fit avancer le

long du bois ſes Regimens Eſpagnols des vieilles bandes, ſoûtenus de ſes Lanſquenets & de quinze cens chevaux ; le reſte de l'armée ſuivoit aprés en belle ordonnance, pour aller fondre ſur la nôtre, le long du côteau, & la charger au deſſous de l'orée du bois, aprés que les Eſpagnols, comme ils avoient promis, en auroient forcé le paſſage, juſques-là même que l'Empereur marchoit en perſonne en cette occaſion, comme à une victoire certaine. 1554

Les Eſpagnols donnerent de grande furie dans nos trois cens arquebuſiers, qui les reçûrent avec plus de hardieſſe & de reſiſtance, que les ennemis ne s'attendoient, tellement qu'ils abattirent d'abord les plus échaufez. Mais les Imperiaux ſe rafraîchiſſant à toute heure, les nôtres commencerent à reculer peu à peu, ſans deſordre, & combattirent ſans relâche, juſqu'à l'arrivée du Duc de Guiſe qui vint à propos pour les ſoûtenir avec ſa compagnie de cent hommes-d'armes, & celle du Vicomte de Tavanes, ſuivie du Regiment de chevaux-legers du Duc de Nemours, à la vûë deſquels la mêlée recommença avec d'autant plus d'ardeur, que la partie étoit plus égale.

Cependant le Soleil ayant diſſipé les broüillars, toute l'armée de l'Empereur parut en preſence de celle du Roy, laquelle au bruit de l'alarme de tous les quartiers, fut promptement rangée en bataille par le Connétable & l'Amiral, & le Roy méme ſe diſpoſa au combat avec une joye nompareille, proteſtant, *que c'étoit l'occaſion qu'il avoit le plus ſouhaitée en toute ſa vie.*

L'Empereur faiſoit rouler au front de la bataille ſept groſſes pieces de canon, du nombre de celles qu'il nommoit ordinairement ſes piſtolets ; & d'abord elles cauſerent quelque échec aux nôtres ; mais aprés que le peril de ce tonnerre fut eſſuyé, le Duc de Guiſe accompagné du Duc de Ferrare,

1554. du Grand Prieur de France, & du Vicomte de Tavanes, fit une ſi rude charge ſur un gros de deux mille Raîtres, qui avoient promis à l'Empereur de paſſer ſur le ventre à toute la Cavalerie Françoiſe, qu'il le renverſa ſur un bataillon des ennemis, & celuy-cy tombant ſur un autre, cauſa le deſordre, & enfin la deroute des Imperiaux; de maniere que perdant courage, ils penſerent plus à la retraite qu'à s'engager davantage dans la mêlée.

L'Empereur qui étoit déja fort caduc, fut grandement preſſé par ſes Capitaines de ſe retirer des premiers du peril; mais enſuite les ſiens furent autant découragez de ſon départ, que les nôtres demeurerent toûjours animez par la preſence de leur Roy, qui les exhortoit de la voix & de la main à l'honneur de la victoire. Ainſi aprés un long & horrible choc, les ennemis abandonnerent la place avec leur canon, pour ſuivre leur Prince en ſa retraite précipitée, plus vîte qu'ils n'étoient venus à la bataille, & euſſent tous été défaits, ſans la rencontre du bois prochain, à la faveur duquel pluſieurs ſe ſauverent, & la plûpart regagna le camp, au prochain village.

Joint auſſi que le Connétable rappella les nôtres, à cauſe que la nuit approchant, ils pouvoient s'égarer dans les bois, & tomber entre les mains des ennemis, aprés leur retraite. Toutes les marques de la victoire demeurerent à nos Generaux François, comme le champ de bataille où le Connétable voulut coucher, le canon des ennemis, dix-ſept de leurs drapeaux & cinq cornettes, quantité de priſonniers avec les morts au nombre de deux mille; il n'en demeura des nôtres que deux cens cinquante, parmy leſquels furent regrettez les Seigneurs de Curton & de Forges, celuy-cy Enſeigne du Vicomte de Tavanes, & celuy-là Volontaire. Le Marquis de Rendan, Amanzay ſon Lieutenant, qui mourut de ſes bleſſures, & Avance qui

portoit ſa cornette, y furent bleſſez. Le Seigneur 1534
de Podenas, l'un des plus accomplis Seigneurs de ſon temps, y acquit auſſi beaucoup de gloire.

Mais le Vicomte de Tavanes remarqué par le Roy même entre les plus valeureux & les plus adroits, reçût l'Ordre de ſaint Michel aprés la bataille, de la main propre du Roy qui le tira de ſon col pour le mettre au ſien, honorant une rare vertu par une faveur extraordinaire.

Aprés la victoire, le Roy qui n'avoit aſſiegé Renty que pour attirer l'Empereur à la bataille, reſolut de lever le ſiege, à cauſe de l'infection de l'air & de l'incommodité des vivres. Toutefois il ne voulut point partir, ſans luy en faire donner avis, & le provoquant à tenter encore le ſort des armes, tint ſon armée quatre heures durant en la même place, où ils avoient donné le combat, ſans que les Imperiaux vinſſent ſeulement à l'eſcarmouche.

Le Roy ayant donc repris le chemin de France, l'Empereur diviſa ſon armée, & le Roy enſuite la ſienne, renvoyant les Suiſſes en leur païs trés-ſatisfaits : le ban & l'arriere-ban fut auſſi congedié, le reſte de l'armée fut mis en garniſon ſur les frontieres, à la reſerve de quelques Regimens d'Infanterie, & de quelques Cornettes de Cavalerie, qui furent laiſſées au Duc de Vendôme, pour s'oppoſer à l'ennemy, s'il vouloit remettre ſur pied ſes forces, & faire quelque irruption dans la France.

Mais il ſemble que ſur ſes derniers jours, il n'agiſſoit plus avec ſa premiere vigueur, ny avec cette activité & ce bonheur qui donna autrefois tant d'exercice à ce Royaume.

XXVII. BATAILLE.

JOURNE'E DE DREUX,

Où les deux GENERAUX *furent pris de part & d'autre.*

1562. VOICY le premier effet de la fureur des guerres civiles cauſées par les Huguenots au cœur de la France, lorſque l'Hereſie ſous ombre de Religion Reformée, leva le maſque, & mit le glaive de la diviſion dans les eſprits, pour les ſeparer du Fils de Dieu qui eſt le chef inviſible de l'Egliſe, du Pape qui eſt ſous luy le chef viſible, & du Roy qui eſt ſa vive image deſſus la terre: en ſuite de quoy ayant jetté le flambeau de la diſcorde dans les familles, elle répandit par-tout des ruiſſeaux de ſang, deſola les Villes & les Provinces entieres; & aprés avoir declaré la guerre à toutes ſortes de puiſſances, tant ſpirituelles que temporelles, & generalement à tout ce qu'il y a de plus ſaint & de plus ſacré au monde, elle fut ſur le point de mettre tout le Royaume dans une horrible & effroyable combuſtion.

Il eſt donc maintenant queſtion de voir comme on tira le ſang le plus pur & le plus genereux des veines du corps de la France, afin de ſouſcrire à la vraye ou à la fauſſe Religion, afin de combattre comme les Catholiques Royaux pour la défenſe d'une Religion fondée ſur l'Ecriture Sainte, authoriſée par les Traditions Apoſtoliques, par les

Conciles generaux & les ſaints Peres, cimentée 1562.
du ſang des Martyrs, confirmée par les miracles, continuée en la ſucceſſion des Pontifes Romains ſans aucune intermiſſion, toûjours profeſſée & défenduë par les Rois Trés-Chrêtiens, comme celle qui eſt ſi magnifique au culte divin, ſi riche en ſes Sacremens, ſi auguſte en ſes cérémonies, ſi ſainte en ſes mœurs, ſi redoutable en ſes cenſures, ſi venerable en ſon antiquité, & ſi admirable en ſa durée.

Ou de s'opiniâtrer comme les Heretiques rebelles, à ſoûtenir une nouvelle Religion introduite au monde depuis cent ans par Calvin, qui s'eſt porté pour Reformateur du Chriſtianiſme, a fondé le ſalut des hommes en la ſeule Foy, a nié le merite des bonnes actions, a dit que Dieu predeſtine à la gloire, & condamne aux peines d'enfer les mortels, ſans avoir aucun égard à leurs œuvres; bref, a forgé un monſtre d'hereſie nouvelle, du ramas de la plûpart de celles des ſiecles paſſez, lorſqu'avec les Saducéens il a rejetté les Traditions, avec les Pelagiens il a voulu ſauver les enfans morts ſans Baptême, avec les Novatiens il s'eſt mocqué du Sacrement de Confirmation, avec les Albigeois il a improuvé l'uſage de l'Extrême-Onction, avec les Capharnaïtes il a nié la verité du corps & du ſang de nôtre Seigneur au ſaint Sacrement de l'Autel, avec les Gnoſtiques il a dogmatizé contre le Sacrement de Mariage, avec les Jacobites & les Vaudois il s'eſt ri de la Confeſſion ſacramentale, avec Florinus il a fait Dieu auteur du peché, avec Pelagius il a ſoûtenu que tous les pechez étoient mortels, avec Neſtorius il a refuſé de croire aux Conciles; avec les Ebionites il a crû la liberté du divorce du mari avec ſa femme, avec les Iconoclaſtes il a enſeigné que les images des Saints ſont des idoles, avec Simon le Magicien il a privé l'homme du franc-arbitre, avec Conſtantin Copronyme il a prêché

1562. qu'il ne faut pas invoquer la Vierge, comme n'ayant aucun pouvoir dans le ciel : enfin, aprés avoir déterré la plûpart des impiétez & des hereſies anciennes, du ſepulchre de l'oubly, il en a infecté l'air de la France, & a cauſé la mort éternelle à un million d'ames par la doctrine contagieuſe de ſa prétenduë Religion, laquelle il a voulu, comme Mahomet, introduire au monde à main-armée, & l'arroſer du ſang humain, qu'il a fait répandre en pluſieurs combats, & en quantité de ſanglantes batailles.

Ce qui donna ſujet à ſon diſciple Beze, de dire que le fondement de leur Religion fut jetté à la bataille de Dreux, dont nous parlons, & de louër l'Admiral de Coligny d'avoir établi cette même Religion à la pointe de l'épée, & à coups de canons. Voilà le ſujet des derniers troubles qui ſont arrivez, & des tragedies ſanglantes, qui ont été joüées ſur le plus beau theatre du monde.

Or pour commencer par cette bataille, que les Heretiques nomment le fondement de leur Religion, il faut ſçavoir que le Roy Charles IX. conſiderant que la ſource de tous les deſordres de ſon Etat, & de toutes les rebellions de ſes ſujets, procedoit de la diviſion que l'hereſie de Calvin avoit apportée en ſon Royaume, & que les fruits de cette nouvelle opinion étoient autant de viſibles preuves de la fauſſeté d'une ſi dangereuſe ſecte ; il reſolut d'éteindre la cauſe de tant de malheurs, pour en faire ceſſer les effets, & de ne permettre plus l'exercice d'autre Religion, que de celle dont tous les Rois Trés-Chrêtiens ſes Predeceſſeurs avec leurs ſujets ont de tout temps fait profeſſion, comme de la vraye, Catholique, Apoſtolique & Romaine. De ſorte qu'ayant tenté les voyes de douceur pour guerir le mal, & n'y voyant plus de remede, il en voulut venir à la force, il voulut uſer de l'authorité ſouveraine que Dieu luy avoit miſe entre les mains, & faire comme les Medecins,

qui employent le fer & le feu pour la gueriſon 1562.
du corps, où ils voyent que le mal s'opiniâtre & s'enracine, & où le venin gagne peu à peu les parties nobles, pour ſe couler inſenſiblement en tous les membres.

Ainſi, aprés pluſieurs legers combats, priſes, attaques, ſurpriſes, & autres actes d'hoſtilité qui furent faits entre les Catholiques Royaux, & les Heretiques Rebelles; on en vint à la fin à des batailles generales, dont la premiere fut celle de Dreux, qui eſt une place forte, aſſiſe ſur la riviere d'Evre, au pied d'une haute montagne, ſoûtenant un Château qui eſt dans l'enclos des murs de la Ville.

Le Prince de Condé, chef des Rebelles, avoit reſolu de l'emporter à la retraite qu'il faiſoit en Normandie; mais il changea de reſolution, lorſqu'il apprit la nouvelle inopinée des approches de l'armée du Roi, laquelle avoit ordre de le pourſuivre, & même de le forcer à la bataille avant ſa jonction avec les Anglois, & avec les troupes qu'il alloit prendre en cette Province.

Gaſpar de Coligny Admiral de France, qui étoit l'autre Chef des Rebelles, ne pouvant encore ſe perſuader que les Royaux beaucoup plus foibles en Cavalerie, vouluſſent riſquer la bataille, étoit d'avis d'avancer toûjours, & de paſſer outre. Mais le Prince de Condé qui ſoûtenoit l'opinion contraire, ſe diſpoſa dés l'heure même au combat, jugeant ſagement qu'il y avoit plus de hazard à gagner pays qu'à reſiſter, & à continuer chemin qu'à combattre, à cauſe des grands avantages que les pourſuivans peuvent prendre ſur ceux qui ne penſent qu'à la retraite.

Or par le décés d'Antoine de Bourbon Roy de Navarre, le commandement general ſur l'armée du Roy demeura au Duc de Montmorency, en vertu de ſa dignité de Connétable, laquelle luy donnoit une authorité abſoluë ſur les armes du Roy,

1562. & faiſoit qu'à un jour de bataille il commandoit même aux Princes du Sang qui s'y trouvoient. Le Duc de Guiſe luy déferoit autant que tout autre Prince, tout autre Seigneur ou Capitaine, avec beaucoup de civilité & de prudence, à deſſein de l'obliger plus étroitement par ſes extraordinaires ſoûmiſſions. Auſſi rien n'étoit conclu ny executé que par l'avis du même Duc, dont la reputation étoit venuë en telle conſideration, qu'au jugement de toute l'armée, ſon nom, comme celuy d'un Ceſar, ſembloit traîner aprés luy la bonne fortune, & avoir la victoire à ſes gages.

L'armée Royale faiſant donc quelque feinte d'aller droit à Orleans pour le bloquer, à cauſe que les Huguenots s'en étoient ſaiſis, & y tenoient bonne garniſon, prit la route du côté d'Etampes, & de là tourna tout court pour aller aprés les ennemis; en ſuite de quoy le 18. Decembre elle arriva au bourg de Meziéres, ſur le bord de la riviere d'Evre, où elle eut avis que les Rebelles n'étoient qu'à trois lieuës de là, de l'autre côté de la riviere; ce qui fit reſoudre les Catholiques de la paſſer à petit bruit, à la faveur de la nuit, afin que le Prince ne ſe prévalût de l'occaſion, pour tourner contre eux la tête de ſon armée, & leur diſputer avantageuſement le paſſage.

Le jour d'aprés, les Rebelles s'étonnerent fort d'apprendre que l'armée du Roy étoit proche; & l'Amiral prévoyant trop tard à la contenance des Catholiques, que la bataille étoit inévitable, donna promptement ſes ordres à toute l'armée: le Prince même luy en défera le commandement pour ce jour, comme à un excellent & experimenté Capitaine.

L'Amiral prit la conduite de l'avant-garde, où il y avoit trois cens cinquante hommes d'armes François, quatre Cornettes de Cavalerie d'Allemans, qu'on nommoit Raîtres, ſix enſeignes de Lanſque-

nets, & deux de François. Il laiſſa au Prince 1562
l'honneur de conduire la bataille, où étoient quatre cens cinquante hommes-d'armes François, ſix de Lanſquenets, & ſix d'arquebuſiers à cheval, ſous la charge du Seigneur de la Curée. Il mit auprés d'eux un gros de douze cens Raîtres pour les ſoûtenir en forme d'arriere-garde, ou de troupe de reſerve : tellement que toute l'armée conſiſtoit en huit mille hommes de pied, & quatre mille chevaux, avec deux pieces de canon, une coulevrine, & quatre pieces de campagne.

Le Connétable donna la conduite de l'avant-garde de l'armée du Roy au Maréchal de Saint-André, où il y avoit dix-neuf cornettes de Cavalerie, quatorze enſeignes d'Eſpagnols, vingt de François, onze de Lanſquenets, & treize à quatorze pieces d'artillerie.

Le Duc de Guiſe ne voulut avoir ce jour-là, pour beaucoup de conſiderations, aucune ſorte de commandement que ſur ſa compagnie d'hommes-d'armes, & ſur ſes amis volontaires, à cauſe que les ennemis diſoient hautement, que c'étoit ſa querelle, & que ſon ambition étoit le motif de cette guerre, dont il vouloit par cette ſage conduite ſupprimer entiérement l'opinion. Mais cedant volontairement, & par un excés de courtoiſie à tous les Capitaines, il ſembloit n'avoir voulu ceder à perſonne, & à vray dire, il emporta par ſa prudence & par ſa valeur avec ſa troupe, tout l'honneur de la victoire. Il s'étoit mis à l'avant-garde ſous le Maréchal de ſaint-André, lequel nonobſtant ſes déférences, n'agiſſoit en rien que par ſon avis, & ſous la dépendance de ſes ordres.

Le Connétable conduiſoit luy-même en perſonne l'armée, où étoient les Suiſſes au nombre de vingt-deux Enſeignes, faiſant environ trois mille hommes, dix-ſept Enſeignes de François, autant de Compagnies d'hommes-d'armes, trois

1562. de chevaux-legers, & huit pieces de canon. Toute l'armée Royale faiſoit enſemble deux mille chevaux, & douze à treize mille hommes de pied en cinq gros bataillons, ſelon l'ordre & le dénombrement qu'en fit le Seigneur de la Mauviſſiere, qui apporta aux Chefs de l'armée la permiſſion du Roy pour donner bataille, & qui combattit luy-méme à cette Journée.

Or encore qu'il y eût de grands Capitaines des deux côtez, on a toutefois remarqué qu'en cette occaſion les uns & les autres firent des fautes conſiderables. Les Catholiques, en ce que leurs ennemis s'efforçant de gagner le bourg de Trion, ils les prévinrent, & leur livrerent bataille en la plaine de Dreux, où commencent de s'ouvrir les longues & larges campagnes de la Beauſſe. Car puiſqu'ils étoient plus foibles de la moitié en Cavalerie, & deux fois auſſi forts en Infanterie, tant pour le nombre que pour le courage, ils devoient attendre que les Rebelles fuſſent en ce bourg où le païs eſt montueux, difficile, couvert d'arbres, & autant avantageux à l'Infanterie, qu'il eſt incommode à la Cavalerie.

Les Rebelles firent auſſi deux fautes notables. L'une qu'ils furent ſi negligens à faire reconnoître l'armée du Roy, qu'elle avoit paſſé la riviere, & pris ſon poſte, avant qu'ils euſſent connoiſſance du chemin qu'elle tenoit, depuis qu'elle avoit délogé d'Etampes. L'autre que l'ayant en queuë, & pour ainſi dire, ſur les talons, ils ne ſe préparerent pas à la bataille. Mais ce defaut proceda ſeulement de l'Admiral, qui ne pouvoit croire que les Catholiques euſſent la hardieſſe de venir aux mains, ſi prés de Paris, & ſi foibles en Cavalerie. Tellement que les troupes des Rebelles ſe trouverent bien éloignées les unes des autres, lorſqu'il fut queſtion de donner & de prendre l'ordre, pendant lequel les Catholiques ſe ſaiſirent de tous les avantages du lieu.

Il y avoit aux deux coſtez du champ de bataille deux bourgs nommez l'Epi & Blainville, l'un comme vis-à-vis de l'autre, à la diſtance de douze cens pas, qui pouvoient ſervir de rampars aux Royaux, contre la cavalerie du Prince. Neanmoins cét eſpace eſtant trop étroit pour y faire marcher de front l'armée royale, le Conneſtable s'avança vers l'ennemy avec l'armée, & ſe ſaiſit d'un terre entre les deux camps, pour y placer avantageuſement ſon artillerie. 1562.

D'ailleurs, le Prince & l'Admiral trouvoient auſſi leurs avantages, en ce que le champ de bataille eſtoit en une grande plaine, propre à étendre les eſcadrons de leur cavalerie. Ils ne s'amuſérent point, comme de coûtume, à eſcarmoucher; mais s'entrechoquérent d'abord vigoureuſement de part & d'autre. L'Admiral avec l'avant garde Huguenote eut en teſte le Conneſtable avec l'armée Catholique, qui avoit doublé le pas, & pris le devant, comme j'ay dit; & tous deux combattirent avec grande ardeur durant plus d'une heure, ſans qu'il fût poſſible de juger encore de quel coſté panchoit la victoire.

Le Prince ayant fait un caracol, & tourné à gauche, avoit en vûë l'avant-garde de l'armée du Roy, ſous la conduite du Mareſchal de Saint-André; mais voyant le bataillon des Suiſſes, qui faiſoit ferme comme un baſtion contre l'Admiral, il le chargea par les flancs, avec toute ſa cavalerie: & quoy-qu'il ne fût pas en ſon pouvoir de le rompre, il ne laiſſa pas neanmoins d'eſtre cauſe que le Conneſtable n'en eſtant point fortifié contre la cavalerie de l'Admiral, commença de recevoir de l'échec, & aprés une reſiſtance plus vigoureuſe que ſon âge ne pouvoit permettre, fut abandonné des ſiens, porté par terre, & ſon cheval tué ſous luy.

Le ſieur d'Oraiſon, Lieutenant de ſa compagnie, l'ayant remonté ſur le ſien, il ſe jetta encore au plus

1562. fort de la meſlée des ennemis, où il fut bleſſé à la jouë d'un coup de piſtolet, qui luy emporta une partie des dents, de maniére que le ſang le ſuffoquant, il fut mis hors de combat, & contraint de ſe rendre à un Gentilhomme François, à qui les Raîtres l'oſterent par force, & le retinrent priſonnier. Le Seigneur de Damville ſon fils, ſe débanda de l'avant-garde de l'armée du Roy pour le ſecourir; mais aprés de grands efforts de valeur, il fut contraint de reprendre ſon premier poſte, de peur de tomber dans la meſme diſgrace que ſon pere.

Cependant tout le faix de l'armée rebelle tomba ſur les Suiſſes, qui demeurérent toujours au Champ de bataille, d'un pied ferme, avec un courage invincible, & une reſolution inébranlable. Car eſtant attaquez de front, par les flancs, & à dos de la cavalerie des ennemis, ils furent percez en divers endroits, mais non pas rompus, ſe ralliant toûjours en bon ordre, encore qu'ils euſſent perdu juſqu'à dix-ſept de leurs Capitaines, & que plus de la moitié de leurs ſoldats fuſſent morts ou bleſſez.

La Cavalerie ne pouvant donc les abatre, les Lanſquenets ſe preſentérent auſſi pour les charger: mais ils furent ſi rudement accueillis, que la poſture reſoluë, la contenance fiere, & le regard affreux des Suiſſes, les fit bien-toſt détourner ailleurs, contre l'infanterie royale. Tous les Hiſtoriens demeurent d'accord, que jamais les Suiſſes ne témoignérent plus de courage, ny ne firent mieux en pas-une rencontre: auſſi faut il avouër que leur longue & genereuſe reſiſtance arracha la victoire des mains de l'armée ennemie, à cauſe que le Duc de Guiſe, qui commandoit en effet à l'avant-garde de l'armée du Roy, bien qu'il ſemblât n'y eſtre que ſous le Marechal de Saint-André, eut cependant moyen de recueillir le debris de la bataille, & de faire la ſeconde charge, qui donna le gain de cette Journée.

Or cette avant-garde demeura ſans faction au premier choc des deux armées; & ſe contenta de ſaluer les ennemis à coups de canon tirez deux à deux, & les uns aprés les autres, afin d'en remarquer l'effet, d'autant que le ſieur de l'Etre, Grand-Maiſtre de l'Artillerie royale, & preſque tous les Officiers faiſant profeſſion de cette Religion nouvelle, eſtoient grandement ſuſpects aux Catholiques; & meſmes quelques-uns tiennent que le canon tiroit à coups perdus, eſtant pointé en telle ſorte qu'il portaſt par deſſus les ennemis, qui fut une trahiſon tres-pernicieuſe au Conneſtable. 1562.

Juſqu'alors il ſembloit que la victoire panchaſt du coſté des ennemis, qui avoient défait l'armée des Catholiques, gagné partie de leur canon, & pris leur General. Mais par une étrange révolution de fortune, comme les victorieux ſe jettent ſur le bagage, ou s'acharnent aprés les fuyards, l'avarice éblouïſſant le jugement aux uns, & la fureur oſtant la raiſon aux autres; le corps de douze cens Raîtres reſervé pour ſoûtenir ceux qui branleroient, voyant ſes compagnons attachez aux riches depouïlles des vaincus & de leur bagage, & voulant auſſi avoir ſa part du butin, y accourut avec plus de convoitiſe que d'ordre.

Le Duc de Guiſe qui conſideroit le deſordre des Rebelles, detacha promptement deux cens chevaux avec quelque nombre d'arquebuſiers de l'avant-garde & des bandes Eſpagnoles; puis alla fondre comme un éclair deſſus leur infanterie, laquelle dénuée de cavalerie, fut défaite avec peu de reſiſtance, ſous la conduite de Fontenay & de Grammont. Mais pour avoir encore meilleur marché de tout le reſte, il donna la vie à quinze cens Lanſquenets, & aprés les avoir deſarmez, leur permit de ſe retirer en leur païs. Enſuite il alla charger la cavalerie du Prince, & la trouvant toute débandée, & déja un peu recreuë de la fatigue du

1562. combat, la mit en déroute.

En meſme temps le Mareſchal de Saint-André, avec le reſte de l'avant-garde, marcha en bel ordre, contre ce gros de Raîtres qui eſtoit encore entier. Mais comme ils virent la défaite de l'infanterie, & le deſordre de la cavalerie du Prince, ils ſe retirérent au grand galop vers le bois prochain; & quoy-que l'Admiral les conjuraſt de retourner à la charge, ils refuſérent de le faire, & pourſuivirent toûjours leur chemin. Cependant luy-meſme gagna le devant, avec tout ce qu'il put rallier de cavalerie Huguenote, & envoya le Conneſtable ſon oncle en extréme diligence à Orleans, ſans luy permettre, tout bleſſé & tout âgé qu'il eſtoit, de prendre haleine ny repos qu'une ſeule fois en ce chemin, tant il craignoit qu'il ne fût ſurpris par quelque troupe de l'armée royale.

Or en cette ſeconde charge le Prince fit des merveilles de ſa main, & n'ayant jamais voulu ſe reſoudre à la retraite, il fut à la fin fait priſonnier du Duc d'Aumale, ſon cheval eſtant bleſſé ſous luy, & luy-meſme un peu à la main. Le Seigneur de Moüy ne l'abandonna jamais, & fit auſſi en cette journée de merveilleux exploits d'armes; mais plûtôt laſſé que vaincu, il demeura priſonnier avec le Prince.

Le Mareſchal de Saint-André qui vouloit pourſuivre avec un peu trop de chaleur, ſe trouvant mal ſuivi des ſiens, fut envelopé d'un gros de cavalerie des ennemis qui l'arreſtérent priſonnier, & contre la foy promiſe le tuérent quelque temps aprés de ſang froid; de maniére que par la priſe du Conneſtable & par la mort du Mareſchal de Saint-André, le Duc de Guiſe demeura Chef de l'armée du Roy; & voyant que l'Admiral venoit à la teſte de quatre cens chevaux François, avec le Prince de Borcian, le Comte de la Roche-Foucauld, & la pluſpart de la Nobleſſe Huguenote,

pour donner ſur noſtre avant-garde qui eſtoit foi- 1562
ble de cavalerie, il fit avancer le Vicomte de Martigues & le Seigneur de Biron avec un bataillon de gens de pied, lequel eſtant couvert de la cavalerie Royale, & compoſé des plus aguerris ſoldats de toutes les bandes, rompit le deſſein du meſme Admiral, aprés que le Duc de Guiſe eut ſoûtenu toute cette charge d'un pied ſi ferme & d'une conſtance ſi reſoluë, qu'il ne demeura pas cent chevaux autour de luy: neanmoins par ſa longue reſiſtance, & par la furieuſe attaque du Vicomte de Martigues, dont le Bataillon faiſoit grand feu ſur la cavalerie rebelle, l'Admiral marcha deſormais plus ſecretement avec les ſiens, & ne penſa plus qu'à ſa retraite vers la Neuville, à deux petites lieuës du champ de bataille.

Le Duc fit tous ſes efforts pour le ſuivre avec le Vicomte; mais il ne fut pas en leur pouvoir de le joindre, à cauſe que la bataille ayant duré plus de cinq heures, & les jours eſtant des plus courts de l'année, la nuit ſurvint qui oſta la vûë & la connoiſſance de l'ennemi.

Quelques-uns blaſment le Duc de Guiſe, d'avoir eſté trop lent à donner ſur l'Admiral, & à dégager le Connêtable à la premiere charge, comme s'il eût eſté bien-aiſe de ſa déroute, afin d'emporter par aprés luy ſeul l'honneur de la victoire. Mais ceux qui en jugent plus ſainement, alleguent pour juſtifier ſon procedé, que s'il fût allé plûtoſt au combat, il ſe fût engagé entre le Prince & ce gros de Raîtres, qui eſtoit encore frais & entier, & n'eût pas manqué de le charger à la queuë & par les flancs, aprés qu'il eut eſté attaché à d'autres; de maniére qu'ils louënt ſon action, comme une action de grand jugement & de ſinguliére prudence.

C'eſt choſe fort remarquable, que cette bataille eut des rencontres extraordinaires, & pour ainſi dire, ſans exemple; comme, qu'il n'y eut point

1562. d'eſcarmouches avant la meſlée ; que l'avant-garde des Catholiques eſtant à la vûë des ennemis, ne fut point choquée, meſme aprés la défaite de leur armée ; que trois mille Suiſſes ſoûtinrent le faix de toute l'armée du Prince pendant quatre heures, & ceux qui reſtérent, firent leur retraite en bon ordre à l'avantgarde royale ; que les Generaux des deux armées furent pris, l'un d'une part, & l'autre de l'autre ; bref que ceux qui avoient vaincu, & ne s'attendoient plus qu'à recueillir le fruit de leur victoire, furent ſur le camp, par une merveilleuſe revolution, vaincus eux-meſmes.

Quant aux morts, le Duc de Guiſe qui en fit faire le dénombrement au meſme endroit, aſſure qu'il y demeura huit à neuf mille hommes ſur la place. Les Catholiques neanmoins y perdirent de plus illuſtres Seigneurs que les Rebelles, & entre autres le Marechal de Saint-André, les Seigneurs de Mont-Brun fils du Conneſtable, d'Avelbaud fils du feu Admiral de France, de Givry, de la Broſſe pere & fils, de Beauchaire neveu de l'Eveſque de Mets, qui a mis par écrit quelques piéces de noſtre Hiſtoire. Le Duc de Nevers fut bleſſé d'un coup de piſtolet par l'imprudence de l'un de ſes gens, ou, comme d'autres diſent, par Baumont. Le Duc d'Aumale porté par terre fut foulé aux pieds des Chevaux, qui l'euſſent écraſé cent fois ſans ſes armes, & en eut meſme l'épaule rompuë.

De la part des Rebelles, il n'y mourut point d'homme de condition ; que les Seigneurs d'Arpajon, de Liencourt, de Chandieu, de Ligniers, & quelques autres Gentilhommes François, avec bon nombre de Capitaines Allemans. Enfin la bataille fut fort ſanglante, & la premiére nouvelle qui en fut apportée au Roy, mit la Cour en deuil, d'autant qu'elle portoit que la bataille eſtoit perduë, le Conneſtable pris & bleſſé, & toute la No-

bleſſe défaite. Mais elle fut bien-tôt tournée en joye par l'arrivée du Seigneur de Loſſes, qui fit le diſcours à leurs Majeſtés de toutes les particularitez de la bataille & de la victoire des Catholiques, dont il y eut ordre de faire des feux de joye, & des proceſſions à Paris en action de graces, pour une ſi bonne & ſi heureuſe nouvelle. 1562.

XXVIII. BATAILLE.

JOURNE'E DE S. DENYS,

Où le CONNE'TABLE DE MONTMORENCY *fut bleſſé à mort.*

1567. VOICY le ſecond choc des Royaux contre les Rebelles, qui devoient être défaits, comme on dit, à plate coûture en cette Journée, puiſque le Roy avoit de plus grandes forces avec la Juſtice, la raiſon & le droit de ſon côté, ſi les pechez de la France n'euſſent rendu la victoire douteuſe, & privé les Catholiques de la gloire entiere de l'heureux ſuccés de cette bataille.

Aprés donc que les Rebelles eurent failli à ſurprendre la perſonne du Roy à Meaux, comme il deſiroit pacifier les troubles de ſon Royaume, ſuivant la maxime d'Etat, qu'il vaut mieux ployer que rompre, & faire la paix qu'ouvrir la porte à quelque guerre civile, il ne laiſſa pas de leur offrir abolition generale du paſſé, à condition qu'ils deſarmeroient, n'étant pas de la bienſeance à la Majeſté Royale, de traiter avec ſes ſujets, dans le temps qu'ils ont les armes à la main contre ſon ſervice.

Mais avec une inſolence digne de ces nouveaux Reformez, ils demanderent au contraire, qu'avant que d'entrer en aucun traité, le Roy congediât les Suiſſes qui l'avoient délivré de leurs mains, à ſa retraite de Meaux à Paris, & les renvoyât hors

du Royaume ; en ſuite, qu'il leur octroyaſt gene- 1567.
ralement la liberté de conſcience, la revocation des ſubſides extraordinaires inventez par les Italiens, & banniſt de la Cour tous ceux de la Maiſon de Guiſe, contre leſquels ils avoient preſenté peu auparavant une requeſte pleine d'injures & de calomnies, comme s'ils euſſent eſté les auteurs de la diviſion & de tous les deſordres de la France ; ou ſi ſous ombre qu'ils ſe diſoient iſſus de la race de Charlemagne, ils euſſent voulu détruire la Maiſon royale, & s'emparer de la Couronne & de l'Etat.

Telles propoſitions ſemblérent d'abord non ſeulement inciviles, mais encore outrageuſes à leurs Majeſtez, & ſur tout à la Reine mere, qui ſe ſentit piquée vivement ſous le nom d'Italiens, de ſorte que les conferences touchant la paix demeurérent du tout inutiles. Mais le Roy ne fut pas moins vivement piqué, de ce que toutes les ordonnances & toutes les proclamations ſe faiſoient parmi les Rebelles au nom du Prince de Condé, comme s'il euſt eſté auſſi-bien leur Roy que leur Capitaine. Tellement que les affaires s'aigrirent ſi fort entre l'un & l'autre parti, que les Religionnaires entreprirent d'affamer la capitale du Royaume, & pour cét effet ſe preſentérent devant Saint Denys, qui leur fut rendu par compoſition.

Le Prince fut loüable en ce que permettant ailleurs toute violence & toute liberté aux gens de guerre, il défendit neanmoins ſous de groſſes peines, de toucher à l'Egliſe de l'Abbaye, où ſont les ſepulcres de nos Rois. Enſuite Saint Ouën, Aubervilliers, Argenteüil, Buſenval, Saint Cloud, & autres Bourgades des environs de Paris, furent emportées ſans coup ferir ; & un peu plus loin Laigny, le Château de Dampierre, Dourdan, Etampes, Orleans, Vendôme, & quelques autres villes furent enlevées avant la bataille de Saint Denys,

1567. dont les Pariſiens ne reçûrent pas moins d'incommodité que d'étonnement, voyant les chemins coupez, & toutes les avenuës de leur ville occupées par les Rebelles.

Toutefois le Duc d'Aumale s'eſtant mis aux champs avec quelques piéces de canon, les dénicha des moindres places ſans reſiſtance. Ainſi toutes ſortes de voye d'accommodement eſtant rompuës, & meſme en la derniére conference tenuë pour ce ſujet à la Chapelle entre Paris & Saint Denys, où le Prince de Condé, l'Admiral & ſes deux freres ſe trouvérent pour les Huguenots; & le Conneſtable, ſon fils aîné, le Mareſchal de Coſſé, & le Seigneur de Biron pour les Catholiques; le Roy qui n'avoit rien avancé, traitant avec ſes vaſſaux rebelles comme de pair à pair, reſolut de faire une action de maiſtre & de Monarque, qui fut de leur envoyer un de ſes herauts, pour leur faire commandement de ſa part, de quitter les armes & de ſe rendre à ſes pieds: afin d'éprouver les effets de ſa clemence, & s'ils n'obéïſſoient promptement, leur déclarer qu'ils encourroient ſon indignation, & ſeroient punis par la rigueur de ſa Juſtice.

Mais demeurant toûjours dans les termes de leurs premiéres demandes, dont ils ne voulurent jamais démordre, les plus paſſionnez eſtoient d'avis de faire une reponſe injurieuſe, & conforme à leur trahiſon. Mais qu'eſtoit-il beſoin de marchander davantage? Le Roy vouloit eſtre obeï, & les Rebelles vouloient commander. Le Roy deſiroit de les recevoir en grace, & ils s'obſtinoient à entreprendre de luy donner la loy. Il les rappelloit à leur devoir avec un amour de pere, & eux luy enlevoient ſes villes ou par intelligence ou par force. Il proteſtoit meſme de mettre en oubli les injures paſſées, & eux provoquoient ſon courroux par de nouveaux crimes. Il s'efforçoit de les réünir avec le reſte de ſes bons & fidéles ſujets, & eux de

mettre la diviſion par tout le Royaume. Enfin, le Roy leur offroit la paix, & ils luy preſentoient la bataille. Que reſtoit-il donc que d'en venir aux mains, & de voir par l'iſſuë d'une bataille ſanglante, qui donneroit la loy à la plus illuſtre Monarchie du monde? 1567.

L'armée royale avoit trois mille chevaux, quatre mille hommes de pied François, & ſix mille Suiſſes, ſans compter les compagnies dreſſees des Pariſiens qui montérent à quatre-vingts mille hommes, dont neanmoins on ne choiſit que ſept à huit mille, pour faire un regiment complet.

Toutes les forces de l'armée rebelle, conſiſtoient en deux mille trois cens chevaux, & en trois mille cinq cens hommes de pied, lorſqu'elles eſtoient enſemble; mais deux jours auparavant, d'Andelot & Montgommery avec ſept ou huit cens chevaux & douze cens hommes, s'eſtoient débandez pour aller à Poiſſi & à Pontoiſe, empeſcher le paſſage de la riviére à Stroiſſy & à Briſſac, qui amenoient au Roy deux regimens de Picardie.

Le Conneſtable qui commandoit l'armée Catholique, ne croyant pas que les Rebelles euſſent le courage de ſe preſenter au combat avec ſi peu de forces, eſtoit reſolu de les débuſquer des paſſages & des avenuës de Paris. Mais le peuple de cette grande ville, qui attribuë ordinairement tous ſes maux à la faute ou à la malice de ſes Gouverneurs, ne commença pas plûtoſt à ſentir la neceſſité des vivres, qu'il murmuroit déja contre luy, comme s'il euſt ourdi quelque trame, ou concerté quelque pratique avec les Rebelles, à cauſe des trois freres de Coligny ſes neveux, qui en eſtoient les principaux chefs aprés le Prince.

Ce bruit, quoy-que faux, le fit changer de reſolution, & aller droit attaquer le Prince meſme & l'Admiral en leurs poſtes, afin de les forcer là-dedans, ou de les contraindre d'en ſortir, & de battre

1567. aux Champs, avec tres-grand desavantage. Cela ainsi conclu & arresté au Conseil de guerre, il apporta pour l'execution tout le soin & toute la diligence d'un excellent Capitaine. Il fit reconnoistre d'abord les logemens des Rebelles, les avenuës de leur camp, & le lieu propre au champ de bataille.

Le jour de devant l'attaque, il les fatigua par de legéres & frequentes escarmouches. La nuit suivante il leur fit donner plusieurs alarmes, afin de les tenir toûjours en suspens, & de les incommoder par leur veilles; puis il se hasta de les attaquer avant le retour de d'Andelot & de Montgommery, avec leurs troupes. Ce fut donc le dixiéme de Novembre, qu'il tira celles de l'armée royale hors de Paris, pour les conduire droit à Saint Denys contre le Prince de Condé.

Or entre Paris & Saint Denys on void une belle & large campagne divisée par le pavé qui mene de l'une à l'autre ville. Celle de Saint Denys, où le Prince estoit logé, a les bourgs de Saint Ouën & d'Aubervilliers à ses flancs, Auberveilliers à sa droite où estoit Genlis, & Saint Ouën où logeoit l'Admiral, à sa gauche, l'un & l'autre un peu plus avancé du costé de Paris, que Saint Denys.

Le Connestable estant arrivé à la Chapelle qui est vers le milieu du chemin de Paris à Saint Denys, mit son armée en bataille. Il fit avancer le Mareschal de Montmorency son fils aîné, avec un gros de cavalerie, six compagnies de chevaux-legers, la moitié des arquebusiers à cheval, & un bataillon d'infanterie Françoise; & tout cela faisoit l'avant-garde: le Connestable estoit à la teste de la bataille, avec les Suisses & quatorze piéces d'artillerie. A la droite des Suisses furent mis les regimens de Brissac & de Strossy, à qui la charge de Colonnel general de l'infanterie Françoise avoit esté partagée également, par la perfidie de d'Andelot qui l'avoit possedée entiére. Un peu

plus avant étoient les compagnies d'hommes-d'ar- 1567.
mes du Maréchal de Coſſé, de Biron Maréchal de camp, d'Auchy, de la Riviere, & quelque autre Cavalerie. A la gauche du Connétable paroiſſoient les compagnies des Ducs de Nemours & de Longueville, du Comte de Rets, de Lanſac, de Chavigny, de Toré, & autres. Le Duc d'Aûmale & le Maréchal de Damville fils du Connétable, étoient derriere la bataille, avec deux eſcadrons, chacun de ſix cens chevaux, qui faiſoient l'arriere-garde. Le Regiment des Pariſiens aux armes dorées, ſervant plus de parade qu'il ne donnoit de terreur aux ennemis, couvroit toute la campagne qui eſt entre la Chapelle & la Vilette.

D'abord les ennemis ſe trouverent dans une telle irreſolution, qu'ils ne ſçavoient quel conſeil, ny quel parti prendre. L'Admiral étoit d'avis d'amuſer les Royaux par eſcarmouches toute la journée, afin de gagner la nuit, & d'attendre le retour de d'Andelot & de Montgommery avec leurs forces. Mais le Prince ayant remontré avec plus de cœur & de prudence, que telles eſcarmouches attireroient l'ennemi ſur eux, & qu'ils ne pouvoient trouver plus de ſeureté, qu'en une vigoureuſe défenſe, faite en ordonnance de bataille; cette reſolution fut ſuivie.

En même temps donc, les trois Chefs ſortirent de leurs logemens, montez à l'avantage & bien armez, chacun avec ſa troupe preſque égale en nombre, n'y ayant pas en chacune plus de cinq cens chevaux & quatre cens arquebuſiers, ſinon que celle du Prince étoit un peu plus forte & mieux fournie. Ils laiſſerent les piquiers à la garde des logis avec quelque peu d'arquebuſiers, & tous n'eurent pas beaucoup de peine à ſe ranger en bataille, parce qu'ils ne mêlerent pas leurs troupes.

Leur Cavalerie étoit couverte de caſaques blanches, & l'Infanterie portoit auſſi des écharpes de mê-

1567. me couleur, qui fut la livrée des Rebelles durant tous les troubles. *Pour marque*, diſoient ils, *de la candeur de leur Foy, & de la pureté de l'Evangile.* Mais les bons François ont de tout temps porté la croix blanche pour leur livrée & pour ſymbole de la Religion Catholique.

L'Admiral accompagné de Clermont d'Amboiſe, de ſes deux fils, de Renty & de Valfténiere qui conduiſoit ſes fantaſſins, ſe rangea devant ſaint Ouën, faiſant la pointe droite de l'armée rebelle. Genlis aſſiſté de Laverdin, de Vardes, de Breſlaut & de Beſancourt, étoit à la pointe gauche, couvrant le poſte qu'il avoit à Aubervilliers. Le Prince de Condé ſuivi du Cardinal de Châtillon, des Comtes de Saux & de la Suze, des Vidames d'Amiens & de Charttes, de Sechelles, d'Epernay, de Bouchavanes & de Stuard Ecoſſois, occupoit la campagne d'entre les deux pointes de l'armée, tenant lieu de bataille plus reculée & plus enfoncée vers ſaint Denys : de maniere que ſon ordre faiſoit comme une forme de croiſſant. Genlis étoit oppoſé au Maréchal de Coſſé & à Biron, l'Admiral au Maréchal de Montmorency, & le Prince au Connétable.

Aprés l'eſcarmouche qui commença environ une heure aprés midy, & dura aſſez long temps, les bataillons s'entrechoquerent avec grande vigueur de part & d'autre ; & d'abord le Maréchal de Montmorency rompit la troupe de l'Admiral. Mais le Prince l'ayant ſoûtenu, ils ſe rejoignirent, & chargerent l'armée des Royaux avec tant de furie, qu'il n'y eut que les Suiſſes qui firent ferme auprés du canon, lequel avoit tiré avec peu d'effet & comme à coups perdus ſur les Rebelles, dont l'arquebuſerie qui avoit toûjours côtoyé leur Cavalerie, fit grand feu ſur la Cavalerie du Roy ; & celle qui étoit à couvert dans une trauchée, tirant d'Aubervilliers à la Vilette, ne luy porta pas moins de dommage : au lieu que les Regimens royaux étant rompus ou couverts de leur

gendarmerie, n'eurent pas seulement le moyen de 1567.
combattre. Mais celuy des Parisiens, qui n'avoit pas coûtume de voir un si rude jeu, fut saisi d'un tel effroy, que se retirant à Paris plus vîte que le pas, il remplit la Ville d'étonnement & de troubles.

Le Connétable accompagné de peu des siens, faisoit tout le devoir de vaillant soldat & de sage Capitaine, au dessus même de son âge & de ses forces. Il avoit déja reçû en se défendant courageusement, cinq playes en son corps, dont l'une étoit au visage, lorsque Robert Stuard luy cria qu'il se rendit à luy; & l'abordant pour se saisir de sa personne, le Connétable échauffé comme un lion, eut encore assez de force & de vigueur, pour luy décharger un si grand coup du pommeau de son épée, qu'il luy fit sauter trois dents de la bouche. Un autre Ecossois ayant vu la disgrace de son compagnon, joignit promtement le Connétable, luy porta un coup de pistolet à brûle-pourpoint, & aprés avoir faussé sa cuiraſſe, qui n'étoit qu'à l'épreuve du coutelas, son âge ne luy pouvant permettre d'en porter de plus pesante, le coup penêtra jusques dans le corps, dont il fut abattu, & ne demeura pas moins étourdi de sa chûte que de ses blessures.

Au bruit du malheur du Connétable, le Duc d'Aumale & le Maréchal de Damville piquerent droit à luy pour le secourir, le firent enlever en diligence, & conduire doucement jusqu'à Paris. Alors les troupes se ralliant de part & d'autre, la mêlée devint encore si furieuse & si sanglante, que le Prince de Condé combattant toûjours avec une generosité invincible, courut fortune de la vie, son cheval blessé de plusieurs coups défaillant sous luy: mais il fut secouru à temps, & remonté sur un autre, avec lequel il fit sa retraite vers saint Denys, ne pouvant plus soûtenir l'effort des Catholiques, dont le nombre croissoit à toute heure, à cause que les plus étonnez reprenoient courage à la faveur du Duc d'Aumale & du

1567. Maréchal de Damville, qui ayant leurs Regimens tout entiers, & fondant comme des éclairs ſur les Rebelles, trouvoient par-tout peu de reſiſtance.

Toutefois la nuit ſurvint, qui empêcha de pourſuivre plus loin la victoire : mais Souvré ſuivi ſeulement de douze ou quinze Gentils-hommes, la pourſuivit juſques dans Aubervilliers, & ramena priſonnier le Lieutenant de l'Admiral, nommé Saragoſſe.

Or du côté des Catholiques moururent en cette Journée, le Comte de Chaune, les Seigneurs de Bouchage & de Turin, avec quarante Gentils-hommes ou Capitaines des Compagnies d'hommes d'armes des ordonnances, trois cens Cavaliers, & peu de gens de pied.

Les Religionnaires y perdirent le Vidame d'Amiens, les Comtes de Saux & de la Suze, un de ſes fils, les Seigneurs de ſaint André & de Garennes, & cinquante Gentils-hommes de marque, quatre cens Cavaliers, avec bon nombre de fantaſſins qui ne purent faire leur retraite en telle diligence ny en tel ordre, que la Cavalerie, tant parce qu'ils n'avoient point de drapeaux, qu'à cauſe que la plûpart combattirent comme enfans perdus.

Le Connétable mourut de ſes bleſſures trois jours aprés qu'il eut été porté à Paris, avec plus de contentement d'une mort ſi glorieuſe, que de deſir d'une vie plus longue. Car toutes les conſiderations qui peuvent conſoler une ame Chrêtienne & genereuſe ſur le point de ſortir du corps, ſe rencontrerent à ſon trépas ; comme ſon grand âge qui étoit de prés de quatre-vingts ans, neanmoins encore fort & robuſte, ſes enfans tous élevez en honneur & en dignité, & tenus en grande reputation, luy-même aprés avoir paſſé par tous les degrez d'honneur, mourant pour la défenſe de ſa Religion, pour le ſervice du Roy, devant la Capitale du Royaume, en bataille rangée, & General de l'armée Royale, au milieu de laquelle il fut bleſſé de ſix coups durant la chaleur du combat,

qui étoient comme autant de marques illuſtres de ſa 1567.
valeur, & de belles preuves de ſon inſolence, contre la calomnie de ceux qui l'avoient ſoupçonné de favoriſer ſes neveux rebelles.

La Reine mere luy fit rendre les mêmes honneurs & avec pareille pompe qu'aux Princes du Sang, afin d'honorer la memoire & de reconnoître les merites de ce grand homme, dont le Duc d'Anjou, frere puîné du Roy, prit la place, & tant par la faveur qu'à la ſollicitation de la Reine, eut la Lieutenance generale des armées du Roy, à deſſein, diſoit-on, d'avoir pour elle ſans jalouſie tout le gouvernement de l'Etat entre les mains.

Quelques-uns aprés la bataille diſputerent à qui la victoire étoit demeurée, dont il ſemble qu'il étoit aſſez difficile de porter un favorable jugement, à cauſe que les victorieux perdoient autant que les vaincus : & c'eſt pour cette raiſon, que les Romains ne vouloient pas decerner l'honneur du triomphe à quiconque étoit ſeulement victorieux durant la fureur des guerres civiles. Mais toutefois ſi nous voulons conteſter de la victoire comme entre ennemis, il eſt certain qu'elle demeura au Roy, puiſque ſon armée victorieuſe mena battant les Rebelles juſqu'à Saint Denys, revint enſuite au champ de bataille, où elle ſe rendit maîtreſſe de la campagne, de tous les morts, & de leurs dépoüilles, qui ſont, au jugement même du ſieur de la Nouë Capitaine du party, autant de marques de la victoire. Joint que le but de l'armée Royale n'étant que de mettre le Roy & la Ville de Paris en liberté, elle avoit encore cét avantage ſur l'armée Rebelle, qu'aprés l'avoir battuë dans la plaine, & chaſſée de ſaint Denys, elle étoit enfin heureuſement venuë à bout de ſon deſſein.

XXIX. BATAILLE.

JOURNÉE DE JARNAC,

Où le PRINCE DE CONDÉ fut tué.

1569. COMME la saignée de cette bataille de saint Denys alluma plûtôt qu'elle n'éteignit le feu de la guerre civile, dans les cœurs de nos genereux François ; aussi les deux partis n'eurent aprés cela d'autre soin, que de se fortifier des armes de leur patrie desolée, & même du secours des étrangers, afin de faire leurs derniers efforts : le Roy avec ses sujets fideles & Catholiques, pour être absolu dans ses Etats, & n'y souffrir plus qu'une Foy & qu'une Loy ; les Heretiques rebelles, pour joüir de la liberté de conscience en seureté, comme ils protestoient ; mais en effet pour donner la loy au Monarque, & sous ombre de reformation, détruire entierement la Monarchie, avec la Religion Catholique.

Les commissions du Roy & du Prince de Condé voloient par toute la France, afin d'armer de côté & d'autre en toutes les Provinces. L'Italie & l'Espagne furent solicitées de donner secours au Roy, l'Angleterre au Prince, l'Allemagne à tous deux. Aprés avoir donc assemblé de grandes forces, il y eut divers pourparlers de paix, mais sans effet, divers sieges de Villes, comme de Chartres de la part du Prince, de la Rochelle de la part du Roy.

mais qui furent levez. Il y eut enfin diverſes ren- 1569.
contres, principalement en Auvergne, où les Seigneurs de Terrides, de ſaint Orent, de Monſalés & de la Valette, qui menoient des troupes au Roy de la part du Maréchal de Montluc, défirent celles que les Vicomtes de Pontſenac & de Verbelay menoient au Prince.

Le Duc d'Anjou qui regna aprés ſous le nom d'Henry III. étant à l'âge de ſeize ans fait General des armées du Roy, & de tout le Royaume, par la faveur de la Reine Mere, qui l'aimoit uniquement, eut pour conſeil les Ducs de Nemours & de Longueville; le Maréchal de Coſſé, les Vicomtes de Tavannes & de Martigues, & les Seigneurs de Loſſe & de Carnavalet, par l'avis deſquels il fit marcher ſon armée contre les Rebelles, pour les combattre avant leur jonction avec les forces d'Allemagne.

La premiere rencontre des deux armées fut auprés de Châteleraut, de Jaſſeneüil & de Loudun, où quelques troupes combattirent pour le logement; mais la rigueur de l'hyver, qui étoit alors fort aſpre, au mois de Janvier 1569. engourdit ſi fort les gens de guerre, & la glace empêcha tellement l'uſage des chevaux, qu'il ne fut pas poſſible d'en venir à une bataille. Il arriva pourtant à Jaſſeneuïl une longue & rude eſcarmouche, qui fut entretenuë juſqu'à la nuit, où entre autres le Comte de Montgommery ayant enfoncé une troupe conduite par Monſalés, celuy-cy fut ſi bien ſoûtenu par la Valette, que non ſeulement il ſe rallia en diligence mais encore rompit l'eſcadron du Comte, & tailla en pieces deux cens chevaux des plus avancez.

Il ſemble que l'âſpreté du froid, qui arrête tout, ne pouvoit arrêter l'ardeur martiale de nos François, malheureuſement armez les uns contre les autres. Le Comte de Tende vint en même temps

1569. en l'armée du Roy, avec trois mille hommes de pied, & quelques cornettes de Cavalerie qu'il luy amena de Dauphiné & de Provence. Le Comte de Joyeuſe s'y rendit auſſi du Languedoc, avec une autre troupe qui n'étoit pas moindre; & le Ringrave arriva encore fort à propos avec le Seigneur de Baſſompierre, & deux mille Raîtres.

Ce renfort ayant enflé le courage au Duc d'Anjou & aux Capitaines Catholiques, l'armée Royale ſe mit en campagne avant la fin de l'hiver, aſſiégea & prit Loudun, & pourſuivit les ennemis, ne cherchant deſormais que l'occaſion de les combattre en corps d'armée, ou de les défaire par troupes, ſi elles vouloient entreprendre de ſe joindre, afin d'en venir à une bataille.

D'ailleurs, le Prince de Condé n'attendant rien moins de la generoſité des Catholiques, ſe mit pareillement en campagne pour s'éloigner de l'ennemy beaucoup plus fort, & prit ſa route droit à Cognac, à deſſein de paſſer la Charente à Châteauneuf, & de recueillir les troupes de Piles, avec celles des Vicomtes de Borniquet, de Monclar, de Paulin & de Gordon, qui venoient de Guyenne & de Languedoc, avec eſperance de recevoir auſſi bien-tôt le Duc de Deux-Ponts, qui avoit déja paſſé le Rhin, & venoit à grandes journées au ſecours du Prince, afin de faire la partie égale.

Les Ducs d'Aûmale & de Nemours, & le Baron des Adrets, ayant été envoïez avec dix mille hommes, & douze cens chevaux en Lorraine, pour luy empêcher le paſſage, l'armée Catholique en demeura autant affoiblie, & n'eut plus qu'environ cinq mille chevaux, & dix mille fantaſſins, qui faiſoient en tout quinze mille hommes. L'armée des Rebelles n'étant que de trois mille chevaux pour le plus, ſe trouvoit moins puiſſante en Cavalerie, quoi que pour l'Infanterie elle ne fût pas beaucoup plus inferieure en nombre à celle des Catholiques.

L'Admiral qui ordonnoit de toutes choſes en l'armée du Prince, ſe ſentant pourſuivi de prés par le Duc d'Anjou, ſe ſaiſit du bourg de Jarnac, & allant à Château-neuf, dont la Citadelle étoit gardée par ſoixante hommes ſous un Capitaine Ecoſſois de ſon parti, y fit paſſer la plus grande partie de ſes troupes, & fit rompre le pont, aprés leur paſſage du côté de la Guyenne. 1569.

L'ordre qu'il donna, fut que le Prince de Condé logeroit à Jarnac avec la bataille, la Cavalerie legere à Triac, & luy-même à Baſſac avec l'avant garde, laiſſant à la garde du pont de Château-neuf Montgommery, Soubiſe & la Nouë. Or le poſte de Château-neuf étoit ſi étroit, ou ſi mal pourvû, ou plûtôt les gens de guerre laiſſez à la garde du paſſage, étoient ſi mal diſciplinez, & ſi accoûtumez à la licence, que ne craignant rien de leur côté, où le pont étoit rompu, & croyant que l'autre bout ſeroit bien gardé par le Capitaine Ecoſſois, ils l'abandonnerent pour s'élargir au long & au large par les villages & les bourgs prochains; ce qui fut la principale cauſe de la défaite de leur armée.

Le Duc d'Anjou, aprés avoir pris Meſle & Ruffec en chemin-faiſant, s'avança juſqu'à Château-neuf, & donna un tel effroy à l'Ecoſſois, qui étoit la garde, qu'il ſe rendit à diſcretion. Aprés quoy il tourna bride vers Cognac, afin de lever toute défiance aux ennemis, & donna charge à Biron premier Maréchal de camp, ou ſelon quelques-uns, au Preſident de Birague, de refaire le pont en diligence, & d'en dreſſer un de bateaux au même endroit. Ce qui fut executé ſi promptement, que le Duc à ſon retour y fit paſſer la riviere, la nuit du 12. au 13. de Mars, à une partie de ſes troupes, & le jour d'aprés au reſte de ſon armée. Il laiſſa ſeulement quatre cens chevaux & huit cens hommes de pied, pour couvrir le bagage ſur une colline, afin d'amuſer l'ennemi, & de luy faire croire que toute l'armée y étoit.

1569. Cette ruſe militaire, auſſi peu prevûë par l'Admiral, qu'elle fut entrepriſe par le Duc d'Anjou, & heureuſement conduite par Biron & par Tavanes, contribua grandement à faciliter aux Royaux le paſſage du pont. Mais ce qui eſt bien plus conſiderable, eſt que le Duc non content de ſe recommander à Dieu dés le matin, ſelon ſa loüable coûtume, voulut encore communier le même jour, & pluſieurs Princes, Seigneurs & Capitaines en firent autant à ſon exemple.

Les Rebelles ayant pris l'alarme, commencerent à s'entredonner des avis, & l'Admiral à rappeller ſes troupes éparſes de tous côtez, & à les raſſembler à la hâte, ou, comme diſoit du depuis le Duc de Rohan, à la Huguenote, pour faire tête aux premiers venus, qui furent le Duc de Guiſe, le Comte de Briſſac, le Vicomte de Martigues, les Seigneurs de Malicorne, de Pompadour, de Lanſac, de Fervaques, de Fontaines, & autres Catholiques, qui donnerent d'abord avec grande furie dans les bourgs de Baſſac & de Triac, & firent un horrible carnage de quelques compagnies de gens de pied. Neanmoins le Capitaine Pluviaut avec ſon Regiment fit ſa retraite vers Jarnac avec grand deſordre, mais peu de perte, à la faveur d'un ruiſſeau à bords eſcarpez, & non guéable en pluſieurs endroits à la Cavalerie, & où l'Admiral avoit envoyé mille arquebuſiers, avec quelques gens de cheval commandez par la Nouë, afin d'en garder le paſſage. Fontrailles & Languillier firent ferme quelque temps le long du même ruiſſeau; toutefois à la fin ils furent rompus par la Cavalerie Royale, & contraints de ſe ſervir plus de leurs éperons que de leur épées. La Nouë & d'Andelot ſe trouverent auſſi des premiers à cheval, & ſoûtinrent le choc des Royaux avec grand courage.

L'Admiral ſurvenant encore à leur ſecours, rendit la partie beaucoup plus forte. Mais d'ailleurs,

le Duc de Montpenſier ſuivi de Monſalés, de Cler- 1569
mont, de Tallard, du Baron de Senecé, du Marquis de Praſlin, & d'autres Seigneurs, avec une forêt de lances, arrivant dans la chaleur du combat, les Rebelles prirent un tel effroy, que l'Admiral manda au Prince, qu'à faute de venir en diligence au ſecours des ſiens, tout étoit perdu. Cependant luy-même gagna le devant à toute bride, au lieu que le Prince qui n'avoit jamais en ſa vie refuſé l'occaſion de combattre, étant accompagné des Comtes de la Roche-Foucaut, de Montgommery & de Choiſy, du Baron de Montendre, des Marquis de Roſny, de Chandenier, de Renty, de Montéjan, de Châtelier-Portaut, & d'autres grands Seigneurs & braves Capitaines, vint au galop dans la mêlée, où il ſe jetta des premiers, & tant par ſa parole que par ſon exemple, arrêta ceux qui branloient, & fit retourner au combat tous les autres qui étoient en fuire.

Alors cette genereuſe Nobleſſe donna de viſibles preuves de ſa valeur, & fit de ſi merveilleux exploits d'armes, que le cœur revenant aux plus lâches, par le bon exemple des plus courageux, la mêlée fut ſanglante, & l'ardeur & les forces des combattans étant comme égales, la victoire demeura douteuſe. Mais le Duc d'Anjou, aprés avoir paſſé la riviere avec le reſte de ſon armée, où étoient le Vicomte de Tavanes, le Ringrave, Baſſompierre, le Comte de Tendel, & autres excellens Capitaines, fit charger en tête & par les flancs les ennemis, qui commencerent à perdre cœur, à lâcher le pied, & à fuir en grand deſordre.

Il n'y eut que le Prince qui fit toûjours ferme avec peu des ſiens; mais à la fin ſon cheval ayant été percé de pluſieurs coups, s'abattit, & tombant ſur luy, il ne fut pas en ſon pouvoir de ſe relever, à cauſe du poids du cheval, & de la peſanteur de ſes armes, de maniere qu'il fut contraint de donner le gantelet avec l'épée à Argence & à Saint-Jean des

1569. Roches, qui l'aiderent, avec beaucoup de peine, à ſe relever, luy donnant parole pour la vie : toutefois, comme ils étoient ſur le point de le conduire, avec deſſein de le ſauver, ſurvint bruſquement Monteſquiou, qui luy donna un coup de piſtolet dans la tête, & le tua entre les bras de ces deux Gentils-hommes, ſans autre commandement, ny autre deſſein que de celuy d'une ardeur martiale, qui le fit traiter comme ennemi.

Ainſi mourut Louis de Bourbon Prince de Condé, qui fut orné de toutes les vertus & de toutes les qualitez loüables qu'on peut ſouhaiter en un grand Prince, qui eût paſſé pour un Heros de ſon ſiecle, ſi les impreſſions de Calvin & de ſes Miniſtres ne luy euſſent mis en main les armes contre ſon Roy, & contre la Religion de ſes peres. Son corps fut rendu au Duc de Longueville, qui le demanda pour le faire porter à Vendôme, & inhumer avec leurs cendres.

Quelques-uns s'étonnent de l'Admiral, & l'accuſent même de lâcheté en cette bataille, de ce qu'il fit une retraite precipitée & à toute bride, pendant que le Prince expoſoit ſa vie pour la défenſe de tout le parti. Mais qui peut nier qu'il n'ait rendu raiſon de la generoſité de ſon courage en mille occaſions, & qu'en cette déroute il ne fit un acte de grande ſageſſe de ſe ſauver, puiſqu'il ſçavoit combien ſon party étoit intereſſé au ſalut de ſa perſonne, & qu'il ne trouveroit point de remiſſion ny de grace entre les mains des ennemis ? Il faut donc avouër qu'en cette action le Prince montra plus de valeur que de prudence, ſe ſacrifiant luy-même pour le ſalut de l'Admiral, & la défenſe du parti, & l'Admiral plus de prudence que de valeur, laiſſant perdre un Prince pour ſe reſerver à une meilleure fortune, & ſe ſauver à la fuite du milieu d'un ſanglant combat.

Or les Religionnaires & les libertins qui les

favoriſent, diminuent beaucoup la perte de cette bataille: mais puiſque tous demeurent d'accord, que l'avant-garde des Rebelles fut défaite, leur bataille miſe en déroute, le General de leur armée tué en combattant, & la victoire pourſuivie juſqu'à la nuit; il n'y a point d'apparence de croire que la perte fût ſi petite pour les vaincus, ni ſi grande pour les victorieux que l'une vinſt à l'égal de l'autre. 1569.

Il eſt donc certain, qu'il y fut tué de la part des Religionnaires le Prince de Condé, le Comte de la Rochechoüard, le jeune la Tour, Châtelier-Portaut, Breſſon l'aiſné, Chandenier, Buſſiére, Brandemiére, Meſanchére, Tabariére, Barette, Méleraye, les deux Mimbrez, du Maine, Ranty, Guittiniére, Jeniſſac, le Capitaine Chaumont, Saint Brice, Beaumont, qui bleſſa le Duc de Nevers, la Paillere, Montéjan, Marimer, Stuard, Douglas, Corneille, tous trois Ecoſſois, dont le premier bleſſa à mort le Conneſtable, les deux Vendeuvres, Goullaine Preaux, Bilernac, de Vines, Cornette du Prince de Navarre, & cent quarante Gentils-hommes, avec les deux tiers de la Nobleſſe du Poitou, & grand nombre d'autres, dont on ne demeure pas d'accord.

Les plus notables priſonniers du meſme parti furent les Comtes de la Roche-Foucaud & de Choiſy, l'Eveſque de Cominges, frere Naturel du meſme Prince de Navarre, Fontrailles, Corboſon, frere de Montgommery, & Lieutenant du Prince de Condé, Spondillan Capitaine de ſes gardes, la Nouë, Souleſe, Languillier, Rones, Sainte-Meſme, le jeune Chaumont, Ligniéres, Querchy, Brelleville, Cognée, & Brigny. Soubiſe ſe ſauva du depuis, ſans payer rançon, & Corboſon prit le parti du Roy, ſur le déplaiſir qu'il eut de ce qu'on luy avoit preferé la Noüe, dans l'échange qui fut fait du meſme la Nouë, avec Ceſſac, pri-

ſonnier de guerre des Princes.

Du coſté des Catholiques l'on trouva parmi les morts, les deux Barons d'Ingrande, Monſalés, Prunay de la Maiſon de Billy, le Comte de la Mirande, Mont-Cauray Noſtraure, le jeune Marcins, Mangotiére, le Capitaine Gardouch, & quelques autres moins connus. Entre les bleſſez, les plus remarquables furent Baſſompierre, Clermont, Tallard, Praſlin, le Baron de Senecé, la Previére, Capitaine des gardes du Duc, Auſſun, Yves Lieutenant de Chavigny, Yves Ecuyer du meſme Duc, le jeune Lanſac, le Chevalier de Chemeraut, Mutio Frangipani, & quelques autres, dont il n'y eut que Ligniéres qui mourut peu de jours aprés de ſes bleſſures.

Le Duc d'Anjou, aprés avoir rendu graces à Dieu de ſa victoire, en écrivit la nouvelle au Roy qui eſtoit à Mets, & aux Pariſiens qui firent chanter le *Te Deum*, en action de graces, & faire des feux de joye par toute la ville: le meſme fut fait par toutes les villes Catholiques du Royaume; & le Pape à qui par honneur furent envoyées toutes les enſeignes & tous les drapeaux pris ſur les Heretiques, le Roy d'Eſpagne, les Venitiens, & le Duc de Florence témoignérent avec pareille devotion, qu'ils prenoient part à la réjoüiſſance de Sa Majeſté Tres-Chrêtienne & de ſes bons ſujets Catholiques.

Le bruit de cette nouvelle étonna ſi fort les villes de Montaigu & de Tiffauges, aſſiégées par Puygaillard & par Bouille Gouverneur de Nantes, qu'elles ſe rendirent par compoſition, lorſque les aſſiégeans eſtoient hors d'haleine, & ſur le point de lever le ſiége. Pour un ſurcroiſt de malheur aux Heretiques, Montgommery s'efforçant de ſe jetter dans Angouleſme, pour la défendre contre les victorieux, qui avoient quelque deſſein de la bloquer, fut pourſuivi de ſi prés par le Comte de

Briſſac, qu'aprés avoir eſté rompu avec ſept cornettes de cavalerie, dont quatre furent taillées en piéces, Chaumont qui en commandoit une, demeura priſonnier : mais les Catholiques pouſſant le reſte des ennemis, & les pourſuivant à toute bride, perdirent le Comte de Morette. 1569.

L'Admiral & d'Andelot piquérent juſqu'à Saint Jean d'Angely, & de là donnérent le rendez-vous à Saintes aux autres Seigneurs & Capitaines avec leurs troupes pour deliberer ſur l'état preſent des affaires. Les moins reſolus eſtoient d'avis, que tout le débris de l'armée fût mis en garniſon dans la Rochelle & dans Angouleſme, afin de faire conſumer les forces du Roy au ſiége de ces deux fortes villes. Les plus courageux & les plus ſages conſiderant que s'ils s'enfermoient dans des villes, le ſecours d'Allemagne ſeroit defait, ou retourneroit ſur ſes pas, conclurent à tenir la compagne, & neantmoins éviter la bataille à la faveur des riviéres, dont les ponts eſtant en leur pouvoir, les mettoient hors de toute ſurpriſe. Cette opinion, comme la plus aſſurée, la plus honorable & la plus utile, fut ſuivie de l'armée rebelle.

Quant à l'armée Royale, elle ne fit pas de grands exploits juſqu'à la journée de Mont-Contour, & ayant pris Jarnac & Aubeterre comme pour fruit de cette victoire, elle ne fut pas d'avis de s'opiniâtrer long-temps au ſiége de ſaint Jean d'Angely, conformement à cette maxime de guerre, *qu'un long ſiége eſt capable de ruiner une puiſſante armée*. Joint que le ſecours d'Allemagne approchant pour ſe joindre à l'armée des Princes, il étoit plus à propos de luy aller au devant pour le combattre, que de continuer un ſiége.

Mais ce qui apporta encore un extréme déplaiſir aux Heretiques, fut la perte de trois de leurs Chefs & de leurs meilleurs Capitaines, qui moururent preſqu'en même temps. Le premier fut

1569. François de Coligny Seigneur d'Andelot, qui deceda d'une fiévre chaude à Saintes, Chevalier qui meritoit de mourir avec plus d'honneur, & de gloire, & en General d'armée, s'il eut perſeveré au ſervice de ſon Roy & dans la Religion de ſes peres; l'autre fut Boucard, Maiſtre de l'artillerie du Prince, qui mourut de meſme maladie, & fut emporté en peu d'heures; le troiſiéme, Genlis, qui finit malheureuſement ſes jours, mourant de fureur & de rage à Sraſbourg, aprés avoir pillé & brûlé l'Egliſe de Saint Hubert des Ardennes, où les malades de la fureur & de la rage trouvent d'ordinaire leur gueriſon. Voilà des fruits de la Religion Pretenduë & de la Reformation nouvelle, de brûler les temples, de piller les Egliſes, de martyrizer les Preſtres, d'abattre les croix, de rompre les images: de deshonorer les choſes ſaintes; & de violer tout ce qu'il y a de plus religieux & de plus ſacré au monde, ſans aucun reſpect de la Divinité: Mais voilà auſſi des effets de la juſtice divine, dont la rigueur a puni ſouvent dés cette vie, & n'a laiſſé jamais impunies en l'autre, de ſi abominables impiétez.

Auſſi Calvin qui en eſt l'auteur, auſſi bien que des troubles dont nous parlons, aprés avoir vendu le Benefice qu'il tenoit en l'Egliſe Cathedrale de Noyon, & ſa Cure de Pont-l'Eveſque en Normandie, aprés avoir épouſé la veuve d'un Anabatiſte, avoir levé l'étendard de la rebellion contre toute ſorte de Puiſſances ſuperieures, & juré la ruïne des Egliſes, des autels & des images, & meſme du ſaint ſacrifice de la Meſſe, qu'il s'eſt efforcé d'abolir de tout ſon pouvoir, comme un avant-coureur de l'Ante-Chriſt, obligea enfin la juſtice du ciel d'en tirer raiſon, & d'en faire une punition exemplaire.

Car au rapport de Jerôme Bolſec Medecin de Lyon, qui avoit paſſé avec luy quelques années en la ſuite de ſes erreurs, & embraſſé aprés la

Religion Catholique ; ce malheureux preſſé des 1569.
douleurs aiguës de la pierre, de la goutte, des hemorrhoïdes, de la phtyſie, de la migraine, d'une effuſion de ſang, tout rongé de poux par le corps, & d'un ulcere puant aux parties ſecrettes, finit ſa méchante & malheureuſe vie par les blaſphémes, qui luy firent maudire le temps qu'il avoit donné à la lecture des livres, puiſqu'au lieu d'en faire profit, il n'en avoit tiré que vanité & preſomption, laquelle avoit comme ouvert la porte à tous les deſordres de ſa vie : & invoquant à ſon aide les demons, il leur livra ſon ame qu'il leur avoit déja venduë & engagée par tant d'erreurs, de ſcandales, de rebellions, d'impietez & de vices.

XXX. BATAILLE.

JOURNE'E DE MONCONTOUR,

Où les HUGUENOTS *furent défaits par les* CATHOLIQUES.

1569. APRE'S la mort du Prince de Condé, les Seigneurs & les Capitaines Huguenots allerent trouver à Tonnay-Charente la Reine de Navarre leur protectrice, avec les deux jeunes Princes de Navarre & de Condé, en preſence deſquels l'Admiral repreſenta à toute l'aſſemblée : „ Que Dieu ayant voulu affliger le petit troupeau, „ & priver les Fideles de leur Chef, qui étoit „ le Prince le plus genereux de ce ſiecle, leur „ avoit fait neanmoins la grace de leur laiſſer „ ſon neveu & ſon fils, leſquels quoy-que jeunes, „ promettoient déja d'être les ſucceſſeurs de la gene- „ roſité de leurs peres ; qu'étant les premiers Princes „ du Sang, tous deux fils de l'Egliſe Reformée, il „ ne faloit pas avoir tant de regret de la perte reçûë, „ que d'eſperance d'un heureux ſuccés, ſous le nom „ auguſte de ces deux fleurons des lis de France : „ qu'il ſçavoit fort bien, qu'encore qu'il y eût en „ cette Compagnie de grands & experimentez „ Capitaines, nul neanmoins n'étoit ſi preſom- „ ptueux que d'envier à ces jeunes Princes le com- „ mandement & l'authorité que la naiſſance leur „ donnoit avec les ſuffrages de tous les Fideles ; „ qu'il ne reſtoit donc qu'à leur rendre les devoirs

auſquels tous eſtoient obligez, à les reconnoiſtre,, 1569.
pour Chefs generaux, & à leur preſter ſerment,,
de fidelité pour vivre & mourir à leur ſervice,,
tandis qu'ils ſeroient protecteurs du ſaint Evan-,,
gile & de l'Egliſe Reformée, contre l'idolatrie,,
la tyrannie & l'oppreſſion des Papiſtes. ,,

Toute l'aſſemblée d'un commun accord, approuva une propoſition ſi avantageuſe & ſi honorable à tout le parti; de ſorte que tous les Capitaines preſtérent ſerment aux deux Princes, & tous les ſoldats à leurs Capitaines au nom des Princes, l'autorité ſur les armées du parti demeurant toûjours à l'Admiral, tant en conſideration de ſa dignité, que de ſa longue experience au fait des armes.

Or pour faire revenir le cœur à leurs troupes étonnées de la défaite de Jarnac, il fut conclu qu'il faloit faire quelque glorieuſe entrepriſe, & la conduire avec tant d'adreſſe, qu'elles ne fuſſent point rebutées par un autre échec. En ſuite de quoy le Comte de Montgommery ayant mis en déroute les forces du Seigneur de Terride, ſe ſaiſit d'une bonne partie du Bearn, & fit d'étranges ravages par toute la Guyenne: les Allemans venus au ſecours des Princes prirent la Charité ſans reſiſtance, à la faveur de leurs guides & par la lâcheté du Gouverneur, & pour ſervir de curée aux étrangers, les Rebelles l'expoſérent au ſac & au pillage. L'Admiral mit le ſiége devant Poitiers; mais aprés y avoir perdu ou dans les combats, ou de maladie, pluſieurs Capitaines, plus de cent Gentils-hommes, & plus de trois-mille ſoldats, il fut contraint de le lever, avec cette grande & honteuſe perte.

Cependant le Parlement de Paris fit le procés par defaut à l'Admiral, au Comte de Montgommery, & au Vidame de Chartres, leſquels par Arreſt du 28. de Septembre furent declarez atteints & convaincus du crime de leze-majeſté; condamnez à la mort, & executez publiquement & en effigie.

1569. Par le meſme Arreſt, la ſomme de cinquante mille écus fut ordonnée pour recompenſe, à quiconque prendroit mort ou vif, & meſme à quiconque tuëroit l'Admiral, avec impunité, s'il eſtoit coupable de quelque crime. Il ne ſe trouva pourtant homme aſſez hardi qui oſaſt entreprendre ſur la vie d'un ſi fameux Capitaine, ſinon Dominique d'Albe, l'un de ſes domeſtiques, qui avoit promis de l'empoiſonner; mais ſa trahiſon ayant eſté découverte par quelques indices, il fut pendu & étranglé. La Charge d'Admiral fut donnée par le Roy au Marquis de Villars, comme vacante par la mort civile de Gaſpard de Coligny, qui faiſoit ſentir qu'il vivoit encore à la ruine de la France, & preſentoit en perſonne la bataille à l'armée du Roy, tandis que le Parlement le faiſoit traîner en effigie ignominieuſement par les ruës.

Les deux armées eſtant donc venuës en preſence, ſe trouverent comme égales en nombre de combattans. Celle du Roy avoit huit mille chevaux tant François qu'Italiens, ou Allemans, & dixhuit mille hommes de pied, avec quinze pieces de canon & dix bâtardes. Celle des Princes eſtoit compoſée de pareil nombre de cavalerie, de ſeize mille hommes de pied François, Lanſquenets, ou Flamans, & d'onze à douze pieces de canon.

Enfin, les deux armées eſtant trés-fortes, les Rebelles ſembloient ſouhaiter la bataille, bien que ce fût plûtoſt par la loy de la neceſſité, que par la generoſité de leur courage: d'autant que les Provençaux, les Daufinois & les Languedociens, laſſez des longues & continuelles incommoditez de la guerre, demandoient inſtamment leur congé, pour aller ſe rafraîchir en leurs maiſons, avec proteſtation de le prendre, ſi refus leur en eſtoit fait. Les Raîtres & les Lanſquenets demandoient leur ſolde, faute de laquelle l'Admiral apprehendoit quelque mutinerie, & meſme quelque revolte. Joint que

l'armée des Princes recouvroit des vivres avec beau- 1569.
coup de peine & de peril, le plat-païs eſtant entiérement deſolé, les meilleures villes en l'obeïſſance du Roy, & les autres aſſez chargées de leurs garniſons.

Le Duc d'Anjou General de l'armée du Roy, avoit d'abord fuï la bataille aprés le ſiége de Châtelleraut, tant parce qu'il n'avoit pas toutes ſes forces, qu'à cauſe qu'il eſperoit défaire les ennemis ſans venir aux mains & ſans coup ferir, n'ignorant pas à quelle neceſſité ils eſtoient reduits par faute de finances, au lieu qu'il recouvroit des vivres en abondance des bonnes villes, & de l'argent des coffres du Roy pour l'entretenement des gens de guerre. Mais aprés avoir remis toutes ſes troupes en un corps d'armée, & s'eſtre vû fortifié de bon nombre de Nobleſſe volontaire qui accouroit tous les jours au camp, il changea d'avis ſur la nouvelle de l'avantage du Comte de Montgommery, lequel retournant de la Guyenne avec des troupes, pour ſe joindre aux Princes, pouvoit autant relever leur eſperance & leur courage, que multiplier leurs combattans.

D'ailleurs, le Prince d'Orange & le Comte de Schomberg eſtoient retournez en Allemagne, pour faire venir un nouveau renfort aux meſmes Princes: ce qui obligea le Roy à faire auſſi de ſa part de nouvelles recrûës de ſes alliez, tellement que la France eſtant toûjours le theatre de la guerre, couroit fortune de ſe voir à la fin expoſée en proye, & à la violence des étrangers.

C'eſt pourquoy la reſolution priſe étant au Conſeil, qu'il eſtoit à propos de donner bataille, l'occaſion s'en offrit tres-avantageuſe pour les Catholiques. Car le dernier jour de Septembre de la meſme année 1569. l'armée du Roy marchant en bon ordre contre l'ennemy, celle des Princes ſe trouva ſi ſurpriſe auprés de Saint Clair, à deux lieuës de Mon-

1554. contour, que l'avant-garde royale conduite par le Duc de Montpenſier, défit l'arriére garde des Princes, nonobſtant la vigoureuſe défenſe du Seigneur de Moüy, lequel accompagné de deux cens chevaux & d autant d'arquebuſiers, ſoûtint avec Daudancour ſon Lieutenant, qui y fut tué, & avec la compagnie de Beauvis la Nocle, un aſſez long-temps la charge de douze cens chevaux: & ſi les Catholiques euſſent paſſé en diligence un ruiſſeau qui ſeparoit les deux armées, ou plûtoſt ſi la nuit n'eût arreſté leur pourſuite, & favoriſé la retraite des ennemis, ils eſtoient vray ſemblablement défaits ſans reſſource, tant ils ſe trouvérent dans le deſordre & dans l'effroy.

L'Admiral ſur le faux rapport de ſes coureurs, & la froide mine des Royaux, ne croyant avoir affaire qu'à cette troupe qui eſtoit l'avant-garde du Duc d'Anjou, tourna teſte avec ſon armée; & repaſſant le ruiſſeau, chargea avec plus de colere que d'ordre, ceux qui venoient de le pouſſer, & d'abord emporta la teſte des premiers venus. Mais comme il vouloit enfoncer les autres, il apperçût l'armée du meſme Duc qui venoit fondre ſur luy, contre la verité du rapport, & Biron en meſme temps le ſalüant de loin avec quelques volées de canon, luy fit lâcher le pied, & repaſſer une autre fois le ruiſſeau en ſi grand deſordre, qu'il y perdit plus de huit cens hommes, & les Royaux environ trente.

La nuit ſurvenant, l'Admiral gagna Moncontour, & l'armée royale campa cette nuit au meſme endroit, pour preuve de ſa victoire. Que ſi au premier bruit la cavalerie de l'armée Catholique ſe fut hâtée d'aller ſoûtenir l'avant-garde, & d'engager les ennemis au combat, toute leur armée eſtoit en déroute, d'autant que c'eſt un deſavantage extréme à une armée qui marche devant une autre, de tourner teſte pour combattre, ne pouvant renverſer ſon ordre en ſi peu de temps, ſans precipitation & ſans deſordre.

Cette camisade ne donna pas moins d'étonnement aux Rebelles, que d'asſurance aux Royaux, qui cherchérent du depuis avec ardeur l'occaſion de la bataille, où ceux là eſtant engagez par neceſſité, l'Admiral ſe trouva fort en peine; ſur la conſideration d'un coſté, que ſon armée eſtoit encore recruë du ſiége de Poitiers, affoiblie par l'abſence d'un grand nombre de Nobleſſe du Poitou qui avoit pris congé pour ſe rafraîchir, & diminuée par le départ du Seigneur de Teligny, qui avoit mené environ douze cens hommes pour l'execution d'une entrepriſe ſur Nantes: d'ailleurs, il conſideroit auſſi qu'il avoit l'ennemy en queuë, que les Raîtres & les François meſmes l'obligeoient par leurs plaintes à donner bataille, & qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir de les contenter, qu'en expoſant tout au ſort des armes. Il falut donc en cette fâcheuſe conjoncture prendre tous les avantages du temps & du lieu, puiſqu'il ſe trouvoit inferieur en nombre. Il avoit prévû, que s'avançant du coſté d'Arvaux, il prendroit un champ de bataille ſi avantageux, que les avenuës en eſtant tres-difficiles, les Royaux ne pourroient l'y attaquer qu'à leur grand dommage: tellement qu'il prit deſſein d'y aller avec ſon armée dés la meſme nuit. Mais ſes Capitaines luy remontrérent, que les retraites qui ſe font de nuit, apportent de l'effroy aux ſoldats, en ce qu'elles ſemblent tenir de la peur & de la fuite.

Les Raîtres ayant auſſi formé de nouvelles plaintes, & les Lanſquenets de grandes menaces, il dépeſcha vers les Princes à Fontenay, pour les prier de venir au camp, afin d'empeſcher par leur preſence le débris de toute l'armée, & d'arreſter par leurs promeſſes le cours du deſordre. La nuit d'aprés leur arrivée, deux Gentils-homes de l'armée royale eſtant venus auprés de leur camp, appellérent les Vedetes à parole de creance, pour leur dire

1569. qu'ils eſtoient ſerviteurs des Princes & de l'Admiral, & les conjurérent de leur donner avis de bonne part, de ne point venir aux mains avec les Royaux, dont l'armée eſtoit plus puiſſante que la leur, & tous merveilleuſement reſolus à la bataille.

Or ces paroles avoient beaucoup d'apparence, ſoit que ce fût une feinte pour intimider les Rebelles, ou un avis ſerieux pour leur ſalut. Mais l'Admiral qui vouloit en faire ſon profit, ayant propoſé, que dés l'heure meſme il faloit gagner Arvaux en fut retardé par les diſputes des autres Seigneurs & Capitaines, qui repreſentoient avec quelque ſorte de raiſon, que tout ce qui vient de la part des ennemis doit eſtre ſuſpect; & quant à eux, qu'ils aimoient mieux mourir genereuſement les armes à la main, que vivre en cette longueur, & avec des incommoditez inſupportables.

Ces debats firent qu'une bonne partie de la nuit ſe paſſa, avant le délogement de l'armée, qui partit enfin par ordre de l'Admiral, contre l'avis de tous les autres. Le bagage des François eſtoit en chemin: mais les Raitres & les Lanſquenets qui n'abandonnent jamais le leur, conduiſoient eux-meſmes leurs chariots où il eſtoit.

Le Duc d'Anjou, aprés avoir fait reconnoiſtre l'ordre des ennemis, ne voulut pas les charger en queuë, à cauſe qu'ayant à paſſer la riviere de Dive, qui arrouſe Moncontour, il craignoit que leur armée tournant teſte contre luy, ne défiſt les ſiens, à meſure qu'ils la paſſeroient par troupes. Pour obvier donc à ce peril, il l'alla paſſer plus haut vers la Grimaudiere, & par ſa diligence coupa chemin aux ennemis, avant leur arrivée au bourg d'Arvaux, tellement qu'ils furent contraints d'en venir à la bataille.

Ce fut le 3. d'Octobre ſur le point du jour, que l'Admiral marcha en bon ordre avec ſon armée du coſté d'Arvaux; & ayant découvert par ſes coureurs qu'il

qu'il avoit l'ennemy de front, fit retirer les jeunes Princes à Partenay, dans la créance que le ſalut de leurs perſonnes étoit plus important à tout le party, que le gain d'une bataille. Mais ce départ ne laiſſa pas moins d'étonnement dans le camp, que leur arrivée y avoit apporté d'aſſurance ; & pluſieurs bien aiſes de couvrir leur lâcheté, du pretexte de compliment & de devoir, ſe mirent de leur compagnie. 1569.

L'Admiral étoit à la tête de l'avant-garde compoſée des Regimens de la Nouë, de ſaint Cyre, & de Teligny, & devant eux le Seigneur de Moüy, avec deux canons & deux coulevrines. A ſa droite il avoit partie des Raîtres, ſous la charge du Comte de Mansfeld, le Chevalier d'Ambres avec Challar, & partie des Lanſquenets ſous Grandvilliers, ſoûtenus de deux mille arquebuſiers François, choiſis par files de tous les Regimens, & à ſa gauche ceux de Piles, de Roüvray & de Briquemaut. Louis de Naſſau frere du Prince d'Orange, en l'abſence du Comte de la Roche-Foucaut malade, menoit l'armée compoſée des Regimens de Montbrun, de Virier, de Beaudiné, de Mirabel, du reſte des Raîtres & des Lanſquenets, de quatre cornettes de Cavalerie Françoiſe, avec trois canons & deux coulevrines. Aprés ſuivoit en forme d'arriere-garde un gros dreſſé de la compagnie d'hommes-d'armes de la Cornette-blanche, & des gardes du Seigneur d'Acier, pour ſecourir ceux qui ſeroient les plus preſſez. L'avant-garde marchoit à gauche, couvrant l'armée du côté que les Royaux pouvoient l'attaquer.

Quand à l'ordre de l'armée du Roy, le Duc de Montpenſier avoit la conduite de l'avant-garde, ayant avec luy le Langrave de Heſſe, le Ringrave, Baſſompierre, & Veſtebourg, faiſant douze cornettes de Raîtres, & ſur le front la Cavalerie-legere, afin d'aller à la charge plus leſtement. Elle étoit ſoû-

1569. nuë d'un bataillon de quatre mille Suiſſes commandez par Clery, avec huit pieces de canon ; à droite elle avoit les Regimens de Sarlabous, de la Barthe, des deux de Lîle, & d'Onoux qui mourut au ſiege de Poitiers ; & à gauche le Duc de Guiſe, avec le Vicomte de Martigues, chacun ayant ſa compagnie d'hommes-d'armes. Le Prince Dauphin venoit aprés ſuivi du Comte de Santafior, de Paul-Store, de la Valette, & de Chavigny, avec la Cavalerie Italienne.

Le Duc d'Anjou menoit la bataille, accompagné des Ducs d'Aumale & de Longueville, du Maréchal de Coſſé, des Seigneurs de Villars, de Tavanes, de Toré, de la Fayette, d'Eſcars, de la Vauguyon, de Villequier, de Vatan, de Viſigny, de Greau, de Mailly, & autres, juſqu'à trois mille chevaux François, mille Raîtres ſous Erneſt Capitaine Allemand, & autant ſous le Marquis de Bade. Il avoit auſſi à ſa droite un bataillon de Lanſquenets, & à ſa gauche un de Suiſſes, ſous le Colonel Fifer. De même front marchoient auſſi les bandes Italiennes, Eſpagnoles & Valonnes. Aprés les Suiſſes, on voyoit ſept pieces de canon gardées par les Regimens de Cauſſens, de Montluc, de Gohas, & les Legionnaires de Nance. Carnavalet étoit au devant du Duc d'Anjou, avec cinquante Cavaliers pour faire la premiere charge ſur l'ennemy, ou s'il commençoit, rompre la ſienne. Biron premier Maréchal de camp, faiſoit avec ſes compagnons la troupe de reſerve, n'y ayant point d'autre arriere-garde.

Avant le choc des armées, le même Biron & Tavanes étoient montez ſur un petit tertre, pour découvrir le champ de bataille, & l'ordre des ennemis ; & voyant la retraite des deux Princes, ſans les reconnoître, tournerent bride vers le Duc d'Anjou, pour l'aſſurer que les ennemis avoient pris l'effroy, & que bon nombre enfiloit déja le che-

min de Partenay en desordre. Cependant dés les 1569.
huit heures du matin l'artillerie commença son jeu de part & d'autre. Les enfans perdus étant ensuite venus aux mains, les Rebelles furent recognez par les Catholiques, & forcez dans le prochain village, à la faveur de la Cavalerie qui les soûtenoit sous la conduite du Duc de Guise & du Vicomte de Martigues. En même temps le Duc de Montpensier chargea de telle furie Moüy & la Louë, qu'aprés avoir renversé leur escadron de Raîtres, il alla choquer l'Admiral qui s'élargissoit à gauche, du côté d'Arvaux, afin qu'en cas de necessité il y eût sa retraite libre. Tavanes jugeant de son dessein par ce mouvement, fit presser le Duc de le charger pour le défaire, s'il vouloit faire resistance, ou pour donner occasion d'un desordre general à son armée par sa retraite. Le Duc executa genereusement ce bon avis, étant soûtenu de la Cavalerie Italienne, qui partit si à propos, & vint faire une charge si furieuse, que plusieurs demeurerent sur la place; de sorte que l'Admiral se voyant environné de tous côtez, manda au Comte de Nassau de luy envoyer promptement les Raîtres de l'armée où il commandoit; mais le Comte prit mal ce commandement, & les luy amenant luy-même, laissa foible & étonné le reste de l'armée.

Cette mépriſe fut grandement préjudiciable aux Rebelles. Car encore que le Comte arrivât fort à propos au secours de l'Admiral qui ne pensoit plus qu'à sa retraite, ayant reçû un coup de pistolet au visage; neanmoins le Duc d'Anjou survenant aussi au secours des siens, rendit la partie plus forte, ou du moins égale; puis les Suisses approchant tête baissée en un bataillon de piquiers, & les Regimens François qui étoient à leurs aîles, s'avançant de même front, firent tel effort, qu'il n'y eut plus d'escadron ny de bataillon des ennemis

1569. qui fit ferme. Le Comte ralliant la Cavalerie rompuë, Biron avec ſa troupe de reſerve vint ſi rudement fondre ſur ceux qui voulurent ſe mettre en défenſe, que les plus reſolus perdirent cœur, & ſe ſauverent à toute bride, les uns vers Partenay, & les autres vers Arvaux, où l'Admiral bleſſé avoit déja fait ſa retraite.

En ſuite de quoy l'Infanterie des Rebelles demeurant expoſée à la mercy des victorieux, les Suiſſes ennemis jurez des Lanſquenets, firent main-baſſe ſur quatre mille de l'armée des Princes, quoyque tous criaſſent miſericorde, & que quelques-uns euſſent attaché leurs mouchoirs aux fers de leurs piques, pour demander bonne guerre avec la vie. La fureur des Suiſſes alloit s'étendre ſur les Regimens François, ſi le Duc d'Anjou arrivant tout à propos, n'eût fait commandement de les ſauver par une clemence extraordinaire, dont ce Prince genereux voulut faire ſentir les effets aux ſujets mêmes rebelles au Roy ſon frere, & ennemis de toute la Maiſon Royale.

Or nonobſtant cette grande bonté du Prince, les Rebelles perdirent quinze mille hommes en cette Journée, & les Catholiques ſeulement ſix cens en tout, ainſi qu'Aubiguy même le rapporte. Il y eut des Capitaines de condition, de l'un & de l'autre party, qui ſe trouverent entre les morts au champ de bataille. De celuy des Catholiques ils étoient preſque tous étrangers, comme l'aîné des Comtes Ringraves, & le Marquis de Bade Allemans, le Comte de Saxatelle, François Perufin, & Scipion Picolomini Italiens, Clermont de Dauphiné, Biron frere du Maréchal de camp, Autricourt & ſaint Bonnet. De l'armée des Princes, ſaint Cire, ou autrement Puy-Greffier, avec grand nombre de Raîtres & de Lanſquenets. Acier & la Nouë demeurerent priſonniers de guerre. Le Duc d'Anjou fut en peril, ſon

cheval ayant fondu ſous luy au plus fort de la mêlée ; mais il fut remonté & ſauvé par le Seigneur de Richelieu, qui étoit auprés de ſa perſonne : l'Admiral y fut, comme j'ay dit, bleſſé au viſage, quoy que ſans peril. Le Duc de Guiſe, l'un des Ringraves, les Comtes de Mansfeld & de Schomberg, les Seigneurs de Baſſompierre & de Mailly furent auſſi bleſſez, mais tous guerirent de leurs bleſſures. 1569.

Il ne faut pas icy oublier l'avis de S. Orent, qui ne contribua pas peu à la victoire. Car comme il apperçût que la Valette alloit avec les ſiens charger les Raîtres des ennemis par le front, il luy cria, qu'il valoit mieux donner par le flanc, & que ne ſuivant pas cét avis, il alloit indubitablement ſe perdre. La Valette qui ſçavoit fort bien la valeur & l'experience de ce Capitaine, prêta l'oreille à ſon avis, & par un caracol tourna de la tête au flanc, par où chargeant les Raîtres au dépourvû, il les perça d'outre en outre.

Le Duc de Guiſe qui fut témoin de cette action, blâmoit déja la Valette, comme s'il eut biaiſé au peril ; mais voyant l'effet, il le loüa, & en fit un jugement tout contraire. Le Duc d'Anjou dépêcha dés le ſoir même Albert de Gondy Comte de Rets, vers le Roy, qui étoit à Tours, afin de luy apporter la nouvelle de cette heureuſe Journée, pour la victoire de laquelle on fit par tout des feux de joye, & on rendit graces à Dieu, non ſeulement à Paris, & par toutes les Villes de France ; mais encore à Rome, en Eſpagne, à Veniſe, en Flandres, à Florence, à Gennes, & par tous les Etats Catholiques ; tout le monde prenant part à la joye de la défaite de ceux qui jettent la pomme de diſcorde, & portent le glaive de la diviſion par tout où ils peuvent introduire leur nouvelle ſecte.

Auſſi le Duc d'Alençon frere d'Henry III. diſoit

1569. ordinairement, que pour haïr les Heretiques, il ne faloit que les connoître, & qu'il étoit impoſſible de les aimer à quiconque les connoiſſoit bien.

Et le Roy François I. ayant découvert que ſa Ville capitale commençoit d'être infectée d'hereſie, qui s'épandoit par tout comme un venin pernicieux, fit dreſſer des potences & des gibets en divers endroits de la Ville, allumer des feux, & établir des Chambres ardentes, pour procéder à la condamnation de tous ceux qui ſeroient atteints & convaincus de nouveauté en matiere de Religion & de créance : il en fit même brûler quelques-uns, afin de ſervir d'exemple aux autres.

Mais non content de ces remedes temporels, comme il apperçût que ny le fer ny le feu ne pouvoit éteindre les têtes renaiſſantes de cette hydre fatale, ſi Dieu n'y appliquoit les remedes ſpirituels, il eut recours aux prieres publiques, afin d'obtenir du ciel, que ſon Etat fût gueri & délivré de cette contagieuſe maladie. Il fit faire dans Paris une proceſſion ſolemnelle, où toutes les reliques furent portées, entre autres la Couronne d'épine que ſaint Louis recouvra des Grecs, avec le clou, le fer & la lance, qu'on ne tranſporte que rarement, & que pour de grands ſujets hors de la ſainte Chapelle. L'Evêque de Paris portoit le ſaint Sacrement avec une ſinguliere reverence, ſous un poile de velours cramoiſy, parſemé de fleurs de-lis d'or, ſoûtenu de quatre bâtons d'argent par Meſſeigneurs les trois Fils du Roy, & le Duc de Vendôme, qui étoit alors premier Prince du Sang.

Le Roi ſuivant aprés à pied, tête nuë, & un cierge allumé en main, accompagné de Cardinaux, de Prelats, de Princes, d'Ambaſſadeurs, de tous les Corps de Juſtice, de la Chambre des Comptes, de celles des Aides, & du Treſor, chacun avec un cierge. Sur la fin de cette auguſte ce-

remonie, le Roy fit une trés-belle harangue, où 1569.
il exhorta tous les aſſiſtans à perſeverer en la Religion Catholique, qui étoit la Religion de leurs peres, & à deteſter toutes les ſectes nouvelles, comme nées pour la ruine des ames, & pour la deſtruction de la vraye Foy; diſant à la fin avec une ferveur d'eſprit, qui tira les larmes des yeux de l'aſſemblée, que s'il ſçavoit qu'aucun de ſes enfans ſe fût tellement oublié de ſon devoir, que de ſe laiſſer entacher d'hereſie, il le ſacrifieroit luy-même, & ne voudroit point d'autre executeur pour le faire mourir. Voilà une parole digne de l'Oint de Dieu, & le ſentiment d'un grand Roy, qui oublioit l'affection de pere pour faire l'office de Roy trés-Chrêtien, d'aimer mieux ſe voir pere ſans fils & Roi ſans Royaume, que de voir ſon ſang ou ſon Royaume infecté de quelque hereſie.

Ces remontrances confirmerent les bons Catholiques en la verité de leur créance, y retinrent quelques-uns qui chanceloient, & firent de ſi fortes impreſſions de zele dans le cœur d'Henry fils de ce religieux Monarque, que ſe voyant élevé au trône, la premiere action qu'il fit pour le gouvernement de ſon Etat, fut de défendre toute ſorte de nouvelle Religion, avec menace de griéves peines contre tous ceux qui avanceroient quelque doctrine contraire à celle de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine.

Ce grand Prince avoit raiſon de commencer la police de ſon Royaume par le culte divin, & par la confirmation de la vraye créance, puiſque la pieté eſt le fondement d'un Etat, & la Religion la colomne qui le ſoûtient.

Mais comme il avoit appris cette maxime des Rois ſes predeceſſeurs, & principalement de Clovis qui domta les Goths Ariens; de Charlemagne qui rompit les Lombars auſſi Ariens; de ſaint Louis qui défit les Vaudois & les Albigeois; & de

1569. François I. ſon pere, qui arrêta le cours du Lutheraniſme dans la France : auſſi l'enſeigna-t-il à ſes ſucceſſeurs, comme à Charles IX. dont nous avons déja vû les ſentimens touchant le Calviniſme ; à Henry III. qui diſoit qu'il eût voulu qu'il luy eût coûté un bras, & avoir en ſon cabinet le portrait du dernier heretique de ſon Royaume; à Henry le Grand, aprés ſa converſion, qui luy donna autant d'amour & de reſpect pour la Religion Catholique, qu'il avoit eu auparavant d'attache & d'affection pour cette malheureuſe hereſie ; bref, à Louis XIII. de glorieuſe memoire, qui l'a reduite aux abois, & eût achevé de l'éteindre entierement, ſi le Ciel deſireux de couronner ſa grande vertu & ſes incomparables merites, n'en eût reſervé la gloire à ſon ſucceſſeur.

XXXI. BATAILLE.

JOURNÉE DE COUTRAS,

Où le ROY DE NAVARRE *défit le* DUC DE JOYEUSE.

COMME mon deſſein n'a été autre, ainſi 1587.
que j'ay proteſté dés le commencement de cét ouvrage, ſinon de faire la deſcription des memorables journées des François, qui ſeroient fondées ſur quelques raiſon de juſtice, ou ſur quelque motif de Religion ; je n'aurois garde de mettre parmy le nombre des autres celle de Coutras, qui fut deſavantageuſe à la Religion Catholique, & au Roy Henry III. ou au Duc de Joyeuſe qui avoit le commandement general de ſon armée dans la Guyenne, ſi la gloire de cette Journée n'avoit été obtenuë, & l'honneur de cette victoire remportée par le Roy de Navarre, lequel aprés ſa converſion à la Foy, & ſon arrivée à la Couronne, porta le glorieux titre d'Henry le Grand, tant à raiſon de ſa pieté, que de ſa valeur & des autres vertus Royales, dont il donna de ſi belles preuves en tout le cours de ſon regne.

Pour reprendre donc la choſe en ſa ſource, il eſt à propos de ſçavoir qu'aprés le retour du Roy de Pologne en France, deux ligues & deux factions contraires s'étant formées par les plus grands Princes & Seigneurs du Royaume, contre la volonté du Roy, ſa Majeſté ne pouvoit ny voir ny puïr

1587. le progrés de l'un ou de l'autre de ces deux partis, ſans un déplaiſir extrême : de l'un, parce qu'il tâchoit de détruire l'authorité Royale ; de l'autre, parce qu'il s'efforçoit de ruiner la vraye Religion, & d'affermir par tout l'hereſie.

Leurs pretextes étoient fort ſpecieux en apparence. Car la ligue des Catholiques ſous le Duc de Guiſe proteſtoit de n'avoir autre deſſein ny autre but que l'extirpation de l'hereſie ; & celle des Religionnaires ſous le Roy de Navarre, que la défenſe des loix fondamentales de l'Etat contre les projets ambitieux de la Maiſon de Lorraine.

Aprés donc avoir combattu ſuffiſamment avec la plume & fait rouler par toute la France & par tous les Etats voiſins leurs manifeſtes, leurs declarations leurs accuſations, leurs juſtifications & leurs réponſes, ſans autre fruit que d'aigrir davantage les paſſions par tant d'injures & d'outrages reciproques ; il en faloit venir aux mains, puiſque les deux partis avoient pris le fer qui eſt toûjours un remede violent, & ſe trouvoient par tout ſous les armes.

Or d'autant que le Roy leva des troupes, & fit comme un troiſiéme parti, pour maintenir ſon authorité contre la Ligue, & défendre ſa Religion contre l'hereſie : de là vint que les trois Chefs de ces trois partis ayant nom Henry, la guerre civile qui partagea en ce même temps toute la France, fut nommée la guerre des trois Henris. Neanmoins le Roy ayant fait quelque tréve avec la Ligue, & montré d'abord moins d'inclination à la défaire, qu'à détruire l'hereſie, diviſa ſes forces en trois armées, dont il retint l'une, donna l'autre au Duc de Guiſe, pour aller au devant des Allemans qui venoient au ſecours des Religionnaires, & la troiſiéme au Duc de Joyeuſe, avec ordre de marcher contre le Roy de Navarre, & même de le combattre fort ou foible, à la premiere rencontre.

Le Duc de Joyeuſe, qui avoit eſté en grande fa- 1587.
veur auprés du Roy, mais qui en eſtoit peu à peu dechû, à cauſe que le Roy l'avoit reconnu porté ouvertement pour la Ligue, tant par ſa propre inclination qu'en conſideration de ſon alliance avec la Maiſon de Lorraine, prit ſa marche avec ſon armée vers la Guyenne, bien reſolu, conformément à l'ordre du Roy de France, d'attaquer le Roy de Navarre.

Pendant cette marche, il defit les regimens de Cherbonniére & de Borie, à la Mothe-Saint-Eloy en Poitou; peu de temps aprés, il tailla en piéces la compagnie du Seigneur de Pueilles à Croix-Chapeau: mais en l'une & en l'autre execution il parut cruel, faiſant mettre à mort tous les priſonniers de guerre, ſous ombre qu'ils eſtoient heretiques: dont ceux du party furent tellement touchez, que par aprés en une ſemblable occaſion, & avec la meſme cruauté ils luy rendirent la pareille.

Cependant le Roy de Navarre aſſembloit en un corps d'armée toutes les forces des Religionaires de Poitou, d'Engoumois, d'Aunis, & de Saintonge, avec celles de Normandie ſous la conduite du Capitaine Colombiéres. Le Prince de Condé eſtoit avec luy; & le Comte de Soiſſons, quoyque Catholique, vint auſſi le joindre, ſur l'eſperance que le Roy de Navarre luy donnoit, par des perſonnes confidentes & interpoſées, de luy faire épouſer ſa ſœur la Princeſſe de Navarre.

Son premier deſſein eſtoit d'aller au devant des Raîtres, afin de les conduire droit à Paris, & d'obliger le Roy à luy accorder toutes ſes demandes. Mais ayant avis que le Duc de Joyeuſe plus fort que luy, eſtoit en chemin pour le combattre, il prit la route de Guyenne, pour ſe fortifier d'un grand ſecours qu'il attendoit de Languedoc ſous Chatillon, & d'un autre qui luy venoit de Gaſcogne ſous la

1587. conduite du Vicomte de Turenne; auquel il manda de le venir joindre en diligence, comme il fit, ne luy amenant que de la cavalerie, à cauſe que la pluſpart des gens de pied avoient trouvé moyen de ſe montrer dans une occaſion, où il s'agiſſoit du ſalut de leurs Chefs & de tout le parti heretique.

Tellement qu'il avoit environ quatre mille cinq cens hommes de pied, & douze à treize cens chevaux, avec deux piéces de canon priſes à la Rochelle. Il avoit auſſi bon nombre de Capitaines & de valeureuſe Nobleſſe en ſon armée, entre autres le Duc de la Trimouïlle, les Vicomtes de Turenne, de Meule & de Gardon, le Vidame de Chartres, les ſieurs de Saint-Gelais, Clermont d'Amboiſe, Vignoles, Fontrailles, Panjas; Parabelle, Vivans, Fabas, Meſmes, Caſtelnau, Valiros, Sus, Madaillan, Boëce Salignac, Preau; la Boulaye, Colombieres, Granville, deux freres de Sainte-Marie, Arambure, Fautrier; Cherbonniere, Saint Surin, la Fin, Deſeſſars, Hautcour, Bloſſet, Boiſguillim, les Ageaux, Mignonville, Long-Champ, Montauſier, Vaudoré, le Pleſſis, Fouqueroles, la Valiere, Dadou, Blaçon, Roly, Choupes, la Borie, Belle-fons, Lorges, la Rochegallet, le jeune Neufvi, dont le frere aîné eſtoit avec le Duc de Joyeuſe: le malheur du ſiécle & de la guerre civile eſtant venu à ce point, que le fils ſe trouvoit ſouvent armé contre le pere & le frere contre le frere. Mais quoy que tous fuſſent gens de cœur & de main, & la pluſpart de longue experience au fait de la guerre; toutefois la preſence de trois genereux Princes du Sang, ſervoit à tous d'un vif aiguillon à rendre preuve de leur courage.

Quant aux forces du Duc de Joyeuſe, ſon armée n'eſtoit pas plus forte de cinq cens hommes pour l'infanterie, que celle du Roy de Navarre; mais elle l'eſtoit beaucoup plus en cavalerie, toute compo-

ſte de jeunes Seigneurs, qui eſtoient comme la 1587.
fleur de la Nobleſſe Françoiſe aux armes dorées, leſquelles brillant au ſoleil ne donnoient pas tant de ſujet de craindre aux ennemis, que d'eſperance de faire butin. Tout cela joint aux Albanois & à la cavalerie-legere, faiſoit environ dix mille chevaux. Pour les Capitaines, les Seigneurs & les Gentilshommes de marque, ils ſeront par aprés nommez entre les morts ou parmy les priſonniers de guerre, de peur que par une redite ennuyeuſe, nous ne ſoyons obligez de les nommer deux fois.

Les deux armées eſtant donc à une petite journée l'une de l'autre, on ne douta plus que dés l'heure qu'elles ſeroient en preſence, elles ne duſſent s'entrechoquer avec ardeur. Le Duc de Joyeuſe, qui ſembloit plûtoſt aller à la victoire qu'à la bataille, apprehendant que l'ennemy, dont il ne connoiſſoit peut eſtre encore pas la generoſité, ne ſe dérobaſt de la meſlée pour prendre la fuite en Gaſcogne, alla loger à la Roche Chalais, & le Roy de Navarre à Monlieux.

Coutras qui eſt un bourg fortifié d'un bon chaſteau prés du Conflans des riviéres de Dronne & de Lile, leſquelles jointes en un meſme lit, ſe déchargent à deux lieuës de là dans la Dordogne, eſtoit un poſte tres-avantageux à quiconque s'en ſaiſiroit le premier. Les uns n'en eſtant guere plus éloignez que les autres, le Duc de Joyeuſe fit avancer ſes Albanois pour s'y loger, & la Trimouïlle Duc De Toüars, Colonel general de la cavalerie-legere des Religionnaires, y ſurvenant bien accompagné, les en chaſſa, & y prit ſon logement le ſoir du 19. d'Octobre de l'année 1587.

La nuit ſuivante dés les onze heures, le Duc fit marcher ſon armée droit au meſme bourg, en ordonnance de bataille. Souvré au lieu de Lavardin qui eſtoit malade, conduiſant l'avant-garde avec quatre à cinq cens lances, & pareil nombre d'arquebu-

1587. ſiers à cheval, renverſa d'abord quelques troupes des ennemis qu'il rencontra auprés de Coutras, & fit voye à l'infanterie du Duc, pour aller prendre champ de bataille. Son cheval ayant eſté abattu ſous luy, & luy-meſme bleſſé dangereuſement de ſa chûte, il fut contraint de ſe retirer; & Lavardin voyant les approches du combat, nonobſtant l'indiſpoſition de ſa perſonne reprit ſa place, accompagné de Montigny.

Le Roy de Navarre ayant auſſi pris ſon champ de bataille, à la faveur de ſa cavelerie-legere, qui s'eſtoit ſaiſie de Coutras, diviſa toute ſa cavalerie en cinq eſcadrons. Le premier eſtoit de deux cent chevaux-legers ſous la Trimouille, lequel ayant ordre d'aller reconnoiſtre l'armée du Duc, fut ſi bruſquement chargé par Bellegarde fils du Mareſchal de France, qu'il fut contraint de ſe mettre ſur la retraite. Le ſecond de deux cens cinquante chevaux, ſous le Vicomte de Turenne, & ces deux premiers tenoient la main droite. Le troiſiéme conduit par le Prince de Condé, & le quatriéme par le Roy de Navarre, eſtoient ſur la gauche, chacun de trois cens chevaux. Et le cinquiéme de deux cens eſtoit commandé par le Comte de Soiſſons, plus reculé que les quatre autres. Quant à l'infanterie, elle eſtoit rangée dans la guarenne de Coutras, ayant la cavalerie à la teſte & ſur les ailes.

Ce fut choſe bien remarquable & fort peu uſitée dans les batailles ordinaires, que les Mareſchaux de camp ayant choiſi cent cinquante des plus aſſurez & des plus diſpos arquebuſiers de tous les regimens, les mirent aux étriers des deux premiers & du dernier eſcadrons, afin d'abatre les premiers rangs de la cavalerie du Duc, ſans luy donner loiſir de rompre ſes lances: de maniére que ceuxcy avec ſix-vingts autres ſoldats d'élite, comme enfans perdus ſous la conduite de Vignoles, contribuérent grandement à la victoire du Roy de Navar-

re. Mais ſur tout ſon artillerie pointée à l'avantage 1587.
fit ſi grand feu, & joüa ſi heureuſement ſur les ennemis, qu'ils en reçûrent un intereſt fort notable.

Le Duc de Joyeuſe brûlant du deſir de donner bataille, ſe preſenta en meſme ordre qu'il avoit marché toute la nuit: l'eſcadron des quatre à cinq cens lances, qui avoit déja combattu ſous la conduite de Souvré, eſtoit ſous Lavardin & ſous Montigny à la teſte. Enſuite le Duc venoit avec un gros d'eſcadron d'environ douze cens lances, où eſtoient tous les Seigneurs de l'armée; l'infanterie eſtoit à coſté un peu au deſſous, & les Albanois à l'autre aile. L'artillerie qui n'eſtoit auſſi que de deux canons, fut ſi mal placée, ou par trahiſon, ou par ignorance qu'elle ne tira qu'à coups perdus, & tous les boulets allant fondre contre un terre qui eſtoit entre les deux armées, les ennemis n'en reçûrent aucun dommage.

D'abord les Seigneurs de Lavardin & de Montigny, qui conduiſoient l'avant-garde, choquérent de telle roideur la cavalerie-legere du Roy de Navarre, qu'ils la mirent en déroute, & luy paſſerent ſur le ventre. A cette charge la Trimouïlle perdit ſon cheval, & Vivans y fut bleſſé & porté par terre. Le Vicomte de Turenne ſe preſentant avec ſon gros, pour les ſoûtenir, fut contraint de ceder à la furie & à l'impetuoſité de ce torrent inſupportable. Ainſi l'avant-garde du Duc de Joyeuſe ayant percé ou renverſé tout ce qu'elle eut à la rencontre, s'avança juſqu'au bourg de Coutras, & criant *Victoire, Victoire*, couroit déja ſur le bagage. Mais ſur le bruit que le Navarrois eſtoit victorieux de l'autre coſté, Lavardin extraordinairement indiſpoſé de ſa perſonne, & par l'effort qu'il venoit de faire, paſſa outre; au lieu que Montigny qui eſtoit fort & vigoureux, retourna teſte baiſſée au combat, & s'y porta avec tant d'ar-

1587. deur, qu'il y acquit une grande reputation, au rapport des ennemis meſmes.

Le Duc voyant que l'artillerie du Roy de Navarre faiſoit grand échec à ſon armée, commanda de baiſſer la lance, & d'aller de ce pas choquer l'ennemy. Mais ſa cavalerie prenant la carriére de trop loin, ſe trouva recruë & preſque défaite avant qu'elle fut au bout, parce qu'au milieu de ſa courſe elle eſſuya les arquebuſades des enfans perdus & de ceux qui eſtoient aux étriers de la cavalerie Navarroiſe; les autres qui eurent le temps de coucher la lance, furent abattus à coups de piſtolet avant que la rompre: tellement que la cavalerie des Princes venant à fondre là-deſſus en bon ordre, les défit avec peu ou point de reſiſtance.

L'infanterie du Duc ne fut pas plus heureuſe en cette meſlée, d'autant que ſe voyant dénuée & dépourvûë du ſecours de la cavalerie qui la couvroit, elle laſcha bien-toſt le pied, & au lieu de rendre quelque combat, elle commença ſon jeu par la fuite; de maniére que toute l'armée du Duc eſtant en déroute, le Roy de Navarre en triompha, & en remporta une ſignalée victoire en deux heures, la meſlée ayant commencé à huit heures du matin par le tonnerre de l'artillerie, & fini ſur les dix heures.

Ce grand Roy, qui n'eſtoit pas moins prudent que genereux, & qui ſçavoit auſſi bien uſer d'une victoire que la remporter, pourſuivit celle qu'il avoit entre les mains. Mais comme l'oubli des injures eſt difficile à des perſonnes qui manient le fer victorieux, ſes gens qui avoient un vif reſſentiment de la mauvaiſe guerre que le Duc leur avoit faite, à la Mothe-Saint-Eloy & à Croix-Chapeau, prirent leur revanche, & s'acharnérent ſi fort au maſſacre, qu'il n'en fût échappé pas un ſeul, ſans deux obſtacles qu'ils rencontrérent. L'un fut que le ſieur de Bonnes d'Engoumois, qui venoit avec qua-

rante ſalades à l'armée du Duc, en recueillit le dé- 1587.
bris avec les fuyards, & meſme chargea le Baron de Leſignan qui le preſſoit trop, & l'emmena priſonnier, aprés avoir rompu & pouſſé bien loin toute ſa troupe. L'autre fut, que deux cens chevaux s'eſtant ralliez, favoriſérent grandement la retraite de ceux à qui les ennemis portoient déja l'épée dans les reins, & qu'ils pourſuivoient à outrance.

Toutefois cela n'empeſcha pas que le carnage ne fut ſi grand, qu'environ la moitié de l'armée demeura étenduë au champ de bataille, ou en fuite. Quatre cens Seigneurs ou Gentils-hommes y furent tuez, & rendirent la perte plus grande & plus funeſte pour les Catholiques. Entre ceux-là furent remarquables Claude de Joyeuſe Marquis de Saint-Sauveur, frere du Duc de Joyeuſe, les Comtes de la Suze, d'Aubijoux de la Maiſon d'Amboiſe, de Gamelon de la Maiſon d'Avaugour, les Seigneurs de Brezé qui portoit la cornette blanche, de Rouſſay frere du Marquis de Piennes, le jeune Neufvy, le jeune Rochefort, Fumel, Tiercelin Gurot, de Vaux, du Cheſnet, de Pluviaut, de Campeils le plus jeune des ſept freres du meſme nom, lequel bleſſé à mort s'enveloppa dans ſon drapeau pour luy ſervir d'un glorieux & honorable ſuaire, la Brangerie, Saint-Fort, Bacculerd, la Valade, & du Bordet qui fut trouvé parmi les morts, & mourut du depuis de ſes bleſſures.

C'eſt merveille comme du coſté du Roy de Navarre il n'y eut pas cent hommes de tuez, & pas un de marque, à la reſerve de cinq ou ſix Gentils-hommes. Mais il ſemble que le malheur n'eût pas eſté plein, ny la déroute parfaite, ſi le corps mourant & tombant par terre, le chef ne ſe fût ſenti de ſa chûte. C'eſt ce qui arriva au General de l'armée le Duc de Joyeuſe, lequel eſtant parmi bon nombre, de Seigneurs & de Capitaines priſonniers, entre les mains de ceux qui s'eſtoient ſaiſis de ſa

perſonne, bien qu'il leur promit cent mille écus
1587. de rançon, & comme on dit, des montagnes d'or pour recompenſe ; neanmoins les Capitaines Bourdeaus & Centiers ſurvenant avec un eſprit d'aigreur qui les portoit à venger le ſang de leurs freres, l'un luy hauſſa la viſiére, & l'autre luy donna un coup de piſtolet dans la teſte, qui le fit expirer ſur le champ.

Les autres Seigneurs qui ſe trouvérent priſonniers de guerre avec luy, en furent quittes à meilleur marché, comme le Marquis de Piennes, le Comte de Monſoreau, les ſieurs de Belle-garde, de Montigny, de Sipiere, de Sautray, de Sanſac, de Château-vieux, & de Château Renaud, de Châteſus, de Maumont, de Ville Gomblain, & autres qui furent mis à rançon. Toutefois le Roy de Navarre par un excés de courtoiſie & de liberalité, la fit quitter à quelques uns: mais Belle-garde peu de temps aprés mourut de ſes beſſures ; & les enſeignes, les drapeaux, le champ de bataille, & toutes les marques d'une entiére victoire demeurérent à ce genereux Roy.

Or avant que de vous décrire la pompe funebre du Duc de Joyeuſe, je croy qu'il eſt à propos de ne point paſſer ſous ſilence l'action pleine de prudence & de valeur que fit le Seigneur de Saint-Luc Gouverneur de Broüage, lequel voyant la bataille perduë, & luy-meſme auſſi, que le Prince de Condé haïſſoit à mort, ſi une fois il venoit à tomber entre les mains des ennemis, couchra ſa lance en arreſt, & ayant reconnu le meſme Prince à ſes armes argentées, alla le choquer de telle roideur, qu'il le porta par terre, & deſcendant de cheval accourut à luy, & ſe rendit priſonnier de celuy qui devoit eſtre le ſien, ſi le malheur commun n'eût eſté maiſtre de ſa fortune particuliére. Le Prince témoin de la generoſité & de la franchiſe de ce Seigneur, comme il ne vouloit pas luy ceder la gloire de ces

deux belles & loüables qualitez, changea auſſi- 1587.
toſt ſa haine en amour, & aprés luy avoir fait un accueil favorable, le traita avec toute ſorte de faveur & de courtoiſie.

Pour venir donc à cette pompe funebre, le Vicomte de Turenne faiſant tout devoir de bon parent, donna ordre de mettre les corps du Duc de Joyeuſe & du Marquis ſon frere dans des biéres de plomb, & de les emporter à Paris, où ils furent inhumez avec grands honneurs, & avec une pompe tres-magnifique. L'effigie du Duc y fut portée comme en triomphe, bien que cette prérogative n'appartienne qu'aux Rois, aux Reines, & à leurs freres; & de tous les Officiers de la Couronne au ſeul Conneſtable; le Roy meſme l'ordonnant ainſi, en conſideration de leur alliance.

Mais le Duc d'Epernon, qui emporta les meilleures & les plus riches dépouïlles du Duc de Joyeuſe ſon competiteur, je veux dire la Charge d'Admiral de France, & le Gouvernement de Normandie fut en meſme temps plus heureux en la défaite de douze enſeignes de Suiſſes, faiſant plus de quatre mille hommes, qui venoient par le Dauphiné, accompagnez de quatre à cinq cens hommes de pied François, & d'une cornette de cavalerie ſous le Baron d'Aubonne, pour le ſervice du Roy de Navarre.

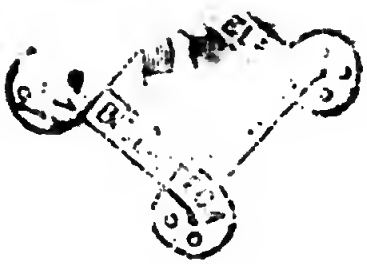
Car luy qui eſtoit Gouverneur de Dauphiné & de Provence, conſiderant combien il importoit au bien de l'Etat, que ces troupes n'entraſſent point dans le Languedoc, reſolut de s'y oppoſer, & de les combattre, & bien que toutes ſes forces ne montaſſent pas à deux mille hommes de pied, & à cinq ou ſix cens chevaux, il ne laiſſa pas de les attaquer au paſſage de la riviere de Romanche, ſur un pont qu'on leur dreſſoit prés de Vizille, pour ſe joindre à l'Eſdiguiéres & à Châtillon: leſquels avec trois mille hommes de pied, & ſix cens chevaux.

1587. s'efforçoient à l'autre bord de paſſer la riviére, qui eſtoit meſme en quelques endroits guéable.

Le Duc qui ne croyoit avoir affaire qu'aux Suiſſes, lorſqu'il commença de les coſtoyer, ſe trouva autant occupé à empeſcher le paſſage à ces deux grands Capitaines & à leurs troupes, qu'à combattre les Suiſſes. A quoy neanmoins la neceſſité le fit reſoudre, puiſqu'il y eſtoit engagé, vû meſme qu'aprés leur jonction il pouvoit eſtre aiſement défait par leurs forces unies enſemble. Il commanda donc au Mareſchal d'Ornano, qui n'eſtoit encore que Colonel d'un regiment Italien; de charger les Suiſſes, avec cent ſoixante chevaux les meilleurs de ſes troupes, & au Capitaine Eſgaravaques de le ſoûtenir avec cinq cens hommes de pied, comme ils firent avec plus de hardieſſe & de courage, que leur petit nombre ne ſembloit permettre: de ſorte que la meſlée eſtant tres-aſpre, & le Duc rafraîchiſſant toujours les ſiens, bien qu'il fût occupé à diſputer le paſſage aux autres, qui faiſoient de grands efforts pour venir au ſecours des Suiſſes, voyant neantmoins que la vigoureuſe reſiſtance des meſmes Suiſſes mettoit les ſiens en quelque peril, il ſe ſentit obligé d'y aller en perſonne, avec un renfort de cavalerie; & aprés les avoir chargez par les flancs, & mis en déroute, il retourna fortifier ceux qu'il avoit laiſſez à la garde du paſſage.

Tellement que les Suiſſes ayant combattu avec grande furie prés de neuf heures, ployérent enfin ſous l'effort des François, & furent taillez en piéces avec tant de carnage, qu'il en demeura prés de dix-huit cens de morts au champ de bataille, & à la pourſuite, ſans qu'il en échapaſt un ſeul qui ne fût tué, ou priſonnier. Le Baron d'Aubonne fut de ce nombre, aprés avoir perdu tout ſon équipage; ſa cornette avec les douze drapeaux des Suiſſes demeurérent au Duc victorieux, qui les en-

voya au Roy pour marques d'une trés-ſignalée & trés-importante victoire. 1587.

Ainſi l'heureux ſuccés d'un combat ſervit de contrepoids au déplaiſir du malheur de l'autre. Mais comme le fruit de la victoire du premier conſiſta principalement en la gloire d'avoir vaincu ſon ennemy, ſans s'étendre plus loin, comme il y avoit apparence ; de même, l'autre eut pour fruit de ſa victoire, non ſeulement la gloire d'avoir vaincu en même temps deux ennemis plus forts que luy mais encore d'avoir empêché le Roy de Navarre d'aller au devant des Raîtres, qui venoient d'Allemagne à ſon ſecours, & d'avoir enſuite par ce moyen grandement contribué à la victoire ſuivante.

Fin du premier Tome.